



**You have downloaded a document from
RE-BUS
repository of the University of Silesia in Katowice**

Title: L'Univers discursif dans l'editorial : l'etude des structures ontologiques et axiologiques

Author: Dominika Topa-Bryniarska

Citation style: Topa-Bryniarska Dominika. (2014). L'Univers discursif dans l'editorial : l'etude des structures ontologiques et axiologiques. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego



Dominika Topa-Bryniarska

L'univers discursif dans l'éditorial

**L'étude des structures
ontologiques et axiologiques**



WYDAWNICTWO
UNIwersytetu śląskiego
KATOWICE 2014

Ce volume constitue un apport intéressant à la problématique de l'analyse du discours de presse d'aujourd'hui. La thématique et la méthodologie adoptées dans l'ouvrage présentent des mécanismes discursifs liés au fonctionnement social des messages médiatiques du point de vue des phénomènes cognitifs et argumentatifs concernant la persuasion et la manipulation. À l'appui des approches françaises, polonaises et anglaises – réunies rarement dans un seul livre – ce travail explique et décrit les opérations sémantico-rhétoriques permettant de construire et de reconstruire la réalité sociale à travers une axiosphère déterminée.

Les problèmes abordés dans cet ouvrage intéresseront non seulement les chercheurs en analyse du discours ou en linguistique textuelle mais aussi tous ceux que la question de la persuasion et de la rhétorique journalistiques interpelle.

L'univers discursif dans l'éditorial

L'étude des structures
ontologiques et axiologiques



NR 3203

Dominika Topa-Bryniarska

L'univers discursif dans l'éditorial

L'étude des structures
ontologiques et axiologiques

Redaktor serii: Językoznawstwo Neofilologiczne
Maria Wysocka

Recenzent
Anna Dutka-Mańkowska

Table des matières

Avant-propos	7
Chapitre 1	
De l'analyse du discours à la communication de masse	11
1.1. Les notions de base : le discours et son analyse	11
1.1.1. Les structures ontologiques de la représentation discursive	30
1.1.2. Les structures axiologiques de la représentation discursive	34
1.1.3. L'argumentation dans l'analyse du discours	38
1.1.3.1. Le discours argumentatif et <i>la nouvelle rhétorique</i>	40
1.1.3.2. La conception pragmatico-sémantique du discours argu- mentatif	43
1.1.4. Entre persuasion et manipulation	47
1.2. Le discours des médias	53
1.2.1. Les structures unissant la réflexion et l'interprétation	55
1.2.2. L'éditorial en tant que type de commentaire de presse	63
1.3. Conclusion	68
Chapitre 2	
Les structures ontologiques dans l'éditorial sociopolitique	71
2.1. L'approche sociologique et cognitive du domaine ontologique de la représentation discursive : notions de <i>cadre de l'expérience</i> et de <i>schéma</i> <i>cognitif</i>	71
2.2. La présentation du corpus	72
2.3. Les configurations des <i>cadres de l'expérience</i> et des <i>schémas cognitifs</i> dans les structures ontologiques de l'éditorial	74
2.3.1. La classe thématique 1 — le conflit autour des caricatures de Ma- homet	74
2.3.2. La classe thématique 2 — le conflit autour des émeutes en ban- lieue	82
2.3.3. La classe thématique 3 — le conflit autour de la guerre caucasienne	90

2.4. La caractéristique des cadres sociaux organisant les structures ontologiques des textes du corpus	103
2.4.1. Le schéma d' <i>action</i>	103
2.4.2. Les rôles discursifs attribués aux participants du cadre social d' <i>actes d'agression</i>	104
2.4.2.1. La conceptualisation des rôles basée sur la relation taxinomique	105
2.4.2.2. La conceptualisation des rôles basée sur la relation mérologique	109
2.4.2.2.1. La relation entre <i>la collection et son / ses membre(s)</i>	110
2.4.2.2.2. La relation entre <i>l'objet et son / ses composant(s)</i>	112
2.4.2.2.3. La relation entre <i>la zone et un lieu précis</i>	116
2.4.2.2.4. La relation entre <i>l'activité et l'une de ses étapes</i>	119
2.5. Conclusion	122
Chapitre 3	
Les structures axiologiques de l'éditorial sociopolitique	125
3.1. Les moyens sémantico-rhétoriques de valorisation	125
3.1.1. Les métaphores	126
3.1.1.1. Les archimétaphores basées sur <i>la naturalisation du réel</i>	126
3.1.1.1.1. Les métaphores du FEU	128
3.1.1.1.2. Les métaphores du VENT	131
3.1.1.1.3. Les métaphores de l'EAU	133
3.1.1.1.4. Les métaphores de la TERRE	135
3.1.1.2. Les métaphores de la LUTTE	138
3.1.1.3. Les métaphores du MOUVEMENT	143
3.1.2. Les marques axiologiques	150
3.1.3. Les métaopérateurs persuasifs	156
3.1.4. L'ironie	162
3.2. Conclusion	172
Conclusion générale	175
Les sources des textes du corpus	177
Références	183
Index des noms propres	197
Index des notions	201
Streszczenie	205
Summary	207

Avant-propos

L'objectif du présent travail consiste à analyser et à décrire les structures ontologiques et axiologiques de l'éditorial sociopolitique à travers les mécanismes discursifs dépendant de la fonction persuasive du langage et intervenant dans l'établissement de ces deux types de structures. Nous nous proposons ainsi d'étudier des procédés persuasifs et manipulateurs dans l'éditorial qui constituent l'univers discursif de ce commentaire de presse. En suivant la conception méthodologique de Ewa MICZKA (1993 ; 1996 ; 2000a ; 2000b ; 2002 ; 2004 ; 2007a ; 2007b) ainsi que la théorie des cognitivistes américains (LAKOFF, JOHNSON, 1985) sur le fonctionnement de la métaphore, nous allons essayer de définir la notion de *manipulation cognitive* et celle des *affects* (BRETON, 2000 ; 2003 ; 2008) dans les domaines ontologiques et axiologiques de la représentation discursive.

Le corpus compte soixante éditoriaux qui proviennent des sites Internet de divers journaux français et francophones. Les articles recueillis correspondent à trois classes thématiques portant sur les conflits d'intérêts suivants : l'affaire des caricatures de Mahomet (septembre—février 2005), le problème des émeutes urbaines (automne 2005) et la guerre caucasienne (août 2008). Nous voulons souligner l'unicité thématique du corpus, car nous croyons que la problématique des conflits d'intérêts, abordée dans tous les articles analysés, nous permettra de mieux saisir les mécanismes persuasifs et manipulateurs fondant les structures ontologiques de l'éditorial.

En ce qui concerne les structures axiologiques, l'unicité thématique n'y joue pas, à notre avis, un rôle aussi important que dans le cas du domaine ontologique où l'activation des *cadres de l'expérience* de même que des *schémas cognitifs* particuliers est contextuelle, c'est-à-dire dépend strictement de la problématique abordée dans les textes. Dans le domaine axiologique, à la différence des structures ontologiques, nous allons étudier des *moyens sémantico-rhétoriques de valorisation* réalisant la visée persuasive du discours. Il s'agira donc des procédures typiques pour le commentaire de presse, qui

fonctionnent dans l'éditorial indépendamment de la problématique abordée par l'émetteur, car ces procédures font partie des ressources linguistiques de la communication rhétorique.

Le premier des chapitres de l'ouvrage est de nature théorique. Nous allons y d'abord présenter l'évolution de la notion de *discours* ainsi que deux conceptions de l'analyse argumentative. Ensuite, nous allons passer à la description des différences et des ressemblances entre les notions de *manipulation* et de *persuasion* pour en venir à définir l'éditorial considéré comme un genre spécifique du commentaire de presse.

Dans le deuxième chapitre, nous allons procéder à l'examen des mécanismes conceptuels et discursifs qui se manifestent dans le domaine ontologique du texte. Par conséquent, nous allons d'abord étudier les structures ontologiques vues comme une configuration de plusieurs *cadres de l'expérience* (GOFFMAN, 1991) qui sont ensuite structurés par l'un des *schémas cognitifs* (LANGACKER, 1987 ; TABAKOWSKA, red., 2001 ; DELBECQUE, réd., 2006). Puis, nous allons dresser les modèles synthétiques représentant les configurations des cadres pour chacune des trois classes thématiques des textes du corpus.

À l'étape suivante de l'analyse, nous allons décrire les rapports taxinomiques et mérologiques, organisant les cadres de l'expérience. Ces rapports rendent possible la conceptualisation des rôles discursifs d'agent et de patient, attribués aux PARTICIPANTS AU CONFLIT.

Dans le dernier des chapitres de l'ouvrage, nous allons nous pencher sur l'étude du fonctionnement des *moyens sémantico-rhétoriques de valorisation* dans le domaine axiologique de la représentation discursive. Nous allons nous consacrer ainsi à l'examen des *métaphores ontologiques, structurales et spatiales* (LAKOFF, JOHNSON, 1985), où nous allons distinguer des archimétaphores basées sur *la naturalisation du réel* (BRETON, 2000) et relatives aux quatre éléments : FEU, VENT (AIR), EAU et TERRE. Outre ces métaphores naturelles, nous allons étudier les métaphores de la LUTTE et celles du MOUVEMENT.

Pour compléter l'examen des moyens de valorisation de l'éditorial, nous allons encore passer à l'analyse des *marques axiologiques* (MOESCHLER, 1985 ; PLANTIN, 2011), des *métaopérateurs persuasifs* — notion introduite par Aleksy AWDIEJEW (2004 ; 2007) — et des *procédés ironiques* (HABRAJSKA, 1994 ; KERBRAT-ORECCHIONI, 1976 ; 1977 ; 1978 ; 1980 ; SPERBER, WILSON, 1978 ; PERRIN 1996 ; WOŁOWSKA, 2011).

Les caractéristiques de l'éditorial, présentées plus haut, ne constituent qu'une partie du répertoire persuasif et/ou manipulateur de ce type de texte. Nous croyons cependant que l'étude de l'univers discursif de l'éditorial, du point de vue de sa représentation axiologique et ontologique, contribuera à mieux saisir la question du filtrage informationnel et linguistique dans le commentaire de presse en général.

En préambule, nous voudrions remercier Ewa Miczka pour sa grande disponibilité ainsi que pour les conseils qu'elle nous a donnés dans la préparation et la rédaction de ce travail, mais aussi pour le temps qu'elle a accordé à la relecture de nos textes.

Notre reconnaissance s'adresse également à Anna Dutka-Mańkowska, à Halina Widła et à Anna Kieliszczyk pour leur attention critique et leurs suggestions enrichissantes.

Chapitre 1

De l'analyse du discours à la communication de masse

1.1. Les notions de base : le discours et son analyse

L'analyse du discours est, de par sa nature, un domaine de recherche interdisciplinaire, où les linguistes, les philosophes, les psychologues, les sociologues, les ethnologues et les anthropologues tentent d'élaborer des définitions complètes et finies de la notion de *discours* (cf. MAINGUENEAU, 2005).

Les travaux dans le domaine du discours sont menés aussi bien dans les centres de recherches américaines que dans les établissements européens. La prolifération terminologique du terme de *discours* et le panorama de son évolution méthodologique sont présentés par Halina GRZMIL-TYLUTKI de la manière suivante :

Dans les travaux des deux, trois décennies, nous trouvons la notion de discours soit limitée à l'interaction sociale d'une conversation (USA), soit identifiée au texte (école allemande p.ex. de Beaugrande, Dressler), soit enfin considérée comme l'ancrage de l'énoncé dans une situation énonciative précise dont l'unité minimale est un acte (école française et suisse). Sans parler d'appréciations antérieures, structurale (synonyme de parole), distributionnelle (Harris) ou de celle de Benveniste, à titre d'exemple (2000 : 112).

Le début des études linguistiques portant sur le problème des structures textuelles et discursives date des années soixante et soixante-dix du XX^e siècle. À cette époque-là, constate Ewa MÍCZKA (2002 : 11), les explications de divers phénomènes discursifs de même que les premières grammaires de

texte (*Textlinguistik*), élaborées surtout par des linguistes allemands comme Roland HARWEG (1977), Wolfgang DRESSLER (1978), Egon WERLICH (1976) et Heribert RÜCK (1980) abondent en solutions originales, mais pleines de contradictions méthodologiques.

Dans les années soixante et soixante-dix du XX^e siècle, les linguistes se penchent principalement sur l'aspect linéaire de l'organisation du texte pour pouvoir ensuite définir les mécanismes cohésifs assurant les relations entre et dans les phrases. Comme le remarque MICZKA (1996 : 62), les tentatives de la modélisation du texte et/ou du discours, ayant trait à la tradition structuraliste, peuvent être classées selon les quatre approches suivantes :

- L'analyse distributionnelle de Zellig Sabbetai HARRIS (1969) qui décrit la structure textuelle et ses composants en termes de *classe d'équivalence*.
- La conception fonctionnelle de l'École de Prague (ČERVENKA 1974 ; DANEŠ, 1974) suivant laquelle la structure du texte est examinée à l'aide des enchaînements thème-rhème.
- La conception proposée par Algirdas Julien GREIMAS (1966) où le modèle actantiel organise le niveau de la manifestation textuelle alors que les isotopies structurent le niveau profond du texte.
- Le modèle générativiste de Teus Adrianus VAN DIJK (1984) qui, contrairement aux trois modèles précédents, dépasse les niveaux des phrases et des relations interphrastiques dans l'analyse des structures textuelles. Le chercheur se dirige alors vers l'examen des représentations globales du discours. Conséquemment, il distingue (DIJK, VAN, 1984 : 54—66) les *macrostructures*, soit les représentations de la signification et de la référence à un niveau plus "global" du discours de même que les *superstructures textuelles* qui sont considérées comme des principes d'organisation du discours. Les macrostructures définissent le contenu du texte tandis que les superstructures, ayant un caractère hiérarchique, correspondent à la syntaxe globale du texte.

Étant donné que l'approche méthodologique proposée dans le présent ouvrage concerne le problème de la compréhension du discours, il est intéressant d'examiner la question de la compréhension du texte dans les quatre modèles structuraux ci-avant évoqués.

Ainsi, pour Harris, comprendre un texte équivaut à repérer la répétition et l'équivalence des syntagmes. Les linguistes tchèques voient dans la compréhension du texte la nécessité de découvrir sa structure thématique. Miroslav Červenka précise et répertorie toutes les relations suivant lesquelles l'enchaînement thématique peut se produire.

Quant à la conception de Greimas, la compréhension du texte correspond, au niveau de la manifestation textuelle, à la distribution des rôles discursifs et à leur organisation dans un schéma actantiel. Au niveau profond, comprendre un texte consiste à reconstituer les isotopies sémantiques ou sémiologiques.

Dans l'approche de van Dijk, la compréhension du texte repose d'abord sur la reconstruction de la base textuelle explicite. Ensuite, l'interprétant doit retrouver les macropropositions et les organiser en une superstructure déterminée telle que superstructure narrative, descriptive ou argumentative.

En résumant toute la période des premières recherches textuelles, il faut accentuer, d'après Michel CHAROLLES (1978) et VAN DIJK (1984), une grande influence des conceptions structurales, fonctionnelles et générativistes sur le problème de la production textuelle, ce que Charolles récapitule sous forme de quatre règles de la cohérence : règles de répétition, de progression, de non-contradiction et de relation.

D'une manière générale, il est possible de diviser les premières études textuelles en deux grands blocs, à savoir en approche anglaise et française. Suivant Christian BAYLON et Xavier MIGNOT (1995 : 197–198), le courant anglo-saxon se concentre surtout sur les propriétés internes du fonctionnement du texte comme la pertinence, la cohésion et la cohérence tandis que les linguistes français se livrent plutôt à l'examen de la dimension sociale dans l'interprétation du texte, ce qui les oriente déjà vers l'établissement de l'opposition entre *texte* et *discours*, où ce dernier sera compris généralement en tant que mode d'utilisation du langage.

En conséquence, analogiquement au développement des premières grammaires de texte, une nouvelle perspective commence à apparaître à côté des études textuelles : c'est *l'analyse du discours* (AD) et *la théorie de l'énonciation*.

Depuis la fin des années soixante du XX^e siècle, il y a de plus en plus des courants d'analyse du discours qui se développent en Europe. Selon Johannes ANGERMÜLLER (2007), ces courants, faute de leur propre lieu disciplinaire, sont principalement marquées « par le métissage de quelques tendances portant de connotations nationales » (ANGERMÜLLER, 2007 : 9). Dans les années quatre-vingt du XX^e siècle les centres d'analyse du discours commencent à évoluer en créant de nombreuses branches en dehors de leurs pays d'origine.

Les recherches menées par les analystes du discours en France, réunis sous le nom d'*école française d'analyse du discours* dont l'activité est inaugurée — comme le note GRZMIL-TYLUTKI (2010b : 99) — par la publication du numéro 13 de la revue scientifique « *Langages* » (DUBOIS, SUMPF, réd., 1969) dont la livraison porte pour nom *L'analyse du discours* (qui est la traduction du titre de l'article de HARRIS *Discourse analysis*, paru dans « *Langages* » 1952, n° 28), se développent en plusieurs sens, étant corrélées à d'autres domaines d'étude tels que stylistique, typologie des genres discursifs ou philosophie du langage (cf. BONNAFOUS, TEMMAR, réd., 2007 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2000, 2007 ; MICZKA, 2002). Ainsi, la langue n'est plus traitée comme une structure arbitraire mais plutôt comme une action exercée par les locuteurs. C'est pourquoi, en 1970, Émile Benveniste, propose d'établir une nouvelle discipline de recherche

linguistique nommée *la théorie de l'énonciation* qui insistera sur l'aspect de la subjectivité dans le langage.

Comme le note Jean-Pierre DESCLÉS (2010 : 105–106), il est difficile d'indiquer exactement les sources d'inspiration de Benveniste sur sa théorie de l'énonciation, c'est pourquoi il nous reste à supposer que cette conception tire ses origines des travaux philosophiques de Martin Buber et de Karl Bühler ainsi que des études menées par les linguistes de l'École de Prague et de Jerzy Kuryłowicz.

L'approche énonciative de Émile BENVENISTE (1970) et de Roman JAKOBSON (1963) est devenue la base de l'école française de l'analyse discursive, où nous pouvons distinguer deux courants dominants : le courant d'analyse lexicale et celui d'analyse sociolinguistique. Les reformulations proposées par les chercheurs de l'École, qui veulent relier le distributionnalisme à la sémantique, porte sur la première des procédures analytiques élaborées par Harris, c'est-à-dire sur le choix des mots-clés et permet d'examiner la structure du texte grâce à ses relations sémantiques, établies à partir des *énoncés-vedettes*. Ensuite, les linguistes se livrent à l'identification de la corrélation entre le type de lexique et le type de communauté idéologique que l'émetteur représente ou prétend représenter. De ce fait, l'analyse lexicale a pour objectif de cerner des opérations discursives complexes telles que le masquage, la simulation ou la construction d'une communauté idéologique. La délinéarisation du texte a pour but d'en relever des significations représentatives de la *formation discursive* — un des termes clés de l'école française de l'AD qui a été emprunté à Michel Foucault (cf. GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 103). En ce qui concerne les analyses du discours actuelles, le problème du lexique idéologiquement marqué réapparaît à travers les études menées dans la perspective de l'hétérogénéité montrée dans le discours de Jacqueline Authier-Revuz dont nous allons parler plus loin (cf. p. 17–18).

Les recherches de l'école française d'analyse du discours se développent à partir des années soixante du XX^e siècle et sont principalement consacrées, à la première étape de ces recherches, à l'étude du discours politique (DUBOIS, 1962 ; MALDIDIER, 1971 ; MARCELLESI, 1974 ; 1976 ; PROVOST, 1969 ; ROBIN, 1973 ; cf. aussi TOURNIER, 2010).

L'analyse des langages du politique se fait à travers les environnements (contextes) sociaux et scientifiques (cf. « Mots. Les langages du politique » 2010, n° 94). Par contexte *social*, il faut notamment entendre, comme le signale aussi GRZMIL-TYLUTKI (2010b : 210), des phénomènes de nature macro- et microsociale. Parmi ceux qui sont macrosociaux, nous pouvons mentionner tout un fond de grands événements et mouvements idéologiques et institutionnels qui sont toujours présents dans la conscience commune (seconde guerre mondiale, guerres postcoloniales, Guerre froide, Mai 68, féminisme, mouvement écologiste, guerres yougoslaves, etc.) alors que les phénomènes

microsociaux correspondent par exemple aux campagnes présidentielles et parlementaires. L'environnement *scientifique* de l'étude du discours politique, fortement lié à l'interdisciplinarité, a d'abord trait aux sciences du langage, ensuite à l'histoire sociale, à la philosophie et plus récemment à la sociologie, à l'anthropologie et aux sciences politiques sans oublier l'impact des sciences de l'information et de la communication.

Un tel panorama d'inspirations, comme le note Paul BACOT *et al.* (2010 : 7), dévoile les noms de grands auteurs qui ont fourni maints outils et enjeux à l'analyse du discours politique. Parmi ces noms, nous pouvons citer Aristote, Benveniste, Bakhtine, Althusser, Bourdieu, Foucault, Habermas, Pêcheux, Goffman ou Barthes.

Les objectifs des chercheurs en discours politique sont multiples (cf. « Mots. Les langages du politique » 2010, n° 94). Ainsi, lorsqu'il s'agit de démasquer des idéologies telles que le totalitarisme, le racisme, l'extrémisme ou la xénophobie dans les discours révolutionnaires, médiatiques, militants ou gouvernementaux par exemple, le but de l'analyste consiste à décrire le politique à travers le statut du locuteur, soit à décortiquer les éléments de l'affrontement entre les autorités qui manipulent par séduction ou par imposition et les dominés qui sont manipulés et s'expriment par leurs « porte-parole » (leaders de groupes ou organisations, représentants).

Le propos politique peut être aussi étudié sous forme de luttes, d'accords ou de désaccords entre les parties concurrentes ou conflictuelles, ce qui permet aux linguistes d'examiner non seulement des écrits « classiques » et imprimés, mais aussi des supports audiovisuels comme des sites Internet et des blogs.

L'approche énonciative de Benveniste, continuée par ses disciples tels qu'Antoine Culioli, constitue un des pôles de recherches autour desquels s'articule l'analyse du discours en France. L'autre pôle, inspiré par la conception de la polyphonie et du dialogisme de Mikhaïl Bakhtine, est lié aux travaux menés par Oswald Ducrot et Jacqueline Authier-Revuz qui, respectivement, s'orientent vers la pragmatique ou rejettent cette inspiration (cf. GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 44, 214 ; DESCLÉS, 2010 : 104). Un courant qui élargit les champs d'étude de la théorie du point de vue, constate GRZMIL-TYLUTKI (2010b : 225–226), est aujourd'hui représenté par les chercheurs (CHARAUDEAU, 1992 ; RABATEL, 2004 ; 2005 ; MARNETTE, 2004 ; MAINGUENEAU, 2004) travaillant sur la conception de *l'effacement énonciatif* qui consiste à vouloir objectiviser le discours en « gommant » les traces des sources énonciatives. Patrick CHARAUDEAU (1992) parle à ce sujet du *simulacre énonciatif*, soit « d'un jeu » de la part du sujet parlant qui tend à « disparaître complètement de l'acte d'énonciation et de laisser parler le discours par lui-même » (1992 : 650). L'effacement énonciatif se manifeste au niveau linguistique par les constructions nominales et impersonnelles de même que par l'emploi des infinitifs, des pronoms indé-

finis, de l'ellipse, des parataxes, etc. Le problème de l'effacement énonciatif mène aussi à l'étude de la responsabilité énonciative (cf. « Semen » 2006, n° 22 ; « Argumentation et Analyse du discours » 2009, n° 3).

DUCROT (1984 : 172) postule qu'un énoncé isolé peut faire entendre plusieurs voix et que le concept bakhtinienne de *polyphonie*, principalement appliqué à l'étude des textes littéraires, peut être mis en œuvre dans l'analyse des énoncés. Cette conception est appuyée sur une pragmatique ancrée dans l'énonciation et — ce qui la différencie des théories pragmatiques anglo-saxonnes centrées sur les actes de langage — elle conteste l'unicité du sujet parlant, donc veut expliquer les cas où celui qui produit l'énoncé ne le prend pas en charge.

Dans sa théorie de l'énonciation, Ducrot distingue trois types d'êtres responsables du processus d'énonciation (cf. aussi GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 44–45) : le *sujet parlant*, être physique et empirique, soit celui qui produit l'énoncé et qui est l'auteur des paroles émises, le *locuteur* qui n'appartient pas au monde réel, c'est un être de discours qui prend la responsabilité de l'énonciation et qui correspond le plus souvent au « je » grammatical. Le locuteur, auquel correspond aussi l'ethos ducrotien (DUCROT, 1984 : 201), peut mettre en scène un être purement abstrait, l'*énonciateur*, dont il cite le point de vue en s'en distanciant ou non. Ainsi, le concept d'*énonciateur* correspondrait à un intermédiaire entre les points de vue et le locuteur, en d'autres termes, les énonciateurs « sont censés s'exprimer à travers l'énonciation sans que pour autant on leur attribue des mots précis » (DUCROT, 1984 : 204). À l'opposé des approches logiques, la théorie polyphonique de Ducrot assigne aux énonciateurs une certaine autonomie (cf. DUTKA, 1991 : 164).

Comme le remarque DESCLÉS (2010 : 107), l'opposition entre les approches énonciatives de Ducrot et de Benveniste réside principalement dans l'appréhension de la notion de *locuteur* confrontée à celle d'*énonciateur*. En effet, la différence entre les concepts de *locuteur* et d'*énonciateur* est relativement floue. Selon les auteurs du dictionnaire *Les termes clés de l'analyse du discours* (MAIN-GUENEAU, réd., 1996 : 64), la différence introduite par Ducrot entre locuteur et énonciateur, malgré son imprécision formelle, est principalement destinée à décrire des phénomènes de non-prise en charge de la responsabilité de l'énonciation assez subtiles, tels que le cas de l'ironie ou bien la polémique qui mettent en scène un point de vue considéré comme ridicule. De ce fait, dans l'ironie par exemple, le locuteur prendrait en charge seulement « les paroles » et non pas « le point de vue » car ce dernier serait associé à un personnage, donc à l'énonciateur :

Parler de façon ironique, cela revient, pour un locuteur L, à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur L n'en

prend pas la responsabilité et, bien plus, qu'il la tient pour absurde. Tout en étant donné comme le responsable de l'énonciation, L n'est pas assimilé à E, origine du point de vue exprimé dans l'énonciation [...] Présenté comme le responsable d'une énonciation où les points de vue ne sont attribués à personne, le locuteur semble alors extérieur à la situation de discours : défini par la simple distance qu'il établit entre lui-même et sa parole, il se place hors contexte et y gagne une apparence de détachement et de désinvolture. (DUCROT, 1984 : 211–213).

L'approche ducrotienne de l'énonciation pragmatique, qui met l'accent sur la coopération entre l'émetteur et son récepteur, en traitant ce dernier comme un partenaire actif et responsable — au même titre que l'émetteur¹ — de l'énonciation, est reprise, approfondie et modifiée par les linguistes scandinaves de la ScaPoLine ou les linguistes de l'école de Genève (E. Roulet).

Les linguistes scandinaves s'intéressent en particulier aux textes littéraires en développant la conception linguistique des points de vue et en voulant retrouver un rapport entre l'approche de la polyphonie linguistique et celle de la typologie textuelle.

L'école de Genève d'analyse du discours (ROULET *et al.*, 1985), s'inscrivant, elle aussi, dans la lignée de Bakhtine, propose la notion de *diaphonie* qui correspond à reprendre et à « réinterpréter dans son propre discours la parole du destinataire pour mieux enchaîner sur celle-ci » (ROULET *et al.*, 1985 : 71), ce qui met en scène deux voix — celle de l'énonciateur et celle du destinataire (1985 : 72–73), tandis que le concept de *polyphonie* est défini à travers la coprésence de plusieurs locuteurs (propos de tiers).

AUTHIER-REVUZ (1982), à l'instar de Ducrot, dans sa conception d'*hétérogénéité*, conteste l'unicité du sujet parlant aussi bien au niveau implicite qu'explicite : « le repérage des traces du discours inconscient dans l'analyse débouche sur l'affirmation que tout discours est polyphonique » (1982 : 134). Comme le note GRZMIL-TYLUTKI (2010b : 214), outre l'inspiration bakhtinienne, Authier-Revuz puise aussi dans les travaux sur le discours rapporté, sur l'intertextualité et, en particulier sur la psychanalyse de L. Lacan à laquelle elle doit la conception du sujet qui n'est pas homogène (cf. également AUTHIER-REVUZ, 1984).

Parmi les indices ou bien les facteurs d'hétérogénéité, au moyen desquels le locuteur *délimite, circonscrit l'autre* (AUTHIER-REVUZ, 1982 : 144), les notions de *dialogisme* et de *polyphonie*, empruntées à Bakhtine, sont abordées

¹ CULIOLI (1990 ; 1999), dans sa Théorie des Opérations Énonciatives, introduit la notion de *coénonciateur* pour désigner le récepteur et pour souligner son rôle interactif dans la *coénonciation*, soit la construction collective du sens du discours.

sous forme d'hétérogénéités montrées (ou représentées) et d'hétérogénéités constitutives.

Par *hétérogénéité montrée (représentée)*, AUTHIER-REVUZ (1982 ; 1984) entend un ensemble de formes, *marquées* ou *non marquées*, qui permettent d'inscrire le discours de l'autre dans le fil du texte ainsi que délimiter ce qui ne relève pas du discours de l'énonciateur. Les formes marquées de ce type d'hétérogénéité sont identifiables dans le discours de manière univoque et explicite : il est donc question de l'emploi des guillemets, du discours direct et indirect, d'une typographie spécifique comme l'italique et de l'emploi d'incises de gloses indiquant la distance de l'énonciateur (émetteur) par rapport à ce qu'il dit. AUTHIER-REVUZ (1990 : 174—175 ; 1995) propose quatre types de ces gloses (cf. aussi DUTKA, 1999 : 102—103 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 215) :

- *Non-coïncidence du discours à lui-même* qui signale directement la présence du discours de l'autre — *comme dit X, au sens de X, selon X, etc.*
- *Non-coïncidence entre les mots et les choses*, révélant le doute, l'hésitation, la volonté de trouver un mot adéquat — *comment dirais-je ?, c'est le mot qui convient, je dirais x, etc.*
- *Non-coïncidence des mots à eux-mêmes*, correspondant aux phénomènes de polysémie, d'homonymie, de calembours, etc. — *au sens figuré du terme, dans tous les sens, au sens littéral du terme, etc.*
- *Non-coïncidence interlocutive* entre les co-énonciateurs, donc entre les sujets qui communiquent, sert à mettre l'accent sur le manque de compréhension entre les deux sujets — *comme vous dites, comme vous voulez, passez-moi l'expression / le mot.*

Les formes non marquées appartenant à l'hétérogénéité montrée (AUTHIER-REVUZ, 1982 ; 1984) concernent le problème de l'interdiscours qui peut se manifester par exemple dans l'emploi de l'ironie, de l'allusion, du stéréotype, de l'imitation, de la métaphore ou bien dans l'usage du discours indirect libre. Le coénonciateur, grâce à divers indices textuels et à son savoir extra-linguistique est en mesure de reconnaître le discours de l'autre, qui, contrairement aux formes marquées, est présenté dans le discours de l'énonciateur sans marquage univoque (niveau implicite du discours).

Dans le cas de l'hétérogénéité constitutive, il s'agit non seulement d'un discours pénétré par le dire de l'autre, mais aussi d'un rapport entre le sujet et son langage, ce qui veut dire que cette hétérogénéité est inhérente à tout type de discours. Dans l'hétérogénéité constitutive, le discours se constitue à travers d'un débat avec l'altérité, ce qui fait songer à l'inspiration lacanienne dans la conception d'Authier-Revuz : le sujet est divisé par l'inconscient et vit dans l'illusion nécessaire de l'autonomie de sa conscience et de son discours.

Parallèlement au changement de perspective d'analyse, proposé par les chercheurs français, la notion de *cohérence discursive* subit des modifications importantes. Comme le précisent Michel CHAROLLES et Marie-France EHRLICH

(1991), la cohérence devient une spécificité virtuelle du discours, dépendant des locuteurs.

Les linguistes du cercle anglo-saxon élaborent une autre définition du discours et de sa cohérence. Pour eux, le discours est un produit dynamique obtenu lors de la transmission du message au récepteur alors que le texte constitue un produit statique de l'intervention linguistique (BROWN, YULE, 1991).

Les méthodes d'étude du texte et du discours, proposées par les chercheurs anglais et américains, ont été décrites dans les ouvrages de Deborah SHIFFRIN (1994) et celle de Anna DUSZAK (1998). Les chercheurs anglo-saxons se proposent avant tout d'examiner des problèmes interdisciplinaires concernant en général la manière dont les énoncés sont intégrés dans l'interaction sociale² ce qui les amène à se consacrer à l'étude des corpus oraux ainsi qu'à l'analyse des relations entre la structure et la fonction, des rapports entre le texte et le contexte et des relations qui apparaissent entre le discours et la communication sociale.

Du fait que les recherches textuelles et discursives progressent considérablement, DRESSLER (1970 : 1978) propose, pour toutes ces études, un nouveau terme de *linguistique textuelle*, par lequel il veut remplacer l'ancienne notion de *grammaire textuelle*, déjà inadéquate aux nouveaux objectifs de la recherche. Dressler, en s'inspirant de trois domaines sémiotiques, distingués en 1938 par Charles Morris, introduit dans la nouvelle discipline de linguistique textuelle les trois problèmes suivants :

- La sémantique du texte dont le but est d'expliquer le processus de construction du sens dans le discours.
- La syntaxe du texte qui doit décrire les modes et les formes grâce auxquels on exprime le sens dans le discours.
- La pragmatique du texte qui est destinée à étudier la fonction du texte dans le contexte extra-linguistique (situationnel) de la production ou interprétation discursives.

La distinction élaborée par DRESSLER (1970) entre les termes de *textème* et de *texte actualisé* a permis en outre de mettre en vigueur deux définitions méthodologiquement importantes. Le *textème* est alors compris en tant que modèle de texte idéalisé et abstrait alors que le *texte actualisé* correspond à une réalisation plus ou moins fidèle du textème dans une situation de communication précise. Il est donc clair que le concept de *textème* appartient aux deux premiers niveaux d'analyse textuelle, à savoir à la sémantique et à la syntaxe, tandis que la question du texte actualisé fait partie de la pragmatique.

² Pour SCHIFFRIN, l'analyse du discours correspond à l'étude de l'usage réel du langage dans des situations réelles. C'est pourquoi l'analyse du discours "studies not just utterances, but the way utterances (including the language used in them) are activities embedded in social interaction" (1994 : 415).

La formulation de la définition du texte a rendu possible l'élaboration de la notion de *structure élémentaire du texte (base du texte)* qui se compose d'éléments nominaux portant sur la distribution des rôles dans le cadre de *dramatis personae*. La base du texte, structurée en phrases, est établie à partir du programme discursif, c'est-à-dire, à partir d'un groupe de préformules mentales qui opèrent sur les trois plans indiqués : sémantique, syntaxique et pragmatique.

VAN DIJK (2001 : 9–10), à son tour, propose de regarder le discours comme un *événement de communication*. Ainsi, en analysant le discours, il faut prendre en compte l'usage du langage, la communication des idées et l'interaction. Il est à noter que VAN DIJK (1994) dans la revue rédigée par lui, « Discourse & Society » (octobre, n° 5), propose une nouvelle perspective dans la théorie et analyse du discours : *critical discourse analysis* (CAD), l'analyse critique du discours, qui se prend pour objectif une étude sociopolitique du discours à travers lequel se manifestent les problèmes sociaux les plus actuels et les plus pertinents. Nous reviendrons sur cette question plus loin (cf. p. 23).

En ce qui concerne les linguistes polonais s'occupant des analyses du texte, il faut d'abord rappeler Maria Renata MAYENOWA (1987) qui a consacré ses études à la description des aspects grammaticaux et sémantiques des textes.

Teresa DOBRZYŃSKA (red., 1990 ; red., 1992 ; 1993 ; red., 1996 ; 2004), examinant le style du texte, continue les recherches entamées par MAYENOWA (1987). Dans ses multiples travaux, Dobrzyńska a présenté les études menées par l'école de Varsovie, dont elle est l'une des plus illustres représentantes. En s'inspirant de la linguistique russe et tchèque, elle explique le problème concernant la cohérence textuelle et la délimitation des phrases dans le texte. Dobrzyńska élabore aussi la typologie textuelle et celle des genres discursifs et rappelle qu'il faut chercher les premiers fondements de l'analyse du discours dans la rhétorique et poétique antiques. D'autres chercheurs varsoviens, Tomasz KRZESZOWSKI (1994 ; 1997 ; 1998 ; 1999) et Jadwiga PUZYŃSKA (1992 ; 1997a ; 1997b ; 2003 ; 2004), consacrent leurs études respectivement à l'axiologie cognitive et à l'étude des valeurs dans le texte. Anna KIELISZCZYK (2007) aborde les problèmes de l'argumentation et de l'énonciation en se penchant sur l'examen des connecteurs de cause, de but ainsi que sur les marqueurs de l'explication et de la justification dans l'avant-propos. Anna DUTKA (1993) analyse les connecteurs argumentatifs en polonais et en français.

L'état actuel des recherches polonaises en linguistique textuelle, associée au problème de la stylistique ainsi qu'à la question des genres de texte, a été présenté par Bożena WITOSZ (2007) de l'Université de Silésie à Katowice. D'autres linguistes de cet établissement analysent l'organisation et la cohérence textuelles (WILKOŃ, 2002), la structure du dialogue et la conversation

familière (SKUDRZYKOWA, 1994 ; ŻYDEK-BEDNARCZUK, 2005 ; GRZENIA, KITA, red., 2003 ; LUBAŚ, 2003 ; WARCHALA, 2003).

Les chercheurs de l'école de Cracovie se consacrent à l'examen des questions textologiques, stylistiques et communicationnelles. Aleksy Awdiejew étudie ainsi la pragmatique discursive et la grammaire de l'interaction verbale (AWDIEJEW, 1987 ; 2004 ; 2007), Michał RUSINEK et Aneta ZAŁAZIŃSKA (2005) reviennent aux problèmes de la textologie dans le cadre rhétorique. Janina LABOCHA (2008) décrit les aspects de la communication linguistique en présentant les similarités et les différences dans l'appréhension des notions de texte, de discours et d'énoncés.

L'école ethnolinguistique de Lublin s'intéresse aux phénomènes liés à la communication orale, au parler populaire et à la langue standard. Les chercheurs de ce cercle, en analysant les relations entre la langue et la culture, introduisent au début des années quatre-vingts du XX^e siècle un nouveau concept d'*image linguistique du monde*, appelé en polonais *językowy obraz świata* (JOS). Les linguistes de Lublin, en collaboration avec ceux de Wrocław (ANUSIEWICZ, 1994) proposent de relier la question de JOS à celle de l'axiologie, de la manipulation et de la persuasion dans la langue. Il faut souligner que JOS est constitué de connaissances naïves, populaires du monde, celles dont disposent communément les usagers d'une langue donnée. Il ne s'agit donc pas d'un reflet du monde, mais plutôt de son interprétation. La perspective adoptée par l'école de Lublin s'oppose aux postulats des cognitivistes américains.

Une grande différence entre la conception de Ronald Langacker et celle de Jerzy Bartmiński surgit dans l'appréhension du terme de *profiler*. Chez Langacker l'acte de *profiler* correspond à distinguer, dans une base conceptuelle, des prédications. C'est donc un acte pur de conceptualisation. Pour Bartmiński, la notion de *profiler* reflète les rapports entre la langue et la réalité. De ce fait, l'action de *profiler* opère déjà sur un concept formé (et non sur celui en train d'être créé) : dans ce concept, on peut distinguer certains de ses aspects nommés *facettes* (BARTMIŃSKI, NIEBRZEGOWSKA, 1998 : 217) et compris au sens du domaine langackerien.

Parmi d'autres chercheurs polonais s'inspirant de la linguistique cognitive et travaillant aux universités de Varsovie, de Cracovie, de Lublin et de Gdańsk, il faut mentionner : Henryk KARDELA (1992 ; 2006), Roman KALISZ (2001 ; 2006) et Elżbieta TABAKOWSKA (red., 2001).

Avant de nous arrêter un peu sur l'approche de Robert DE BEAUGRANDE et Wolfgang DRESSLER, auteurs de l'ouvrage *Introduction to Text Linguistics* (1981) dont les idées présupposent déjà certains principes du courant cognitif, nous croyons utile et nécessaire d'éclaircir, comme le dit ANGERMÜLLER, « la situation peu transparente de l'analyse du discours en Europe » (2007 : 9). Pour ce faire, nous allons décrire synthétiquement les traits fondamentaux des

trois tendances majeures — allemande, française et anglo-saxonne — qui ne cessent d'influencer de multiples analystes du discours depuis les années soixante-dix du XX^e siècle et qui se caractérisent par des références plus ou moins variées à la philosophie extrême de Foucault :

- Tradition allemande — jusqu'aux années quatre-vingt-dix du XX^e siècle, les linguistes allemands mettent surtout l'accent sur une théorie du discours dont le fondement est principalement constitué par la tradition herméneutique, l'école de Frankfurt de Jürgen Habermas et la philosophie analytique de Ludwig Wittgenstein (GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 253—254 ; ANGERMÜLLER, 2010 : 11—12). Depuis les années quatre-vingt-dix du XX^e siècle, l'analyse du discours en Allemagne (*Discourseanalyse*) change progressivement en se situant dans la lignée de la « sociologie de la connaissance » de Hubert Knoblauch ou bien celle de la phénoménologie et de l'interprétation (Peter Berger et Thomas Luckmann, Max Weber (GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 255—256 ; ANGERMÜLLER, 2010 : 11—12). Le discours est alors défini comme le sens, le savoir ou les interprétations servant à soutenir l'unité d'un ordre social et culturel. À l'heure actuelle (GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 255—256 ; ANGERMÜLLER, 2010 : 16), les recherches allemandes en analyse du discours s'articulent principalement autour de Reiner Keller et ses collaborateurs de l'Université d'Augsburg. Ces chercheurs, en adoptant la démarche « qualitative » de la sociologie interprétative, ont concilié les idées de Foucault avec la sociologie de la connaissance pour reconstruire le sens collectif d'un texte. Ainsi, dans l'échange discursif, le discours correspond au stock de savoir collectif que les acteurs utilisent afin de nouer des relations sociales : le sens (ou bien le savoir) étant insérés dans les textes par les membres d'un « monde vécu » (*Lebenswelt*), l'analyste peut rétablir ce sens à travers un acte de compréhension. En conséquence, à l'opposé des approches plus linguistiques, la perspective interprétative de l'analyse du discours est loin des difficultés méthodologiques concernant le sujet parlant. Ajoutons encore que les idées de Dressler et de Beaugrande sont toujours présentes dans la linguistique de texte allemande.
- Tradition anglo-saxonne — s'appuie sur le pragmatisme américain et la théorie austinienne des actes du langage. De ce fait, dans les approches américaines, contrairement à la théorie de l'énonciation française (ANGERMÜLLER, 2010 : 10—11), la *discours analysis* correspond aux normes organisant et constituant les interactions et conversations entre les acteurs (Gilian Brown, George Yule). Les chercheurs du courant ethnométhodologique (*conversation analysis*) s'intéressent au savoir implicite activé pendant les interactions quotidiennes (Aaron Cicourel). Comme le souligne Angermüller, l'intérêt américain porté à l'organisation déictique et polyphonique du discours, a fort abouti à l'évolution de la pragmatique linguistique. En ce qui concerne les études menées en Grande-Bretagne, elles s'articulent

principalement sur la linguistique fonctionnaliste de Michael Alexander Halliday, ce qui contribue à examiner les rapports entre l'usage de la langue et le contexte social. Ainsi, les chercheurs anglo-saxons s'occupent des problèmes de communication qui se relient à des contextes institutionnels différents (discours professionnel, discours de l'hôpital, etc.). Dans la tradition anglo-saxonne, il faut encore distinguer l'analyse critique du discours (*critical discourse analysis*, CAD) qui s'inscrit en parcours philosophique caractérisant *l'école française de l'analyse du discours* d'avant l'année 1983 (GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 242). En puisant dans la conception foucauldienne du pouvoir, les chercheurs réunis sous le nom de CAD (Ruth Wodak, Michael Meyer, Teus Adrianus van Dijk, Norman Fairclough), se proposent de critiquer les relations de pouvoir dans les sociétés en vue d'amener un changement social « positif ». L'objectif principal de la CAD est donc de démasquer « l'idéologie » et la manipulation dans les discours engagés (racistes, sexistes, antisémites), politiques ou bien médiatiques. Le courant lui-même n'est pourtant pas homogène car parmi les méthodes de recherche pratiquées par les analystes critiques du discours, nous pouvons trouver aussi bien des travaux basés sur la linguistique textuelle (van Dijk) que des ouvrages plus proches de la sociologie « interprétative » (GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 247–249 ; ANGERMÜLLER, 2007 : 15–16).

- Tradition française — d'abord issue de la controverse sur le structuralisme dominant dans les années soixante du XX^e siècle, elle s'oriente vers une description rigoureuse et exhaustive des signes linguistiques fonctionnant dans une société en associant l'optique saussurienne à la critique psychanalytique du « sujet parlant » et une analyse marxiste de « l'idéologie ». Les chercheurs s'intéressent principalement à l'écrit dont ils veulent obtenir des modèles analytiques, fondés sur des règles sous-jacentes (ANGERMÜLLER, 2007 : 10). Au début des années soixante-dix du XX^e siècle, avec le déclin du structuralisme, les premiers analystes du discours, inspirés par la philosophie de Foucault, la psychanalyse lacanienne et l'idéologie althusserienne fondent *l'école française d'analyse du discours* (1969–1983) (GRZMIL-TYLUTKI, 2010a : 191 ; 2010b : 105). Michel Pêcheux, en étudiant l'appareil idéologique de l'État, développe une théorie discursive de la subjectivité tandis que Foucault se penche sur la catégorie des « formations discursives », c'est-à-dire les règles qui régissent la production de l'énoncé. Parmi les centres de recherche qui s'inscrivent dans cette première étape du développement de l'école française de l'AD en France, il faut énumérer : Centre de lexicologie politique de l'École Normale Supérieure de St. Cloud établi dans les années soixante-dix du XX^e siècle par Maurice Tournier qui est aussi fondateur de la revue « Mots. Les langages du politique », le centre de Paris X (Nanterre), réuni autour de Jean Dubois, la Maison des Sciences de l'Homme qui accueille de tels théoriciens que Rolland

Barthes, Pierre Bourdieu et Michel de Certeau (ANGERMÜLLER, 2007 : 13 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 104, 117). Après la période d'analyse automatique et lexicométrique, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, c'est la pensée post-structurale de Foucault qui prévaut au détriment des travaux marqués par Jacques Lacan et Louis Althusser. Les chercheurs, se réclamant de l'AD « renouvelée », ambitionnent d'examiner le discours en situation, compte tenu des mécanismes et des comportements sociolinguistiques qui le conditionnent (GRZMIL-TYLUTKI, 2010a : 193 ; 2010b : 129–130). En liaison avec d'autres courants européens, les linguistes unissent dans leurs recherches plusieurs aspects pluridisciplinaires en se penchant ainsi sur la linguistique pragmatico-énonciative, les études historiques (Régine Robin), le discours des médias (ANGERMÜLLER, 2007 : 13). Parmi les centres universitaires en France où l'analyse du discours contemporain se développe et s'internationalise, il faut mentionner le CEDITEC Paris XII avec Simone Bonnaïfous et Dominique Maingueneau, le CEDISCOR Paris III dirigé par Sophie Moirand ou le CAD Paris XIII avec Patrick Charaudeau. Les chercheurs de ces centres profitent de l'apport interdisciplinaire récent en AD, basé sur les sciences du langage, les sciences sociales, les études historiques et les sciences de l'information et de la communication. En dehors de la France, il y a encore des centres de recherche particulièrement actifs dans la linguistique textuelle tels que Lausanne avec Jean-Michel Adam ou Genève avec Eddy Roulet (ANGERMÜLLER 2007 : 14 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2010a : 192 ; 2010b : 204–207).

Après avoir présenté les spécificités des trois tendances majeures en analyse du discours, nous voudrions maintenant revenir sur l'approche de DE BEAUGRANDE et DRESSLER, auteurs de l'ouvrage *Introduction to Text Linguistics* (1981). Les idées incluses dans ce livre présupposent déjà certains principes du courant cognitif. De Beaugrande et Dressler, écrit Aleksander SZWEDEK (2006 : 92), rejettent donc les modèles antérieurs d'analyse du texte, principalement centrés sur l'examen phrastique et s'intéressent au texte qu'ils perçoivent comme une unité fondamentale de la langue. Les chercheurs proposent en outre une nette distinction entre la langue virtuelle comprise comme un système de choix accessibles et le texte vu comme un système actuel où les éléments virtuels sont activés et incorporés dans une structure adéquate. En examinant le monde à travers la langue, ils considèrent l'univers textuel comme une configuration de concepts et de relations.

L'optique adoptée par de Beaugrande et Dressler, note SZWEDEK (2006 : 94–95), ressemble ainsi à la conception langackerienne parce que ce scientifique propose de décrire le monde extra-linguistique à l'aide des catégories d'objets, désignées par les prédications nominales, et à l'aide des catégories de relations temporelles ou atemporelles, désignées par les prédications relationnelles.

Selon DE BEAUGRANDE et DRESSLER (1981 : 4) et LANGACKER (1987 : 215), les relations correspondent aux liens entre les concepts, ce qui veut dire que les relations dépendent des concepts. Ces derniers sont définis comme une configuration du savoir cognitif qui peut être activée dans l'esprit de l'interprétant quand il en a besoin.

L'une des différences par rapport à la linguistique cognitive réside dans le but principal des recherches. Pour DE BEAUGRANDE et DRESSLER (1981 : 33), la base de toute analyse est la fonction du langage, examinée toujours dans un large contexte de communication. La langue est ainsi perçue en tant qu'outil permettant de réaliser des buts extra-linguistiques, elle est alors analysée en termes de pragmatique. Par contre, la théorie de LANGACKER (1987) se concentre principalement sur la sémantique. Dans ses travaux, le chercheur examine la structure de la langue vue comme un système, en s'appuyant sur les éléments linguistiques mineurs (lexicaux et syntaxiques) et sur leurs rapports mutuels tels que la polysémie.

La multiplication terminologique et méthodologique de la notion de *discours*, due à l'apparition de plusieurs approches linguistiques à partir des années soixante-dix et quatre-vingts du XX^e siècle, peut être tout d'abord résumée à l'aide de la synthèse de Dominique MAINGUENEAU (2005 : 72) qui a distingué deux types d'objets (unités) d'analyse sur lesquels peuvent travailler les chercheurs : *unités topiques* et *unités non-topiques*. Le premier type d'unité se divise en *unités domaniales* et *transverses*. Les unités dites *domaniales* englobent les *types de discours* correspondant à plusieurs secteurs d'activité de la société tels que publicité, administration, tourisme, santé, médias, etc. C'est à l'intérieur de ces types que nous pouvons distinguer les *genres de discours*.

Ainsi, en suivant la proposition de Maingueneau, nous pouvons dire que le discours médiatique (cf. point 1.2), classifié comme type de discours, englobe lui-même de multiples genres de discours comme genres d'opinion tels que feuilleton, éditorial (cf. point 1.2.2), critique, et genres d'information comme brève, compte-rendu, portrait. Ces genres de discours peuvent être étudiés dans une même institution du type école, hôpital, tribunal, ou peuvent relever d'un positionnement idéologique précis : partis politiques, doctrine, mouvements sociaux.

Les *unités transverses*, précise MAINGUENEAU (2009 : 139–141), se trouvent au carrefour de plusieurs textes puisqu'ils relèvent de multiples genres de discours. Ces unités sont définies à l'aide de trois critères (registres) : *linguistiques*, *fonctionnels* et *communicationnels*. Le premier de critères renvoie à la distinction introduite par BENVENISTE (1966) qui divise tous les textes en *histoire* et en *discours*. Par conséquent, les énoncés classés suivant le critère d'histoire sont détachés de leur situation d'énonciation (proverbes, maximes, textes scientifiques) tandis que les énoncés regroupés sous le critère de dis-

cours sont bien ancrés dans leur situation d'énonciation, ce qui se manifeste à travers l'utilisation des pronoms « je », « tu », « vous ». Le critère *fonctionnel* permet d'analyser les textes selon la/les fonction(s) dominante(s) qu'ils réalisent. Quant au critère dit *communicationnel*, il combine des traits des deux critères précédents et rend possible l'examen des discours de vulgarisation, didactique, comique, etc.

En ce qui concerne les *unités non-topiques* (MAINGUENEAU, 2005 : 73–74), elles sont étroitement liées à l'histoire et se distribuent en *formations discursives* et en *parcours*. Les *formations discursives* sont représentées p.ex. par les discours racistes, patronaux. Ces discours incluent des énoncés provenant de types et de genres de discours différents et variés, mêlés par les chercheurs à leur gré.

Les *parcours* sont construits à partir d'éléments très divers comme éléments lexicaux et propositionnels, extraits de textes ou bien à partir d'éléments formels comme métaphores, discours rapportés qui sont étudiés avant tout grâce aux logiciels conçus à cet effet.

La notion de *discours* comprise comme une unité topique domaniale — comme le note GRZMIL-TYLUTKI (2011 : 248) en s'appuyant sur la conception de Maingueneau — peut être aussi synthétisée à l'aide de plusieurs caractéristiques ayant trait aux courants pragmatiques. Ainsi pouvons-nous dire que le discours correspond à une structure transphrastique et à une forme d'action, qu'il est toujours orienté en fonction de la visée du locuteur, qu'il est contextuel et interactif. En outre, le discours possède certaines normes qui le régissent et il est toujours pris en charge et ancrée dans un interdiscours.

L'approche la plus récente, relative à l'analyse du discours et à la linguistique textuelle, est fortement inspirée par les sciences cognitives. Le mariage du cognitivisme avec la linguistique date des années quatre-vingts du XX^e siècle. Les modèles cognitifs des structures textuelles sont élaborés par un grand nombre de chercheurs en linguistique contemporaine : Teus Adrianus van Dijk et Walter Kintsch (1983), Jean-Michel Adam (1992), Guy Denhière, Serge Baudet (1992), Anna Duszak (1998), Jerzy Bartmiński et Stanisława Niebrzegowska-Bartmińska (2009), Ewa Miczka (2002) et Olaf Jäkel (2003).

Miczka (2007b : 245) explique que, dans les modèles cognitifs du texte et du discours, les deux objets d'analyse sont considérés comme le résultat des activités mentales du locuteur. On accentue donc les processus psychologiques intervenant au cours de la production et de l'interprétation du message, en faisant particulièrement attention aux processus métaphoriques considérés comme primordiaux dans l'appréhension et l'interprétation du discours.

Les cognitivistes américains (Lakoff, Johnson, 1985) ont jeté une nouvelle lueur sur l'étude de la métaphore en la traitant non plus comme un phénomène strictement stylistique et individuel, propre à un locuteur concret, mais

comme le mécanisme principal de la cognition et de la perception humaine : « Notre système conceptuel ordinaire, qui nous sert à penser et à agir, est de nature fondamentalement métaphorique » (1985 : 13).

Les métaphores font donc partie inhérente du système conceptuel de chaque utilisateur de langues parce qu'elles relèvent des différentes expériences de l'homme. Grâce aux métaphores, nous sommes à même de conceptualiser et de structurer un domaine conceptuel donné, peu ou pas connu, par un autre domaine, plus facile à projeter. Il en résulte que la conceptualisation métaphorique est une activité de *projection*. Nous utilisons ce terme selon l'acception retenue par JÄKEL (2003 : 22), en admettant que la *projection métaphorique* consiste à transposer une/des relation(s) du domaine conceptuel (*domaine source*) dans un autre domaine, appelé *domaine cible*, en appliquant certaines qualités du premier domaine et en les transférant dans l'autre. Les domaines *cibles* abstraits sont le plus souvent conceptualisés au moyen des domaines *sources* concrets, perceptibles à travers nos cinq sens, donc structurés de manière moins compliquée. La métaphore représente ainsi un domaine abstrait au moyen d'images venant de domaines sensorimoteurs. En plus, d'après JÄKEL (2003 : 21–29, 155), cette représentation des éléments du domaine abstrait à l'aide des éléments du domaine concret ne se produit qu'en un seul sens. C'est le cas de l'unidirectionnalité de la projection métaphorique.

Il faut à ce point se référer aux études de Gilles FAUCONNIER (1984 : 257). Ses recherches sur les *espaces mentaux* laissent penser que le processus métaphorique n'est pas toujours simple. Parfois, la projection du domaine *source* au domaine *cible* nécessite un modèle composé de plus de deux espaces mentaux. Ainsi, l'espace appelé *générique*, commun aux espaces *sources* et *cibles*, est projeté sur l'espace *mixte* et c'est dans cet espace qu'apparaît la métaphore.

Les métaphores conceptuelles de la théorie cognitive ont été classées en *métaphores d'orientation*, *ontologiques* et *structurales* (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 24–43).

La première des catégories correspond aux métaphores qui organisent un système de concepts suivant des relations spatiales variées, construites à partir de nos expériences sensorimotrices, telles que : la taille, la distance, la force, le mouvement. De ce fait, la conceptualisation du sentiment *bonheur* peut être illustrée à l'aide d'une métaphore basée sur l'orientation montante, contrairement au concept de *malheur* représenté par une métaphore fondée sur l'orientation descendante (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 25 ; JÄKEL, 2003 : 154 ; KRZESZOWSKI, 1998 : 82–83). Ainsi, nous distinguons des paires comme : LE BONHEUR EST EN HAUT (HAPPY IS UP), LA TRISTESSE EST EN BAS (SAD IS DOWN). À titre d'exemple, nous pouvons citer les deux expressions : *sauter de joie* et *tomber en dépression*. Un jugement subjectif sur la joie ou la tristesse est conceptualisé en termes d'expérience physique portant

sur le mouvement du corps humain : une silhouette penchée représente le plus souvent les moments de crise émotionnelle comme chagrin, tristesse, affliction alors qu'une silhouette redressée est associée à des états émotionnels positifs, tels que la joie, l'orgueil, la satisfaction, etc. et que Christian PLANTIN (2011 : 135) appelle *la reconstruction de l'émotion par l'aval* (cf. aussi 2011 : 156–158, 162).

Nous pouvons aussi traiter nos expériences comme si c'étaient des objets ou des substances. En conséquence, nos « contacts » avec le monde qui nous entoure et nos observations de divers objets physiques donnent lieu à l'activation des *métaphores ontologiques*. Elles nous permettent de représenter les notions abstraites (émotions, idées, activités) sous forme d'entités ou substances faciles à quantifier, qualifier ou bien catégoriser. Par exemple, nous concevons parfois *l'esprit humain* en termes de *machine* (THE MIND IS THE MACHINE), ce qui peut correspondre à la constatation : *Mon esprit est incapable de fonctionner aujourd'hui* (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 37 ; JÄKEL, 2003 : 154).

Un cas particulier de la métaphorisation ontologique est *la personnification*. George LAKOFF et Mark JOHNSON (1985 : 42–43), Olaf JÄKEL (2003 : 154–155) et Anne-Marie LOFFLER-LAURIAN (1994 : 73–74) la définissent comme une métaphore consistant à représenter ou à évoquer une notion en termes de *personnes*, de *leurs activités* et *leurs spécificités*. Si nous prenons pour modèle des phrases comme : *La vie m'a trompé(e)*, *Sa religion lui interdit de boire du vin* ou encore *Ce fait contredit les théories reconnues*, nous voyons clairement que les concepts *la vie*, *la religion* et *ce fait*, tous abstraits, sont perçus comme des spécificités humaines, parmi lesquelles on a mis particulièrement en relief les actes de l'homme : *tromper*, *interdire*, *contredire*.

Finalement, les concepts des domaines abstraits peuvent être structurés par tout un réseau de concepts provenant de domaines concrets. *Les métaphores structurales*, ainsi créées, utilisent donc un concept pour en structurer un autre. D'où, la représentation de *l'argumentation* en termes de *guerre* (ARGUMENT IS WAR) : *Il a attaqué tous les points faibles de mon raisonnement* (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 17 ; KRZESZOWSKI, 1998 : 80 ; JÄKEL, 2003 : 154 ; DELBECQUE, réd., 2006 : 67). C'est grâce à notre expérience culturelle et sociale que nous pouvons appliquer certaines caractéristiques de la *guerre* comme *l'attaque* et *la défense d'une position* à la manière de mener une discussion.

Les modèles cognitifs mettent ainsi en valeur le rôle du niveau sémantique dans la construction des textes. Le lien entre les catégories conceptuelles, organisant notre savoir extra-linguistique se trouve au centre des recherches menées par MICZKA (1993 ; 1996 ; 2000a ; 2000b ; 2002 ; 2004 ; 2007a ; 2007b) qui voit le discours comme un objet fonctionnant à plusieurs dimensions :

Les processus cognitifs activés pendant la lecture aboutissent à la construction d'une représentation mentale du texte. Nous vou-

drions présenter la conception d'une représentation textuelle — ses domaines et les procédures de construction — envisagés dans la perspective linguistique (MICZKA, 1996 : 59).

Les domaines et les procédures de construction d'une représentation mentale du texte sont regroupés sous le nom de *programme textuel minimum* correspondant à la combinaison de six domaines de la représentation discursive : thématique, fonctionnel, énonciatif, ontologique, axiologique et métatextuel (MICZKA, 1996 : 59—60 ; 2000a : 37 ; 2007b : 247).

Il est donc clair que, dans la proposition méthodologique en question, l'auteur s'inspire fortement des modèles psycholinguistiques de compréhension de texte, car comprendre un discours signifie construire sa représentation à six domaines. La représentation textuelle est par là considérée comme le produit final ou bien l'effet d'une série d'opérations cognitives. Comment alors l'interprétant arrive-t-il à construire une représentation du texte ? Les modèles de compréhension textuelle et des processus s'y opérant se divisent en général en deux catégories que Ida KURCZ et Anna POLKOWSKA (1990) nomment respectivement *modèles modulaires* et *modèles interactionnistes*. Les chercheuses avancent une hypothèse qui unit certaines caractéristiques modulaires et interactionnistes. La structure de leur modèle de compréhension de texte compte trois composantes : composante perceptive, composante de l'accès lexical et composante de l'intégration phrastique qui forment le module linguistique précédant le passage à la dernière des composantes — celle de compréhension discursive. Ce que les chercheuses empruntent au modèle interactionniste, c'est le transfert informationnel dans le module — il peut s'effectuer librement. En plus, comme l'expliquent les psycholinguistes (1990 : 70) la composante de la compréhension discursive opère sur les informations fournies par le module linguistique, mais ce n'est nécessairement pas une direction unilatérale car les limites entre ce qui appartient au module linguistique ou au niveau central sont bien flexibles et variables.

Parmi les opérations cognitives du traitement de texte, d'autres psycholinguistes comme DENHIÈRE et BAUDET (1992 : 145) classent les trois étapes suivantes : la phase d'entrée pendant laquelle s'effectuent la compréhension et la mémorisation du texte, la phase de conservation du texte en mémoire et la phase finale, celle de sortie, qui inclut la récupération des données sémantiques et la production d'un nouveau texte.

Quant au modèle cognitif proposé par MICZKA (2000a : 38 ; 2007b : 246), il se base sur la première étape d'appréhension de texte, à savoir sur la phase d'entrée. Le produit de la compréhension du texte sera ainsi une représentation textuelle que l'interprétant se fait du texte lu ou entendu, en recourant à ses connaissances préconstruites, générales ou spécialisées. Par conséquent, l'établissement de la représentation mentale du texte se composera

de deux stades : le premier correspondra à la recherche des réponses aux questions engendrées par les six domaines de la représentation textuelle — thématique, fonctionnel, énonciatif, ontologique, axiologique et métatextuel, le second des stades se référera aux procédures permettant d'arriver à ces réponses (MICZKA, 2002 : 100—112).

MICZKA (2002 : 100—101) précise encore qu'outre l'inspiration psycholinguistique, son modèle d'interprétation des structures textuelles est de nature sémantico-pragmatique, car il fait recours aux travaux cognitifs (LAKOFF, JOHNSON, 1985 ; LANGACKER, 1987), à la sociologie (GOFFMAN, 1991) et aux études sur l'intelligence artificielle (MINSKY, 1981 ; WINOGRAD, 1972).

1.1.1. Les structures ontologiques de la représentation discursive

En nous inspirant de la conception de Charlotte ROCHE (2005 : 56), par *structures ontologiques*, nous allons entendre *des éléments de la réalité extra-linguistique de même que des relations taxinomiques et mérologiques se manifestant entre ces éléments, choisis par l'émetteur pour conceptualiser et décrire les phénomènes du monde extra-linguistique qu'il veut présenter dans son discours*.

Comme le précise MICZKA dans ses plusieurs travaux (1996 : 68—69 ; 2000a : 39—40 ; 2002 : 105—106 ; 2004 : 57 ; 2007b : 248), c'est grâce aux structures ontologiques que le lecteur peut percevoir le discours comme un outil permettant de mettre en place un/des monde(s) discursif(s). Pour rétablir le domaine ontologique du discours, l'interprétant doit se poser la question de savoir si les faits relatés dans le texte ressemblent à la réalité dite *standard* ou bien s'ils en sont loin donc appartiennent à la réalité *non standard*. Les faits qualifiés de *standard* appartiennent à la réalité que nous connaissons de nos propres expériences tandis que les faits de nature *non standard* font partie d'un univers imaginaire, créé par l'auteur du texte.

Si les faits relatés sont conformes à la réalité dite *standard*, le lecteur peut interpréter le texte comme un discours décrivant fidèlement ou moins fidèlement la réalité extra-linguistique. Parmi les textes dans lesquels le destinataire cherche à décrire de manière adéquate le monde environnant, nous pouvons citer les encyclopédies, les notices d'emploi et les manuels scolaires. Ajoutons que par le terme de *destinataire* nous entendons *l'émetteur (auteur) du message, donc celui qui l'écrit ou le prononce pour y transmettre ses opinions ou bien relater les faits du réel qu'il juge importants*.

Quand les faits présentés par l'auteur ne respectent pas fidèlement les lois de la réalité *standard*, on parle de transformation de cette réalité. L'auteur

du texte modifie sciemment un fragment de l'univers extra-linguistique, en masquant ou en mettant en relief certaines données factuelles. Nous pouvons observer ces opérations par exemple dans les publicités, l'horoscope, la critique ou l'éditorial. Force est de signaler que la modification des faits donnés par leur omission ou leur accentuation amène directement à des procédés de persuasion et de manipulation, en particulier dans les textes socialement et politiquement engagés, dont fait certainement partie le commentaire politique. Le problème de la distinction entre persuasion et manipulation dans ce genre de textes sera abordé plus loin dans le présent travail (cf. le paragraphe 1.1.4).

Lors de l'appréhension du texte, il est aussi possible que l'interprétant considère le discours comme un texte ne représentant pas la réalité *standard*. À ce moment, l'analysant doit bien identifier le statut ontologique des objets introduits dans le discours ainsi que la nature des relations entre ces objets. Finalement, le lecteur se pose la question concernant le statut du monde textuel : il veut savoir si l'univers présenté dans le texte constitue un univers homogène ou hétérogène (hybride), unissant plusieurs types de mondes fictifs.

En ce qui concerne les procédures à l'aide desquelles le repérage des réponses aux questions précédemment posées devient possible, on procède, en premier lieu, à l'analyse des thèmes (états, événements, processus, objets, personnes), en second lieu, à l'étude des rhèmes associés à ces thèmes. Il faut souligner que le choix d'un thème concret, surtout global, influe considérablement sur la nature ontologique du monde discursif puisque l'interprétant classe les thèmes identifiés tantôt dans la réalité *standard*, tantôt dans la réalité fictive, *non standard*.

Il faut ajouter que l'identification des thèmes du texte ainsi que leurs prédications est essentielle au repérage des structures ontologiques du texte. Ces deux procédures sont indissociables l'une à l'autre, car même si un thème est qualifié de *standard*, la prédication qui l'accompagne peut provenir d'un monde *non standard*.

La compréhension et l'interprétation du discours reposent donc sur l'activation des différentes connaissances préalables du récepteur-analysant. Ces connaissances sont organisées en tâches cognitives globales et partielles. Comme le signale MICZKA (2007a : 141), les tâches cognitives globales accomplies par l'interprétant correspondent à l'identification d'un (ou plus) *cadre(s) de l'expérience* de même qu'à l'application d'un de *sept schémas cognitifs* situés dans ce(s) cadre(s).

La typologie de sept schémas cognitifs est empruntée à la grammaire cognitive de LANGACKER (1987). Elżbieta TABAKOWSKA (red., 2001 : 114–125) et Nicolas DELBECQUE (red., 2006 : 108–119) décrivent les spécificités de chacun des schémas indiqués par le chercheur américain. Nous pouvons ainsi distinguer les sept schémas cognitifs suivants :

- *Le schéma d'existence (essive)* est destiné à dénoter un état d'existence, soit à attribuer une caractéristique à une entité donnée. Le participant dominant de ce schéma est vu comme *un patient*, associé à diverses manières d'être : identification, attribution, localisation, etc.
- *Le schéma processuel (d'événement)* permet d'indiquer un événement (processus) impliquant un ou deux *patients*.
- *Le schéma d'action* a trait à la question : *Que fait X ?* ou *Que fait X à Y ?* Le sujet X est ainsi considéré comme une partie active (*agent*), à savoir celle qui constitue la source de l'énergie déployée. L'agent est défini donc en tant que participant assumant l'initiative de l'action, exécutée par lui de façon intentionnelle. L'énergie déployée par l'agent peut se résorber d'elle-même ou bien — ce qui paraît plus souvent — elle peut être transmise au patient (Y).
- *Le schéma de sensation (d'expérience)* décrit les processus s'exprimant au moyen de verbes mentaux comme : ressentir, savoir, souhaiter, voir, entendre. Le participant principal qui apparaît dans ce schéma est représenté par *l'expérimentateur*, c'est-à-dire par le centre « enregistreur » les perceptions, les émotions ou les désirs. Le second participant, qui peut apparaître dans le schéma, représente un patient. Ce dernier, à la différence du patient du schéma d'action, ne peut pas être « affecté » par l'énergie de l'agent.
- *Le schéma de possession* implique deux entités, celle de *possesseur* et celle de *patient possédé*. La relation de possession s'effectuant entre le possesseur et ce qu'il possède peut être de natures différentes telles que : *Jacques a une belle voiture (possession matérielle)*, *Marie a souvent des idées originales (possession mentale)*, *J'ai une sœur (relation de parenté)*.
- *Le schéma de mouvement (de déplacement)* provient de la combinaison soit des schémas d'événement, soit des schémas d'action ou même encore des schémas d'existence avec l'indication du lieu où les processus ou les actions commencent, se déroulent et finissent. Les éléments locatifs par lesquels le mouvement est exercé sont regroupés dans la triade *source — trajet — but*. Parmi les entités impliquées dans le schéma, nous pouvons noter *l'agent* (apparaissant dans le schéma d'action), *le patient* et justement la triade *source — trajet — but*. Le mouvement peut être exécuté au sens spatial comme dans la phrase : *Rémy grimpa de sa chambre jusqu'au toit par la gouttière*, au sens temporel : *Le film a durée 2 heures* ou au sens figuré : *D'une fille aimable, mon amie s'est transformée en mégère*.
- *Le schéma de transfert (de transmission)* est aussi une combinaison d'autres schémas : schémas de possession, schémas d'événement ou d'action et schémas de déplacement. Le schéma de transmission réunit alors deux états : *l'agent X possède un objet (patient) Y* ; puis, X donne Y à Z qui reçoit l'objet. Après la transmission exercée, Z devient le nouveau possesseur de

Y, il en est le bénéficiaire : *Marie prête sa robe à Caroline, L'artiste a ajouté de nouvelles couleurs au portrait peint*. Dans les deux phrases, le bénéficiaire Z est à la fois le but (récipiendaire) de la transmission. Parfois, le participant Z n'est qu'un bénéficiaire de la transmission, mais non pas son but : *Marie a donné sa robe à Caroline pour que Caroline la donne à sa sœur*. Dans cette phrase, *Caroline* joue le rôle de bénéficiaire-intermédiaire de la transmission dont le récipiendaire (but) est *la sœur de Caroline*.

D'après MICZKA (2007a), le schéma cognitif dominant — existence, événement, action, possession, sensation, déplacement ou transmission — sature les places des éléments constitutifs du cadre de l'expérience tels que personnages, objet(s), instrument(s) et objectif(s) typiques. Le cadre de l'expérience fournit alors la base conceptuelle sur laquelle s'appuie un schéma cognitif concret structurant ce cadre qu'il complète ensuite par des indications supplémentaires de type cause — conséquence, temps — lieu, etc.

La théorie des cadres de l'expérience a été formulée par Erving GOFFMAN (1991) à partir de la catégorisation des événements de la vie quotidienne. Le chercheur a constaté que, pour un individu, un événement ne prend sa signification que s'il est placé dans un ou plusieurs cadres interprétatifs. Ainsi, le terme de *cadre de l'expérience*, peut être référé, à notre avis, à la définition d'un *espace mental*, introduite par FAUCONNIER dans la mesure où cet espace est considéré comme des « ensembles structurés, modifiables, construits dans chaque discours en accord avec les indications fournies par les expressions linguistiques » (1984 : 32). Un espace mental ne renvoie donc qu'indirectement à des objets du monde. Il est en fait question d'objets se trouvant dans la représentation mentale du locuteur. Les espaces mentaux renferment des composants ou des relations de scénarios imaginés, perçus, mémorisés, etc., interprétés par le sujet lui-même.

Parmi les cadres de l'expérience, Goffman a distingué les *cadres primaires*, soit ceux qui accordent un sens aux événements, sans être rapportés à aucune interprétation préalable et les *cadres secondaires (transformés)* créés à partir d'un cadre primaire à la faveur d'une des opérations de transformation : *modalisation* et *fabrication*.

Parmi les cadres primaires, le chercheur distingue des *cadres naturels*, c'est-à-dire ceux du monde physique, impliquant l'action de forces ou de lois de la nature et représentant des événements non-pilotés. Le second type de cadres primaires, celui de *cadres sociaux*, concerne des événements qui sont le résultat d'actions ou d'intentions humaines. Il s'agit donc d'actions pilotées, animées par « une volonté » ou « un objectif ».

Les cadres transformés proviennent des opérations effectuées sur les cadres primaires. La *modalisation d'un cadre* constitue un type fréquent de transformation, défini par GOFFMAN comme « une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire qui se transforme en une

autre activité qui prend la première pour le modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente » (1991 : 52).

Quand les cadres transformés servent à tromper un individu ou un ensemble d'individus sans que ceux-ci s'en rendent compte, on parle de *fabrication*. GOFFMAN définit la fabrication comme « des efforts délibérés, individuels ou collectifs, destinés à désorienter l'activité d'un individu ou d'un ensemble d'individus et qui vont jusqu'à fausser leurs convictions sur les cours des choses » (1991 : 93).

Il est également nécessaire de noter que dans le processus d'interprétation discursive, juste comme dans la perception de la vie quotidienne, explique GOFFMAN (1991), nous pouvons observer des références à plusieurs cadres de l'expérience : « Ce qui est embarrassant, en effet, c'est que nous utilisons à tout moment plusieurs cadres » (1991 : 34).

La reconstruction des cadres combinés, que l'interprétant exerce lors de la compréhension du discours, se lie, d'après MICZKA (2002 : 133), à l'identification de plusieurs relations sémantiques : *temporelles*, *causales*, *inclusion*, *opposition* et *exclusion* (cf. aussi MICZKA, 2000b : 232).

Les décisions concernant la nature des structures ontologiques dans le discours — continue MICZKA (1996 : 67, schéma 1) — conditionnent son orientation axiologique. La relation entre les domaines ontologiques et axiologiques est donc réciproque, car les prédications valorisantes peuvent être situées dans la partie rhématique et s'accrocher au thème global ou peuvent être localisées seulement dans la partie thématique.

1.1.2. Les structures axiologiques de la représentation discursive

MICZKA (1996 : 70—71 ; 2000a : 41—42 ; 2002 : 107 ; 2004 : 57 ; 2007b : 248) explique que l'examen des structures axiologiques se compose de deux démarches : la première consiste à repérer le/les système(s) de valeurs dont le texte est explicitement ou implicitement porteur ; la seconde permet de comparer ce(s) système(s) de valeurs à ceux que nous connaissons de notre expérience (réalité extra-linguistique) pour constater si le texte représente un univers fictif ou non.

Les valorisations apparaissent avant tout dans le choix du lexique, où la sélection et la distribution des *marques axiologiques* (MOESCHLER, 1985 : 57) jouent un rôle primordial (cf. paragraphe 1.1.3.2 et 3.1.2).

Il est à noter que dans la compréhension et l'interprétation du texte, outre le décodage sémantique, nous devons activer encore le code pragma-

tique, stylistique, culturel, social, historique. Signalons que, comme le note PUZYNNINA (1997b : 46), le code pragmatique inclut diverses méthodes opérant sur le sens des mots (figures de rhétorique telles que métaphores, ironie, hyperbole, allusion, sous-entendu, etc.). De ce fait, il est évident que dans le cas du déchiffrement du code pragmatique de l'énoncé, l'émetteur et son public doivent posséder un certain niveau de connaissances partagées.

La première des opérations que le lecteur doit effectuer lors de l'appréhension des structures axiologiques du discours est donc l'identification du/des système(s) de valeurs dont le texte est porteur. Remarquons aussi que l'absence de valorisation dans le discours constitue déjà, en elle-même, une certaine valorisation.

En suivant la distribution des valeurs dans le texte, l'interprétant peut distinguer une valorisation statique et dynamique. La valorisation statique correspond à l'attribution de valeurs d'un seul type, tantôt positives, tantôt négatives, aux éléments textuels. La valorisation dynamique se caractérise par les modifications des valeurs assignées aux thèmes : ces valeurs peuvent être graduées ou peuvent subir un changement d'orientation axiologique.

Après avoir reconnu le type de valeurs évoquées dans le texte, l'interprétant doit réfléchir sur le statut des éléments évalués. Il procède alors à l'indication des états, des événements, des personnes ou des choses qui constituent l'objet de la valorisation. Ainsi, si le lecteur constate que le texte analysé respecte les règles de la réalité *standard*, les valorisations proposées par l'auteur de ce texte correspondent aux valeurs existant dans le monde réel (ces valeurs peuvent être fondées, par exemple, sur des stéréotypes).

Dans le cas où le texte s'éloigne de l'ordinaire, donc ne respecte pas les règles de la réalité *standard*, le récepteur doit prendre en compte deux cas de figure : premièrement, il peut remarquer que le texte reprend, partiellement ou totalement, les valorisations typiques du monde *standard* ; deuxièmement, il peut découvrir que le système axiologique du texte — et c'est le cas le plus fréquent — correspond à un hybride, c'est-à-dire à un mélange de deux ou plusieurs systèmes axiologiques, parmi lesquels il y a ceux qui appartiennent au monde réel et ceux qui font partie de l'univers *non standard*.

PUZYNNINA (1992 : 39–41 ; 2004 : 181–183) a élaboré une systématisation des catégories des valeurs. Le principal classement sémantico-pragmatique, décrit par la chercheuse, concerne la division des valeurs en entités *positives* et *négatives* qui sont encore subdivisées en *valeurs instrumentales* (*pragmatiques*) et *absolues* (*élémentaires*). Les *valeurs instrumentales* sont celles qui peuvent servir tantôt les bonnes tantôt les mauvaises fins³. De ce fait,

³ Lesław Hostyński (2006) propose une classification détaillée des valeurs instrumentales qu'il appelle *utilitaires*. Ainsi, il y a des *valeurs utilitaires stricto sensu*, soit les *valeurs vitales* comme : plaisir, sécurité, sens du pouvoir, affiliation, amour, ambition, etc., et des *valeurs économiques* (2006 : 28–29).

les *valeurs instrumentales positives* sont exprimées à l'aide des lexèmes comme *utile à, favorable à, propice à, bon pour*, tandis que les *valeurs instrumentales négatives* correspondent, analogiquement, à des expressions du type *inutile à, défavorable à, mauvais pour...* Nous pouvons donc repérer parmi les *valeurs instrumentales* un outil / objet qui est *utile* à quelque chose comme p.ex. l'énergie nucléaire dont l'homme use pour de bonnes ou de mauvaises fins.

Les *valeurs absolues* (*positives ou négatives*) ont été définies par Puzynina comme des *valeurs finales*, donc celles qui constituent pour l'homme l'un des buts à atteindre. Il faut pourtant signaler que la distinction entre les *valeurs instrumentales* et *absolues* n'est pas très stricte, car les *valeurs instrumentales* peuvent devenir *absolues* et vice-versa. Si quelqu'un soigne sa santé dans le dessein d'aider les autres ou bien s'il veut élargir ses connaissances pour lutter contre une grave maladie, la santé et le savoir sont alors compris en termes de valeurs instrumentales, grâce auxquelles il est possible d'atteindre un but concret : aider les autres.

PUZYNINA (1992 : 39—41 ; 2004 : 181—183) a en outre proposé la décomposition des *valeurs absolues* en plusieurs sous-catégories, articulée chacune sur un noyau conceptuel central. Ainsi, la linguiste a répertorié les sept sous-classes suivantes.

La première des sous-classes correspond aux *valeurs vitales ou biologiques* fondées sur *la vie, la santé, les maladies et la mort*. Comme l'explique PUZYNINA : « Les valeurs vitales, se référant aussi à la biologie, c'est la vie et la santé, la maladie et la mort ainsi que tout ce qui sert notre santé et notre vie » (2004 : 181, trad. — D.T.-B.).

Ensuite, parmi les valeurs distinguées par la chercheuse, il faut nommer : *valeurs sociales* qui correspondent aux *normes et règles sociales, aux institutions sociales* ; *valeurs de sensation psychologique et/ou physiologique* (y compris celles de l'hédonisme) articulées sur le *plaisir, le bonheur, le malheur, la douleur*, etc. ; *valeurs sacrées ou métaphysiques* centrées sur l'opposition entre le bien et le mal ; *valeurs esthétiques* liées aux concepts de *beauté et de laideur* ; *valeurs cognitives* se référant au *savoir, à la vérité, à l'erreur, à l'ignorance* ; *valeurs morales* concernant le bien ou le mal d'autrui. Les quatre dernières valeurs — *sacrées, esthétiques, cognitives et morales* — sont aussi qualifiées de *valeurs spirituelles*. Elles se réfèrent à la vie interne de l'homme et sont indépendantes des *valeurs biologiques*.

Comme le note BARTMIŃSKI (2003 : 60), les analyses des valeurs proposées par Puzynina, s'inspirent de plus en plus des sciences cognitives qui se trouvent au cœur des intérêts de KRZESZOWSKI (1994, 1997, 1998, 1999). Ce linguiste perfectionne le concept de *Idealized Cognitive Model* (ICM) de LAKOFF (1987) ainsi que la notion de *conceptualisation* proposée par LANGACKER (1987), en y introduisant la composante axiologique. Dans sa sémantique axiologique, Krzeszowski met en doute la distinction entre le sens dénotatif et le sens

connotatif, conçue par les structuralistes. Pour ce chercheur (1994 : 31—32 ; 1997 : 9 ; 1998 : 86—92 ; 1999 : 18), les ICM doivent obligatoirement comporter les données axiologiques, c'est-à-dire on doit leur assigner une place dans l'échelle des valeurs, car les informations axiologiques sont sémantiquement importantes et essentielles à la description du sens compris comme la conceptualisation de la réalité.

La nécessité de prendre en compte le paramètre axiologique dans l'étude du sens constitue l'élément crucial de l'approche de Krzeszowski. La dimension axiologique, soit la valorisation fondée sur l'échelle *bon — mauvais*, possède un statut préconceptuel. L'axiologie est ainsi incluse dans les schémas préconceptuels cognitifs, donc nous pouvons dire que la conceptualisation implique toujours la valorisation.

Krzeszowski traite de manière originale le problème de la spatialisation de l'échelle des valeurs. Celle-ci se caractérise par deux dimensions (coordonnées) : horizontale et verticale. La coordonnée horizontale des valeurs est mise en rapport avec la théorie du fonctionnement métaphorique de LAKOFF et JOHNSON (1985) ; la dimension verticale s'associe au concept de la *Grande Chaîne des Êtres* qui est une hiérarchie de différents êtres, où Dieu et les hommes sont placés au sommet de l'échelle alors que les animaux, les végétaux et les objets non organiques se trouvent en bas de cette hiérarchie (KRZESZOWSKI, 1997 : 34 ; 1998 : 92). En optant pour la primauté des expériences sensorimotrices dans la valorisation, Krzeszowski met l'accent sur les expériences physiques qui sont à l'origine des concepts aussi bien concrets qu'abstraits.

Vu le type de texte que nous analysons dans le présent ouvrage, nous voulons souligner le fait que les structures axiologiques sont particulièrement favorables aux techniques manipulatoires de la part du destinataire. L'éditorial, à l'instar de tout autre texte de commentaire, est un discours axiologique *par excellence*, d'autant plus que la subjectivité dans la présentation et la description des éléments factuels se manifeste d'abord à travers la sélection informationnelle et sa hiérarchisation (structures ontologiques) et ensuite à travers le choix d'éléments linguistiques prévus pour exprimer la distribution informationnelle (structures axiologiques).

Il faut aussi préciser que malgré les efforts et l'intention des journalistes, la présentation des événements dans la presse ne sera jamais strictement objective car, comme le souligne Maciej MROZOWSKI, « les valorisations et les évaluations sont des éléments intégraux de la description de la réalité » (2001 : 249, trad. — D.T.-B. ; comp. aussi PLANTIN, 2011 : 182 ; RABATEL 2011 : paragraphe 25). En conséquence, nous sommes tenus d'admettre que la réalité ne peut être présentée sans son aspect axiologique. Soulignons encore que la distribution des valeurs dans le texte est conditionnée par le type de public préconstruit et les arguments choisis par l'auteur du texte. Ainsi, plus

le discours cible les besoins et les convictions de son public, plus il accomplit sa fonction impressive d'argumenter.

1.1.3. L'argumentation dans l'analyse du discours

Selon l'opinion de Ruth AMOSSY, l'analyse de l'argumentation « étudie la force de la parole dans la situation de communication concrète où elle s'exerce. Elle examine la façon dont le locuteur et allocutaire interagissent, c'est-à-dire exercent une influence mutuelle l'un sur l'autre, à travers les ressources verbales qu'ils mettent en jeu » (2000 : Avant-propos, VI).

Il est donc clair que dans la mesure où l'analyse argumentative s'intéresse à l'utilisation du langage en situation — telle est d'ailleurs l'une des spécificités de tout commentaire aspirant à la plus grande actualité — l'étude argumentative doit se situer dans le champ des « sciences de la communication » (cf. BRETON, 2003 : 7), au carrefour de courants de recherche variés entre lesquels nous trouverons la pragmatique, la sociologie, la psychologie ou bien la logique.

Comme le constate KIELISZCZYK (2007 : 140–143), la notion d'*argumentation* est difficile à définir, car ses définitions changent en fonction de différents auteurs et leur théories. La chercheuse rappelle les définitions de l'argumentation élaborées par CHARAUDEAU et MAINGUENEAU (2002) dans leur *Dictionnaire d'analyse du discours*, ainsi que par Jean-Blaise GRIZE (1990) et par George VIGNAUX (1981). Ainsi, l'acte d'argumenter, précise Kieliszczyk, est traité respectivement comme *l'expression d'un point de vue* (CHARAUDEAU, MAINGUENEAU, 2002 : 67–68), comme une volonté de modifier l'attitude de l'interlocuteur (GRIZE, 1990 : 40) ou bien un choix d'éléments linguistiques que l'on énonce à la place d'autres éléments, donc l'énonciation se reliera ici à l'argumentation (VIGNAUX, 1981 : 91) car « parler, c'est savoir discourir ; discourir c'est aussi pouvoir argumenter » (VIGNAUX, 2004 : 104 ; cf. aussi 1999). Quant à l'approche de Denis Apothéloz et Pierre-Yves Brandt, KIELISZCZYK (2007 : 146) explique que ces deux scientifiques élargissent la définition de Grize, en précisant qu'argumenter ne consiste pas forcément à modifier les points de vue de l'interlocuteur, mais de lui proposer une représentation de ce dont il n'a ou n'avait aucune représentation.

L'analyse de l'argumentation, telle que la voit *la nouvelle rhétorique* de Chaïm PERELMAN et Lucie OLBRECHTS-TYTECA (1970), puise abondamment dans la tradition aristotélicienne (ARISTOTE, 1991). Par conséquent, le discours argumentatif ne peut être séparé du processus de communication : parler ou écrire c'est communiquer donc l'émetteur doit prendre en compte celui

auquel il s'adresse — c'est aussi un principe valable non seulement pour le commentaire, mais avant tout pour tout texte de presse faisant partie de ce que l'on entend par le terme de *communication de masse* ou de *communication interpersonnelle* (cf. MROZOWSKI, 2001 : 14).

Pareillement à l'analyse du discours, celle de l'argumentation peut être à nouveau décomposée en deux grandes écoles de recherche. AMOSSY (2000 : 32) explique que le premier des courants, de type normatif, est représenté par la tradition anglo-saxonne et s'oriente vers l'étude des paralogismes, ce courant se concentre alors sur la logique informelle. La seconde des traditions, francophone, fondée par GRIZE (1982) et sa logique naturelle, s'intéresse à une théorie des représentations (*schématisations* selon GRIZE, 1982 : 154), construites dans l'échange discursif.

Les conceptions interactionnelles ou, en d'autres termes, conversationnelles dans l'analyse argumentative puisent dans la pragmatique en élargissant — comme le remarquent AMOSSY (2000 : 32) et VAN DIJK (2001 : 24) — le cadre de l'argumentation aux échanges verbaux, soit à toutes les interactions réelles réalisées face à face. Parmi les représentants les plus illustres de l'approche conversationnelle, il faut distinguer d'abord Frank VAN EEMEREN et Rob GROOTENDORST (1984 ; 2004), deux chercheurs hollandais, qui, sous le nom de *pragma-dialectique*, ont élaboré une théorie de l'argumentation envisagée en tant que processus dialogique de résolution des conflits. Les deux linguistes s'inspirent principalement des travaux de John Lewis AUSTIN (1970) portant sur les actes de langage. Le modèle pragma-dialectique qui unit, comme l'indique son nom, les principes pragmatiques et dialectiques, essaie d'expliquer l'engagement des argumentateurs par leurs positions vis-à-vis de l'acte d'argumentation ainsi que les conséquences de tels engagements sur le processus argumentatif.

Une autre approche s'inscrivant dans les études interactionnelles est fondée par Jacques MOESCHLER (1985 ; 1989). Son analyse des conversations se propose comme objectif d'examiner les relations entre *faits argumentatifs* et *faits conversationnels*. Elle s'intéresse à un corpus de conversations authentiques telles que les conversations familières ou les discussions politiques. Dans ce cadre, on analyse le niveau explicite de l'argumentation, c'est-à-dire, on étudie les actes de langage effectués par les interlocuteurs et la façon dont ces actes sont réalisés ; ensuite, on passe à l'analyse de l'implicite argumentatif qui intervient dans l'appréhension des enchaînements discursifs.

Quant à l'analyse des interactions argumentatives, elle prend aussi pour son objet d'étude les conversations authentiques. Selon AMOSSY (2000 : 21–22), les chercheurs les plus remarquables de ce courant — qui a atteint l'apogée de son développement dans les années quatre-vingts du XX^e siècle en France — sont : Mikhaïl BAKHTINE (1977), Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (1986) et Christian PLANTIN (1996). L'analyse des interactions argumentatives

est en principe empirique, car elle opère sur les données recueillies sur le terrain. À travers l'étude des conversations, l'analyse des interactions argumentatives se propose de décrire tantôt des procédures de coopération et de négociation, tantôt des confrontations verbales.

Les approches interactionnelles sont issues de la pragmatique dont s'inspire aussi la théorie de l'argumentation conçue par Jean-Claude ANSCOMBRE et Oswald DUCROT (1976, 1997). Les deux linguistes s'occupent cependant d'autres mécanismes que ceux qui intéressaient les linguistes liés au courant pragma-conversationnel. Selon Anscombe et Ducrot, écrit AMOSSY (2000 : 32), l'argumentation est perçue comme une suite d'énoncés orientés suivant une intention (direction) argumentative précise. Ceci permet une microanalyse non seulement des topoï pragmatiques, mais aussi des connecteurs et opérateurs argumentatifs ou bien encore des marques axiologiques.

Pour les besoins du présent ouvrage, nous allons présenter deux approches argumentatives : la conception de PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA (1970) et la théorie élaborée par ANSCOMBRE et DUCROT (1976 ; 1997) et encore par MOESCHLER (1985 ; 1989). Ces deux conceptions mettent en relief, respectivement, l'aspect rhétorique et l'aspect pragmatico-sémantique du langage, donc ceux qui, à notre avis, constituent l'une des ressources les plus efficaces dans l'argumentation.

1.1.3.1. Le discours argumentatif et *la nouvelle rhétorique*

PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA, qui rompent avec le raisonnement issu de Descartes, définissent l'argumentation comme « l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment » (1970 : 9). Cette mise en valeur des procédures rhétoriques destinées à persuader le récepteur tire ses origines de la conception aristotélicienne. Celle-ci porte sur le rôle de trois unités argumentatives que le philosophe grec a réunies sous le nom d'*ethos*, de *pathos* et de *logos* et qui ont trait à la structure du discours rhétorique à trois pôles distingués par PLANTIN (1990 : 144) : *plaire* s'activant lors de l'exorde, *émouvoir* fonctionnant au niveau de la péroraison et *enseigner* mis en place au moment de l'argumentation et de la narration.

Comme le précise Elżbieta PACHOCIŃSKA (2000 : 18–20), la fonction de ces trois éléments rhétoriques est premièrement d'activer le savoir commun, partagé par l'orateur et son auditoire et deuxièmement de réaliser l'intention persuasive du discours. En d'autres termes, nous dirons, d'après PLANTIN (2011 : 18), que la persuasion, si elle veut être complète, ne peut pas seule-

ment *enseigner* (*docere*) par le *logos*, mais encore, pour mener à l'acte, elle doit fournir à l'auditoire des indices de vérité concernant l'image de l'émetteur (psychologique et physique) qu'il veut se donner de lui-même (*ethos*) (MAIN-GUENEAU, 1996 : 40), donc la persuasion doit plaire (*delectare*) et fournir des stimuli émotionnels (*pathos*) dans l'acte de toucher (*movere*) (cf. aussi PLANTIN, 2011 : 166).

L'*ethos* (preuve éthique), écrit PACHOCIŃSKA (2000 : 19—20) renvoie à l'image que l'émetteur veut se donner de lui-même et qu'il veut impliquer dans son discours doit assurer les auditeurs de sa crédibilité.

La preuve pathétique est centrée sur les émotions que l'orateur essaie de susciter par son discours. Le constituant affectif aide à modeler les comportements de même qu'à manipuler les passions du public. Le *pathos* est le plus souvent réalisé dans le discours grâce à des énoncés valorisants, construits à partir des figures de rhétorique.

Le dernier composant de la triade argumentative est la preuve logique — le *logos*. D'après PACHOCIŃSKA (2000 : 21—23), Aristote place cet élément en position privilégiée, car le *logos* doit convaincre le public à l'aide d'arguments et de structures logiques. La preuve logique repose essentiellement sur l'enthymème (argument déductif) et sur l'exemple (argument inductif).

Dans la conception de la nouvelle rhétorique, le *logos* constitue également l'unité la plus pertinente : la nouvelle rhétorique s'occupe en effet de la structure rhétorique de l'argumentation. Cette structure est construite à partir des procédures suivantes : la sélection de prémisses et d'arguments convenables, l'ordre dans lequel les prémisses et les arguments vont être présentés et le mode de liaison entre les prémisses et la conclusion. Ainsi, comme le note AMOSSY : « la nouvelle rhétorique de Perelman, élaborée dans une perspective philosophique, se concentre sur la question de la rationalité pour montrer comment un accord sur le "raisonnable" peut s'effectuer dans un cadre communicationnel » (2009 : paragraphe 4, p. 8).

Il est alors évident que pour convaincre son auditoire et assurer le maximum d'efficacité communicationnelle, comme le soulignent les partisans de la *nouvelle rhétorique* à laquelle on doit un vrai renouveau de l'intérêt pour l'argumentation, le destinataire choisira des opinions dominantes, des croyances unanimement partagées, bref, celles qui font partie inhérente du bagage culturel des récepteurs.

Dans ce cadre, nous pouvons distinguer la dimension sociale du discours, soit le savoir commun à des collectivités données ou à des groupes sociaux concrets. Le recours aux vérités communément admises est particulièrement important lors de la construction du discours qui se veut persuasif. C'est dans ce sens, continue la chercheuse, qu'il faut comprendre la nature des points (*objets*) d'accord sur lesquels se fonde le mécanisme de la persuasion, et en particulier, les valeurs et leurs hiérarchies qui varient en fonction

des groupes sociaux auxquels elles appartiennent (cf. aussi MROZOWSKI, 2001 : 305).

La notion d'*objets d'accord* a été introduite par la nouvelle rhétorique (PERELMAN, OLBRECHTS-TYTECA, 1970 : 18) pour désigner les prémisses de l'argumentation qui permet d'établir une connivence intellectuelle entre l'émetteur et le public à l'aide des systèmes de valeurs partagés : il s'agit d'un « contrat intellectuel » entre les interlocuteurs qui nécessite la prise en compte des conditions psychiques et sociales sans lesquelles *l'argumentation serait sans objet ou sans effet*.

Les objets d'accord constituent ainsi une classe de prémisses indiscutables et admises comme telles, parmi lesquelles nous distinguons entre autres *les lieux communs* que Perelman et Olbrechts-Tyteca entendent dans le sens des *topoi* d'Aristote. En conséquence, *les lieux communs* correspondent à des schémas de raisonnement communs, très souvent implicites, influant sur le choix d'arguments congruents et convaincants ainsi que sur la sélection de valeurs données et leur hiérarchisation.

*Les valeurs*⁴ elles-mêmes constituent un autre type de prémisses. Elles correspondent aux opinions d'un groupe socio-culturel qui croit, grâce à ces opinions, que les objets ou personnes valorisés exercent ou devraient exercer une influence concrète sur l'activité humaine.

L'argumentation dans la nouvelle rhétorique insiste alors sur l'influence réciproque s'effectuant entre l'orateur et son auditoire. L'existence de cette corrélation a finalement amené PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA (1970) à étudier encore plus les schémas de pensées qui sous-tendent l'argumentation. C'est pourquoi les deux chercheurs décrivent deux techniques d'argumentation : *argumentation par association* et *argumentation par dissociation*. *L'association* (1970 : 154) regroupe les arguments qui persuadent, en établissant un certain lien entre les éléments tandis que *la dissociation* (1970 : 550) consiste à distinguer ce qui tend à être confondu ou compris de travers. L'association comprend plusieurs catégories mineures telles que :

- *Arguments quasi-logiques opérant sur la logique formelle* — leur fonctionnement consiste à justifier ou à critiquer certaines attitudes, croyances ou décisions de l'adversaire. Dans la catégorie de ces arguments, nous compterons avant tout principe de contradiction ainsi que celui d'identité (totale ou partielle), principes de symétrie et de transitivité et relations mathématiques telles que rapport partie — tout, rapport de fréquence, rapport de probabilité.
- *Arguments basés sur la structure du réel* qui incluent des rapports comme lien cause — effet, relation entre la personne et ses actes.

⁴ Le concept de *valeurs* proposé par la nouvelle rhétorique est très proche de l'acceptation dans laquelle nous entendons le sens de *connotation* (cf. p. 151).

- *Arguments fondant la structure du réel* où l'émetteur construit une image de la réalité à l'aide p.ex. de l'analogie.

Les techniques de dissociation sont constituées de méthodes de division du réel en deux « univers distincts » (p.ex. bon et mauvais) par l'emploi de notions philosophiques ou bien par l'usage de définitions dissociatives.

Nous pouvons constater, à titre de conclusion, que la nouvelle rhétorique se consacre principalement à l'examen des types de liaisons argumentatives et à leur classification. Si cependant la nouvelle rhétorique n'étudie point les mécanismes langagiers permettant d'appuyer l'argumentation, la conception de ANSCOMBRE et DUCROT (1976 ; 1997) et de MOESCHLER (1985 ; 1989) y satisfait pleinement, en se concentrant sur les moyens linguistiques qui servent à enchaîner les énoncés et à marquer leurs orientations sémantiques.

1.1.3.2. La conception pragmatico-sémantique du discours argumentatif

La théorie de ANSCOMBRE, DUCROT (1976 ; 1997) et de MOESCHLER (1985 ; 1989) a apporté une nouvelle vision de l'acte argumentatif traité dès lors en tant que suite d'énoncés orientés vers une direction argumentative précise : « Un locuteur fait une argumentation lorsqu'il présente un énoncé E1 (ou un ensemble d'énoncés) comme destiné à en faire admettre un autre (ou ensemble d'autres) E2 » (ANSCOMBRE, DUCROT, 1997 : 8). Tout énoncé mène donc vers un certain type, une certaine classe de conclusions positives ou négatives et cette orientation fait partie du sens de l'énoncé : « Le sens d'un énoncé comporte, comme partie intégrante, constitutive, cette forme d'influence que l'on appelle la force argumentative. Signifier, pour un énoncé, c'est orienter » (1997 : 5).

Les travaux pragmatico-sémantiques de ANSCOMBRE et DUCROT (1976 ; 1997), strictement liés — comme le souligne DUTKA (1991 : 158) — avec la conception de la polyphonie et des topoï, sont inspirés par deux conceptions : la première, c'est la théorie des actes de langage, élaborée par AUSTIN (1970), la seconde, est issue des théories de Mikhaïl Bakhtine, d'Émile Benveniste et de Charles Bally.

Selon ANSCOMBRE et DUCROT (1997 : 30), l'argumentation doit être étudiée au niveau des structures d'un discours idéal, ce qui, comme le dit DUTKA (1991 : 162), correspond à l'optique structurale dans les analyses linguistiques.

L'originalité de l'approche pragmatico-sémantique consiste alors en ceci qu'elle considère l'argumentation comme un fait de langue et non seulement comme un fait de discours : chaque énoncé est doté de sa propre orientation

argumentative parce que la fonction primordiale de la langue est d'argumenter. En décrivant la conception de l'argumentation dans la langue, DUCROT (2004 : 15—19) introduit et maintient une opposition radicale entre la notion d'*argumentation linguistique* dont il s'occupe et celle d'*argumentation rhétorique*. La première de ces notions, traitée comme un fait de langue et inscrite par là dans le système linguistique, c'est-à-dire *dans la signification même des mots et des énoncés dont le discours est fait* (2004 : 28), se manifeste par des segments de discours (deux propositions A et C ou bien deux suites de propositions comme p.ex. des paragraphes de texte) enchaînés implicitement ou explicitement par des connecteurs de type *donc, alors, par conséquent*⁵. La proposition A correspond à l'argument et la proposition C à la conclusion. La seconde des acceptions de l'argumentation — l'argumentation rhétorique — relève du logos et est comprise comme toute activité verbale et persuasive ayant pour but de faire croire quelque chose à quelqu'un.

Un tel cadre d'analyse, totalement autre de la conception rhétorique d'Aristote, a contribué, comme le constate AMOSSY (2000 : 19), à reprendre et à redéfinir le concept de *topoi* employé pour désigner *les garants des enchaînements discursifs* (ANSCOMBRE, 1995 : 49—50). C'est par le biais des *topoi* que s'opère le lien conclusif entre les énoncés. Ainsi, le *topos* est défini par DUCROT (1995) comme *un garant qui autorise le passage de l'argument A à la conclusion C* (1995 : 85). Le *topos* se caractérise en plus par trois traits principaux (DUCROT, 1995 : 86—87) :

- Le *topos* constitue une croyance *commune* à une certaine collectivité dont font partie au moins le locuteur et son allocutaire. Ceux-ci sont censés partager cette croyance avant même sa mise en discours.
- Le *topos* est donné comme *général*, c'est-à-dire il peut être utilisé dans des situations différentes.
- Le *topos* est *graduel* car il met en relation deux prédicats graduels, soit deux *échelles argumentatives* (DUCROT, 1980).

Le *topos* est donc relatif à une culture et à une époque. Il peut être, comme l'explique ANSCOMBRE (1995 : 50—57), de nature *intrinsèque* ou *extrinsèque*.

Les topoi intrinsèques sont ceux qui fondent la signification d'une unité lexicale alors que *les topoi extrinsèques* sont des *topoi* ajoutés, issus du réservoir idéologique que possède toute langue à une époque donnée : le *topos* extrinsèque nécessite alors, pour son interprétation, un appui contextuel.

Ajoutons encore qu'après avoir défini la notion de *topos*, l'approche pragmatico-sémantique de l'argumentation se développe et se radicalise en revêtant, vers la fin des années 1990, une forme nouvelle de *théorie sémantique des blocs argumentatifs* (cf. CAREL, DUCROT, 1999).

⁵ Dans son article, DUCROT (2004) explique le fonctionnement de l'argumentation linguistique à l'aide du connecteur *donc*.

La conception pragmatico-sémantique de Anscombe et de Ducrot, où l'acte argumentatif est perçu comme un acte illocutoire, se fonde sur une microanalyse des topoï ainsi que sur l'étude des moyens de langue conventionnels assurant la réalisation discursive de l'argumentation. Les topoï sont liés aux lexèmes et le sens de l'énoncé (sa valeur sémantique) est fonction d'une combinaison d'*opérateurs* et de *connecteurs argumentatifs* (ANSCOMBE, DUCROT, 1976 ; 1997 ; cf. aussi DUCROT, 1983 : 9—10 ; MOESCHLER, 1985 : 57—64 ; DUTKA, 1991 : 169—170).

Le caractère conventionnel de l'acte d'argumentation est ainsi associé à deux types de ressources linguistiques — *les connecteurs* et *les opérateurs argumentatifs*. MOESCHLER (1985 : 57) ajoute encore à ces ressources *les marques axiologiques*. Selon ce chercheur, qui dans sa théorie de la pragmatique linguistique, s'inspire des travaux de Anscombe et de Ducrot, des philosophes du langage (Austin, Searle, Grice) et de Roulet, *les marques axiologiques* — tout comme *les opérateurs* et *les connecteurs argumentatifs* — mènent à une conclusion positive ou négative tirée de l'énoncé. Ainsi Moeschler distingue-t-il trois types de ressources argumentatives : *connecteurs*, *opérateurs* et *marques axiologiques*, susceptibles de réaliser l'activité de mise en argumentation où l'acte d'argumentation est défini en termes d'*acte illocutoire*, réunissant trois aspects : *intentionnel*, *conventionnel* et *institutionnel* (MOESCHLER, 1985 : 56).

Comme nous reviendrons encore sur le problème des marques axiologiques (cf. à ce sujet le point 3.1.2), nous allons maintenant présenter quelques caractéristiques des opérateurs et des connecteurs argumentatifs.

La fonction primordiale des opérateurs consiste à façonner ou bien à modéliser l'intensité des arguments, sans changer pour autant leur orientation sémantique. D'après MOESCHLER (1985 : 60—62), par *opérateur argumentatif*, il faut entendre un morphème, qui appliqué à un contenu donné, modifie les potentialités argumentatives de ce contenu. Les opérateurs fonctionnent en deux sens opposés : il y en a qui renforcent l'intensité de l'argument et qui, tout au contraire, affaiblissent cette intensité. Il faut en outre souligner (DUCROT, 1983 : 9) que les opérateurs agissent toujours à l'intérieur de l'énoncé et non pas entre les énoncés, ce qui les différencie des *connecteurs argumentatifs*.

Comme l'explique MOESCHLER (1985 : 60—62 ; 1989 : 8—10), les connecteurs argumentatifs correspondent à un morphème de type conjonction de coordination, de subordination, adverbe ou locution adverbiale, qui sert à organiser deux énoncés inclus dans une même stratégie argumentative (cf. aussi DUCROT, 1983 : 9). Si donc les connecteurs argumentatifs agissent entre les énoncés successifs, cela veut dire que leur rôle est d'introduire et de joindre les arguments et les conclusions, donc de relier deux actes de langage. D'où la double fonction des connecteurs : nous pouvons y retrouver ceux qui introduisent les arguments et ceux qui sont chargés d'introduire

la conclusion. Ensuite, dans la classe des connecteurs d'arguments, nous distinguons encore des connecteurs à deux et à trois places.

Outre les travaux portant sur l'étude du fonctionnement des connecteurs et des opérateurs argumentatifs menés par Anscombe, Ducrot et Moeschler, il faut encore mentionner d'autres chercheurs s'intéressant à ce sujet, dont la présentation, vu la dimension du présent ouvrage, doit être limitée à un nombre très restreint d'auteurs français et polonais. Ainsi, pouvons nous citer par exemple CHARAUDEAU et MAINGUENEAU (2002 : 125–128) qui proposent une classification des connecteurs, compris en termes de *conjonctions*. L'examen des connecteurs dits *pragmatiques*⁶ est présenté dans « Cahiers de linguistique française » 1983, n° 5. Marion CAREL (1995) examine la fonction argumentative de l'opérateur *trop*, Anna DUTKA (1993) analyse les connecteurs argumentatifs en polonais ainsi que le discours autre dans des articles de la critique littéraire (DUTKA, 1999). Anna KIELISZCZYK (2007) étudie les marqueurs de cause, de but, d'explication et de justification dans l'avant-propos. Henning NØLKE (1999), dans la lignée de la ScaPoLine et la modularité linguistique, décrit le fonctionnement des adverbes *probablement*, *franchement* et *peut-être*. Dans Agnès CELLE, Stéphane GRESSET et Ruth HUART (éd., 2007), le problème des connecteurs est relié aux phénomènes de cohésion discursive et ceux de reformulation, de contre-argumentation et de concession alors que les travaux réunis sous la direction de Sylvie MELLET (éd., 2008) se concentrent majoritairement sur l'étude des connecteurs concessifs tels que *cependant*, *pourtant*, *néanmoins*, *pour autant*, *toutefois* dans les textes littéraires. Quant à l'apprentissage des langues étrangères, la « Revue française de linguistique appliquée » (vol. XVI, 2011) contient à son tour des analyses contrastives de connecteurs et d'opérateurs en différentes langues : français, anglais, russe, espagnol, suédois et italien.

Étant donné ses principes, la théorie pragmatico-sémantique de l'argumentation n'est pas tellement loin de la nouvelle rhétorique dans la mesure où elle considère tout acte argumentatif comme un acte illocutoire, donc celui qui, pour qu'il y ait argumentation, doit s'appuyer sur les connaissances et les convictions communes au destinataire et à son public.

Ce recours au savoir partagé et, en plus, à l'émotivité relative à ce savoir (clichés, stéréotypes), est un élément de base de l'argumentation persuasive dont l'objectif est non seulement de *faire croire*, mais aussi *orienter la volonté et déterminer l'action* (PLANTIN, 2011 : 18), soit de modifier le point de vue du récepteur en faisant appel à l'aspect émotionnel du discours (comp. aussi PLANTIN, 2011 : 222).

⁶ Anne REBOUL et Jacques MOESCHLER (1998 : 77) proposent une définition du *connecteur pragmatique* dans leur ouvrage *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours* (Paris, Armand Collin).

Le destinataire recourt à l'argumentation ancrée dans les émotions pour deux raisons : premièrement, il tient à ce que son récepteur partage les mêmes valeurs que lui et éprouve des émotions qu'il suggère ; deuxièmement, il veut pousser son public à l'action, soit à faire ce qu'il lui discursivement impose (cf. aussi PAWŁOWSKI, 1977 ; LASKOWSKA, 2008). Comme le souligne PLANTIN (2011 : 17–19), dans la rhétorique de Cicéron et Quintilien, on accentue le primat du pathos sur le logos, donc la construction et la gestion d'émotions s'avèrent nécessaires à la mise en œuvre de l'orientation du discours à visée persuasive (PLANTIN, 2011 : 50, 165), soit celui dont le but principal est de rallier le récepteur à une opinion clairement déterminée au moyen de stratégies et de manœuvres prévues à cet effet. Nous parlerons encore de ce problème en distinguant entre dimension et visée argumentatives dans les textes persuasifs créés par les médias (cf. point 1.2.1).

L'affectivité comme ressource argumentative, modélisant le discours et la situation de parole, mène directement au problème de distinction entre *persuasion* et *manipulation* et, plus globalement, à la question des spécificités du discours médiatique contemporain.

1.1.4. Entre persuasion et manipulation

La tradition rhétorique d'Aristote avait attribué à la persuasion une définition qui a longtemps fonctionné et fonctionne encore dans les travaux linguistiques. C'est une perspective qui met l'accent sur le transfert d'émotivité lors de l'acte de communication. Étant donné que la persuasion relève de l'aspect affectif et qu'elle est orientée vers un auditoire bien précis, elle correspondrait donc aussi bien au pathos qu'au ethos dans la rhétorique.

Si la persuasion est traitée en termes d'influence sur l'esprit, la volonté et les affects du récepteur, elle est considérée par certains chercheurs⁷ comme un procédé manipulateur. Il faut à ce point souligner une distinction proposée par PUZYNIŃA (1992 : 217–218) au sujet de la manipulation : il y a *manipulation dans la langue* quand la description lexicographique contient des mensonges ou dissimulations et il y a *manipulation des gens par la langue* lorsque l'émetteur tâche d'influer sur ses récepteurs en se servant d'un répertoire de moyens linguistiques bien choisis à cet effet.

Les ressemblances et les différences entre les notions de *persuasion* et de *manipulation* ont été l'objet de plusieurs réflexions interdisciplinaires, dont surtout les études philosophiques, linguistiques et sociologiques.

⁷ Cf. p.ex., les travaux des linguistes dans l'ouvrage *Manipulacja w języku* (2004) sous la direction de Piotr KRZYŻANOWSKI et Paweł NOWAK (Lublin, Wydawnictwo UMCS).

Comme l'écrit Irena KAMIŃSKA-SZMAJ (2004 : 20), dans les analyses linguistiques, le concept de *persuasion* est d'une part défini en tant que mécanisme rhétorique et d'autre part, comme l'une des fonctions du langage ou bien l'un des actes de langage. De ce fait, Władysław LUBAŚ (2006 : 41, 133) admet que la fonction persuasive du langage s'opère à travers la réalisation de trois autres fonctions : référentielle, expressive et impressive. Le linguiste précise encore que la hiérarchie de ces trois fonctions peut différer suivant l'intention persuasive adoptée par l'émetteur.

Quant aux études consacrées à la théorie des actes de langages, KAMIŃSKA-SZMAJ (2004 : 20–21) précise que l'influence que l'émetteur exerce sur son public à l'aide du langage est définie comme une fonction appellative, directive, impressive, conative ou encore persuasive, dont parle aussi Renata GRZEGORCZYKOWA (1991) en analysant le problème des intentions (fonctions) de l'émetteur dans les différents actes de langages.

Il faut mettre en relief ici le principe de coopération qui apparaît dans la création du sens du message. Jacek WARCHALA (2004 : 51–53), en citant le concept searlien de *signification collective*, trouve la question de coopération cruciale par rapport à l'efficacité de la communication persuasive. Le « contrat » entre les participants à l'acte de communication leur impose des schémas et des règles précis à suivre, ce qui est nettement mis en œuvre dans la structuration des messages médiatiques. C'est pourquoi, comme le remarquent Paweł NOWAK et Ryszard TOKARSKI (2007 : 12), la communication de masse fonde un nouveau type d'actes déclaratifs, à savoir *les déclaratifs médiatiques* (cf. aussi p. 53).

L'approche rhétorique permet d'envisager la question de la persuasion discursive sur les trois plans suivants (LASKOWSKA, 2004 : 81) : l'appel aux émotions du récepteur (individuel ou collectif), soit à ses besoins, compétences et dignité ; la présentation des intentions positives de l'émetteur ; l'allusion au système de valeurs et convictions communs (communauté culturelle, discursive).

Elżbieta LASKOWSKA (2008 : 220) précise encore que la persuasion est réalisée à l'aide de deux techniques : l'argumentation, dont particulièrement celle qui met en jeu des émotions variées et les moyens linguistiques de persuasion, conventionnellement prévus par la langue.

Du fait que, comme l'explique PLANTIN (2011 : 113), *la capacité à exprimer des émotions est une condition d'exercice de l'argumentation*, nous sommes d'avis que les émotions, qui permettent de certifier la sincérité de l'orateur (PLANTIN, 2011 : 49) poussent les récepteurs à l'action (cf. 2011 : 53). C'est pourquoi nous croyons important le fait que les émotions influencent, de manière constructive, le discours des médias en le transformant plus en communication d'émotions (pathos et ethos) qu'en communication de faits logiques et rationnels (logos). En conséquence, nous allons entendre par *argumentation*

émotive celle qui est solidaire à la persuasion axiologique et qui s'inscrit dans la *construction discursive de l'émotion* impliquant un usage intentionnel et stratégique de l'émotion qui permet d'orienter le discours vers le système de valeurs prôné par le groupe social dont l'émetteur fait partie. De ce fait, l'émotion transmise peut être soit auto- soit hétéro-attribuée, implicite ou explicite (PLANTIN, 2011 : 135—141).

L'argumentation émotive, opérant sur le système de valeurs et ses modifications possibles, peut être classifiée, d'après LASKOWSKA (2008 : 222—224) selon trois critères. Le premier des critères est celui de *changement hiérarchique de valeurs*. L'émetteur veut alors imposer son système axiologique au récepteur grâce à la thématization de certains éléments du message. Philippe BRETON (2000 : 109—110) appelle cette technique *stratégie de mots piégés* et donne à titre d'exemple le terme thématized de *terroristes*, employé pour désigner *ceux qui en sont très loin* (2000 : 110).

Le deuxième des critères s'appuie sur un seul système de valeurs et consiste à changer la valorisation d'un objet au sein du même système axiologique. BRETON (2000 : 114—116) distingue à ce niveau deux techniques qu'il nomme *rails mentaux* et *image déformée*, en expliquant que les deux opérations ont pour but de mener la pensée du récepteur *sur une autre voie que son évaluation rationnelle* (2000 : 114). En conséquence, lorsque le destinataire propose le terme de *récidive* pour désigner *les socialistes*, il veut amener son récepteur sur un rail mental concret ; ou bien quand il dit qu'un *jeune Maghrébin a attaqué une banque*, il tente d'imposer à son public l'opinion suivante, fondée sur l'image déformée : « il a attaqué cette banque parce qu'il est Maghrébin ».

Le dernier critère, suivant lequel nous pouvons classer l'argumentation émotive, s'appelle *gradation des valeurs*. Ce critère, comme le précédent, opère à nouveau sur un seul système axiologique. La gradation des valeurs consiste soit à renforcer, soit à affaiblir l'opinion du récepteur à l'égard de l'objet évalué, ce qui est utile dans le cas où l'émetteur constate que l'attitude de son public vis-à-vis de l'objet décrit n'est pas tout à fait « solide », univoque et bien établie. Ainsi, explique BRETON (2000 : 114), en définissant *le chômage* en tant que *fléau*, l'auteur du texte peut intensifier les affects du lecteur à travers des associations attachées au lexème *fléau*. BRETON (2000 : 114) nomme cette technique *naturalisation du réel* et la définit comme l'utilisation des termes relatifs à une description de nature météorologique. C'est ainsi que l'émetteur tend à mettre en relief les valeurs attribuées à l'objet décrit en assignant à ce dernier des traits typiques des phénomènes géophysiques. Cette valorisation devient encore plus évidente au moment où elle est combinée à l'argumentation partielle, c'est-à-dire unilatérale, donc celle qui est censée influencer le récepteur le plus efficacement, car elle ne lui présente que des données pour ou contre.

Quant aux moyens linguistiques de persuasion, nous voulons adopter la proposition d'AWDIEJEW (2004 : 72—79 ; 2007 : 142—152) qui a distingué quatre

types de *métaopérateurs persuasifs*. Une description plus détaillée de ces métaopérateurs se trouve dans la partie analytique de notre ouvrage (cf. point 3.1.3.). Ici, nous allons nous limiter seulement à énumérer les quatre groupes de ces métaopérateurs (trad. des noms de ces métaopérateurs — D.T.-B.):

- les métaopérateurs bloquant la vérification du message ;
- les métaopérateurs qui créent un effet d'observateur ;
- les métaopérateurs changeant la hiérarchie informationnelle du message, c'est-à-dire les thématisations ;
- les métaopérateurs servant à renforcer les fonctions pragmatiques.

La persuasion, terme d'origine rhétorique, s'avère donc une activité complexe et multiforme qui, selon GRZMIL-TYLUTKI (2010b : 294—298), constitue une technique servant à influencer le récepteur de manière « positive », à savoir, contrairement au procédé de manipulation, l'émetteur ne veut pas dissimuler son intention de faire adhérer le lecteur à tel ou tel système de valeurs. En proposant des arguments conçus pour changer l'opinion du récepteur, l'émetteur invite celui-ci à une sorte d'interaction ou de connivence intellectuelle (cf. aussi MOLINIÉ, 1992 : 6 ; BRETON, 2008 : 28), ce que la manipulation, traitant le récepteur de façon instrumentale, exclut de par sa nature même (cf. GRZEGORCZYKOWA, 1991 : 23, schéma 8). Ainsi, l'acte de persuader respecte la liberté de choix du récepteur qui peut accepter ou rejeter les arguments avancés (il sait que l'on essaie de le persuader) alors que la manipulation tend à imposer, hors de la conscience du récepteur, une image déformée du réel (cf. *infra*).

LUBAŚ (2006 : 42—45, 133) de même que LASKOWSKA (2008 : 225) croient que la manipulation constitue l'un des sous-types de l'acte de persuader, à côté de l'agitation, de la démagogie et de la propagande. Par contre, KAMIŃSKA-SZMAJ (2004 : 13, 22—23), en présentant chronologiquement plusieurs définitions de la manipulation, remarque que la possibilité de distinguer la manipulation d'avec la persuasion repose sur une bonne connaissance de la situation de communication. L'évaluation du contexte de communication dépendra alors d'un observateur neutre qui définira toute cette situation comme manipulateur ou non.

Des questions pareilles ont été soulevées dans les écrits de KRZYŻANOWSKI (2004) et dans ceux de WARCHALA (2004). Le premier des chercheurs met l'accent sur la différence entre la manipulation textuelle et linguistique, en admettant que les deux types de manipulation influent négativement sur le fonctionnement du langage puisqu'ils bloquent sa fonction d'information et de cognition et réduisent les possibilités d'une description adéquate (cf. aussi GRZMIL-TYLUTKI, 2011 : 298).

Warchala, à son tour, insiste sur l'aspect éthique de la manipulation, en constatant qu'elle s'apparente à une manœuvre secrète et illégale de la part de l'émetteur. Le chercheur souligne encore que l'efficacité de la manipulation

est fonction de la distance cognitive du récepteur par rapport au message : si le récepteur peut constater que ses propres opinions sont identiques à celles de l'émetteur, on conclut qu'il a été manipulé par ce dernier.

Notre perception de la manipulation et de la persuasion est proche, à certains égards, des thèses avancées par WARCHALA (2004 : 51—59) et par BRETON (2000 : 75 ; 2003 : 5, 17 ; 2008 : 28—33). Par conséquent, nous admettons que la persuasion et la manipulation sont de nature linguistique et pragmatique, mais la manipulation implique aussi un élément psychologique s'activant lors de l'interprétation du message. Les deux processus sont liés à la communication *stricto sensu* et peuvent se manifester à différents niveaux de langue (lexique, construction du texte et sa structure informationnelle). Les deux servent à mettre en forme une opinion donnée qui doit modifier le point de vue du récepteur. La différence radicale entre la persuasion et la manipulation — nous suivons ici l'idée de BRETON (2008 : 28, 33) — consistera dans la façon de traiter et de percevoir le récepteur, ce qui a trait à l'aspect éthique de l'acte de communication. C'est dans ce sens que la persuasion, respectant la liberté de choix du récepteur, sera plus orientée sur la coopération et la connivence intellectuelle entre les locuteurs parce que *le bon usage de l'argumentation implique une rupture avec l'univers des techniques de manipulation* (BRETON, 2003 : 17).

La manipulation, en revanche, a pour but de convaincre *quels qu'en soient les moyens* (BRETON, 2003 : 23). Elle constitue ainsi un type de *communication contraignante* (BRETON, 2000 : 75), essayant d'engager ou plutôt de captiver le récepteur « plus psychologiquement » en jouant sur la séduction, l'esthétique ou la peur. Ainsi, à l'opposé de la persuasion, la manipulation opère sur le minimum de « liberté » et de réflexion interprétative de la part du récepteur — ce dernier devrait en effet accepter automatiquement les vérités proposées par l'émetteur (il l'y est « psychologiquement » astreint) au lieu de les évaluer à sa propre manière, car l'objectif de la manipulation est de bloquer la libre réflexion du récepteur (BRETON, 2000 : 75, 78 ; 2008 : 33). Par *manipulation*, nous entendons donc une fonction spécifique du langage qui se limite aussi bien à classer et à exposer (BRALCZYK, 1995 : 221) qu'à masquer les vraies intentions de l'émetteur (comp. BRETON, 2008 : 28—30, 84 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 298 ; cf. aussi *effacement énonciatif*, p. 15—16, 166, 171).

Une telle perspective correspond à la définition du *cadrage manipulateur*, terme proposé par BRETON (2000 : 101—129) qui l'introduit pour expliquer le mécanisme de *la manipulation cognitive* constituant un *trucage de l'argument* (BRETON, 2003 : 117 ; 2008 : 33, 149). Cela veut dire que l'auditoire a l'impression d'avoir affaire à l'argumentation tandis qu'il ne s'agit que d'un énoncé manipulateur qui s'apparente à l'acte d'argumenter (comp. BRETON, 2003 : 51 ; 2008 : 96). Le cadrage manipulateur est compris comme une manière d'ordonner les faits auxquels l'émetteur se réfère dans son discours : « le cadrage

manipulateur consiste à utiliser des éléments connus et acceptés par l'interlocuteur et à les réordonner d'une façon telle qu'il ne peut guère s'opposer à leur acception » (BRETON, 2000 : 102).

L'allusion aux expériences ou bien aux connotations du récepteur a pour objectif de garantir son adhésion à l'opinion de l'émetteur (cf. GRZMIL-TYLUTKI, 2000 : 116 ; 2007 : 210, 220 ; PISAREK, 2002 : 226, 232 ; WOJTAK, 2004 : 189). Ce cas de figure s'inscrit dans *la manipulation des affects* (BRETON, 2000 : 78—100 ; 2003 : 117 ; 2008 : 33, 149) qui consiste à conditionner émotivement la relation entre l'émetteur et son public.

Nous adoptons ainsi deux catégories des procédés manipulateurs (BRETON, 2000 : 76) qui contribuent à traiter le lecteur de manière instrumentale. Nous présentons, dans la partie analytique du présent ouvrage, la description de ces mécanismes (chapitres 2 et 3).

Parmi les procédés manipulateurs dont parle Breton, nous pouvons repérer :

- des techniques « externes » qui interviennent sur la forme du message et qui visent à mobiliser les affects (manipulation affective) ;
- des techniques « internes » qui constituent une intervention sur le fond du message (manipulation cognitive).

Dans le cadrage manipulateur, il est possible de noter encore les trois variations suivantes :

- la transformation du vrai en faux et vice versa ;
- l'orientation des faits de telle façon que la réalité s'en trouve sciemment déformée ;
- le masquage ou la mise en valeur d'une partie des données factuelles.

Ces trois procédures manipulateurs, que WARCHALA (2004 : 44) classe parmi les principes généraux de la *rhétorique de masse*, permettent de cerner deux opérations (deux niveaux) de construction de l'univers discursif dans les textes persuasifs. Ainsi, dans l'article de presse d'opinion, l'information transmise au récepteur comporte non seulement les faits, mais aussi et avant tout une attitude à adopter vis-à-vis de ces faits⁸.

Par conséquent, la manipulation a lieu tout d'abord au niveau de sélection de données (techniques « internes ») et ensuite au niveau de sélection d'émotions que le destinataire veut évoquer par son discours et vers lequel il veut orienter l'interprétation du message par le récepteur (techniques « externes »).

Nous voyons donc que le rôle du cadrage manipulateur est essentiel pour tout texte de presse d'opinion, où la sélection d'informations, de même que la manière d'en parler, visent à faire croire et convaincre le public.

⁸ Nous parlons plus largement de cette question au point 1.2.1. en décrivant les différences entre *la dimension* et *la visée argumentatives*.

1.2. Le discours des médias

L'univers présenté dans le discours des médias est un univers spécifique. Même dans les textes d'information, censés être plus objectifs que les textes d'opinion, la sélection informationnelle correspond à l'activité créative de la part des journalistes. De ce fait, le caractère statique du message médiatique change en procès de communication dynamique donnant lieu à la construction *des déclaratifs médiatiques* (NOWAK, TOKARSKI, 2007 : 12). Ainsi, en structurant le contenu des messages, le journaliste joue le rôle d'architecte de l'information. La persuasion dans ce contexte reposerait sur un mécanisme cognitif de *gatekeeping* (PISAREK, réd., 2006 : 65) correspondant à une sorte de « filtrage » interprétatif qui consiste à sélectionner et à segmenter les données factuelles pour les orienter de telle sorte que certains aspects du message médiatique puissent être accentués ou bien cachés (comp. BRETON, 2000 : 102 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 227). C'est donc dans ce sens aussi que la fonction persuasive du discours médiatique peut revêtir la forme de manipulation, car en choisissant et en accentuant certaines données factuelles crues importantes, le journaliste est en mesure non seulement de décrire la réalité, mais encore de la générer, ce que MROZOWSKI (2001 : 317—319), inspiré par la conception de Claude Lévi-Strauss, définit en termes de *formule mythique* dans la communication de masse.

Paweł NOWAK et Ryszard TOKARSKI (2007 : 9) ainsi que Jolanta KOWALEWSKA-DĄBROWSKA (2007 : 87—88) parlent à ce sujet de la *création linguistique dans l'activité communicationnelle* de la part de l'émetteur, qu'ils placent au centre de tout discours médiatique et qui devient l'un des outils de la réalisation des fins persuasives de l'émetteur. La création linguistique a donc pour but d'animer et de stimuler le récepteur, de l'encourager à participer à l'acte de communication médiatique et à modeler ses opinions et convictions personnelles. NOWAK et TOKARSKI (2007 : 10—33) distinguent quatre dimensions de la création linguistique dans le discours des médias :

- *La création de la vision du monde* — la diversité des goûts et des préférences des récepteurs permet, voire impose, aux journalistes de créer une image socialement subjective et unie de la réalité. Cette image est toujours à forte visée illocutoire. La volonté de faire accepter le système d'opinions propagé par les médias détermine la forme finale du message, qui se caractérisera soit par un degré minimal de persuasion ou par un degrés supérieur de celle-ci. C'est pourquoi un même événement est « créé » par une multitude de relations médiatiques.
- *La création de la situation de communication* — centrée sur le récepteur, la création de la situation de communication a pour objectif de minimiser la distance entre les participants à l'acte de communication et à établir un

point de référence commun de ICI et MAINTENANT. À cet effet, les journalistes se servent surtout des formes de la langue familière ou des formes dialogales. La proximité interpersonnelle se manifeste le plus visiblement dans les genres du commentaire.

- *La création culturelle* — dans le message médiatique, les journalistes font recours aux expériences et aux connaissances communes à tous lors de la construction de l'aspect sémantique de leurs textes ; quant à la forme, ils ont tendance à employer les structures de la langue standard ou familière. La création culturelle consiste alors en une présentation conventionnelle et relativisée d'une certaine partie du savoir général sur le monde.
- *La création textuelle* — la création textuelle est solidaire à la création culturelle. Ainsi, dans les procédés de création textuelle, nous avons affaire à toute sorte de transformation ou créativité lexico-syntaxique, proposée par l'auteur du message. Ces modifications du sens servent à impressionner et à activer le récepteur, en l'invitant à un jeu lexico-communicatif, ce qui donne au récepteur la possibilité de participer, entre autres, à la construction de nouvelles entités sémantiques. MOIRAND remarque que les discours des médias, grâce à leur potentiel créatif au niveau textuel sont devenus un lieu de construction des mémoires collectives : « ce sont les mots eux-mêmes, les formulations et les dire transportés au gré des discours des différentes communautés concernées, tels que les médias les transmettent, les mentionnent ou les rapportent, qui sont porteurs de mémoire (et non pas les acteurs qui les énoncent) » (2007 : 9).

D'après Joanna JERECZEK (2002 : 358—359), les médias contemporains ne sont que des lieux d'interprétation, où l'appréhension de la part du récepteur joue un rôle crucial et sous-tend plusieurs compétences : compétence linguistique qui relève des modèles syntaxiques et sémantiques de la langue, compétence pragmatique ayant trait à la situation de communication, compétence référentielle ou discursive qui repose sur la connaissance de la généalogie des textes et leur organisation rhétorique et enfin compétence cognitive fondée sur les références extra-linguistiques telles que l'expérience vécue, le bagage socioculturel et la perception du monde.

Les effets de style du discours journalistique peuvent être regroupés dans les catégories proposées par JERECZEK (2002 : 358) : *l'effet de litote ou/et d'hyperbole* grâce auquel nous pouvons dire trop ou trop peu par rapport à la réalité décrite, *l'effet d'ironie (dévalorisante)* et *l'effet de métaphorisation*.

Les procédés stylistiques (ou bien la constatation de leur manque dans le discours médiatique) sont en outre des indicateurs de la typologie des genres journalistiques. Un message « épuré » de l'intervention personnelle de l'auteur ou, au contraire, idéologiquement « engagé » fera ainsi partie respectivement des genres informationnels et des genres du commentaire.

1.2.1. Les structures unissant la réflexion et l'interprétation

Les discours réalisant ce type de structures font partie des discours caractéristiques pour la presse d'opinion et sont centrés sur la défense de la thèse avancée. Ils servent également à compléter un matériau factuel, très ou moins récent, par des interprétations, analyses et explications. Dans le but de définir les spécificités formelles des textes journalistiques en question, les chercheurs tels que Aleksander WILKOŃ (2002), Benedicte FACQUES et Carol SANDERS (2004), Zbigniew BAUER (2004), Urszula ŻYDEK-BEDNARCZUK (2005) et Paweł NOWAK (2006 : 224) utilisent le terme de *style de la presse d'opinion* qui, à bien des égards, est pareille au « style » des textes persuasifs. Le style des textes d'opinion se distingue donc avant tout par une certaine attractivité et manque de transparence, obtenus grâce à l'application de ressources linguistiques servant à la valorisation (latente ou patente).

Les textes de la presse d'opinion réalisent plus d'une fonction sémantico-pragmatique : la visée persuasive s'unit à la visée informationnelle. Selon ŻYDEK-BEDNARCZUK (2005 : 216), nous pouvons retrouver, dans les textes médiatiques d'opinion, deux tendances dominantes. D'une part, les émetteurs cherchent à mettre en œuvre seule la fonction (visée) persuasive à l'aide d'un large répertoire de moyens linguistiques choisis à cet effet. D'autre part, la surexposition informationnelle dans certains textes d'opinion mène à la construction de textes hétéroclites, loin de réaliser une visée persuasive modèle.

Que faut-il donc entendre par cette visée ? Les textes de la presse d'opinion sont à notre avis des textes à visée persuasive (argumentative) car — comme le signale AMOSSY (2008 : paragraphe 1) — ils véhiculent une nette intention de persuader, en voulant faire adhérer le récepteur à l'opinion de l'émetteur par des stratégies programmées à cet effet (entreprise de persuasion), ce dont les textes à dimension argumentative sont dépourvus.

L'opposition *visée argumentative* vs *dimension argumentative* a été introduite par PLANTIN (1996). Cette distinction se situe dans la position médiane entre la rhétorique classique, qui se consacre à l'examen des discours à visée persuasive, et la pragmatique intégrée (ANSCOMBRE, DUCROT, 1976 ; 1997) qui postule que la langue tout entière est argumentative (cf. aussi AMOSSY, 2000 : 25). En s'appuyant sur la proposition de Plantin, nous pourrions constater que tout discours est de par sa nature argumentative et comporte alors une dimension argumentative parce que *tout énoncé oblige ou incite autrui à croire, à voir, à faire autrement* (PLANTIN, 1996 : 18) alors que la visée argumentative n'est propre qu'à un certain groupe de discours. En conséquence, il est possible de distinguer les discours dont le but explicite est d'agir sur le public (genres strictement persuasifs et ceux dont l'objectif majeur est autre que

persuasif même s'ils peuvent exercer une certaine influence sur le public par le biais de la transmission d'un point de vue sur les choses qui, pourtant, ne veut pas modifier expressément l'attitude de récepteur). Il en résulte que, comme le note Amossy (2008 : paragraphes 9—11), dans les discours à visée argumentative, il y a toujours une volonté (intention) directe de faire triompher une thèse et de s'assurer l'adhésion du public à celle-là, ce qui caractérise d'ailleurs les textes d'opinion fonctionnant dans les médias (cf. p. 72 du chapitre 2). Pourtant, il est à ajouter que, malgré cette entreprise explicite de persuasion, la visée argumentative n'exclut pas une tendance à la manipulation de la part du journaliste. Dans le cas des discours à dimension argumentative, celle-ci est indirecte et inavouée, car l'objet principal est non pas de persuader, mais de raconter, de décrire, d'informer, etc.

En termes de genres, nous pourrions mentionner, parmi les discours à visée argumentative, par exemple le discours publicitaire, le discours électoral, une plaidoirie et l'éditorial. Quant aux discours qui comportent une dimension, mais non une visée argumentative, il faut citer par exemple le récit, le bulletin d'information, l'article scientifique.

Dans le cas de l'éditorial tout comme dans d'autres textes d'opinion, où l'information transmise est une information interprétée, soit celle qui est soudée à la valorisation, nous voyons très clair que la visée persuasive (argumentative) de ces textes *est d'emblée saturée de choix subjectifs*, si nous voulons reprendre ici une formulation d'Alain RABATEL (2011 : paragraphe 25). Du fait de la subjectivité fondamentale de la langue (2011 : paragraphe 25, 28), il sera loisible d'admettre que même dans le texte d'information il y a de l'interprétation qui se concrétise dans la construction des faits transmis par le journaliste (sélection d'informations, leur ordre et hiérarchisation), ce qui correspondrait, à notre sens, à la dimension argumentative de ce type de discours. BRETON (2008 : 104) parle à ce propos de *la présentation des faits* que les journalistes sélectionnent et interprètent, mais dont ils ne veulent pas imposer la justesse au lecteur en avançant une thèse à défendre (au moins explicitement), car le but primordial du texte d'information est de communiquer des faits et non pas de persuader le lecteur comme cela a lieu dans les textes d'opinion. BRETON (2008 : 17) accentue ainsi la dissociation de l'acte de convaincre et de l'acte d'informer. Il ajoute que l'acte de convaincre est à distinguer également de l'acte d'exprimer des sentiments.

Selon nous, les textes d'opinion, comportant une visée persuasive (argumentative), présentent non seulement la construction des données factuelles (techniques « internes »), mais avant tout une attitude à adopter par rapport à ces données (techniques « externes »), ce qui se manifeste dans la mobilisation d'émotions (choix du lexique et des structures syntaxiques prévus à cet effet). Cette disposition affective du récepteur sert à modeler expressément son opinion, ce dont les textes dits *informatifs* devraient être dépourvus

(comp. BRETON, 2008 : 148 lorsqu'il définit la notion de *communication informative*). La nécessité de modeler l'opinion devient d'autant plus pertinente que, comme le note BRETON (2008 : 20), les points de vue sont de leur nature discutables, donc il paraît bien fondé de vouloir les défendre. Si c'est une défense à tout prix, sans respecter la liberté de choix d'autrui, et imprégnée en plus de dissimulations de la part du destinataire, nous entrons déjà dans le cadre de la manipulation.

BAUER (2004 : 162–164) et WILKON (2002 : 157–158), en parlant du *style de la presse d'opinion*, mettent l'accent sur la fonctionnalité de ce style. Ils l'envisagent en tant que mélange de trois styles : style scientifique, style artistique et style familier. BAUER (2004 : 162) explique en quoi consiste chacune de ces variations stylistiques. En ce qui concerne le registre familier, les journalistes de la presse d'opinion empruntent à ce style des formules concrètes et très éloquentes de même que des constructions sommaires, ce qui est le plus souvent exploité pendant l'acte de commenter. Ensuite, les commentateurs puisent abondamment dans les ressources du style artistique : ils utilisent des figures de style pour évoquer des images suggestives ainsi qu'un vocabulaire raffiné afin d'influencer la sensibilité du récepteur. Finalement, quant au style scientifique, les journalistes se servent de la précision argumentative, des citations et du lexique spécialisé, ce qui leur permet d'interpréter convenablement les événements décrits.

Les caractéristiques citées s'inscrivent également dans les principes de la rhétorique de masse, permettant d'identifier et de décrire l'aspect formel et sémantique des textes de la presse d'opinion. WARCHALA (2004 : 44–45) répertorie quatre mécanismes fonctionnant de pair dans les textes du commentaire et décrit leur potentiel manipulateur :

- le mécanisme d'émotivité dans la réception du message ;
- le mécanisme de connivence culturelle et linguistique ;
- le mécanisme de simplification des valeurs ;
- le mécanisme de réception unilatérale.

Le mécanisme de simplification des valeurs, sur lequel nous reviendrons encore plus loin (cf. les chapitres 2 et 3 du présent ouvrage), est lié à une division bipolaire de la réalité décomposée en NOUS et en EUX (comp. aussi PLANTIN, 2011 : 172–173, 221). Le groupe de NOUS correspond à la société et au journaliste représentant les opinions de cette société tandis que le groupe d'EUX est le plus souvent identifié à une force d'exécution, qualifiée de *force dominante*, qui entreprend des actions déterminées visant le groupe de NOUS.

Nous voulons à ce point souligner que, dans le cas de notre corpus, cette opposition entre NOUS et EUX constitue l'un des points de départ pour l'analyse des structures ontologiques et axiologiques de l'éditorial sociopolitique.

Il faut aussi signaler que les journalistes établissent le plan argumentatif de leurs articles à l'appui de cette dualité de l'univers décomposé en LE NÔTRE et LE LEUR⁹ : les thèses de l'auteur représentent les opinions de la société du groupe de NOUS alors que l'antithèse fonctionne comme les convictions de l'adversaire, issu du groupe représenté par EUX. Les journalistes essaient alors de démasquer la réalité et de polémiquer avec le système de valeurs opposé.

Le mécanisme de simplification des valeurs se joint étroitement à *celui de réception unilatérale*. Le récepteur, déjà rangé dans le groupe de NOUS, est maintenant confronté à l'image du monde présentée par l'émetteur. Celui-ci identifie et décrit, à travers son texte, un certain état de choses, issu d'une décomposition bipolaire de la réalité. La conceptualisation de cet état de choses est orientée vers les actes négatifs de la part des représentants du groupe de EUX. Ensuite, le journaliste propose au récepteur, grâce à l'argumentation et d'autres procédés sémantico-formels, des moyens permettant d'échapper aux actions négatives d'EUX, bref, il invite son lecteur à « la lutte » contre ce groupe.

La polarité des forces, due au mécanisme de réception unilatérale, favorise la mise en place du *mécanisme d'émotivité dans la réception du message*. L'émetteur introduit dans le texte une gradation explicite de valeurs attribuées aux actants. Le lecteur, déjà prêt à participer à « la lutte » contre EUX, se laisse emporter par des images suggestives créées par l'auteur du texte qui inclut dans ces images aussi bien des descriptions d'un danger imminent et omniprésent qu'une belle perspective de la victoire s'approchant.

Le mécanisme de connivence culturelle et linguistique, analysé aussi par DUSZAK (1998 : 251–260), reste en liaison avec les trois mécanismes précédents. Il joue « un rôle de confirmation » quant à tout être ou objet textuel introduit par le destinataire. Les participants à l'acte de communication doivent s'élaborer un espace commun de pensées et de leur réalisation langagière, un espace où une interaction continue entre le journaliste et le lecteur pourrait avoir lieu. À cet effet, les émetteurs se servent des connaissances partagées par la plupart de la société. Ces connaissances communes contiennent des schémas d'interprétation de plusieurs situations de notre vie quotidienne et facilitent l'acceptation des faits et des opinions sur ces faits (cf. le chapitre 2 du présent ouvrage).

Il faut encore rappeler que le procès d'une communication efficace ne s'opère qu'au moment où le récepteur peut comprendre le texte et ensuite l'interpréter. Ainsi, comme le remarque KOWALEWSKA-DĄBROWSKA (2007 : 91), pour qu'un texte puisse être bien appréhendé, les deux participants

⁹ La décomposition de l'univers en deux « camps adverses » a trait à ce que BRETON (2008 : 88) nomme *argument par dissociation*.

à l'acte de communication doivent disposer non seulement du même code linguistique, mais encore du même code pragmatique, culturel, stylistique et social.

Dans le cas des textes d'opinion portant sur l'actualité sociale et politique, comme dans notre corpus, le savoir extra-linguistique du récepteur est particulièrement pertinent, car le lecteur inclut ces connaissances dans sa vision et son interprétation du monde. Cependant, quant au transfert informationnel, le journaliste a un grand avantage sur le public, ce qui procède de sa position privilégiée en tant qu'émetteur médiatique : il sait davantage de choses et peut communiquer seulement une partie d'elles ou les communiquer de la manière qui ne « plaît » qu'à lui. Il est donc en mesure de manipuler l'information.

Walery PISAREK (2002 : 231–237) dresse une liste de procédés manipulateurs à l'aide desquels les journalistes aboutissent à gagner l'adhésion des lecteurs. La première des opérations correspond à la manipulation de l'information par sa répétition. L'émetteur reprend donc cycliquement la même idée, mais la présente chaque fois sous une forme nouvelle, qu'il croit attrayante pour son public.

L'autre procédure porte sur le changement dénotatif du terme. Si alors nous voulons modifier l'attitude du récepteur à l'égard de l'objet décrit, il faut dénoter différemment cet objet, à savoir de lui attribuer une nouvelle désignation soit positive, soit négative, selon ce que nous voulons obtenir comme effet perlocutoire.

Le troisième procédé manipulateur est lié à la construction de nouveaux sens par le recours aux connotations des mots.

Ensuite, comme le dernier procédé indiqué par PISAREK (2002 : 236–237), il faut signaler le rôle de l'argumentation émotive qui est principalement réalisée au moyen des figures de rhétorique opérant sur les valorisations.

Parmi les procédés stylistiques ou bien figures de rhétorique des genres de l'opinion, il faut mettre en valeur l'effet d'*ironie verbale*, à savoir celle qui se concrétise dans l'emploi de moyens linguistiques (même si parfois, pour bien décoder cette ironie, il faut recourir à des moyens paraverbaux, non verbaux ou encore à des éléments contextuels) et qui consiste généralement dans une inversion implicite du sens littéral auquel, dans l'appréhension de l'ironie, se substitue le sens tropique (ironique) exprimant le contraire du sens littéral (cf. WOŁOWSKA, 2011 : 225). L'ironie verbale, dans la perspective linguistique, peut être examinée sur deux axes : axe rhétorique où l'ironie est vue en général comme un trope (KERBRAT-ORECCHIONI, 1977 : 134–139 ; 1978 ; 1980 : 77–78 ; EGGS, 2009 : paragraphes 47–48) et axe non rhétorique où le procédé d'ironie est défini comme une mention (SPERBER, WILSON, 1978), comme un énoncé relatif au problème de l'interdiscours (AUTHIER-REVUZ, 1982 ; 1984) ou comme un énoncé polyphonique (DUCROT, 1984). Parmi d'autres chercheurs s'inté-

ressant à l'étude de l'ironie et se trouvant au croisement des deux axes de recherche présentés *supra*, nous pouvons mentionner : Katarzyna WOŁOWSKA (2011 : 72–114), Laurent PERRIN (1996) et Grażyna HABRAJSKA (1994 : 57–67).

L'ironie constitue l'un des types des jeux interactionnels avec le récepteur. En transgressant la maxime conversationnelle de qualité (GRICE, 1975 : 46 ; cf. aussi PERRIN, 1996 : 34), les éditorialistes proposent aux lecteurs des méthodes de négociation du sens des mots. Ces méthodes ont pour finalité de construire et/ou consolider la connivence intellectuelle et culturelle avec le récepteur. Nous pouvons ainsi constater, en suivant la réflexion de KERBRAT-ORECCHIONI (1977 : 136 ; 1980 : 77–78), que le décodage de l'ironie met en œuvre, à côté de la compétence linguistique des participants à l'acte de communication, les compétences culturelles et idéologiques de ceux-ci.

Par conséquent, il faut souligner que l'ironie verbale, phénomène complexe, transdisciplinaire et remontant jusqu'à l'Antiquité, n'est analysable, comme le note WOŁOWSKA (2011 : 93–94), que sous ses deux aspects : sémantique et pragmatique (cf. aussi l'ironie vue comme un *trope sémantico-pragmatique*, KERBRAT-ORECCHIONI, 1978 ; HUTCHEON, 1981 : 142).

L'élément pragmatique correspond à l'examen de la situation de communication (contexte) dans laquelle l'ironie est utilisée et il constituerait ce que KERBRAT-ORECCHIONI (1976 : 11) appelle *l'effet illocutoire de l'ironie* visant à critiquer et même à attaquer quelqu'un (but de l'ironie) par moquerie ou raillerie. Cet aspect de moquerie est strictement relié à l'effet dévalorisant de l'ironie que nous avons déjà mentionné avant (cf. p. 54 ; cf. aussi WOŁOWSKA, 2011 : 100–102) et qui permet de préciser le rôle de l'ironie et son influence sur le récepteur : comme le note PERRIN (1996 : 141), l'ironie « ne consiste pas formellement à rejeter mais à feindre d'adhérer à un point de vue que l'on rejette », ce qui veut dire que l'ironiste (qui correspondrait au locuteur au sens ducrotien) « prétend toujours hypocritement et paradoxalement s'associer au point de vue qu'il prend pour cible » (1996 : 144). Ce point de vue est communiqué à l'aide de l'antiphrase.

D'après WOŁOWSKA (2011 : 99), l'ironie, constituant une variante de l'acte de railler (sous lequel se cache souvent l'acte de critiquer ou de reprocher) a pour objectif de faire quelque chose, soit d'attaquer quelqu'un (cible de l'ironie) directement ou indirectement en critiquant ou en ridiculisant la situation ou l'événement dont la cible de l'ironie est responsable. En d'autres termes, d'après Linda HUTCHEON, il est loisible de constater que « la fonction pragmatique de l'ironie consiste en une signalisation d'évaluation, presque toujours péjorative » (1981 : 141). Cet effet dévalorisant de l'ironie, qui est à la fois une forme d'attaque, est rangé par WOŁOWSKA (2011 : 102, 125) dans le modèle élaboré par Penelope BROWN et Stephen LEVINSON (1987) qui s'inspirent de la théorie des faces de GOFFMAN (1974). Ainsi, l'ironie, s'inscrivant dans le cadre des recherches sur la politesse entre les participants au discours

dialogal, correspondrait à une atteinte portée à la face positive (besoin d'être respecté et estimé par autrui) de celui qu'elle prend pour sa cible. La théorie des faces est encore complétée par les remarques de KERBRAT-ORECCHIONI (1996) qui parle des *actes valorisants* (*Face Flattering Acts*) concernant aussi bien celui qui les accomplit que celui qui les subit.

L'élément sémantique de l'ironie a trait au mécanisme de l'antiphrase (inversion sémantique) qui consiste à renverser, par l'application d'une substitution paradigmatique, la hiérarchie entre deux contenus : *latent et patent*. Ainsi, dans l'interprétation du message communiqué, le sens intentionnel, tropique, *latent* se superpose au sens littéral, *patent* (KERBRAT-ORECCHIONI, 1978 : 111). L'antiphrase permet donc de remplacer le contenu positif par son contraire, c'est-à-dire par un contenu figuré négatif exprimé le plus souvent à l'aide d'un antonyme. Comme le note WOŁOWSKA (2011 : 89–90, 103), l'antiphrase peut se manifester non seulement au niveau littéral du sens de l'énoncé, mais elle opère également à des niveaux implicites du sens tels que présupposition, sous-entendu, connotation.

Nous pouvons distinguer divers types d'ironie que nous analysons dans le chapitre 3 du présent travail (cf. point 3.1.4). Il y a alors une *ironie citationnelle* qui consiste à rapporter les paroles de l'autre pour s'en moquer ou les critiquer et une *ironie non citationnelle* qui est formée par le remplacement du contenu positif du message communiqué par un antonyme à valorisation négative (cf. WOŁOWSKA, 2011 : 88).

Une telle classification de l'ironie fait référence au problème de la polyphonie. En conséquence, au sens ducrotien du terme, le locuteur-ironiste ne prend pas en charge ce qui est énoncé littéralement, il s'en distancie¹⁰ car il prend la responsabilité du sens ironique de l'énoncé. Le sens littéral est associé à l'énonciateur. Ainsi, le « vrai » sens de l'ironie ne peut être décodé que sur la base de la culture (savoir) extra-linguistique du coénonciateur (récepteur). La conception ducrotienne de l'ironie constitue une version remodelée de l'approche échoïque de Dan SPERBER et Deirdre WILSON (1978) qui traitent l'ironie en termes d'*écho(mention)* et qui rejettent la conception classique de l'ironie vue comme un trope.

Selon ces deux chercheurs, ce qui est important pour le locuteur dans l'énoncé ironique, c'est le fait d'exprimer son attitude par rapport à une idée parce que le locuteur veut toujours dire quelque chose à *propos de* [son] énoncé et non *au moyen de* [son] énoncé (SPERBER, WILSON, 1978 : 403). Il en résulte que l'ironie sert à mentionner des énoncés et non pas à les employer : « lorsque l'on emploie une expression on désigne ce que cette expression désigne ; lorsque l'on mentionne une expression on désigne cette expression » (1978 : 404).

¹⁰ Cette attitude de distanciation est due à la transgression de la maxime de qualité de Grice (cf. à ce sujet PERRIN, 1996 : 34).

Ainsi, le caractère de l'ironie, est déterminé non pas par l'antiphrase, mais par l'écho ironique qui constitue une sorte de commentaire (le plus souvent péjoratif ou moqueur) par rapport à ce qui a déjà été mentionné implicitement ou explicitement. C'est pourquoi l'énoncé ironique est mentionné et non pas asserté puisqu'il réalise une exposition de pensée. Il s'ensuit, que contrairement à la proposition de Ducrot, l'approche échoïque ne traite pas le locuteur comme une instance énonciative décomposable en plusieurs énonciateurs. Or, le locuteur ne fait qu'évoquer par écho la pensée d'autrui, ce qui signifie que la cible de l'ironie correspond au discours auquel on fait écho ou à la personne capable de tenir ce discours¹¹. La notion d'écho est donc un phénomène assez large, englobant non seulement l'énoncé prévu comme réponse de la part de l'interlocuteur et attribuable à celui-ci (*écho anticipatoire*) mais aussi cette notion englobe toute opinion formulée (réelle) ou non (fictive) : énoncé antérieur de quelqu'un, source indiquée (p.ex. la mythologie), situation antérieure donnée, voire espérances, attentes, pensées de quelqu'un (SPERBER et WILSON, 1978 : 408—411 ; cf. aussi WOŁOWSKA, 2011 : 91).

HABRAJSKA (1994 : 57—67), à son tour, répertorie plusieurs éléments sémantiques et syntaxiques qui permettent de produire des effets d'ironie dans le discours tels que : *critique par éloge et éloge par critique, modalisateurs, allusion, ironie lexicale*. Nous décrivons ces moyens dans la partie analytique de l'ouvrage (cf. 3.1.4).

Pour résumer les spécificités du style de la presse d'opinion, nous voulons nous appuyer sur les remarques de Jean-Michel ADAM (1997 : 8—9) et de Maria WOJTAK (2004 : 32). Ces linguistes ont défini les principes généraux des textes du commentaire, en les contrastant avec ceux de la presse d'information :

- La presse d'opinion est la communication des convictions et des opinions d'un individu ou d'un groupe d'individus (engagement / implication de l'auteur). La presse d'information, par contre, se concentre sur la communication des faits et des événements (effacement / distanciation de l'auteur).
- L'information journalistique est principalement une description actuelle et « externe » des faits relatés alors que la presse d'opinion permet de présenter le « fond » de ces faits, soit leur interprétation.
- La presse d'information est destinée à mettre en valeur des données factuelles, elle veut avant tout les diffuser, car sa fonction primordiale est d'informer, de mettre au courant (faire savoir / rapporter). La presse d'opinion analyse et relie les données factuelles (faire valoir une opinion / prendre position). Comme elle est soumise à la fonction interprétative et persuasive, elle sert à expliquer la réalité, à l'interpréter et à l'évaluer.

¹¹ Sur la nature de la cible de l'ironie dans la théorie de SPERBER et WILSON, cf. PERRIN (1996 : 130) qui pointe les faiblesses de cette conception.

ŻYDEK-BEDNARCZUK (2005 : 214—215) signale en outre que le commentaire de presse est marqué par une forte accentuation de la fonction persuasive qui domine sur la fonction d'information. Cela est dû à l'intention de l'auteur du texte, à savoir à l'acte illocutoire d'évaluation et de jugement constituant l'acte de langage principal dans le commentaire de presse.

L'acte d'évaluation a pour but de valoriser un objet donné en le mettant sur un axe de sentiments personnels de l'émetteur (axe d'émotions) ou bien sur celui d'émotions partagées et universelles, associées à des groupes sociaux variés ou à des situations dites « conventionnelles ». L'acte de jugement, quant à lui, se relie à l'intention de justifier une prise de position en élucidant les motifs et les conclusions avancés par l'émetteur (sous forme d'analogies, de questions rhétoriques, d'épithètes, etc.) qui sont le résultat de l'analyse des faits présentés. Ainsi, dans l'acte de jugement, unissant l'information, l'interprétation et la justification d'une prise de position, le journaliste ne veut pas seulement transmettre un certain savoir au récepteur, mais il veut aussi engager la réflexion et la discussion publiques (cf. NOWAK, 2006 : 222—223 ; WOJTAK, 2010 : 83).

1.2.2. L'éditorial en tant que type de commentaire de presse

Dans *Le Lexique de la presse écrite*, Pierre ALBERT considère l'éditorial comme « un article engageant l'opinion d'un journal et signé par un responsable de la publication au nom du journal : il ne peut y en avoir qu'un seul par numéro. Beaucoup de journaux n'en publient que rarement, pour les grandes occasions » (1989 : 72).

L'éditorial constitue ainsi principalement l'un des types de commentaire de presse, auquel il est traditionnellement associé (cf. HERMAN, JUFER, 2001). Nous tenons à souligner que des différences éventuelles concernant les éditoriaux écrits en français et en polonais ne sont pas prises en compte dans le cadre de cette publication, car le point de repère pour nos analyses est constitué des traits caractéristiques du genre en tant que tel.

Comme le précise MICZKA (1992 : 11), le commentaire est toujours défini à travers sa fonction dominante. Il informe, mais d'une manière spécifique, où l'acte d'informer est subalterne au fait de gagner l'adhésion du lecteur (visée persuasive). Nous voyons ainsi que la fonction persuasive de l'éditorial constituera une influence particulière que l'émetteur veut exercer sur son auditoire, dont la conséquence logique (en admettant que la persuasion soit efficace) se manifestera par un changement d'opinion, aussi bien affectif que

cognitif, chez le récepteur (TOKARZ, 2006 : 194—195 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2010b : 295 ; BRETON, 2008 : 9—10).

Le commentaire se place alors dans une situation de communication purement rhétorique. Monika BOGDANOWSKA (2003 : 85—94) entend par cette *communication rhétorique* deux niveaux de présentation : le premier est cognitif et se réfère à la sélection de la perspective selon laquelle on va regarder le problème du fonctionnement du commentaire (structures ontologiques), l'autre niveau, impliquant le choix des formes linguistiques, est de nature formelle et correspond à l'organisation rhétorique et structurale du discours (structures axiologiques).

Le commentaire, et notamment l'éditorial, doit se caractériser par le plus haut degré d'actualité dans lequel « on raconte en commentant et on commente en racontant » (CHARAUDEAU, 2005 : 144).

Jean-Luc MARTIN-LAGARDETTE (1994 : 82) définit le genre de l'éditorial en tant qu'article d'opinion *par excellence* qui est destiné à présenter un jugement moral du journaliste (et du journal), sa position sur un/des faits actuels de grande importance, ce qui laisse dévoiler des émotions concrètes de la part du journaliste, permettant plus facilement d'attirer l'attention du lecteur sur les problèmes abordés (comp. NOWAK, 2006 : 223).

Parmi les commentaires de presse, nous pouvons distinguer en outre plusieurs sous-types, correspondant à divers critères de classification.

Selon le critère que nous allons nommer *formel*, WOJTAŁ (2004 : 167—170 ; 2010 : 84, 89) distingue deux types de commentaire qu'elle qualifie de *commentaire autonome*, dont l'éditorial, et de commentaire *non-autonome*. Le premier constitue un genre du commentaire proprement dit. À la différence du commentaire non-autonome, il ne fonctionne pas en tant qu'élément corrélé avec l'information, c'est-à-dire inséré dans l'information comme par exemple l'opinion d'un expert sur un sujet précis. En plus, le commentaire autonome se distingue nettement par sa place dans le journal de même que par son aspect technique : il est toujours publié dans la même rubrique et comporte un certain nombre de signaux topographiques qui ne sont propres qu'à lui. L'éditorial, étant un commentaire rédigé par la rédaction ou le rédacteur en chef, occupe le plus fréquemment les premières pages du journal : il est situé tantôt à côté du sommaire, tantôt juste après.

Nous allons maintenant présenter certaines propriétés du commentaire de presse décrites par WOJTAŁ (2004 ; 2010) qui caractérisent aussi l'éditorial constituant un paragon du commentaire de presse.

Suivant le critère de *formulation de l'opinion* (WOJTAŁ, 2004 : 169), nous pouvons classer l'éditorial dans le groupe des *commentaires directs* (cf. aussi WOJTAŁ, 2010 : 97, 101). C'est alors un discours où l'on peut déterminer exactement le type d'opinion prononcée ainsi que l'auteur de cette opinion. Le commentaire indirect diffère du commentaire direct justement par le statut

discursif: le commentaire direct évalue et interprète, sans avoir recours à d'autres genres de presse tandis que le commentaire indirect peut être construit à l'aide d'intertextes comme l'interview ou le reportage.

Le troisième et dernier critère de distinction, proposé par WOJTAK (2004 : 170 ; 2010 : 85), correspond au type d'opinion transmis par le journaliste. Ainsi, il est possible de distinguer les quatre variantes suivantes d'après lesquelles il serait aussi loisible de catégoriser les types d'éditoriaux :

- Un commentaire rationnel et mesuré qui se base principalement sur la logique de l'argumentation et qui tend à expliquer et à interpréter les faits le plus concrètement possible.
- Un commentaire satirique qui essaie de montrer les faits d'une manière parodique et critique, en ridiculisant certains aspects des choses ou en les contrastant.
- Un commentaire ironique qui fait semblant de louer et d'interpréter les faits avec approbation alors qu'il veut en réalité les critiquer et les dévaluer.
- Un commentaire humoristique qui se concentre sur un aspect amusant et ludique des faits décrits. Il fait associer la critique au divertissement et adoucit par là des jugements trop sévères.

WOJTAK (2004 : 171) précise encore que les commentaires autonomes, à la différence des commentaires non autonomes, sont le plus souvent de nature rationnelle et mesurée.

D'après GRZMIL-TYLUTKI (2007 : 210), la fonction principale du commentaire et de l'éditorial, est toujours persuasive. En suivant l'idée de Thierry HERMAN et Nicole JUFER (2001), la chercheuse constate que l'on peut traiter l'éditorial comme un genre réalisant les principes du discours épideictique (démonstratif), donc s'inscrivant dans la rhétorique aristotélicienne de *tria genera dicendi*.

Annik DUBIED et Marc LITS énumèrent certains traits caractéristiques qui constituent le noyau dur du prototype éditorial : « c'est un article en tête du journal, publié à des moments importants seulement, engageant l'éditeur, par la signature d'un responsable ou de la rédaction, et prenant position, en mêlant engagement passionnel et argumentation classique, sur un sujet de quelque importance, en un style recherché » (1997 : 53).

Du point de vue de l'aspect structural, l'éditorial est généralement composé de deux éléments : d'une titraille et du corps de l'article. WOJTAK (2004 : 179—180) et KOWALEWSKA-DĄBROWSKA (2007 : 93—94) soulignent le fait que le titre du commentaire, censé résumer le contenu de l'article, de même qu'encourager le récepteur à la lecture, est un premier passage où l'auteur recourt aux jeux persuasifs. À partir de la titraille, l'émetteur veut impliquer son public dans la création de l'univers discursif.

L'éditorial, de même que tout commentaire de presse, se distingue aussi par son aspect pragmatique. En décrivant les spécificités du commentaire, WOJTAK (2004 : 182—189) remarque que ce genre journalistique se caractérise

par un potentiel illocutoire composite et, en même temps, à la différence d'autres genres de la presse d'opinion, par un nombre limité de stratégies discursives, parmi lesquelles l'argumentation joue un rôle crucial.

En plus de la défense d'une thèse, dans le commentaire, c'est le « je » de l'émetteur qui est toujours mis en valeur. Le « je » communicatif du journaliste, c'est-à-dire son rôle individualisé d'émetteur grâce auquel il peut exhiber la subjectivité de son style, élément crucial dans le genre du commentaire, passe aussi d'un rôle illocutoire à un autre. Ainsi, le commentateur peut adopter un rôle de polémiste, d'idéologue ou de moralisateur. Il peut s'attribuer un seul type de rôle ou bien jouer plusieurs rôles en fonction des problèmes interprétés dans son discours (cf. aussi WOJTAŁ, 2010 : 83).

La valorisation dans la formulation des opinions se manifeste à travers l'emploi des pronoms personnels, en particulier ceux de la première personne du pluriel ou du singulier. Outre l'effet stylistique, l'utilisation des pronoms assume une fonction persuasive très importante, car elle permet de créer une atmosphère de connivence aussi bien culturelle qu'intellectuelle entre l'émetteur et son public, ce qui facilite l'établissement des oppositions basées sur NOTRE groupe, valorisé positivement, et LEUR groupe, présenté sous un jour défavorable.

Il faut pourtant souligner que — comme le constate GRZMIŁ-TYLUTKI (2007 : 214–218), en s'appuyant sur les réflexions de HERMAN et de JUFER (2001) — dans les éditoriaux contemporains, les journalistes ont tendance à prendre position en utilisant, paradoxalement, des ressources linguistiques de désobjectivation. L'expression de la subjectivité dépend en quelque sorte d'une opération de généralisation correspondant tantôt à l'application du pronom protéiforme ON, tantôt à la construction d'une communauté de valeurs, activée à l'aide des quantifiants génériques, citations et présuppositions valorisantes. La désobjectivation peut être aussi exprimée à travers des modalités impersonnelles du type *il faut que* ainsi que par des modalisateurs et/ou connecteurs argumentatifs.

Les questions formulées par le destinataire et adressées au lecteur constituent un autre élément pragmatique de l'éditorial, appartenant, lui aussi, au registre désobjectivant. Grâce aux questions, le journaliste peut initier plus directement une certaine interaction communicationnelle avec le récepteur : il active le lecteur, l'encourage à délibérer sur les questions commentées et crée l'impression que les opinions émises dans le commentaire sont en réalité celles du lecteur. MOIRAND (1990 : 75), en s'inspirant des thèses dialogiques relevées de Bakhtine, voit dans l'emploi des questions des traces du dialogisme qui caractérise aussi toute la communication médiatique contemporaine. La chercheuse parle à ce propos de *dialogisme interactionnel* qui se manifeste par des interrogations que l'émetteur imagine chez ses lecteurs.

En ce qui concerne le style du commentaire de presse, WOJTAK (2004 : 189—192) et PISAREK (2002 : 244—255) énumèrent et décrivent une multitude de moyens linguistiques servant à réaliser les traits caractéristiques de la composante stylistique, alors que le caractère persuasif du commentaire constitue toujours son trait primaire, pragmatiquement motivé. Parmi les procédés stylistiques du commentaire que nous voulons aussi assigner au style de l'éditorial, nous pouvons surtout retrouver la précision de la description ainsi que sa suggestivité et son expressivité.

Afin d'aboutir à la précision dans la description, les journalistes introduisent, dans leur discours, un lexique spécialisé ou un lexique concret. En plus, ils recourent à la répétition de même qu'à l'utilisation des opérateurs textuels sous forme d'adverbes ou de locutions adverbiales. Ces deux moyens contribuent à assurer la cohérence et la cohésion discursives.

Quant à l'expressivité et le dynamisme de l'énoncé, les éditorialistes utilisent avant tout des ressources sémantico-formelles qui sont à l'origine des jeux interactionnels avec le lecteur. Ainsi, les commentateurs introduisent ou modifient les phraséologismes, emploient les métaphores et des lexèmes divers : valorisants, émotionnels, issus du registre familier ou courant. Ils utilisent aussi des tropes, bref, tous les moyens linguistiques permettant d'influencer le plus efficacement la réception et l'interprétation du message.

La description des données factuelles à l'appui des procédures appartenant aux ressources structurales, compositionnelles et stylistiques fait de l'éditorial un discours offrant de nombreuses possibilités de manipulation. Le noyau de cette manipulation réside dans deux mécanismes : tout d'abord, dans la sélection des faits décrits, qui correspond toujours à une sorte de « filtrage » interprétatif, ensuite dans la conceptualisation des faits communiqués (structures ontologiques de la représentation discursive) et leur axiologisation (structures axiologiques de la représentation discursive), se manifestant à travers le choix de formules linguistiques déterminées. Une telle démarche influe considérablement sur les types d'arguments adressés au public, car l'éditorialiste cherche à situer ces arguments dans une *communauté discursive* concrète dont l'identité est marquée, selon CHARAUDEAU et MAINGUENEAU, par « les savoirs de connaissance et de croyance dans lesquels ses membres se reconnaissent et dont témoignent les discours circulant dans le groupe social ; cette communauté est porteuse de jugements et donc formatrice d'opinions » (2002 : 106 ; cf. aussi BRETON, 2008 : 90—96). Cela favorise la décomposition de l'univers discursif de l'éditorial en diverses parties, tout en facilitant la création d'une image négative de l'objet de critique. Par conséquent, l'allusion à des expériences ou bien connotations bien précises du récepteur peut être aussi considérée comme un trait significatif de l'éditorial puisque son objectif principal est d'assurer l'adhésion du public à l'opinion de l'émetteur.

1.3. Conclusion

Même si l'analyse du discours — comme le signale GRZMIL-TYLUTKI (2010a : 189) — est un courant bien fondé dont la tradition remonte à quarante ans environ, la notion de *discours* est en expansion et développement incessants. En migrant vers plusieurs pays et, par là, vers des théories allemandes, polonaises, anglo-saxonnes et françaises que nous avons essayées de synthétiser dans ce premier chapitre, le terme même de *discours* change de « face » et ne peut être ainsi appréhendé qu'en corrélation avec des approches, des définitions et des écoles différentes.

Ainsi quand nous pensons à l'objectif et aux méthodes adoptés dans le champ de l'analyse du discours, qui s'est constituée dans les années soixantes du XX^e siècle, nous voyons avant tout un domaine diversifié, saturé de travaux d'inspirations fort différentes. En conséquence, cette discipline, qui semble être la plus vaste et en même temps la moins définie de tout le répertoire des études linguistiques (cf. à ce point SHIFFRIN, 1994 : 407), n'a pas un seul fondateur reconnu, parce qu'elle doit sa naissance à la convergence des tendances et des courants venant des cercles d'études très distincts. C'est pourquoi, d'après GRZMIL-TYLUTKI (2010b : 321—322), afin d'employer correctement la notion de *discours* malgré son hétérogénéité terminologique, il est toujours nécessaire de prendre en compte le fond méthodologique dont cette notion est issue. Or, le discours et son analyse constituent avant tout un domaine pluridisciplinaire. En dépit des divergences dues à cette hétérogénéité, la popularité de la notion de *discours*, que nous pouvons observer actuellement, paraît s'expliquer par ce qu'elle puise dans une large tradition linguistique et philosophique : grâce aux approches discursives, il est possible de se référer pleinement à la réalité du texte ainsi qu'à sa typologie.

La complexité des phénomènes textuels prête à se poser, à notre avis, des questions concernant la subjectivité et l'objectivité dans la langue, liées elles-mêmes au problème des limites de la persuasion qui se tourne, en particulier dans le discours médiatique d'aujourd'hui, vers des procédés manipulateurs. Les pratiques discursives créent leurs propres univers, en segmentant et en organisant à leur manière la réalité décrite et en évoquant les communautés discursives qui appartiennent à cette « programmation » du réel. C'est précisément dans la structuration du monde présenté (domaine ontologique du discours) et dans l'usage des moyens linguistiques, choisis en conformité avec l'intention de l'émetteur (domaine axiologique du discours) que réside le potentiel de création de diverses attitudes, des modèles de vie sociale, des opinions collectives et des clichés. Bref, l'examen des procédures discursives, indépendamment de l'optique adoptée pour sa description, permet de réta-

blir ce que MOIRAND (2010 : 38) regroupe sous le nom des *mémoires collectives des communautés auxquelles on s'adresse*.

Par conséquent, nous voulons nous consacrer, dans les chapitres suivants, à l'examen des structures ontologiques et axiologiques de l'éditorial socio-politique afin de découvrir les mécanismes établissant l'univers discursifs de ce type de texte.

Chapitre 2

Les structures ontologiques dans l'éditorial sociopolitique

2.1. L'approche sociologique et cognitive du domaine ontologique de la représentation discursive : notions de *cadre de l'expérience* et de *schéma cognitif*

L'objectif de cette analyse consiste à étudier la visée persuasive des structures ontologiques dans l'article de la rédaction ou éditorial. Nous allons appliquer à l'étude du discours la perspective méthodologique proposée par Ewa Miczka et développée à partir des années quatre-vingt-dix du XX^e siècle (MICZKA, 1993 ; 1996 ; 2000a ; 2000b ; 2002 ; 2004 ; 2007a ; 2007b). Cette chercheuse propose d'adopter, dans l'examen des structures discursives, la notion de *cadre de l'expérience*, issue de la microsociologie goffmanienne (GOFFMAN, 1991) de même que la notion de *schéma cognitif* introduit par Ronald Langacker (LANGACKER, 1987 ; TABAKOWSKA, red., 2001).

Nous admettons donc, en suivant l'idée de Miczka, que la compréhension du discours repose sur l'activation des différentes connaissances préalables du récepteur-interprétant, organisées en tâches cognitives globales et partielles. La linguiste (MICZKA, 2007a : 141) explique que les tâches cognitives globales que l'interprétant doit accomplir après les opérations partielles se ramènent aussi bien à l'identification d'un (ou plus) des cadres de l'expérience qu'à l'application d'un de sept schémas cognitifs situés dans ce(s) cadre(s).

La reconstruction des cadres de l'expérience, rétablis par l'interprétant lors de l'appréhension du discours, est rendue possible, selon MICZKA (2002 : 133) grâce à l'identification de plusieurs relations sémantiques. La chercheuse en distingue cinq types : relations *temporelles*, relations *cause — effet*, relation d'*inclusion*, relation d'*opposition* et relation d'*exclusion* (cf. aussi MICZKA, 2000b : 232).

En ce qui concerne notre corpus, c'est la relation d'*inclusion* mérologique et taxinomique qui réalise le mieux les modifications liées au *cadrage manipulateur* (BRETON, 2000 : 101—129) et concernant la classification et la présentation des participants d'un schéma cognitif déterminé (cf. DELBECQUE, réd., 2006 : 109—110 ; TABAKOWSKA, red., 2001 : 114).

Lors de l'analyse des structures ontologiques, nous allons tout d'abord préciser le type de cadre de l'expérience auquel l'émetteur recourt dans la construction du domaine ontologique de son discours. À l'étape suivante, nous allons examiner le schéma cognitif structurant le(s) cadre(s) de l'expérience indiqué(s). En troisième lieu, nous allons présenter, sous forme de modèle synthétique, la configuration des cadres de l'expérience et des schémas cognitifs structurant ces cadres. Finalement, nous allons essayer de répondre à la question suivante : est-ce que le choix du cadre de l'expérience, de même que du schéma cognitif qui le structure, peuvent être considérés comme un moyen de filtrage informationnel de la part de l'émetteur visant à réorganiser ainsi le matériau factuel de l'éditorial pour que le lecteur accepte le point de vue du journaliste ?

Dans la partie théorique du présent ouvrage, nous avons constaté que les structures ontologiques ainsi que les structures axiologiques font partie du *cadrage manipulateur* (BRETON, 2000 : 101—129). En étudiant les structures ontologiques de l'éditorial, nous voulons décrire deux variantes possibles de ce *cadrage*, à savoir celle qui consiste à orienter les faits de telle sorte que la réalité s'en trouve sciemment déformée et celle qui favorise l'omission ou/et l'accentuation de certaines données factuelles du message.

2.2. La présentation du corpus

Étant donné que notre corpus se compose d'éditoriaux abordant des questions sociopolitiques et relatives à des conflits d'intérêts variés, nous posons l'hypothèse que **la configuration de divers cadres de l'expérience (implicites ou explicites) est l'instrument principal permettant d'établir les structures ontologiques des commentaires de ce type**. Vu le thème global de notre corpus, il est naturel que, pour son appréhension, nous ayons besoin d'au moins deux opérations de conceptualisation, ce qui correspond d'ailleurs à une spécificité du commentaire de presse : il y aura toujours au moins deux perspectives contrastées d'un événement donné — l'avis du journaliste (anti-thèse) et celui de son adversaire (thèse) (cf. WOJTAK, 2004 : 166).

Les éditoriaux dont le thème commun est le conflit entre les groupes sociaux et/ou les gouvernants, ont été rangés dans trois classes thématiques

évoquant divers types de conflits d'intérêts et comptant chacune vingt articles. Nous croyons nécessaire d'introduire une telle division thématique, car les procédures intervenant dans l'établissement des cadres de l'expérience s'articulent à des problèmes concrets que les journalistes croient pertinents.

Les articles choisis proviennent des sites Internet de plusieurs journaux français et francophones¹ tels que par exemple « Le Figaro », « Le Point », « Journal l'Humanité », « Liberté », « Le Courrier », « Le Temps », « L'Expression » ou « Le Quotidien d'Oran ». Les problèmes soulevés par les journalistes datent des années 2005–2008.

La première série des articles, **classe 1 de textes**, date du début de février 2006 et fait partie des textes qui se réfèrent à des conflits d'intérêts de nature religieuse et sociopolitique. Cette classe thématique aborde la question des protestations du monde musulman après l'affaire des caricatures de Mahomet. Ces douze dessins, publiés d'abord par les Danois en septembre 2005 et, puis, repris par d'autres rédactions, ont de nouveau démontré un grand précipice civilisationnel entre les mondes islamique et chrétien.

Le deuxième groupe des textes du corpus, **classe 2 de textes**, appartient aux éditoriaux où l'on présente des conflits d'intérêts de nature sociale — les émeutes urbaines en France de 2005. Ces manifestations de violence ont commencé le 27 octobre à Clichy-sous-Bois pour se répandre ensuite dans la plupart des quartiers pauvres à travers presque toute la France. Elles ont essentiellement pris la forme d'actes de vandalisme tels que jets de pierre contre la police et incendies de voitures.

Finalement, le troisième groupe des éditoriaux du corpus, **classe 3 de textes**, traite du conflit caucasien, déclenché début août 2008. Cette classe de textes parle des problèmes relatifs à des conflits d'intérêts de nature politico-économique. La guerre entre la Géorgie et la Russie a obligé l'Union européenne à réviser son attitude envers les prétentions impérialistes de Medvedev et Poutine, d'autant plus que l'Europe occidentale importe le gaz et le pétrole russes.

¹ Nous avons recueilli soixante commentaires. Comme leur nombre ne permet pas d'énumérer tous les titres de presse dans la présente analyse, nous renvoyons le lecteur à la liste des sources des textes analysés (voir p. 177–182).

2.3. Les configurations des *cadres de l'expérience* et des *schémas cognitifs* dans les structures ontologiques de l'éditorial

2.3.1. La classe thématique 1 — le conflit autour des caricatures de Mahomet

La première des classes thématiques comprend des articles abordant un conflit d'intérêt de nature sociopolitique et religieuse, déclenché par la publication des caricatures de Mahomet, le 30 septembre 2005, dans l'un des principaux journaux danois — « Jyllands Posten ». Les caricatures, reprises ensuite par d'autres pays européens et aussi par les États-Unis, l'Australie, Israël, le Maroc et l'Égypte, ont provoqué des tensions et des actes violents internationaux, durant lesquels les musulmans ont manifesté leur indignation tandis que les peuples occidentaux ont organisé des manifestations de soutien au titre de la liberté d'expression.

Vu la thématique des vingt premiers éditoriaux du corpus, il est possible de distinguer la configuration de trois cadres primaires sociaux et d'un cadre modalisé (transformé). Tous ces cadres sont structurés à l'aide d'un même schéma cognitif dominant — *le schéma d'action* (DELBECQUE, réd., 2006 : 112—113 ; TABAKOWSKA, red., 2001 : 118—119).

Le premier des cadres primaires sociaux est celui d'*activité artistique*. Les *caricatures* de Mahomet constituent un cadre modalisé (transformé), car le fait de dresser un portrait satirique d'une personne ou d'un événement appartient à l'un des sous-types de modalisation — *le faire-semblant*. La controverse du *faire-semblant* des caricatures danoises venait principalement de la représentation du visage de Mahomet parce que l'islam interdit sévèrement toute représentation graphique du prophète. La colère des musulmans est devenue d'autant plus forte que l'un des dessins représentait non seulement la figure de Mahomet mais, en plus, sa tête vêtue d'un turban en forme de bombe, ce qui faisait allusion au terrorisme. Conséquemment, pour qu'il y ait le cadre modalisé de *caricatures de Mahomet*, il faut transformer non seulement le cadre primaire d'*activité artistique*, mais aussi celui de *terrorisme* ainsi que le cadre modalisé d'*écrits sur la vie du Prophète* comme le représente graphiquement le modèle 1 (cf. p. 81).

Les *caricatures*, tout comme chaque autre parodie, font partie du *ludique* qui appartient aux activités classées dans la catégorie du *faire-semblant* (GOFFMAN, 1991 : 57—60). Le domaine du *ludique* active, dans le cas des caricatures,

le processus de créativité humaine (artistique) qui est à l'origine de la modalisation-parodie.

La publication de presse, se référant à la publication des séries des caricatures, constitue un deuxième cadre primaire social qui devient le ferment d'une mésentente religieuse d'envergure internationale correspondant au troisième cadre primaire social d'*actes d'agression*. Dans ce cadre, les *actes d'agression* seront décomposés en deux types de réactions : celles des *groupes musulmans* et celles des *groupes chrétiens*. Le noyau du conflit religieux — *l'ampleur qu'a prise la publication des dessins et la colère des musulmans qui en a été la conséquence* — résulte du lien *cause — effet*.

Pour montrer la configuration des cadres de l'expérience de même que des schémas cognitifs structurant ces cadres dans la première classe thématique (éléments mis en gras), nous avons choisi les éditoriaux suivants que nous croyons modèles pour ce groupe de textes :

Texte n° 3

[1] *Les dessins de la colère*

Paru le samedi 04 février 2006

RACHAD ARMANIOS

[2] *Début décembre, une lecture de Fanatisme ou Mahomet le Prophète, de Voltaire, provoquait en France voisine la colère d'associations musulmanes de la région et de la mosquée de Genève.* [3] *Résultat: une voiture brûlée.* [4] *Fin septembre, le journal danois « Jyllands Posten » publiait douze caricatures du prophète, d'autres journaux l'ayant imité depuis.*

[5] *Conséquences: boycott économique, crise diplomatique, alertes à la bombe, menaces de mort...*

[6] *Si cette affaire a pris une tournure planétaire dramatique, la censure exigée contre Voltaire vise une même victime : la liberté d'expression.* [7] *Celle qui donne le droit de peindre l'islam, aussi à travers son prophète, sous des traits fanatiques, si réducteurs soient-ils [...]*

[8] *Derrière le pamphlet de Voltaire, c'était « l'intransigeance » de tout monothéisme qui était épinglée.* [9] *On peut comprendre que les caricatures blessent et qu'on s'indigne.* [10] *Surtout dans le contexte danois, où l'extrême droite a atteint plus de 13% des suffrages aux législatives de février passé et où le débat sur l'islam peut atteindre une radicalité impressionnante.* [11] *C'est pourquoi le risque est grand, en jouant la provocation, d'enfermer tous les musulmans dans le costume de la barbarie [...]*

[12] *L'islam officiel interdit-il de représenter le prophète ?* [13] *Certes, mais la liberté d'expression prime sur la loi religieuse, et, si même un non-musulman ne peut plus bousculer les dogmes de cette religion,*

on imagine le sort réservé à toute contestation interne. [14] *Un journal provoque-t-il l'ire des foules musulmanes?* [15] *C'est au pays tout entier que l'on demande de s'excuser.* [16] *L'indépendance de la presse et la liberté d'expression, deux piliers de la démocratie, passant alors par la même moulinette.* [17] *Celle des foules excitées, et encouragées par des responsables musulmans* qui, ensuite, disent regretter la tournure incontrôlable des événements. [18] *Porte-parole de la mosquée de Genève, Hafid Ouardiri estime que la pratique de la liberté d'expression est une « abominable dictature intellectuelle de la pensée unique qui masque son mépris du sacré ».* [19] *Cette velléité de censure est dangereuse.* [20] *Car en voulant extraire la religion du débat démocratique, aussi acerbe soit-il, on ouvre grand la porte aux interprétations les plus littéralistes et radicales [...]*

[21] *Comparant les caricatures de Mahomet aux moqueries de la Revue contre le pape, le théologien romand Pierre Emonet (catholique) demande à l'État d'intervenir contre ces « agressions ».*
Pourtant, utilisée avec esprit, l'irrévérence est souvent délectable.

Texte n° 6

4/02/2006

Par Mario Sessa

[1] *Fallait-il croquer Mahomet ?*

[2] *Une minorité bruyante du monde musulman continuait hier de clamer sa fureur et son indignation après la publication, par des journaux européens, de caricatures représentant le prophète Mahomet et éditées le 30 septembre dernier dans un quotidien danois.*

[3] *Une crise qui souligne une fois de plus avec véhémence l'univers mental qui sépare aujourd'hui les sociétés occidentales démocratiques et libérales des nations et pays où le religieux marie encore intimement sphère privée et publique [...]*

[4] *Une rupture de compréhension d'autant plus brutale que nos sociétés sécularisées ont mis des siècles pour s'affranchir d'un sacré communautaire qui avait voix aux chapitres dans des domaines aussi vitaux que la famille, l'école ou les institutions, au profit d'une spiritualité désormais plus personnelle et privée [...]*

[5] *L'effet le plus spectaculaire de l'instauration de cette laïcité de fait reste le droit de s'exprimer, de commenter, de contredire et de brocarder, sans s'exposer à des représailles de l'État.*

[6] *Un droit inaliénable, un fondement démocratique essentiel pour combattre le retour de la censure ou toute tentative d'empêcher le débat public sur ce qui fâche ou dérange [...]*

[7] *En l'espèce, ce qui met aujourd'hui le plus à mal l'image de l'islam en Europe est bel et bien cette mise en scène parfaitement orchestrée d'une émotion collective totalement exagérée.*

Le premier cadre primaire social activé dans les deux éditoriaux ci-dessus correspond à l'activité artistique : les dessins (de la colère) [1] (texte n° 3), croquer Mahomet [1] (texte n° 6).

Le cadre modalisé représente l'un des types d'activité artistique — le dessin satirique, dont la caricature : douze caricatures du prophète [4] (texte n° 3), de caricatures représentant le prophète Mahomet [2] (texte n° 6). Si, en suivant la conception de Erving Goffman (1991 : 34), nous percevons les événements de la vie quotidienne grâce aux cadres primaires et que le type de cadre choisi pour comprendre ces événements nous permet de les décrire, il est possible de distinguer les éléments principaux du cadre primaire d'activité artistique qui sont les suivants :

- rôle d'agent — auteur / dessinateur ;
- objet produit par l'agent — dessin ;
- objet sur lequel le produit-dessin porte — thématique du dessin ;
- temps et espace dans lesquels le produit-dessin a été créé.

Parmi les composantes du cadre modalisé de caricatures nous pouvons compter :

- rôle d'agent — auteur / caricaturiste ;
- objet produit par l'agent — caricatures ;
- objet sur lequel le produit-caricature porte — la thématique de la caricature : douze caricatures du prophète [4] (texte n° 3), de caricatures représentant le prophète Mahomet [2] (texte n° 6) ;
- temps et espace dans lesquels le produit-caricature a été créé.

Le schéma cognitif structurant le cadre d'activité artistique ainsi que celui de caricatures est le schéma d'action, car l'agent (dessinateur / caricaturiste) crée un dessin (caricature), donc produit un objet qui est le résultat de l'action entreprise par l'agent.

Il faut pourtant souligner que, dans le cas des éditoriaux de la classe 1, certains éléments des cadres de l'expérience ne sont pas présents. Ainsi, l'indication concernant le nom du dessinateur / caricaturiste ou le temps et l'espace de la production des caricatures n'apparaît pas dans les commentaires puisqu'elle n'est pas jugée pertinente par les journalistes, la question primordiale étant la thématique des caricatures, soit la source de la colère musulmane.

Puisque les dessins satiriques de Mahomet ont été créés sur la demande du journal danois « Jyllands Posten », le schéma dominant, dans le cadre social de publication de presse, est celui de transmission, car l'un des produits de l'activité artistique, ici, c'est un objet / caricature, est transmis par son auteur, agent / dessinateur, au bénéficiaire, alors à la rédaction de la gazette.

Le but (récipiendaire) de cette transmission correspond aux *lecteurs du journal* (implicites dans les articles). Rappelons que le *schéma de transmission*, comme le soulignent Nicolas DELBECQUE (réd., 2006 : 118—119) et Elżbieta TABAKOWSKA (red., 2001 : 124—125), est en fait la combinaison d'un *schéma d'action* (ou d'événement) et d'un *schéma de mouvement* (de déplacement).

Dans le cadre du schéma de transmission, l'action est réalisée trois fois : la première est implicite et concerne toutes les étapes du travail du dessinateur (cadre primaire social d'activité artistique) ; la deuxième se réfère au cadre modalisé de caricatures. Puis, en suivant les étapes du schéma de transmission, le bénéficiaire reçoit l'œuvre complète des mains de l'artiste pour pouvoir la publier. Les dessins paraissent dans le journal danois et deviennent l'origine de la seconde des actions, réalisée par le cadre primaire social de publication de presse.

Tout le procédé de publication, comprenant aussi bien le schéma d'action que celui de transmission, peut être décomposé en éléments fondamentaux de son cadre social, tels que :

- objet de la publication : [...] le journal danois *Jyllands Posten* publiait douze caricatures du prophète [4] (texte n° 3) ; [...] de caricatures représentant le prophète Mahomet et éditées le 30 septembre dernier dans un quotidien danois [2] (texte n° 6) ;
- auteur de cet objet : non mentionné dans les textes ;
- médium qui publie l'objet (premier bénéficiaire) : le journal danois *Jyllands Posten* [4] (texte n° 3), un quotidien danois [2] (texte n° 6) ;
- temps de la publication : fin septembre [4] (texte n° 3), le 30 septembre dernier [2] (texte n° 6) ;
- médium qui republie le même objet (second bénéficiaire) : la gazette danoise autorise la réimpression des caricatures par d'autres journaux, principalement européens, devenus alors l'autre bénéficiaire du même objet : [...] le journal danois *Jyllands Posten* publiait douze caricatures du prophète, d'autres journaux l'ayant imité depuis [...] [4] (texte n° 3) ; [...] après la publication, par des journaux européens, de caricatures représentant le prophète Mahomet [...] [2] (texte n° 6) ;
- but (récipiendaire) du schéma de transmission s'étend aux *lecteurs de presque toute la presse d'Europe* (non-mentionnés dans le texte, mais faciles à rétablir étant donné que chaque journal s'adresse à un public concret).

Il en va de même dans le cas de nouvelles réimpressions faites par les États-Unis, l'Australie, Israël, le Maroc, l'Égypte et d'autres pays qui ont republié les caricatures.

À la suite de la publication des caricatures de Mahomet, les musulmans ont crié leur colère. Une telle réaction, dont l'origine réside dans le cadre de publication de presse, engendre l'activation du **cadre primaire social d'actes d'agression** :

- (1) *Si cette affaire a pris une tournure planétaire dramatique [...] [6], [...] L'ire des foules musulmanes [...] [14], [...] foules excitées, et encouragées par des responsables musulmans [...] [17] (texte n° 3)*
- (2) *Une minorité bruyante du monde musulman continuait hier de clamer sa fureur et son indignation après la publication [...] [2], [...] cette mise en scène parfaitement orchestrée d'une émotion collective totalement exagérée. [7] (texte n° 6)*

Le cadre social d'actes d'agression constitue la base conceptuelle pour **le schéma d'action qui est son schéma cognitif dominant**. Le conflit entre les croyants islamiques et chrétiens inclut alors deux types de réactions : d'une part, celle des communautés musulmanes, d'autre part, celle des communautés chrétiennes.

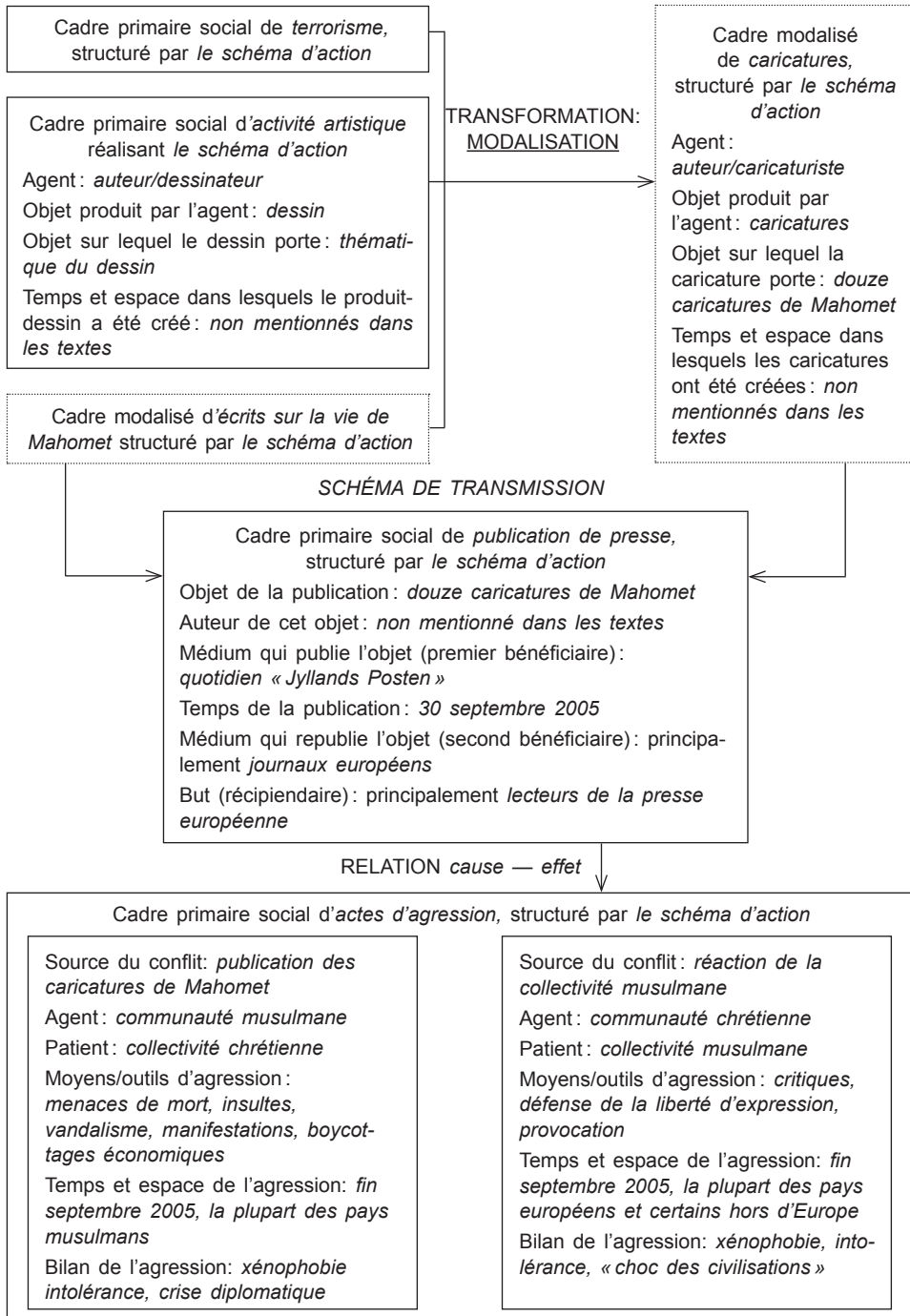
Les éléments du cadre social d'actes d'agression, concernant les réactions des communautés islamiques sont les suivants :

- source du conflit correspondant à la publication elle-même ;
- rôle d'agent attribué aux communautés musulmanes en colère : [...] *l'ire des foules musulmanes* [...] [14], [...] *foules excitées*, [...] [17] (texte n° 3) ; *Une minorité bruyante du monde musulman* continuait hier de clamer sa fureur et son indignation [...] [2], [...] *cette mise en scène parfaitement orchestrée d'une émotion collective totalement exagérée* (texte n° 6) ;
- rôle de patient assigné aux communautés chrétiennes (occidentales) : [...] *les sociétés occidentales démocratiques et libérales* [...] [3], [...] *nos sociétés sécularisées* [...] [4] (texte n° 6) ;
- moyens ou outils d'agression utilisés par l'agent, où nous pouvons compter : *menaces de mort, insultes, vandalisme, manifestations, boycottages économiques* : [...] *boycott économique, crise diplomatique, alertes à la bombe, menaces de mort...* [4] (texte n° 3) ; [...] *clamer sa fureur et son indignation* [...] [2] (texte n° 6) ;
- composante temporelle correspondant à *fin septembre (2005)* [4] (texte n° 3) ainsi qu'à *30 septembre dernier (2005)* [2] (texte n° 6) ;
- composante spatiale qui se réfère à *la plupart des pays musulmans au Moyen-Orient et en Occident* : [...] *nations et pays où le religieux marie encore intimement sphère privée et publique* [...] [3] (texte n° 6) ;
- conséquences (bilan) de l'agression, dernière composante du cadre social d'actes d'agression ; ici, il faut noter entre autres : *la défiance envers les Occidentaux, la crise diplomatique, l'intolérance religieuse, la xénophobie* : Car en voulant extraire la religion du débat démocratique, aussi acerbé soit-il, *on ouvre grand la porte aux interprétations les plus littéralistes et radicales* [...] [20] (texte n° 3) ; En l'espèce, *ce qui met aujourd'hui le plus à mal l'image de l'islam en Europe est bel et bien cette mise en scène parfaitement orchestrée d'une émotion collective totalement exagérée* [7] (texte n° 6).

La même conceptualisation, basée sur le cadre social d'actes d'agressions, permet de présenter les réactions des communautés chrétiennes. Ainsi, nous pouvons distinguer les mêmes constituants du cadre que ceux qui décrivent les réactions des communautés musulmanes. Les composantes du cadre sont donc les suivantes :

- source du conflit correspondant à l'ire des foules musulmanes [14], [...] foules excitées, [...] [17] (texte n° 3) ; Une minorité bruyante du monde musulman continuait hier de clamer sa fureur et son indignation [...] [2], [...] cette mise en scène parfaitement orchestrée d'une émotion collective totalement exagérée (texte n° 6) ;
- rôle d'agent accompli par les communautés chrétiennes ;
- rôle de patient attribué aux communautés musulmanes ;
- moyens ou outils d'agression utilisés par l'agent renvoient à la défense de la liberté d'expression, aux déclarations officielles soutenant la publication des caricatures de même qu'aux critiques des réactions du monde musulman et à la provocation : [...] le débat sur l'islam peut atteindre une radicalité impressionnante [10], le risque est grand, en jouant la provocation, d'enfermer tous les musulmans dans le costume de la barbarie [...] [11], [...] la liberté d'expression prime sur la loi religieuse [...] [13] (texte n° 3) ; [...] le droit de s'exprimer, de commenter, de contredire et de brocarder, sans s'exposer à des représailles de l'État [5], Un droit inaliénable, un fondement démocratique essentiel pour combattre le retour de la censure [...] [6] (texte n° 6) ;
- composante temporelle qui correspond à fin septembre (2005) [4] (texte n° 3) et au 30 septembre dernier (2005) [2] (texte n° 6) ;
- composante spatiale se réfère à la plupart des pays européens ainsi qu'à ceux hors d'Europe comme les États-Unis, l'Australie, Israël : [...] les sociétés occidentales démocratiques et libérales, [...] [3] (texte n° 6) ;
- conséquences (bilan) de l'agression correspondant à la défiance envers les musulmans et à l'intolérance religieuse de même qu'au « choc des civilisations » : on ouvre grand la porte aux interprétations les plus littéralistes et radicales [...] [20] (texte n° 3) ; ce qui met aujourd'hui le plus à mal l'image de l'islam en Europe est bel et bien cette mise en scène parfaitement orchestrée d'une émotion collective totalement exagérée [7] (texte n° 6).

Le modèle synthétique — modèle 1 — de la configuration des cadres de l'expérience et des schémas cognitifs qui structurent ces cadres, dans la première classe thématique, sera le suivant :



Comme nous pouvons le remarquer dans le modèle présenté ci-dessus, les rôles discursifs, assignés aux participants qui font partie du cadre social d'*actes d'agression*, sont interchangeables. *Les communautés musulmanes* aussi bien que *les communautés chrétiennes* jouent respectivement les rôles d'*agent-agresseur* et celui de *patient-victime des actes de l'agent*. Une telle bipolarité, visible dans la conceptualisation des participants, donne lieu à la construction des structures ontologiques spécifiques où les actes attribués à un seul et même actant, pouvant jouer le rôle aussi bien de victime que celui d'agresseur, doivent provoquer des réactions émotionnelles liées à l'imputation de responsabilité (agentivité et causalité), que l'émetteur tend à « projeter » sur son récepteur : il veut ainsi suggérer la « seule bonne » interprétation de l'événement décrit dans le texte, conforme à son intention persuasive (cf. PLANTIN, 2011 : 127, 180).

Par conséquent, nous sommes d'avis que l'influence constructive des émotions sur le discours médiatique constitue l'un de ses éléments inhérents puisque, comme l'explique Christian PLANTIN : *l'émotion transmise certifie la sincérité de l'orateur* (2011 : 49). De ce fait, la construction de l'événement inclut toujours une attitude émotionnelle à adopter vis-à-vis de cet événement (PLANTIN, 2011 : 182 ; cf. aussi point 2.4.1).

2.3.2. La classe thématique 2 — le conflit autour des émeutes en banlieue

Les commentaires portant sur la crise en banlieue abordent le problème de plusieurs actes de vandalisme et de violence commis par les jeunes de nationalité arabe, issus de communautés d'immigrants du Maghreb. Les émeutes ont commencé le 27 octobre 2005 à Clichy-sous-Bois et se sont vite répandues dans les autres banlieues à travers la France à l'automne 2005. Les jeunes révoltés ont voulu ainsi manifester un grand mécontentement face aux mesures sociales proposées par les autorités françaises pour lutter avec la précarité des milieux d'immigrés.

Dans les éditoriaux de cette classe thématique, les journalistes recourent à la combinaison de trois cadres primaires, où l'un est naturel et les deux autres, sociaux. Le premier cadre primaire social, structuré par le *schéma d'action*, correspond à *l'activité politique*. Ce cadre permet de conceptualiser *l'activité politique* comme celle des autorités françaises, optant pour des mesures antisociales préparées par l'extrême droite et fortement critiquées par les jeunes habitants des banlieues.

Le deuxième des cadres primaires, naturel et non piloté, est structuré par le *schéma d'événement* (DELBECQUE, réd., 2006 : 111—112 ; TABAKOWSKA, red., 2001 : 117—118). Ce schéma permet de conceptualiser *la mort accidentelle de deux adolescents d'origine maghrébine*. Cette mort a servi de prétexte à entamer la guerre des banlieues, déclenchée et aggravée ensuite par la politique antisociale du gouvernement. Il faut pourtant préciser que, suivant certaines sources, les deux jeunes Maghrébins étaient persécutés par la police et qu'en conséquence, en fuyant, ils ont subi la mort par électrocution. Néanmoins, seul un éditorial de notre corpus y fait allusion — c'est le texte n° 35.

Nous obtenons ainsi la configuration de deux cadres primaires : le cadre social d'*activité politique* et le cadre naturel de *mort accidentelle*. Puisque les événements de ces deux cadres ont contribué à l'expansion de la violence urbaine, nous pouvons y noter à nouveau *la relation cause — effet*. La violence urbaine, comme processus, est structurée à l'aide du *schéma d'action* et s'inscrit dans le cadre primaire social d'*actes d'agression*. Celui-ci est soumis à une double décomposition : d'une part, il est divisé en réactions des jeunes immigrés et d'autre part, en réactions de la part des parlementaires.

La combinaison des cadres et des schémas cognitifs dans la classe thématique 2 (en gras) va être étudiée sur l'exemple des deux textes suivants :

Texte n° 29

[1] *Jeunesse d'ailleurs, jeunesse d'ici !*

10/11/2005

Oumarou Ked'ta

[2] *Deux adolescents pris de panique s'introduisent incidemment dans un transformateur électrique de la compagnie Électricité de France, et trouvent la mort.* [3] *Telle une traînée de poudre, la triste nouvelle se répand dans les banlieues parisiennes.* [4] *Un argument inespéré pour les jeunes banlieusards, désœuvrés, sans emploi, et sans perspectives, pour en découdre avec un gouvernement libéral non seulement incapable de faire droit aux fortes demandes sociales des français d'en bas, mais aussi très peu porté sur les moyens de régler pour la durée la question récurrente de l'immigration.*

[5] *Voilà déjà deux semaines que sans discontinuité les émeutes succèdent aux émeutes.* [6] *La fronde banlieusarde s'est transportée jusqu'en provinces où les jeunes dans une sorte de guérilla urbaine saccagent sans discernement tout ce qui peut rappeler le bien-vivre qu'ils envient aux autres : véhicules, gymnases, entreprises... [...]*

[7] *C'est la preuve qu'avec une jeunesse oisive, scolarisée au rabais, sans perspectives heureuses, on assistera inmanquablement à ce cycle de violence incroyable [...]*

Texte n° 40

Société - Article paru le 5 novembre 2005

Éditorial par Pierre Laurent

[1] *La banlieue, c'est la France*

[2] *Le cynisme de Nicolas Sarkozy n'a décidément pas de limites.*

[3] *Interrogé par la chaîne I-Télévision sur son attitude face à la crise des banlieues, le ministre de l'Intérieur déclarait benoîtement jeudi soir : « Je n'ai pas le droit de surréagir. [4] Il n'y a rien qui puisse se faire dans l'agitation et la tension. [5] Le plus difficile pour moi, c'est de rester lucide, de m'extraire du chaudron et de trouver le temps de réfléchir à ce qu'il convient de faire. » [6] S'extraire du chaudron ? [7] On croit rêver ! [8] Après avoir délibérément mis le feu aux poudres, le ministre incendiaire contemple les dégâts avec délectation, et veut prendre son temps [...].*

[9] *En réalité, si le gouvernement n'a en ce moment que deux mots à la bouche : « fermeté et justice », on peut légitimement se demander si sa première urgence est de ramener le calme. [10] Il semble davantage préoccupé d'exploiter la situation pour enfoncer un peu plus le clou d'une politique autoritaire et discriminatoire, sans aucune réponse aux urgences sociales des villes et des quartiers concernés [...]. [11] La semaine écoulée confirme que la provocation, le mépris, le mensonge, l'intimidation, le désordre sont des armes dont il n'hésite pas à user pour parvenir à ses fins.*

[12] *Incapable de rassembler autour des objectifs de sa politique antisociale, désavoué lors du référendum, en particulier dans les quartiers populaires, aujourd'hui sur la sellette, à nouveau mis en cause depuis la rentrée par les mobilisations sociales du 4 octobre, de la SNCM, de Hewlett-Packard, menant tambour battant des projets de privatisations condamnés dans le pays, le gouvernement n'a qu'une stratégie pour durer : diviser, stigmatiser, désespérer [...]. [13] Les jeunes de banlieue sont pour Nicolas Sarkozy [...] de parfaits boucs émissaires pour éluder le débat sur leurs responsabilités.*

[14] *Car, quoi qu'en dise le gouvernement, les événements de ces derniers jours ne sont pas le reflet d'un unique problème de sécurité en banlieue, mais un terrible constat d'échec des politiques de ségrégation urbaine et sociale imposées depuis des années à ces quartiers et à leurs populations. [15] La banlieue n'est pas un cas à part. [16] La banlieue, c'est la France, [...]*

Le premier **des cadres primaires** que nous avons distingué dans ces articles concerne *l'activité politique des gouvernants français* :

- (3) [...] un gouvernement libéral non seulement incapable de faire droit aux fortes demandes sociales des français d'en bas, mais aussi très peu porté sur les moyens de régler pour la durée la question récurrente de l'immigration. [4] (texte n° 29)
- (4) [...] pour enfoncer un peu plus le clou d'une politique autoritaire et discriminatoire, sans aucune réponse aux urgences sociales des villes et des quartiers concernés [11], [...] sa politique antisociale [...], [...] le gouvernement n'a une stratégie pour durer : diviser, stigmatiser, désespérer [...] [13], [...] un terrible constat d'échec des politiques de ségrégation urbaine et sociale imposées depuis des années à ces quartiers et à leurs populations. [15] (texte n° 40)

Parmi les éléments fondamentaux de ce cadre social, il est possible de noter :

- rôle d'agent — *dirigeants / autorités françaises*, qui est exprimé, dans les textes, tantôt par le syntagme nominal *un gouvernement* [4] (texte n° 29) et [10], [13], [15] (texte n° 40), tantôt par le nom propre de *Nicolas Sarkozy* [9], [14] (texte n° 40), ancien Ministre de l'Intérieur — *le ministre incendiaire* [2] du texte n° 40 ;
- objet produit par l'agent — *politique antisociale* ;
- rôle de patient attribué principalement aux jeunes de banlieue : *jeunesse* [1], [...] *les jeunes banlieusards, désœuvrés, sans emploi, et sans perspectives* [...] ; *des français d'en bas* ; [...] *la question récurrente de l'immigration* [...] [4], [...] *une jeunesse oisive, scolarisée au rabais, sans perspectives heureuses* [7] (texte n° 29) ; *Les jeunes de banlieue sont pour Nicolas Sarkozy* [...] *de parfaits boucs émissaires* [14] (texte n° 40) ainsi qu'à tous les autres habitants des banlieues : [...] *sans aucune réponse aux urgences sociales des villes et des quartiers concernés* [11]², *un terrible constat d'échec des politiques de ségrégation urbaine et sociale imposées depuis des années à ces quartiers et à leurs populations* [15] (texte n° 40) ;
- composante temporelle du cadre que nous pouvons repérer en suivant les dates de parution des articles ; le temps correspond ainsi à la période d'octobre—novembre 2005 : *Voilà déjà deux semaines que sans discontinuité les émeutes succèdent aux émeutes* [5] (la date de parution de l'article n° 29 est le 10 novembre 2005) ; *la semaine écoulée* [12], *les événements de ces derniers jours* [15] (la date de parution de l'article n° 40 est le 5 novembre 2005) ;
- composante spatiale du cadre se réfère à la France — *les banlieues parisiennes* [3] (texte n° 29).

Le schéma cognitif qui structure le cadre social d'*activité politique*, est le schéma d'*action* puisque le rôle des *dirigeants* correspond à l'agent qui se met

² Les processus mérologiques permettant de conceptualiser les participants seront étudiés plus tard, dans la seconde partie du présent chapitre.

à une activité donnée, c'est-à-dire à la *politique antisociale des dirigeants* et qui, par cette activité, va influencer sur le patient — *les habitants de banlieues*, dont notamment *les jeunes*.

La mort tragique de deux adolescents d'origine maghrébine a poussé les jeunes des banlieues à se révolter contre la politique des autorités françaises. *La mort par électrocution* évoque le cadre primaire naturel de *mort accidentelle* :

(5) *Deux adolescents pris de panique s'introduisent incidemment dans un transformateur électrique de la compagnie Électricité de France, et trouvent la mort* [2], *Telle une traînée de poudre, la triste nouvelle se répand dans les banlieues parisiennes*. [3] (texte n° 29)

Dans ce cadre de *mort accidentelle*, nous pouvons trouver de tels constituants que :

- processus ou événement qui se produit — *c'est le fait de trouver la mort* [2] (texte n° 29) ;
- personne / objet soumis(e) au processus / événement — *deux adolescents (pris de panique)* [2] (texte n° 29) ;
- conséquences du processus ou de l'événement que la personne / objet subit, car c'est sur eux que s'exerce le processus / événement indiqué — *deux adolescents pris de panique s'introduisent incidemment dans un transformateur électrique de la compagnie Électricité de France, et trouvent la mort* [2] (texte n° 29) ;
- composante temporelle où le processus a lieu, est déterminée, dans les deux éditoriaux, par des indications assez générales : *Voilà déjà deux semaines que sans discontinuité les émeutes succèdent aux émeutes* [5] (la date de parution de l'article n° 29 est le 10 novembre 2005) ; *la semaine écoulée* [12], *les événements de ces derniers jours* [15] (la date de parution de l'article n° 40 est le 5 novembre 2005) ;
- composante spatiale correspond aux *banlieues parisiennes* [3] (texte n° 29)³.

Le schéma cognitif structurant le cadre naturel de *mort accidentelle* est *le schéma d'événement*. Comme le signalent DELBECQUE (réd., 2006 : 111–112) et TABAKOWSKA (red., 2001 : 117–118), le patient en tant que récepteur de l'énergie émanant de l'événement (processus) se caractérise par divers degrés d'indépendance à l'égard du processus s'exerçant sur lui. Ainsi, *les deux adolescents électrocutés* sont plus « autonomes » que, par exemple, une pierre tombant d'une roche : la pierre reste totalement soumise à l'activité

³ Pourtant, certains textes de notre corpus apportent des informations spatio-temporelles exactes sur la mort des adolescents, p.ex. : *Car aux deux jeunes électrocutés de Clichy-sous-Bois [...]* (texte n° 21) ; *La crise après la mort de deux adolescents à Clichy-sous-Bois, le 27 octobre*, [...] (texte n° 23) ; *la mort, la mort terrible des deux adolescents électrocutés le 27 octobre derrière le mur d'un transformateur* (texte n° 39).

des forces physiques (la gravitation) tandis que les êtres humains possèdent encore un certain mécanisme de contrôle et de réaction face à un événement / processus donné (les deux adolescents n'auraient pas dû se cacher dans le transformateur, même s'ils l'ont fait *incidemment*).

Le dernier des cadres primaires dans la configuration des cadres de l'expérience est **le cadre social** d'actes d'agression :

- (6) *Un argument inespéré pour les jeunes banlieusards, désœuvrés, sans emploi, et sans perspectives pour en découdre avec un gouvernement libéral [...] [2], [...] les émeutes succèdent aux émeutes [...] [5], [...] la fronde banlieusarde s'est transportée jusqu'en provinces où les jeunes dans une sorte de guérilla urbaine saccagent sans discernement tout ce qui peut rappeler le bien-vivre qu'ils envient aux autres : véhicules, gymnases, entreprises... [6]. C'est la preuve qu'avec une jeunesse oisive, scolarisée au rabais, sans perspectives heureuses, on assistera immanquablement à ce cycle de violence incroyable. [7] (texte n° 29)*
- (7) *[...] le ministre incendiaire contemple les dégâts avec délectation, et veut prendre son temps [...] [9], Les jeunes de banlieue sont pour Nicolas Sarkozy [...] de parfaits boucs émissaires pour éluder le débat sur leurs responsabilités. [14] (texte n° 40)*

Les guerres urbaines et la réaction des gouvernants français à tout ce qui se passe en banlieue réalisent le même type de conceptualisation dans le cadre d'actes d'agression. De ce fait, l'action, procédant du schéma cognitif d'action, est réalisée deux fois, car nous pouvons distinguer deux sortes d'activités : celle des émeutiers et celle des autorités.

La réaction des jeunes de banlieue est conceptualisée à l'aide des constituants qui suivent :

- source du conflit correspondant aussi bien à la mort tragique des deux adolescents (cause indirecte) qu'à la politique antisociale du gouvernement (cause directe) ;
- rôle d'agent est exercé par les jeunes révoltés : *Un argument inespéré pour les jeunes banlieusards, désœuvrés, sans emploi, et sans perspectives, pour en découdre avec un gouvernement libéral [...] [4], [...] la fronde banlieusarde [...] [6]. C'est la preuve qu'avec une jeunesse oisive, scolarisée au rabais, sans perspectives heureuses, on assistera immanquablement à ce cycle de violence incroyable [...] [7] (texte n° 29) ;*
- rôle de patient est réservé au gouvernement : *Un argument inespéré pour les jeunes banlieusards, désœuvrés, sans emploi, et sans perspectives, pour en découdre avec un gouvernement libéral [...] [4] (texte n° 29) ;*
- moyens ou outils d'agression, dont se servent les jeunes de banlieue, renvoient à toutes sortes de vandalisme : *[...] les jeunes dans une sorte de guérilla urbaine saccagent sans discernement tout ce qui peut rappeler le bien-vivre qu'ils envient aux autres : véhicules, gymnases, entreprises... [6] (texte n° 29) ;*

- composante temporelle se réfère à la période d'octobre—novembre 2005 : *Voilà déjà deux semaines que sans discontinuité les émeutes succèdent aux émeutes* [5] (la date de parution de l'article n° 29 est le 10 novembre 2005), *la semaine écoulée* [12], *les événements de ces derniers jours* [15] (la date de parution de l'article n° 40 est le 5 novembre 2005) ;
- composante spatiale correspond aux *banlieues parisiennes* [3] (texte n° 29) ;
- conséquences (bilan) de l'agression désigne *les dégâts matériels*, la « fracture sociale » et la *défiance envers les gouvernants* : [...] *les jeunes [...] saccagent sans discernement tout ce qui peut rappeler le bien-vivre qu'ils envient aux autres : véhicules, gymnases, entreprises...* [6] (texte n° 29) ; [...] *le ministre incendiaire contemple les dégâts avec délectation, et veut prendre son temps* [...] [7], [...] *les événements de ces derniers jours ne sont pas le reflet d'un unique problème de sécurité en banlieue, mais un terrible constat d'échec des politiques de ségrégation urbaine et sociale imposées depuis des années à ces quartiers et à leurs populations* [15] (texte n° 40).

La conceptualisation de la réaction des gouvernants est constituée des mêmes éléments du schéma d'action que ceux que nous avons déjà distingués dans le cadre d'actes d'agressions représentant les réactions des jeunes habitants de banlieue. Nous pouvons ainsi retrouver les composantes suivantes :

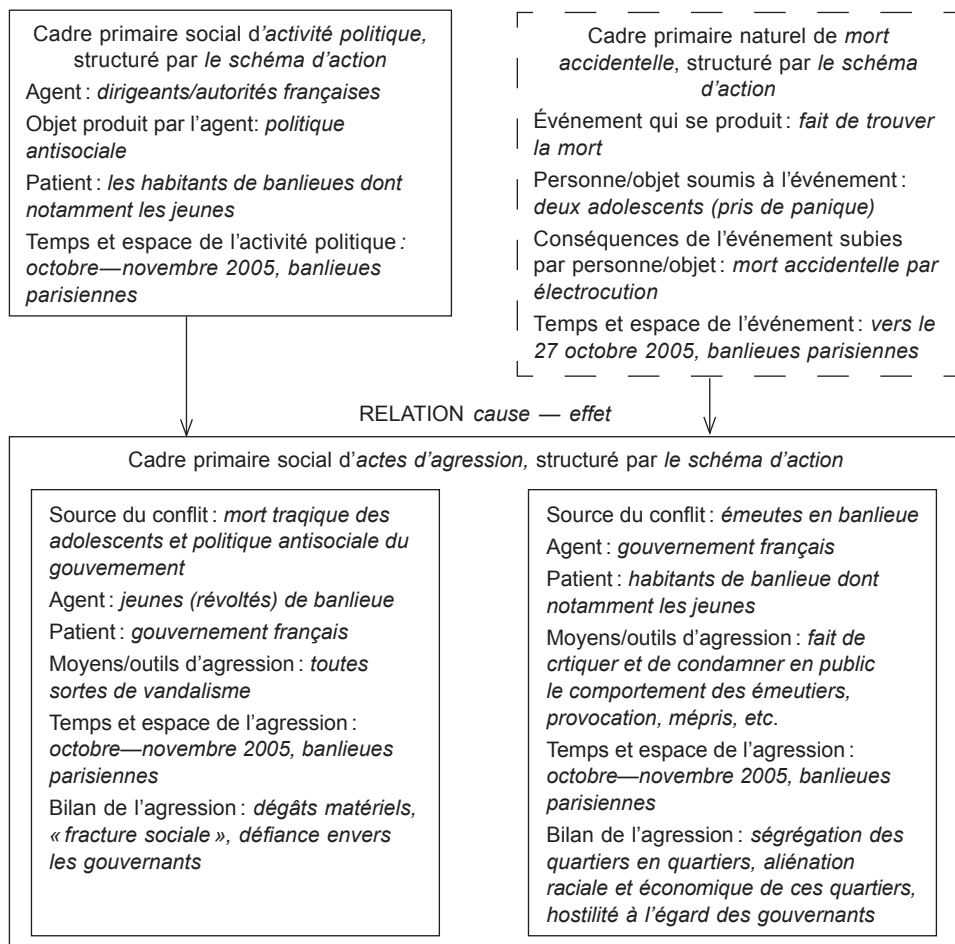
- source du conflit correspondant aux émeutes ;
- rôle d'agent attribué aux autorités françaises : *Après avoir délibérément mis le feu aux poudres, le ministre incendiaire contemple les dégâts avec délectation, et veut prendre son temps* [...] [9], [...] *il [le gouvernement] semble davantage préoccupé d'exploiter la situation pour enfoncer un peu plus le clou d'une politique autoritaire et discriminatoire* [...] [11], *La semaine écoulée confirme que la provocation, le mépris, le mensonge, l'intimidation, le désordre sont des armes dont il [le gouvernement] n'hésite pas à user pour parvenir à ses fins* [12], [...] *le gouvernement n'a qu'une stratégie pour durer : diviser, stigmatiser, désespérer* [...] [13] (texte n° 40) ;
- rôle de patient exercé par les habitants de banlieues dont notamment les jeunes : [...] *un gouvernement libéral [...] aussi très peu porté sur les moyens de régler pour la durée la question récurrente de l'immigration* [4] (texte n° 29) ; *Les jeunes de banlieue sont pour Nicolas Sarkozy [...] de parfaits boucs émissaires pour éluder le débat sur leurs responsabilités* [14] (texte n° 40) ;
- moyens ou outils d'agression des gouvernants français : *le fait de critiquer et de condamner en public le comportement des émeutiers, la provocation, le mépris, etc. : En réalité, si le gouvernement n'a en ce moment que deux mots à la bouche : « fermeté et justice », on peut légitimement se demander si sa première urgence est de ramener le calme* [10], *La semaine écoulée confirme que la provocation, le mépris, le mensonge, l'intimidation, le désordre sont des armes dont il [le gouvernement] n'hésite pas à user pour parvenir à ses fins* [12], [...] *le gouvernement n'a qu'une stratégie pour durer : diviser, stigmatiser, désespérer* [...] [13] (texte n° 40) ;

- composante temporelle qui correspond à la période d'octobre—novembre 2005 : Voilà déjà deux semaines que sans discontinuité les émeutes succèdent aux émeutes [5] (la date de parution de l'article n° 29 est le 10 novembre 2005); la semaine écoulée [12], les événements de ces derniers jours [15] (la date de parution de l'article n° 40 est le 5 novembre 2005);
- composante spatiale se réfère aux banlieues parisiennes : *les banlieues parisiennes* [3] (texte n° 29);
- conséquences (bilan) de l'agression, où nous pouvons compter : *la ségrégation des quartiers en quartiers « privilégiés » et « défavorisés », l'aliénation raciale et économique de ces quartiers, l'hostilité à l'égard des gouvernants : C'est la preuve qu'avec une jeunesse oisive, scolarisée au rabais, sans perspectives heureuses, on assistera inmanquablement à ce cycle de violence* [7] (texte n° 29), Incapable de rassembler autour des objectifs de sa politique antisociale [...] aujourd'hui sur la sellette [...] le gouvernement n'a qu'une stratégie pour durer : diviser, stigmatiser, désespérer [...] [13], [...] les événements de ces derniers jours ne sont pas le reflet d'un unique problème de sécurité en banlieue, mais un terrible constat d'échec des politiques de ségrégation urbaine et sociale imposées depuis des années à ces quartiers et à leurs populations [15] (texte n° 40).

La représentation graphique de la combinaison des cadres de l'expérience et des schémas cognitifs dans la classe thématique 2 correspond au schéma présenté dans le modèle 2.

Le modèle 2 est moins complexe que le modèle 1. Néanmoins, nous pouvons de nouveau y repérer que les rôles discursifs attribués aux participants du cadre social d'actes d'agression, sont interchangeable. Chacune des parties adverses assume alors respectivement la fonction d'agent et celle de patient : *le gouvernement français* de même que *les jeunes d'origine arabo-africaine* sont présentés d'abord comme *un agresseur* et ensuite en tant que *victime de l'agression de l'agent*.

Il est ainsi possible de distinguer, dans la conceptualisation des participants, la même bipolarité que celle caractérisant le modèle synthétique 1. Elle est fondée sur l'attribution de responsabilité (agentivité, causalité) afin que le jugement du récepteur soit conforme à l'opinion du journaliste. L'adhésion du lecteur à l'opinion de l'émetteur garantit la réalisation de l'intention persuasive du journaliste et donne matière à manier la réception du message par ce dernier.



2.3.3. La classe thématique 3 — le conflit autour de la guerre caucasienne

Dans la dernière classe thématique du corpus, les journalistes parlent d'une guerre éclair entre la Géorgie et la Russie, ayant lieu en août 2008. Ce conflit a été déclenché par les aspirations impérialistes des autorités russes qui ont poussé Moscou à contrôler la région pro-russe d'Ossétie du Sud en Géorgie (celle-ci étant pro-occidentale) et à supporter militairement les mouvements séparatistes de cette région.

La classe thématique 3 s'apparente, à bien des égards, aux textes précédemment analysés. Le premier cadre de l'expérience — *la politique des Géorgiens à partir de l'année 1991* — est un cadre primaire social. Il est structuré par le schéma d'action et évoque le concept d'activité politique. Cette activité est ensuite à l'origine — le rapport cause—effet — de la politique belliqueuse de Moscou à l'égard de la Géorgie. *La politique impérialiste du Kremlin* constitue alors un nouveau cadre primaire social d'activité politique qui est la cause directe — le rapport cause—effet — de la guerre en Géorgie ainsi que des actes entrepris par la communauté internationale, notamment par l'Union européenne. Le troisième des cadres primaires sociaux est donc celui d'actes d'agression structuré à l'aide du schéma d'action. Nous voyons ainsi que les actes d'agression correspondent à nouveau à deux types de réactions : les réactions de la Géorgie et celles des pays de l'UE.

La configuration des cadres de l'expérience, distinguée dans la classe thématique 3, est composée de **trois cadres primaires sociaux** correspondant respectivement à l'activité politique de la Géorgie, à l'activité politique de la Russie et aux réactions européennes et géorgiennes à la politique impérialiste de la Russie. Nous allons présenter la combinaison de ces cadres sur l'exemple des deux éditoriaux suivants qui représentent la dernière classe thématique de textes :

Texte n° 41

Editorial [1] *Le Caucase dans l'œil du cyclone*

Publié le: 26.08.2008 Par LE MATIN

[2] *En annonçant avec une assurance et une solennité peu communes la reconnaissance par la Russie de l'indépendance des deux républiques séparatistes, l'Ossétie du sud et l'Abkhazie, qui appartiennent à la Géorgie, le président Dimitri Medvedev savait que la réaction des pays occidentaux serait vive et immédiate.*

[3] *S'il a choisi la télévision pour le faire, c'est bien entendu conscient que les diplomates en poste à Moscou allaient s'en faire les témoins directs et les prompts messagers de leurs chancelleries respectives.* [4] *De ce fait, les réactions en chaîne ne se sont pas fait attendre, Paris, Berlin, Londres, Washington, Madrid et Lisbonne y allant chacun de sa condamnation et de son indignation.*

[5] *Mais que peuvent donc faire ou prétendre faire les gouvernements occidentaux contre ce que le président russe a appelé « la volonté des Ossètes du sud et des Abkhazes de se proclamer indépendants et de décider de leur sort » ?* [6] *Lundi, la Douma russe (Parlement) a exhorté vivement Dimitri Medvedev à accélérer la reconnaissance des deux républiques séparatistes auto-*

proclamées avant de réunir les députés pour se prononcer dans le même sens. [7] L'histoire se mettrait-elle à bégayer ? [8] Six mois après la proclamation de l'indépendance du Kosovo — arraché à la Yougoslavie —, que les Occidentaux ont approuvée et encouragée — pour ne pas dire qu'ils ont fabriquée —, voici que la Russie leur rend la monnaie, avec un surcroît d'arrogance non contenue dans les propos du président russe qui dit « n'avoir peur de rien, pas même d'une nouvelle guerre froide » !

[9] Les pires craintes des États et gouvernements occidentaux se produisent alors, dix-huit jours exactement après le déclenchement d'une vaste et irrépressible offensive des troupes russes contre la Géorgie [...]

[10] La Géorgie, dont l'histoire remonte à plus que 4.000 ans, dont la langue est universellement reconnue, a connu au cours des siècles pas moins de trois annexions par la Russie et autant de vertueuses proclamations d'indépendance, jusque y compris celle de 1991, qui a contribué à son désastre, parce que porteuse des germes de dislocation de l'empire soviétique. [11] Son entrée au Conseil de l'Union européenne, sa candidature pour faire partie de l'OTAN, ses relations privilégiées avec l'Europe et les États-Unis ont eu pour conséquence immédiate d'agacer les dirigeants du Kremlin, peu enclins à accepter qu'elle devienne une tête de pont ou le « cheval de Troie » des États-Unis dans le Caucase.

[12] Amputée de ses deux provinces que sont l'Ossétie et l'Abkhazie (l'une au sud et l'autre au nord), la Géorgie serait alors simplement enclavée, encerclée par la Russie et ses républiques « satellites », et son intégrité territoriale exposée aux Fourches caudines d'une Russie qui, bien à propos, joue la partition revancharde parce qu'en 1991, année de la désintégration de son vaste empire, les pays occidentaux ont peu fait cas de son intégrité territoriale... [13] Le Caucase entre de plain-pied dans l'œil du cyclone.

Texte n° 42

[1] Géorgie : France et Europe en première ligne

11/08/2008

L'éditorial de Pierre Rousselin du 11 août 2008

[2] La phase diplomatique qui s'ouvre à propos du conflit en Ossétie du Sud va être plus compliquée que les opérations militaires engagées. [3] Au-delà du sort d'une province indépendantiste de Géorgie et bientôt d'une deuxième, l'Abkhazie, c'est l'ensemble des relations entre la Russie et l'Occident qui est dans la balance.

[4] Vladimir Poutine l'a bien compris puisque, à son retour de l'ouverture des Jeux olympiques de Pékin, il s'est arrêté dans le Caucase. [5] *C'était d'abord pour encourager les soldats russes engagés dans la bataille, mais c'était surtout pour signifier à George W. Bush et aux Européens toute l'importance que Moscou attache à ce qui est train de se jouer en Géorgie.*

[6] *À la tête de l'Europe, la France se trouve à une position clé pour mener une médiation déterminante pour l'avenir des relations Est-Ouest.*

[7] *Il faut d'abord, et de toute urgence, obtenir un arrêt des combats.* [8] *Ce qui se prépare en Abkhazie est, en effet, d'une ampleur plus grave encore que les dévastations en Ossétie du Sud.* [9] *Les bombardements russes en territoire géorgien, loin de la zone de combat, le blocus naval et les renforts envoyés en Abkhazie montrent que le Kremlin n'acceptera pas de voir ses intérêts remis en cause dans la région [...]*

[10] *Devant la volonté russe de garder un pied dans le sud du Caucase, il faut tout d'abord défendre avec détermination la souveraineté de la Géorgie.* [11] *En échange de ce principe, entériné par tous les pays européens et par les États-Unis, le président géorgien, Mikhaïl Saakachvili, doit calmer les esprits et renoncer au recours à la force.*

[12] *Il serait absurde d'humilier la Russie.* [13] *Mais exiger qu'elle cesse d'encourager les séparatistes en procédant à une annexion rampante de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie est devenu une priorité internationale.* [14] *C'est un préalable à des négociations sérieuses avec Moscou sur le statut des deux régions séparatistes.* [15] *Le Kremlin considère que ses intérêts sont en jeu dans le sud du Caucase et dans son « étranger proche ».* [16] *La Géorgie revendique, de son côté, sa pleine souveraineté et entend s'affranchir de la Russie.* [17] *Elle veut adhérer à l'Otan alors que Moscou y voit une menace.*

[18] *De tout cela, il faut parler.* [19] *Entre les États-Unis et la Russie, l'Union européenne est en première ligne.* [20] *En prolongeant l'initiative allemande sur l'Abkhazie, la diplomatie européenne doit trouver le moyen d'engager une médiation avec Moscou pour préserver la paix sur notre continent.* [21] *C'est une lourde responsabilité pour la présidence française.*

Le premier des cadres primaires sociaux, que nous allons nommer *historique* puisqu'il se réfère à des événements précédant le conflit caucasien d'août 2008, correspond à l'activité politique de la Géorgie après la chute de l'empire soviétique. En fait, nous pouvons constater que la source du conflit caucasien

date de l'année 1991, donc du temps de la chute de l'empire soviétique. Le gouvernement russe, depuis ce moment-là, a toujours cherché à rétablir son influence et son autorité sur les anciennes républiques soviétiques, dont notamment la région du Caucase. La politique pro-orientale de la Géorgie, dès la proclamation de son indépendance en 1991, a encore aggravé la situation entre les deux pays. Voici un fragment du texte n° 41 qui en parle :

- (8) *La Géorgie, [...] a connu au cours des siècles pas moins de trois annexions par la Russie et autant de vertueuses proclamations d'indépendance, jusque y compris celle de 1991, qui a contribué à son désastre, parce que porteuse des germes de dislocation de l'empire soviétique [10]. Son entrée au Conseil de l'Union européenne, sa candidature pour faire partie de l'OTAN, ses relations privilégiées avec l'Europe et les États-Unis ont eu pour conséquence immédiate d'agacer les dirigeants du Kremlin, peu enclins à accepter qu'elle devienne une tête de pont ou le « cheval de Troie » des États-Unis dans le Caucase. [11] (texte n° 41)*

Le cadre social suivant renvoie à la politique impérialiste du gouvernement russe à l'égard de la Géorgie en août 2008. L'activité politique de Moscou est représentée par **le schéma d'action** :

- (9) *En annonçant avec une assurance et une solennité peu communes la reconnaissance par la Russie de l'indépendance des deux républiques séparatistes, l'Ossétie du sud et l'Abkhazie, qui appartiennent à la Géorgie, le président Dimitri Medvedev savait que la réaction des pays occidentaux serait vive et immédiate [2], [...] ce que le président russe a appelé « la volonté des Ossètes du sud et des Abkhazes de se proclamer indépendants et de décider de leur sort » ? [3], Lundi, la Douma russe (Parlement) a exhorté vivement Dimitri Medvedev à accélérer la reconnaissance des deux républiques séparatistes autoproclamées avant de réunir les députés pour se prononcer dans le même sens [6], [...] les propos du président russe qui dit « n'avoir peur de rien, pas même d'une nouvelle guerre froide ! » [8], [...] son intégrité territoriale [de la Géorgie] exposée aux Fourches caudines d'une Russie qui, bien à propos, joue la partition revancharde [...] [12] (texte n° 41)*
- (10) *[...] toute l'importance que Moscou attache à ce qui est train de se jouer en Géorgie [...] [5], [...] le Kremlin n'acceptera pas de voir ses intérêts remis en cause dans la région [...] [9]. Devant la volonté russe de garder un pied dans le sud du Caucase [...] [10], Le Kremlin considère que ses intérêts sont en jeu dans le sud du Caucase et dans son « étranger proche ». [15] (texte n° 42)*

L'autre **schéma d'action** permet de structurer **le troisième des cadres sociaux** — celui d'actes d'agression, qui est ensuite décomposé en deux groupes d'actants, représentés par deux types de réactions aux prétentions territoriales de la Russie. Cette conceptualisation, basée sur le cadre social d'actes d'agres-

sion, correspond d'abord aux démarches de la Géorgie contre la politique guerrière de la Russie :

- (11) [...] le président géorgien, Mikhaïl Saakachvili, doit calmer les esprits et renoncer au recours à la force [11], La Géorgie revendique, de son côté, sa pleine souveraineté et entend s'affranchir de la Russie [16]. Elle veut adhérer à l'Otan alors que Moscou y voit une menace [17] (texte n° 42)

et, ensuite, aux mesures entreprises par l'Union européenne (alors, sous la présidence française) et les Américains afin d'achever le conflit caucasien :

- (12) [...] les diplomates en poste à Moscou allaient s'en faire les témoins directs et les prompts messagers de leurs chancelleries respectives [3]. De ce fait, les réactions en chaîne ne se sont pas fait attendre, Paris, Berlin, Londres, Washington, Madrid et Lisbonne y allant chacun de sa condamnation et de son indignation. [4] (texte n° 41)
- (13) Géorgie : France et Europe en première ligne [1], À la tête de l'Europe, la France se trouve à une position clé pour mener une médiation déterminante pour l'avenir des relations Est-Ouest [6], [...] exiger qu'elle [la Russie] cesse d'encourager les séparatistes en procédant à une annexion rampante de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie est devenu une priorité internationale [13], Entre les États-Unis et la Russie, l'Union européenne est en première ligne [19]. En prolongeant l'initiative allemande sur l'Abkhazie, la diplomatie européenne doit trouver le moyen d'engager une médiation avec Moscou pour préserver la paix sur notre continent. [20] (texte n° 42)

La même conceptualisation permet de présenter les réactions du Kremlin aux protestations de la Géorgie :

- (14) Les bombardements russes en territoire géorgien, loin de la zone de combat, le blocus naval et les renforts envoyés en Abkhazie [...] [9] (texte n° 42)

Le schéma d'action, structurant le premier cadre social d'activité politique historique — les démarches pro-orientales de la Géorgie à partir de 1991 — peut être décomposé comme suit :

- rôle d'agent : dirigeants / autorités géorgiens, exprimés à l'aide du nom propre du pays — La Géorgie, [...] a connu [...] autant de vertueuses proclamations d'indépendance [10] (texte n° 41), ce qui donne lieu à la substitution par métonymie (cf. paragraphe 2.4.1.2) ; grâce à ce remplacement métonymique, il est possible d'employer l'adjectif possessif qui désigne le pays géorgien à travers ses actes politiques : Son entrée au Conseil de l'Union européenne, sa candidature pour faire partie de l'OTAN, ses relations privilégiées avec l'Europe et les États-Unis [...] [11] (texte n° 41) ;

- objet produit par l'agent, soit la *politique pro-orientale et anti-russe des autorités géorgiennes* : *La Géorgie, [...] a connu [...] autant de vertueuses proclamations d'indépendance jusqu'y compris celle de 1991, qui a contribué à son désastre, parce que porteuse des germes de dislocation de l'empire soviétique* [10]. *Son entrée au Conseil de l'Union européenne, sa candidature pour faire partie de l'OTAN, ses relations privilégiées avec l'Europe et les États-Unis ont eu pour conséquence immédiate d'agacer les dirigeants du Kremlin peu enclins à accepter qu'elle devienne une tête de pont ou le « cheval de Troie » des États-Unis dans le Caucase* [11] (texte n° 41) ;
- rôle de patient du cadre dont le rôle est assigné à l'*ancienne Union Soviétique* contre laquelle les dirigeants géorgiens visent à mener leur politique : *La Géorgie, [...] a connu [...] autant de vertueuses proclamations d'indépendance, jusqu'y compris celle de 1991, qui a contribué à son désastre, parce que porteuse des germes de dislocation de l'empire soviétique* [10]. *Son entrée au Conseil de l'Union européenne, sa candidature pour faire partie de l'OTAN, ses relations privilégiées avec l'Europe et les États-Unis ont eu pour conséquence immédiate d'agacer les dirigeants du Kremlin peu enclins à accepter qu'elle devienne une tête de pont ou le « cheval de Troie » des États-Unis dans le Caucase* [11] (texte n° 41) ;
- composante temporelle n'est précisée que par l'*année 1991* ; c'est le début de l'existence du pays géorgien en tant qu'état souverain et indépendant du Kremlin : *La Géorgie, [...] a connu [...] autant de vertueuses proclamations d'indépendance, jusqu'y compris celle de 1991, qui a contribué à son désastre, parce que porteuse des germes de dislocation de l'empire soviétique*. [11] (texte n° 41) ; toutefois, force est de signaler que c'est à partir de l'*année 1991* que la Géorgie a pu réaliser, au cours des années successives, plusieurs projets pro-orientaux comme l'*entrée au Conseil de l'Union européenne ou sa candidature pour faire partie de l'OTAN* [11] (texte n° 41) ; les dates de ces événements, appartenant au contenu implicite du discours, ne peuvent être rétablies que grâce à l'activation des connaissances extralinguistiques portant sur l'histoire contemporaine ;
- composante spatiale du cadre correspond premièrement à la *région caucasienne*, où la Géorgie veut renforcer sa position, et deuxièmement aux « directions » occidentales de la politique géorgienne : *Son entrée au Conseil de l'Union européenne, sa candidature pour faire partie de l'OTAN, ses relations privilégiées avec l'Europe et les États-Unis ont eu pour conséquence immédiate d'agacer les dirigeants du Kremlin peu enclins à accepter qu'elle devienne une tête de pont ou le « cheval de Troie » des États-Unis dans le Caucase* [11] (texte n° 41).

Le deuxième des cadres primaires sociaux, renvoyant à la *politique impérialiste du gouvernement russe* et structuré par le **schéma d'action**, comprend de telles composantes que :

- rôle d'agent: *dirigeants / autorités russes*, exprimés, dans les textes, au moyen du syntagme nominal suivi ou non d'un nom propre — le *président Dimitri Medvedev* [2], le *président russe* [5], [7], la *Douma russe* (Parlement) ou bien au moyen d'un seul nom propre — *Dimitri Medvedev* [6] (texte n° 41); en outre, les *dirigeants* peuvent être évoqués à l'aide du procédé métonymique (substitution du lieu à la personne) sur lequel nous reviendrons encore plus loin (cf. le paragraphe 2.4.1.2): *la reconnaissance par la Russie* [2], *voici que la Russie leur rend la monnaie* [8], *trois annexions par la Russie* [10], *encerclée par la Russie* [12] (texte n° 41);
- objet produit par l'agent correspond aux *prétentions territoriales du gouvernement russe envers son ancienne république soviétique* — la *Géorgie*;
- rôle de patient attribué aux *Géorgiens* et, encore, aux *pays de l'UE*, *défendant la souveraineté géorgienne et voulant freiner les prétentions territoriales de la Russie*. Le patient est le plus souvent exprimé par des procédés métonymiques: [...] *voici que la Russie leur [aux Occidentaux] rend la monnaie* [...] [8], *Les pires craintes des États et gouvernements occidentaux se produisent alors, dix-huit jours exactement après le déclenchement d'une vaste et irrépressible offensive des troupes russes contre la Géorgie* [...] [9], *Amputée de ses deux provinces que sont l'Ossétie et l'Abkhazie* (l'une au sud et l'autre au nord), *la Géorgie serait alors simplement enclavée, encerclée par la Russie et ses républiques «satellites», et son intégrité territoriale exposée aux Fourches caudines d'une Russie qui, bien à propos, joue la partition revancharde* [...] [12] (texte n° 41); *Au-delà du sort d'une province indépendantiste de Géorgie et bientôt d'une deuxième, l'Abkhazie* [...] [3], [...] *c'était surtout pour signifier à George W. Bush et aux Européens toute l'importance que Moscou attache à ce qui est train de se jouer en Géorgie* [5] (texte n° 42);
- composante temporelle du cadre, selon les dates des deux éditoriaux examinés, se réfère à la période d'août 2008: *le 11 août 2008 et le 26 août 2008*. Notons que, dans le texte n° 41, il y a une telle indication: [...] *dix-huit jours exactement après le déclenchement d'une vaste et irrépressible offensive des troupes russes contre la Géorgie* [9]; confrontée à la date de l'article, le 26 août 2008, cette indication permet de conclure que le conflit dans le Caucase avait duré au moins dès les premiers jours du mois d'août (dès le 8 août selon ce que l'auteur du texte indique en employant l'expression *dix-huit jours exactement*);
- composante spatiale correspond principalement à la *Géorgie et à ses deux républiques pro-russes* (toutes les trois appelées autrement le *Caucase*); nous pouvons retrouver la composante spatiale du cadre dans des fragments comme: *Le Caucase est dans l'œil du cyclone* [1], [...] *la reconnaissance par la Russie de l'indépendance des deux républiques séparatistes, l'Ossétie du sud et l'Abkhazie, qui appartiennent à la Géorgie* [2], [...] *le déclenchement d'une vaste et irrépressible offensive des troupes russes contre la Géorgie* [9], *Devant la vo-*

lonté russe de garder un pied dans le sud du Caucase [...] [10], Amputée de ses deux provinces que sont l'Ossétie et l'Abkhazie (l'une au sud et l'autre au nord), la Géorgie serait alors simplement enclavée [...] [12] (texte n° 41); [...] du conflit en Ossétie du Sud va être plus compliquée que les opérations militaires engagées [2]. Au-delà du sort d'une province indépendantiste de Géorgie et bientôt d'une deuxième, l'Abkhazie [...] [3], [...] l'importance que Moscou attache à ce qui est train de se jouer en Géorgie [4], Ce qui se prépare en Abkhazie est, en effet, d'une ampleur plus grave encore que les dévastations en Ossétie du Sud [8], Le Kremlin considère que ses intérêts sont en jeu dans le sud du Caucase [...] [15] (texte n° 42).

Le rôle d'agent du schéma d'action correspond aux autorités russes dont le but est de manifester la puissance de Moscou à l'aide d'une action donnée, c'est-à-dire à l'aide de la politique guerrière et impérialiste. Le rôle de patient est exécuté respectivement par le pays géorgien et par les pays de l'UE.

Le troisième cadre primaire social sert à conceptualiser les réactions géorgiennes et européennes aux prétentions du gouvernement russe. C'est un cadre social d'actes d'agression qui est structuré à l'aide du schéma d'action. Les composantes de ce cadre sont les suivantes :

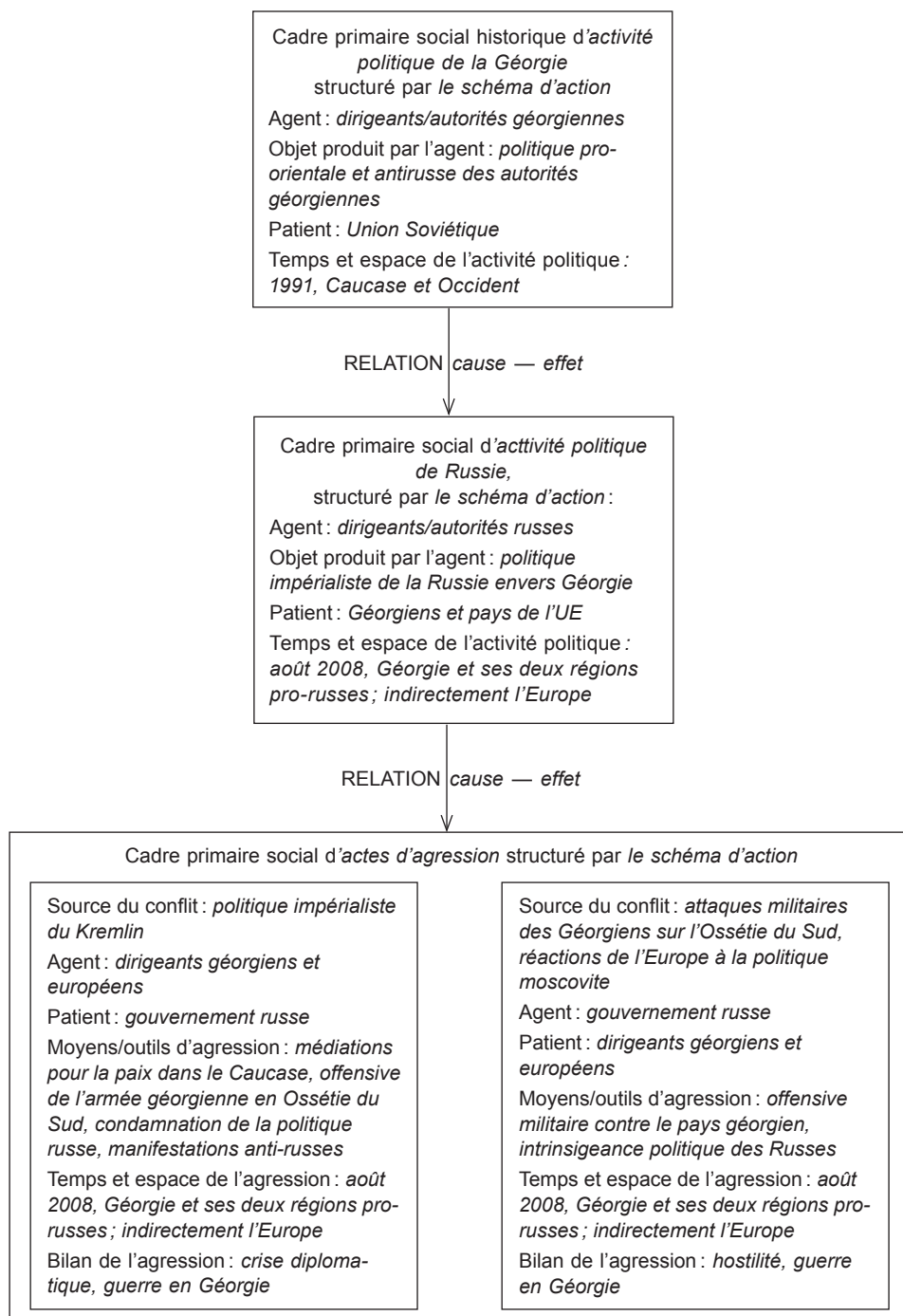
- source du conflit, c'est-à-dire la politique impérialiste du Kremlin, menaçant la stabilité territoriale et politique de la Géorgie ;
- rôle d'agent assigné aux dirigeants européens et géorgiens au moyen des syntagmes nominaux ou bien à l'aide des relations métonymiques dont on parlera plus loin : [...] les diplomates en poste à Moscou [...] [3], Mais que peuvent donc faire ou prétendre faire les gouvernements occidentaux [...] [5] (texte n° 41), les réactions en chaîne ne se sont pas fait attendre, Paris, Berlin, Londres, Washington, Madrid et Lisbonne [4] (texte n° 41) ; Géorgie : France et Europe en première ligne [1], À la tête de l'Europe, la France se trouve à une position clé pour mener une médiation déterminante pour l'avenir des relations Est-Ouest [6], [...] le président géorgien, Mikhaïl Saakachvili, doit calmer les esprits et renoncer au recours à la force [11], [...] exiger qu'elle [la Russie] cesse d'encourager les séparatistes en procédant à une annexion rampante de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie est devenu une priorité internationale [13]. C'est un préalable à des négociations sérieuses avec Moscou [...] [14], La Géorgie revendique, de son côté, sa pleine souveraineté et entend s'affranchir de la Russie [16], Elle veut adhérer à l'Otan [17], Entre les États-Unis et la Russie, l'Union européenne est en première ligne [19], En prolongeant l'initiative allemande sur l'Abkhazie, la diplomatie européenne doit trouver le moyen d'engager une médiation avec Moscou [...] [20] (texte n° 42) ;
- rôle de patient est accordé aux politiques russes : [...] exiger qu'elle [la Russie] cesse d'encourager les séparatistes [...] [13], des négociations sérieuses avec Moscou [14], [...] engager une médiation avec Moscou pour préserver la paix sur notre continent [20] (texte n° 42) ;

- moyens ou outils d'agression, employés par l'agent, renvoient aux *protestations et critiques adressées à Moscou de même qu'aux médiations engagées pour rétablir la paix dans le Caucase* : [...] *les réactions en chaîne ne se sont pas fait attendre, Paris, Berlin, Londres, Washington, Madrid et Lisbonne y allant chacun de sa condamnation et de son indignation* [4] (texte n° 81) ; *La phase diplomatique qui s'ouvre à propos du conflit en Ossétie du Sud* [...] [2], *À la tête de l'Europe, la France se trouve à une position clé pour mener une médiation déterminante pour l'avenir des relations Est-Ouest* [6], *C'est un préalable à des négociations sérieuses avec Moscou sur le statut des deux régions séparatistes* [14], *En prolongeant l'initiative allemande sur l'Abkhazie, la diplomatie européenne doit trouver le moyen d'engager une médiation avec Moscou pour préserver la paix sur notre continent* [20] (texte n° 42) ; parmi les moyens ou outils d'agression de la part des dirigeants géorgiens, il faut noter *l'offensive de l'armée géorgienne en Ossétie du Sud et la condamnation de la politique russe, des manifestations anti-russes* : [...] *les dévastations en Ossétie du Sud* [7], [...] *le président géorgien, Mikhaïl Saakachvili, doit calmer les esprits et renoncer au recours à la force* [11], *La Géorgie revendique, de son côté, sa pleine souveraineté et entend s'affranchir de la Russie* [16] (texte n° 42) ;
- composante temporelle correspond à celle du cadre d'activité politique des gouvernants russes ; c'est alors le mois d'août 2008 ;
- composante spatiale réfère à la Géorgie (notamment à l'Ossétie du Sud) considérée comme *un terrain où les offensives militaires ont directement eu lieu* ; il faut en plus compter, parmi les régions délimitant l'espace du conflit, *l'Europe en tant que « lieu » de conflit d'intérêts économiques et politiques* ;
- conséquences (bilan) de l'agression renvoient surtout à *la crise diplomatique entre la Russie et l'Europe occidentale, aux négociations pour préserver la paix sur le continent ainsi qu'à la nécessité de remédier à une nouvelle « guerre froide »* (la crise caucasienne en tant que nouveau sujet de tensions internationales) et à *l'offensive militaire des Russes en Géorgie* : [...] *les propos du président russe qui dit « n'avoir peur de rien, pas même d'une nouvelle guerre froide » !* [7], *Amputée de ses deux provinces que sont l'Ossétie et l'Abkhazie (l'une au sud et l'autre au nord), la Géorgie serait alors simplement enclavée, encerclée par la Russie et ses républiques « satellites », et son intégrité territoriale exposée aux Fourches caudines d'une Russie qui, bien à propos, joue la partition revancharde* [...] [12]. *Le Caucase entre de plain-pied dans l'œil du cyclone* [13] (texte n° 81) ; *De tout cela, il faut parler* [18]. *Entre les États-Unis et la Russie, l'Union européenne est en première ligne* [19]. *En prolongeant l'initiative allemande sur l'Abkhazie, la diplomatie européenne doit trouver le moyen d'engager une médiation avec Moscou pour préserver la paix sur notre continent* [20] (texte n° 42).

La même conceptualisation, fondée sur le cadre social d'actes d'agression, permet de présenter les réactions du gouvernement russe aux protestations de la

Géorgie (et de l'UE) à la politique impérialiste de Moscou. Parmi les constituants de ce cadre social, il est possible de retrouver :

- source du conflit correspondant aux attaques militaires des Géorgiens sur l'Ossétie du Sud et aux réactions de l'Europe à la politique moscovite ;
- rôle d'agent accompli par les gouvernants russes : [...] le déclenchement d'une vaste et irrépressible offensive des troupes russes contre la Géorgie [9], son intégrité territoriale [de la Géorgie] exposée aux Fourches caudines d'une Russie qui, bien à propos, joue la partition revancharde [...] [12] (texte n° 81) ; C'était d'abord pour encourager les soldats russes engagés dans la bataille [...] [5], Les bombardements russes en territoire géorgien, loin de la zone de combat, le blocus naval et les renforts envoyés en Abkhazie montrent que le Kremlin n'acceptera pas de voir ses intérêts remis en cause dans la région [...] [9], Mais exiger qu'elle [La Russie] cesse d'encourager les séparatistes en procédant à une annexion rampante de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie [...] [13] (texte n° 42) ;
- rôle de patient attribué aux politiques géorgiens et européens : [...] voici que la Russie leur [aux Occidentaux] rend la monnaie [8], Les pires craintes des États et gouvernements occidentaux se produisent alors, dix-huit jours exactement après le déclenchement d'une vaste et irrépressible offensive des troupes russes contre la Géorgie [...] [9], Amputée de ses deux provinces que sont l'Ossétie et l'Abkhazie [...], la Géorgie serait alors simplement enclavée, encerclée par la Russie et ses républiques « satellites », et son intégrité territoriale exposée aux Fourches caudines d'une Russie qui, bien à propos, joue la partition revancharde [...] [12] (texte n° 41) ; Au-delà du sort d'une province indépendantiste de Géorgie et bientôt d'une deuxième, l'Abkhazie [...] [3], [...] c'était surtout pour signifier à George W. Bush et aux Européens toute l'importance que Moscou attache à ce qui est train de se jouer en Géorgie [5] (texte n° 42) ;
- moyens ou outils d'agression, employés par les autorités russes, correspondent tantôt à l'offensive militaire (bombardements, blocus naval, combats, etc.) engagée contre le pays géorgien : [...] une vaste et irrépressible offensive des troupes russes contre la Géorgie [9], [...] son intégrité territoriale [de la Géorgie] exposée aux Fourches caudines d'une Russie qui, bien à propos, joue la partition revancharde [...] [12] (texte n° 41) ; [...] encourager les soldats russes engagés dans la bataille [5], Les bombardements russes en territoire géorgien, loin de la zone de combat, le blocus naval et les renforts envoyés en Abkhazie [...] [9], [...] exiger qu'elle [La Russie] cesse d'encourager les séparatistes en procédant à une annexion rampante de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie [13] (texte n° 82), tantôt à l'intransigeance des Russes dans le maintien de leurs prétentions impérialistes : [...] voici que la Russie leur [aux Occidentaux] rend la monnaie [...] [8], Les pires craintes des États et gouvernements occidentaux se produisent [...] [9] (texte n° 41) ; [...] c'était surtout pour signifier à George W. Bush et aux Européens toute l'importance que Moscou attache à ce qui est train de se jouer en Géorgie [5] (texte n° 42) ;



- composante temporelle renvoie à la période d'août 2008 ;
- composante spatiale réfère à la Géorgie (directement) ainsi qu'à l'Europe (indirectement, car sans attaques militaires concrètes) ;
- conséquences (bilan) de l'agression où nous pouvons de nouveau distinguer l'hostilité dans les relations entre l'Europe et la Russie, la guerre en Géorgie et le spectre d'une nouvelle « guerre froide ».

La configuration de tous les cadres de l'expérience et des schémas cognitifs structurant ces cadres dans la classe thématique 3 est représentée à l'aide du modèle 3.

Le modèle 3 présente la configuration de trois cadres primaires sociaux, structurés tous par le schéma d'action. Remarquons que, par rapport aux modèles synthétiques précédemment analysés, celui-ci comprend la chaîne causale la plus développée, se manifestant entre les trois cadres de l'expérience suivants : cadre primaire social historique d'*activité politique de la Géorgie*, cadre primaire social d'*activité politique de la Russie* et cadre primaire social d'*actes d'agression*.

Étant donné que la problématique de la guerre dans le Caucase est de par sa nature assez complexe, les journalistes, afin de pouvoir modeler et gérer l'opinion de leurs lecteurs sur ce sujet, se servent de deux enchaînements *cause — effet*, démontrant les relations linéaires entre les trois cadres de l'expérience indiqués. La polarité de ces rapports, mise en valeur par les cadres sociaux d'*activité politique*, favorise la division de la réalité décrite en deux « camps » adverses. À cela s'ajoute le fait d'attribuer de manière interchangeable les rôles d'agent et de patient aux parties impliquées dans le conflit (le cadre d'*actes d'agression*) ce qui doit assurer l'adhésion du récepteur à l'opinion représentée par le journaliste.

Ces deux stratégies : de relation linéaire entre les faits communiqués et de division bipolaire du réel vont de pair avec une troisième stratégie — celle d'échange mutuel des rôles discursifs. Ces trois stratégies sont en effet reprises dans tous les modèles synthétiques des textes. Il en résulte qu'une telle conceptualisation du matériau factuel, utilisée pour influencer le public, paraît la plus susceptible de réaliser l'intention persuasive de l'éditorialiste au moment où il établit les structures ontologiques de son discours pour pouvoir contrôler et gérer la réception du message.

2.4. La caractéristique des cadres sociaux organisant les structures ontologiques des textes du corpus

Tous les trois modèles de la configuration des cadres et des schémas cognitifs sont majoritairement composés des cadres primaires sociaux. Grâce à ces cadres, les journalistes conceptualisent deux événements cognitifs dominants dans les éditoriaux du corpus, tels que *l'activité politique* et *les actes d'agression*, dont les structures sont basées sur le schéma d'action.

2.4.1. Le schéma d'action

Comme les cadres de l'expérience, dans les articles du corpus, sont structurés à l'aide du schéma d'action, nous croyons nécessaire de nous pencher sur la nature de ce schéma cognitif. Rappelons que tout événement, constituant à la fois la base structurale du texte (MICZKA, 2002 : 22), peut être réduit à la représentation conceptuelle suivante : *X fait*, où *X* est *actant* et *fait* désigne *l'action entreprise par cet actant, exprimée par un verbe d'action*. C'est le cas le plus modèle du schéma d'action, où l'agent (*X*) — selon l'indication de DELBECQUE (réd., 2006 : 112–113) et de TABAKOWSKA (red., 2001 : 119) — est la source de toute la force générée et nécessaire à la production de l'action, p.ex. : *Jean s'est levé tôt le matin*, où *Jean* correspond au rôle d'agent tandis que l'action est exprimée à l'aide du verbe *se lever*.

Une variante du schéma d'action prévoit la présence de *Y* constituant un complément à l'égard de l'action de *X*, *Y* étant l'objet ou la personne qui « reçoit » l'énergie de l'agent : *Jean a détruit un tableau*. *Jean a énervé sa sœur*. Nous obtenons donc la paire *X fait Y*, où *X* correspond à *Jean* et *Y*, exprimé par *un tableau* et *sa sœur* joue le rôle de patient. Bien évidemment, le locuteur peut ajouter, à tout moment de sa production discursive, diverses désignations et qualifications d'ordre temporel, spatial, causal, etc. aux constituants du schéma d'action, car toutes ces indications supplémentaires proviennent du cadre de l'expérience structuré par le schéma d'action.

Il faut aussi noter que, dans les éditoriaux de notre corpus, seule la conceptualisation fondée sur les cadres sociaux d'*actes d'agression* donne lieu à une double répartition des rôles discursifs assignés aux participants de ces cadres : les rôles d'agent et de patient deviennent mutuellement échangeables. Ainsi, p.ex. : *le gouvernement français* ou *les jeunes de banlieue* exercent,

chacun, les rôles d'agent et celui de patient (voir *Modèles synthétiques de la configuration des cadres et des schémas cognitifs*).

Puisque l'échange des rôles d'agent et de patient aboutit directement, comme nous avons déjà constaté, aux procédures manipulatoires, nous voulons maintenant étudier les mécanismes de conceptualisation des participants, qui se manifestent justement dans le cadre d'*actes d'agression*.

2.4.2. Les rôles discursifs attribués aux participants du cadre social d'*actes d'agression*

Le cadre social d'*actes d'agression* est nettement repérable dans tous les éditoriaux. Il est structuré à l'aide du *schéma d'action* et permet de mettre en valeur les rôles discursifs assignés aux participants.

Précisons que par le terme de *rôle discursif*, nous entendons une manière de sélectionner les informations, qui sert à créer une image nuancée des parties engagées grâce à la mise en relief ou à l'omission de certains éléments descriptifs (cf. PISAREK, 2002 : 231 ; NOWAK, TOKARSKI, 2007 : 19 ; FUCHS, 1983 : 21–30). Nous pouvons alors admettre, en suivant l'idée de DELBECQUE (réd., 2006 : 109), que c'est le choix du type de schéma cognitif qui détermine en grande partie les rôles discursifs distribués aux participants. En conséquence, dans le cadre du schéma d'action, la conceptualisation des structures ontologiques permet de mettre en scène aussi bien le rôle d'agent que celui de patient, parce que les deux participants constituent les piliers du schéma en question, c'est-à-dire sont les « garants » de l'exécution d'une action donnée.

Il faut encore insister sur le fait que la conceptualisation des rôles discursifs s'inscrit dans les procédés qui servent à activer le cadrage manipulateur (BRETON, 2000 : 101–129). Dans le cas des éditoriaux de notre corpus, les journalistes activent les techniques internes du cadrage manipulateur qui leur permettent de construire un univers discursif bipolaire, soit de décomposer l'univers des participants en deux « camps » adverses en masquant ou en mettant en valeur certaines données factuelles ou bien en orientant les faits présentés de telle façon que la réalité décrite s'en trouve sciemment déformée et adaptée à l'intention persuasive du destinataire.

La conceptualisation présente dans les articles des trois classes thématiques analysées présente des bipolarités suivantes : dans les éditoriaux concernant l'affaire des caricatures de Mahomet, **classe 1 de textes** et les guerres urbaines, **classe 2 de textes**, nous avons affaire à des oppositions simplifiées qui se manifestent respectivement entre deux systèmes de croyances — *islam* et *chrétienté* pour la **classe 1** ainsi qu'entre les *autorités*

publiques — surtout le gouvernement — et les habitants des banlieues précaires pour **la classe 2**. Quant aux articles présentant la crise caucasienne, **classe 3 de textes**, les rôles discursifs sont distribués entre trois ensembles de participants : *la Russie, la Géorgie et l'Union européenne*.

À l'intérieur de chacune des classes thématiques évoquées, il y a encore une autre décomposition, à savoir celle qui divise les participants en sous-groupes, donnant lieu à différents rapports taxinomiques ou mérologiques. En conséquence, **les rôles d'agent** joués par les participants peuvent être distribués entre **les groupes radicaux** et **les groupes modérés** (représentés aussi par leurs porte-paroles). Il existe également un troisième sous-groupe — **les patients** sur lesquels s'exerce l'action.

La conceptualisation des rôles attribués aux participants du cadre social d'actes d'agression va être décrite selon deux critères. Le premier désigne *la conceptualisation basée sur la relation taxinomique*, c'est une relation « classe — élément », le second correspond à *la conceptualisation basée sur la relation mérologique*, donc sur une relation « partie — tout ». Nous empruntons ce type de classification à Morton E. WINSTON, Roger CHAFFIN et Douglas HERRMANN (1987 : 421)⁴ qui ont répertorié six types de relations mérologiques (*part-whole relations* ou *meronymic relations*) telles que : *relation entre l'objet et son/ses composant(s)* ; *relation entre la collection et son/ses membre(s)* ; *relation entre la masse et une portion* ; *relation entre l'objet et la matière dont il est composé* ; *relation entre l'activité et l'une de ses étapes* ; *relation entre la zone et un lieu précis* (cf. aussi p. 109).

2.4.2.1. La conceptualisation des rôles basée sur la relation taxinomique

Avant d'en venir à l'analyse même, il est nécessaire de nous arrêter un peu sur la distinction entre la relation taxinomique qui s'effectue entre *une classe et ses exemplaires* et la relation entre *la collection et ses membres* qui est une relation mérologique.

Dans le rapport taxinomique, comme l'expliquent WINSTON, CHAFFIN et HERRMANN (1987 : 423), *les exemplaires* faisant partie d'une *classe* concrète se distinguent par un faisceau de traits caractéristiques qui servent à décrire toute *la classe* de même que les éléments de cette *classe*. Il est donc important qu'un *exemplaire* donné possède un certain nombre de traits caractéristiques pour qu'il puisse être rangé dans telle ou telle *classe* d'appartenance.

⁴ Il faut signaler qu'en Pologne, la théorie de la relation mérologique (de partie à tout) a été élaborée par le logicien Stanisław LEŚNIEWSKI (1989).

Dans le cas de la relation mérologique, l'appartenance entre *la collection et ses membres* s'établit sur des liens de proximité spatiale ou bien ceux d'ordre social. En plus, *les membres d'une collection déterminée* ne ressemblent ni à d'autres *membres* ni à *la collection* elle-même, ce qui constitue un aspect principal pour la classification par taxinomie.

Voici deux fragments de textes de la première classe thématique, **classe 1 de textes**, renvoyant à un même *sous-type de participants rangé dans la classe des chrétiens* :

- (15) *Comparant les caricatures de Mahomet aux moqueries de la Revue contre le pape, le théologien romand Pierre Emonet (catholique) demande à l'État d'intervenir contre ces « agressions ».* (texte n° 3)
- (16) *Des émissaires de l'Église catholique, dont le porte-parole du Vatican, ont embouché à peu près les mêmes trompettes que des prédicateurs musulmans en affirmant que la liberté d'expression ne peut impliquer le droit d'offenser le sentiment religieux des croyants.* (texte n° 4)

L'opération de catégorisation, présente dans les exemples cités, se réfère aux représentants concrets de la communauté catholique mondiale. Nous sommes donc à même de distinguer des personnages-agents placés en bas de la hiérarchie ecclésiastique comme *le théologien romand Pierre Emonet (catholique)*, *des émissaires de l'Église catholique, dont le porte-parole du Vatican* ainsi que ceux qui jouent le rôle principal dans cette hiérarchie tels que la tête de l'Église catholique — *le pape*. Remarquons que, dans la présentation des participants, l'auteur ne mentionne aucun représentant de la hiérarchie ecclésiastique situé « entre » ceux qui se trouvent en bas de cette échelle et ceux qui en occupent le sommet. Le manque de ce troisième participant « intermédiaire », qui pourrait être par exemple un évêque ou un cardinal chrétiens, mène au moins à deux conclusions différentes, donnant matière à deux types de sous-entendus⁵ : soit l'affaire des caricatures de Mahomet est devenue déjà si importante que même le Vatican en parle, soit elle est considérée comme un problème trop « délicat » pour que les cardinaux ou les évêques l'abordent.

Passons maintenant aux deux extraits suivants qui traitent d'un des *sous-types de participants appartenant à la classe des musulmans* :

- (17) *Sans prendre les proportions de l'affaire Rushdie, l'écrivain qui avait été, en 1988, l'objet d'une fatwa le condamnant à mort pour son interprétation du Coran, la polémique enfle [...]* (texte n° 18)

⁵ Nous nous servons ici de la définition du sous-entendu proposée dans *Les termes clés de l'analyse du discours* sous la direction de Dominique MAINGUENEAU (réd., 1996 : 77–78) et dans MAINGUENEAU (1990 : 79, 90–91) (cf. aussi DUCROT, 1972 : 12, 131–132).

- (18) *Il n'est pas certain que la publication des dessins incriminés, décidée dans plusieurs journaux, ne relève pas d'une provocation bravache désormais superflue. Mais en contrepartie de cette « responsabilisation » de nos médias s'impose aux musulmans modérés, la nécessité d'une prise de parole beaucoup plus forte pour condamner les atrocités commises au nom de la religion.* (texte n° 20)

La référence à l'un des critiques d'un islam fondamentaliste, S. Rushdie, lui-même musulman, renvoie aux réactions des intellectuels catholiques des fragments précédemment analysés — (15) et (16). Cette corrélation est d'autant plus visible qu'elle est explicitement énoncée dans l'extrait (16) : *Des émissaires de l'Église catholique, dont le porte-parole du Vatican, ont embouché à peu près les mêmes trompettes que des prédicateurs musulmans [...]*.

Le syntagme *les musulmans modérés*, dans l'exemple (18), permet de mettre en valeur un sous-type de participants qualifiés de *modérés*, faisant partie de toute la classe *musulmane* : ce sous-type réunit les *croyants modérés* de cette classe.

Le fait d'évoquer explicitement le syntagme de *musulmans modérés* fait penser à un autre sous-type de participants musulmans, implicite ici, à savoir aux *musulmans radicaux*, appartenant, à côté des *croyants modérés*, à la classe des *musulmans*. Un tel procédé met en œuvre aussi bien la fonction communicationnelle du sous-entendu (cf. DUCROT, 1972 : 12, 131–132) que son impact persuasif, activé grâce à l'omission ou l'accentuation de certaines informations du message.

Dans les deux exemples ci-dessous, représentant la classe 2 de textes, le rôle de patient est attribué aux *jeunes habitants de banlieues françaises* :

- (19) *Deux adolescents pris de panique s'introduisent incidemment dans un transformateur électrique de la compagnie Électricité de France, et trouvent la mort.* Telle une traînée de poudre, la triste nouvelle se répand dans les banlieues parisiennes. Un argument inespéré pour les jeunes banlieusards, désœuvrés, sans emploi, et sans perspectives [...]. (texte n° 29)
- (20) *Ce que l'on devine, par contre, c'est que la mort, « la mort pour rien », la mort terrible des deux adolescents électrocutés le 27 octobre derrière le mur d'un transformateur n'est peut-être pas le fait d'un très malheureux concours de circonstances.* (texte n° 39)

La relation taxinomique est possible à distinguer à partir des syntagmes désignant un type de patients : *deux adolescents pris de panique* ; *la mort, la mort terrible des deux adolescents électrocutés le 27 octobre derrière le mur d'un transformateur*. Nous savons, grâce à l'activation de connaissances extralinguistiques déterminées, que les *banlieues parisiennes* sont habitées par un grand nombre de personnes, dont la plupart sont des jeunes gens.

Les deux adolescents électrocutés, évoqués dans les syntagmes, deviennent ainsi des *exemplaires (représentants) de tous les jeunes habitants des banlieues parisiennes*. Cela permet de mettre en œuvre la relation suivante : *la classe correspond à la jeune population des banlieues parisiennes et ses éléments / exemplaires correspondent aux deux adolescents électrocutés*.

Le rapport taxinomique entre *les jeunes habitants des banlieues parisiennes* et *deux jeunes gens morts par électrocution* est présenté à travers le schéma événementiel qui conceptualise la mort des patients : *deux adolescents pris de panique s'introduisent incidemment dans un transformateur électrique de la compagnie Électricité de France, et trouvent la mort (19) ; la mort, « la mort pour rien », la mort terrible des deux adolescents électrocutés le 27 octobre derrière le mur d'un transformateur (20)*.

L'électrocution, étant un événement dû à un facteur accidentel, correspond au processus qui s'exerce sur les patients — *deux adolescents*. Ces derniers reçoivent l'énergie « émanant » de ce processus et en subissent les conséquences, donc, dans ce cas-là, *trouvent la mort*.

La conceptualisation des *jeunes de banlieue qui subissent la mort par électrocution* donne aussi lieu à l'activation du cadrage manipulateur qui s'opère sur l'orientation des faits pour les modeler selon l'intention persuasive de l'émetteur. Ainsi, le schéma d'événement permet de « victimiser » le patient, à savoir de le présenter en termes de victime du mauvais système d'intégration sociale, ce qui est sous-entendu dans l'extrait (19) : *les jeunes banlieusards, désœuvrés, sans emploi, et sans perspectives [...]*. Une telle image des jeunes sert aussi à contraster ces participants avec la présentation des *dirigeants français* jouant le rôle d'agent, donc, celui qui est le responsable de la précarité des jeunes émeutiers.

Le gouvernement français, autre participant au schéma d'action, apparaît dans trois classes des textes du corpus. Prenons comme modèle les quatre extraits suivants tirés des éditoriaux sur la violence urbaine, **classe 2 de textes** :

- (21) *Pis encore : un ministre, Azouz Begag, a protesté contre l'emploi par Sarkozy du mot « racaille » pour désigner les casseurs.* (texte n° 21)
- (22) *Commençons par celle du Premier Ministre français, Dominique de Villepin qui a essayé de ramener son camp à la raison en affirmant qu'il ne fallait pas chercher des “boucs émissaires” dans la crise des banlieues.* (texte n° 31)

Les exemples cités présentent la réalisation d'une relation taxinomique pareille aux relations distinguées dans les fragments précédemment examinés, comme (15) ou (17). Nous voyons alors que le rapport taxinomique se fonde sur l'introduction des noms propres, associés à leurs attributs correspondants : *un ministre, Azouz Begag, Premier Ministre français, Dominique*

de Villepin, son Premier ministre. Chacun des actants assume une fonction concrète à l'intérieur de sa *classe des ministres*, dont il est à la fois *exemplaire* (élément) et *représentant*.

Les articles abordant la question de *la guerre géorgienne*, **classe 3 de textes**, se caractérisent par le plus grand nombre de rôles discursifs assignés aux participants. Le nombre de ces actants est évidemment associé à la complexité du problème traité dans les éditoriaux, c'est-à-dire aux intérêts aussi bien politiques qu'économiques des opposants. Parmi les participants au conflit caucasien, nous avons repéré *le gouvernement russe* et *les dirigeants géorgiens et européens*. Néanmoins, seuls *les Géorgiens* sont présentés à l'aide de la relation taxinomique grâce à laquelle les journalistes accordent à ce participant le rôle d'agent :

- (23) *L'attention était ailleurs et les séparatistes ossètes comme les Géorgiens ont voulu en profiter pour avancer leurs pions.* (texte n° 51)
- (24) *On ne sache pas que les Géorgiens aient massacré leurs Abkhazes et Ossètes. Bienvenue dans un monde de fous !* (texte n° 56)

Les Géorgiens comme *classe* sont d'abord segmentés en deux éléments-minorités nationales : *les Abkhazes* et *les Ossètes*. Ces deux groupes nationaux constituent des *exemplaires* (éléments) de *tous les citoyens de nationalité géorgienne* (*classe*) parce que, outre *les deux minorités nationales*, il y a encore d'autres « *Géorgiens* » qui ne vivent pas dans les provinces séparatistes : *les séparatistes ossètes comme les Géorgiens ont voulu en profiter pour avancer leurs pions*.

2.4.2.2. La conceptualisation des rôles basée sur la relation mérologique

Les relations mérologiques, permettant de conceptualiser les rôles assignés aux participants du cadre social d'*actes d'agression*, sont exprimées par plusieurs sous-types sémantiques que les psycholinguistes américains ont décrits (WINSTON, CHAFFIN, HERRMANN, 1987 : 421). De ce fait, nous pouvons distinguer : *relation entre la collection et son / ses membre(s)* ; *relation entre l'objet et son / ses composant(s)* ; *relation entre la masse et une portion* ; *relation entre l'objet et la matière dont il est composé* ; *relation entre l'activité et l'une de ses étapes* ; *relation entre la zone et un lieu précis* (cf. aussi p. 105).

2.4.2.2.1. La relation entre *la collection* et son / ses membre(s)

Le premier rapport mérologique que nous voudrions examiner correspond à la paire *collection et son / ses membre(s)*. Comme le soulignent les auteurs du classement adopté (WINSTON, CHAFFIN, HERRMANN, 1987: 423), la relation entre *une collection donnée et ses membres* doit être distinguée d'avec celle de *classe — éléments*, étant une relation taxinomique, à cause des spécificités propres aux *membres* et aux *éléments*. Dans la taxinomie, les *éléments* sont catégorisés du point de vue de leur similitude à l'égard d'autres *exemplaires* de la *classe* tandis que dans la mérologie *collection — membres*, ce sont des liens soit de proximité spatiale soit d'ordre social qui déterminent l'appartenance des *membres* à la *collection* correspondante.

En plus, les *membres* ne sont similaires ni les uns aux autres ni à la *collection* dont ils font partie. Les *membres* sont séparables (au sens physique) de leur *collection* à l'opposition p.ex. des *lieux* dans la relation *zone et un lieu précis*, car le *lieu* est toujours inséparable de sa *zone*.

La relation mérologique qui s'établit entre *la collection et ses membres* peut être notée dans les fragments suivants, provenant des **classes 1, 2 et 3 de textes** :

- (25) *Les groupes islamistes radicaux [...] ont réussi à étouffer les rares voix se prévalant d'un Islam de dialogue.* (texte n° 10)
- (26) *Voilà déjà deux semaines que sans discontinuité les émeutes succèdent aux émeutes. La fronde banlieusarde s'est transportée jusqu'en provinces où les jeunes dans une sorte de guérilla urbaine saccagent sans discernement tout ce qui peut rappeler le bien-vivre qu'ils envient aux autres : véhicules, gymnases, entreprises...* (texte n° 29)
- (27) *Cette formule est la pire qui pouvait être utilisée car elle souligne l'inquiétude et la relative impuissance des États-Unis et des Européens devant le nouveau coup de force de Moscou. La communauté internationale est aujourd'hui prisonnière d'un engrenage diabolique auquel elle ne sait comment se soustraire.* (texte n° 46)

La décomposition opérée sur le tout représenté par *la communauté islamique* dans (25) et par *des jeunes habitants de banlieues* dans (26) donne lieu à l'activation de la relation entre *la collection et ses membres*. Dans l'exemple (27), la relation mérologique entre *la collection et ses membres* est nettement observable à travers l'appartenance des personnes ou des groupes de personnes à des organisations internationales. Le rapport mérologique se manifeste, dans le premier cas, entre *toute une religion donnée et ses fractions possibles* ou,

dans le deuxième cas, entre *les jeunes des banlieues et les groupes des jeunes émeutiers* qui s'en sont dégagés. Ainsi, dans (25), la relation mérologique peut être observée entre *la collection* représentant *tous les musulmans* et l'un de ses sous-groupes-membres qui réunissent tantôt *les groupes islamistes radicaux*, tantôt *les croyants modérés*, symbolisés par *l'islam de dialogue* : *les rares voix se prévalant d'un Islam de dialogue*.

L'exemple (26) reflète les mêmes mécanismes mérologiques que l'extrait précédent parce que *les jeunes de banlieue* sont d'abord catégorisés en sous-groupes *radicaux*, alors en ceux qui protestent et qui suscitent des émeutes : *la fronde banlieusarde*. Leur activité violente constitue un contrepoint à l'attitude d'*autres jeunes habitants de banlieue* qui n'ont pas protesté aussi violemment contre la politique du gouvernement. Ces habitants constituent le sous-groupe *modéré* dans *la collection des tous les jeunes de banlieue*. Ainsi, dans la collection de *tous les jeunes habitants de banlieue*, nous pouvons repérer des *émeutiers* et des *participants modérés*.

Dans l'exemple (27), *la collection* correspond à *la communauté internationale* qui réunit *les dirigeants européens et américains* contre *la politique antigéorgienne des dirigeants russes*. Nous pouvons alors préciser que le rapport mérologique, dans l'extrait en question, se manifeste entre *la collection* représentée par *la communauté internationale* et *les politiciens d'Europe et des États-Unis* qui en sont membres.

Tous les participants décrits dans les trois exemples ci-dessus sont conceptualisés en termes d'agents. Parmi ces actants, dans les extraits (25)–(26), il est possible de retrouver *des groupes d'agents modérés* et ceux qui rassemblent *des agents radicaux*. La présentation de ces deux parties engagées, sans évoquer par exemple une troisième partie impliquée dans le conflit, c'est-à-dire *les médiateurs*, prête à des simplifications dans la construction de l'univers discursif, qui se manifeste à travers une décomposition bilatérale de celui-ci. Ainsi, il est possible de sous-entendre que les médiateurs ne jouaient ou ne joueraient aucun rôle important dans la résolution du conflit ou bien qu'ils n'y étaient même pas présents, ce qui permet de mettre en valeur les actes entrepris par les parties impliquées dans le conflit. Une telle accentuation sert tout d'abord à orienter le matériau factuel de sorte qu'il n'appuie que l'argumentation unilatérale du destinataire, et ensuite à attirer l'attention du récepteur sur les actants du conflit, jugés par l'émetteur plus pertinents que les patients. Par conséquent, nous sommes à même d'y noter à nouveau des procédures s'inscrivant dans les techniques internes du cadrage manipulateur élaboré par Philippe BRETON (2000 : 101–129) : l'omission et/ou l'accentuation de certaines données factuelles et la manipulation des informations communiquées afin qu'elles s'adaptent à l'intention persuasive de l'émetteur.

2.4.2.2.2. La relation entre *l'objet et son / ses composant(s)*

Le rapport entre *l'objet et son / ses composant(s)* (WINSTON, CHAFFIN, HERRMANN, 1987 : 421—422) permet de conceptualiser *un objet donné* à travers ses *unités constitutives*. La relation entre *l'objet et son / ses composant(s)* peut s'appliquer à une vaste multitude d'*objets* (physiques, abstraits, collectifs, etc.), à condition qu'ils soient décomposables et que leurs *constituants* assument une fonction particulière entre eux-mêmes ainsi qu'à l'égard de toute la structure de *l'objet*. Les *composants* font partie de la structure de *l'objet* qu'ils constituent. Par conséquent, ils sont en rapport fonctionnel ou bien spatial avec cet *objet*. En outre, comme les *membres* dans la *collection*, les *composants* peuvent être détachés de leur *objet*. Signalons encore que les composants ne ressemblent ni à *l'objet* qu'ils constituent ni les uns aux autres.

Du fait que la thématique des éditoriaux du corpus porte sur les conflits d'intérêts, il est possible de constater que le rôle d'*objet* sera presque toujours réservé à des entités composites concrètes comme *des pays* ou à des entités abstraites comme *des systèmes religieux ou politiques*. La relation entre *l'objet et son / ses composant(s)* fonctionnera ainsi dans le contexte sociologique. Il sera donc question des rapports entre *l'homme et les structures sociales* dont il est à la fois le fondateur et élément ou, pour la religion, de la caractéristique des *croyants* à travers les *valeurs / symboles* propres à telle ou telle confession.

Voici des exemples correspondant à cette classification. Nous citons en premier lieu ceux qui présentent la religion comme un *système intégral*. Les exemples proviennent de la première classe thématique, **classe 1 de textes** :

- (28) *Ce que le christianisme a admis, souvent difficilement, mais dont il reconnaît la légitimité à cause de la distinction du spirituel et du temporel [...] (texte n° 1)*
- (29) *Mieux vaut, comme l'a écrit un journal jordanien (suspendu depuis...), s'en prendre, au nom de l'islam, à tous ces terroristes qui propagent une image désastreuse d'une religion de paix. (texte n° 13)*

Les deux exemples illustrent le même rapport mérologique : c'est la relation entre les *croyants et leur foi*, ce qui met en œuvre le remplacement métonymique *religion pour personne*, s'inscrivant dans la paire *objet et ses composants*. Le type de confession correspond à *l'objet*, dont l'une des *unités constitutives*, en plus de rites concrets, d'*institutions religieuses* ou bien de ses fondateurs, est justement une *communauté de fidèles*, alors l'un des composants de la religion.

Arrêtons-nous un peu sur la question de métonymie. Quoique de nature stylistique, telle une synecdoque, la métonymie fait aussi partie des rapports mérologiques. En remplaçant un terme par un autre, qui est lié au premier

par un lien logique de contiguïté (TABAKOWSKA, red., 2001 : 64), la métonymie contribue à la création des sens nouveaux puisqu'elle se base sur les relations mérologiques entre les mots. Ainsi, *la religion*, traitée comme un tout conceptuel, peut remplacer sa *communauté de fidèles*, celle-ci vue comme une partie du tout : *les fidèles*, étant l'un des *composants* de *la religion*, en font partie, donc *la religion* peut représenter *ses fidèles*.

L'autre possibilité de conceptualiser les rôles des participants, dans le contexte religieux, correspond au rapport entre *une religion donnée* et *ses symboles*. Voici des extraits issus **des classes 1 et 2 de textes** :

- (30) *Dieu, Mahomet, Jéhovah et consorts*, s'ils existent (diable, quel blasphème !), apprécient qu'en leurs noms on se menace et s'entre-tue. (texte n° 9)
- (31) Les violences urbaines et les émeutes ethniques de **la Toussaint**, ou plutôt du **ramadan** 2005 ont jusqu'ici fait l'objet de la part des autorités politiques et médiatiques d'un double traitement sémantique à base de « fermeté et de justice ». (texte n° 32)

La référence à *une religion déterminée* au moyen de *ses fondateurs* ou *ses représentants* donne lieu à une double relation mérologique. Tout d'abord, les termes de *Dieu, Mahomet, Jéhovah*, activent une contiguïté sur laquelle se base la métonymie *l'auteur et son œuvre*, où *l'œuvre* renvoie à l'instauration d'une *religion* à la suite de l'activité de son *fondateur (auteur)*. Ensuite, le *type de confession* commence à désigner les *populations* qui s'en réclament, réalisant ainsi le rapport mérologique entre *l'objet* et *ses composants*.

Ce rapport est aussi nettement perceptible dans la paire *religion et ses traditions*. Le terme de *tradition*, possédant une grande extension sémantique, peut signifier soit *des rites concrets*, soit *des fêtes religieuses* comme nous le voyons dans l'exemple (31) : *la Toussaint, le ramadan*. Conséquemment, en s'appuyant sur ses connaissances culturelles et sociales, le récepteur est en mesure de rétablir telle ou telle religion (*objet*) — ce qui est d'ailleurs sous-entendu par le journaliste — par l'intermédiaire des traditions typiques de cette confession qui en sont *les composants*.

La conceptualisation des participants qui s'effectue à travers la relation mérologique entre *l'objet et son / ses composant(s)* constitue aussi l'un des éléments des techniques internes du cadrage manipulateur (BRETON, 2000 : 101–129). La description des parties engagées dans le conflit, à l'aide de la religion dont ces parties se réclament, facilite la manipulation des faits communiqués, car elle est due aux stéréotypes liés à telle ou telle confession. L'image par clichés que l'auteur veut accentuer et donner à entendre⁶ aussi

⁶ Nous employons la formule *donner à entendre* dans l'acception donnée par François RÉCANATI (1981 : 146, cité aussi dans MAINGUENEAU, 1990 : 92 et MAINGUENEAU, réd.,

bien par la présentation des actes des participants : *Les violences urbaines et les émeutes ethniques de la Toussaint, ou plutôt du ramadan 2005* dans (31) que par l'évocation des personnages-symboles ou des êtres surnaturels comme *Mahomet, Dieu, Jéhovah* permet de modeler les données factuelles en les généralisant, ce qui offre de nombreuses possibilités manipulatoires, fondées sur la division entre les « bons » et les « mauvais » actants, car appartenant à tel ou tel système religieux.

La relation entre *l'objet et ses composants* peut encore fonctionner dans le contexte politique où *l'objet* renvoie au *régime politique d'un pays concret*. Un tel rapport est à la base d'un double lien mérologique, à savoir celui qui correspond, premièrement *au pays et son système politico-social* et, deuxièmement, *au pays et ses éléments constitutifs* tels que *gouvernement, fonctionnaires publiques*.

Analysons d'abord les deux extraits suivants où le *pays-objet*, est présenté à travers l'un de ses *constituants*, c'est-à-dire, à travers son *système politico-social*. Les fragments ci-dessous sont tirés des **classes 2 et 3 de textes** :

- (32) *La République n'a jamais accepté d'être soumise [...] La République laïque garantit la séparation entre le politique et le religieux.* (texte n° 16)
- (33) *Dans certains cas, l'autoritarisme peut-il être supérieur à la démocratie pour servir l'intérêt général ? À quel niveau de fragmentation tribale la revendication identitaire cesse-t-elle d'être légitime ?* (texte n° 55)

Dans les exemples cités, ce sont des *régimes politiques précis* qui caractérisent les *pays* représentés par telle ou telle *structure politique*. De ce fait, les termes tels que *la République, la démocratie ou l'autoritarisme* suggèrent et donnent à entendre, par une mérologie relative à nos connaissances encyclopédiques, les *pays-objets* correspondants. Grâce à cette relation mérologique, on peut renvoyer à un *objet* tout entier — aux *pays démocratiques / républicains / autoritaires* — par l'intermédiaire des *constituants* de ces *pays-objets*, soit par les *systèmes politiques* comme *la République, la démocratie ou l'autoritarisme*.

Il est encore à ajouter que la désignation par les noms de *régimes politiques* fait automatiquement référence — après l'activation d'un savoir extralinguistique déterminé — à la *localisation géographique des participants*, étant donné que les *régimes évoqués* fonctionnent dans des *pays concrets*, situés sur un continent précis.

Soulignons à nouveau que la conceptualisation des participants, tout comme leur présentation au moyen des systèmes religieux, est la base des techniques manipulatoires, intervenant sur le fond du message (BRETON,

1996 : 77). Du fait que dans l'éditorial, l'émetteur communique et commente les faits, il pratique une conduite langagière soumise à l'intention persuasive et manipulatoire de pousser le lecteur à tirer un sous-entendu concret, donc il ne veut pas *laisser entendre*, mais plutôt *donner à entendre*.

2000 : 101—129). La qualification des parties engagées dans le conflit à travers les régimes politiques des pays où ils vivent donne matière à des descriptions sous forme de sous-entendus génériques et stéréotypés : les habitants des pays démocratiques peuvent être ainsi jugés « bons », contrairement à ceux qui vivent sous les régimes autoritaires. Ce procédé de division bipolaire des participants, qualifiés de « bons » ou de « mauvais », met donc en place l'orientation des faits communiqués pour qu'ils soient conformes à l'intention persuasive du destinataire et qu'ils déforment délibérément la réalité décrite.

Passons maintenant à la seconde relation mérologique qui s'effectue entre *le pays et ses composants*. Les composants prennent la forme d'*institutions ou de personnes exerçant des fonctions publiques ou de gouvernement* alors que l'*objet* correspond toujours à un *pays* donné. Voici quelques extraits choisis pour l'analyse, tirés des **classes 1 et 3 de textes** :

- (34) *Le président géorgien Mikheïl Saakachvili, a tendu le fouet pour se faire battre en déclenchant les hostilités.* (texte n° 46)
- (35) *La réaction des gouvernements arabes et musulmans, l'indignation des peuples et leur colère qui va grandir de jour en jour [...]* (texte n° 8)

La relation mérologique que nous pouvons distinguer dans l'extrait (34) correspond tout d'abord au remplacement du *pays géorgien* par *son président*. Il est donc question d'une relation mérologique se manifestant entre l'*objet* et son *composant*, car la fonction de *président* fait partie de *la structure de l'État*. Signalons que c'est grâce au savoir extralinguistique que nous sommes à même de décoder ce rapport mérologique.

En ce qui concerne l'exemple suivant, (35), la relation mérologique que nous y repérons est celle où le terme d'*objet*, correspondant *au pays*, est évoqué par son *composant* central — *le gouvernement*. Bien évidemment, l'allusion *au pays* est ici implicite, car elle est profondément ancrée dans les connaissances générales du récepteur qui doit avoir une certaine notion de la vie politique en France et dans les pays musulmans (ainsi que des peuples y habitant) pour bien décoder et interpréter le message.

La présentation *des présidents et des gouvernements* en termes d'agent met en relief l'accentuation de certains éléments du message et fait partie du cadrage manipulateur (BRETON, 2000 : 101—129). Une telle mise en valeur des rôles d'agents correspond à la technique d'orientation des faits pour manipuler, unilatéralement, la description de la réalité. Si les éditorialistes, à travers le rapport entre *l'objet et ses composants*, se concentrent sur la conceptualisation des rôles d'agent, ils veulent insister par là sur les actes entrepris par les dirigeants évoqués, en focalisant l'intérêt des lecteurs sur ces actes et en essayant de modifier et/ou de consolider leurs opinions sur le sujet abordé.

2.4.2.2.3. La relation entre *la zone* et *un lieu précis*

La troisième relation mérologique à étudier est le rapport entre *la zone* et *un lieu précis*. Ce type de rapport sémantique est caractérisé par WINSTON, CHAFFIN, HERRMANN (1987 : 426—427) en tant que relation se référant à des *éléments-lieux* qui sont similaires les uns aux autres et à toute *la zone* dont ils font partie. Le rapport entre *la zone* et *un lieu précis* est indissociable, alors *un lieu* ne peut pas être détaché de sa *zone*. De plus, *les lieux* ne possèdent aucune fonction spécifique, ni temporelle, ni sociale, ni autre par rapport à leur *zone*. Les chercheurs américains précisent également que la relation entre *la zone* et *un lieu précis* ne devrait pas être confondue avec la relation d'inclusion topologique : le rapport entre *un lieu donné* et sa *zone* est toujours coextensif⁷ alors que l'inclusion topologique ne l'est jamais.

Les rôles des participants, classés suivant le rapport entre *la zone* et *un lieu précis*, sont majoritairement conceptualisés à travers la localisation géographique, relative à un remplacement métonymique *lieu pour personne*. Il faut pourtant insister sur le fait que cette substitution n'est jamais « pure », c'est-à-dire, l'évocation d'un *lieu* entraîne toujours d'autres caractéristiques à suggérer telles que *le système religieux*, *le régime politique* ou *la structure sociale*.

Grâce à la relation entre *la zone* et *un lieu précis*, nous pouvons présenter les rôles attribués aux participants à travers deux groupes (*zones*) civilisationnel et géographique : *l'Occident* et *l'Orient*. Ensuite, ces deux *zones* sont à nouveau morcelées en unités mineures pour pouvoir être remplacées par l'une de ces unités comme *continents*, *pays*.

Il reste encore à souligner que, si les rôles des participants, classés suivant les critères précédents, étaient principalement les rôles d'agent, ceux qui s'inscrivent dans la relation entre *la zone* et *un lieu précis*, outre les agents proprement dits, correspondent également aux rôles de patient. En d'autres termes, les participants-patients, rangés selon leur *localisation*, sont généralement réduits à un cadre ou à un fond sur lesquels se déroulent les actions des *participants radicaux et/ou modérés*.

Voici quelques fragments, d'abord de **la classe 1 de textes**, présentant le rapport entre *la zone* et *un lieu précis*. Nous commençons par la paire *Occident — continent*⁸, reliée à la métonymie *lieu pour personne*. Cette métonymie remplace *les Européens* par *le continent qu'ils habitent*, le terme de *lieu* désignant ici un *espace continental* :

⁷ In cases of spatial inclusion, the subject is surrounded but is not a part (soulignement — D.T.-B.) of the thing which surrounds it (WINSTON, CHAFFIN, HERRMANN, 1987 : 427).

⁸ Ce classement concerne uniquement l'Occident, l'Orient étant présenté à travers une relation mérologique sans référence continentale : *Orient-pay(s) concret(s)*.

- (36) *Il faut croire que **beaucoup en Europe** ont une conception hiérarchisée des libertés et se croient autorisé au nom de la liberté d'expression de bafouer la liberté de culte.* (texte n° 12)
- (37) *En l'espèce, ce qui met aujourd'hui le plus à mal l'image de l'islam **en Europe** est bel et bien cette mise en scène parfaitement orchestrée d'une émotion collective totalement exagérée !* (texte n° 6)

Un second type de relation entre *la zone* et *un lieu précis*, issu du classement précédent et incluant aussi la métonymie *lieu pour personne*, contribue à la création de la paire *Occident / Orient-pay(s) concret(s)*. L'évocation d'un *pays concret* fait songer à *ses habitants* ainsi qu'au *continent dont ce pays fait partie*. Bien entendu, une telle référenciation doit être associée aux connaissances générales du récepteur, sans lesquelles le rapport mérologique en question ne serait pas correctement interprété et ce qui permet aussi d'activer des sous-entendus relatifs, par exemple, au système socioculturel des habitants d'un pays donné.

Examinons maintenant les extraits suivants, venant de **la classe 3 de textes**, où les éditorialistes remplacent les *peuples* par les *pays* habités par ces *peuples* :

- (38) *Les uns expliquent qu'il convient d'apaiser l'ours russe; les autres affirment qu'il faut à tout prix le contenir, quitte à risquer quelques coups de griffes. [...] Les seconds [voix] sont majoritaires **aux États-Unis et en Grande-Bretagne**, ainsi qu'en **Pologne** et **dans les autres pays d'Europe** qui ont subi le joug soviétique au XX^e siècle.* (texte n° 53)
- (39) *Mais cette expérience de la guerre **en Géorgie**, et ce qu'elle a charrié avec elle comme événements, a démontré au moins que la Russie était et reste une grande puissance.* (texte n° 49)

Dans les deux exemples cités, la relation mérologique est fondée sur le remplacement métonymique *lieu pour personne*, ce qui veut dire que par le nom d'un *pays*, nous pouvons renvoyer à *sa société*. L'exemple (38), par l'expression dans *les autres pays d'Europe*, fait en outre référence au *continent européen* comme nous l'avons pu remarquer dans les extraits (36) et (37).

La qualification des participants par leur appartenance à *un lieu* concret, que ce soit un continent ou un pays, donne la possibilité de faire référence à plusieurs généralisations de la réalité décrite. Ces généralisations, basées sur des connaissances sommaires et stéréotypées des lecteurs, sont à l'origine de sous-entendus socioculturels liés à tel ou tel pays ou continent. Ainsi, comme nous l'avons déjà vu dans la conceptualisation des participants à travers le système politique et religieux, dans le cas de la relation *zone-lieu*, l'éditorialiste peut recourir à de nombreuses procédures manipulatoires qui

opèrent sur le fond du message communiqué, en suggérant au récepteur des interprétations issues d'un savoir générique sur le monde, donc des interprétations qui prêtent à la simplification dans la conceptualisation de la réalité.

La relation mérologique entre *la zone* et un *lieu précis* peut être encore exprimée à l'aide d'espaces beaucoup moins vastes que *le continent* ou *le pays*. Tel est le cas des noms propres de *faubourg*, *quartiers* ou *banlieue*. Comme ces lieux font partie des *grandes villes*, ces dernières jouent le rôle de *zone*. Une telle relation permet de créer une nouvelle triade *Occident — ville — banlieue*. Examinons alors ces deux extraits, tirés de la **classe 2 de textes** :

- (40) *Car aux deux jeunes électrocutés à Clichy-sous-Bois s'ajoute ce père de famille battu à mort devant les siens, pour avoir pénétré une cité « interdite » avec un appareil photo, à Epinay-sur-Seine.* (texte n° 21)
- (41) *La crise après la mort de deux adolescents à Clichy-sous-Bois, le 27 octobre, a réconcilié la tête de l'État autour d'une stratégie de défense en trois temps.* (texte n° 23)

Dans les deux exemples ci-dessus, les noms propres des deux faubourgs de *Clichy-sous-Bois* et d'*Epinay-sur-Seine* figurent à la place des habitants de ces banlieues. En d'autres termes, nous pourrions dire que c'est grâce au remplacement métonymique *lieu pour personne* que les noms propres de ces banlieues font penser à leurs habitants. Il faut encore ajouter que les deux banlieues, étant des *lieux* concrets, renvoient à leur *zone*, donc aux villes dont ils font partie. Bien entendu, l'activation des connaissances extralinguistiques y est nécessaire afin de savoir reconnaître une ville donnée à partir de ses banlieues.

Nous remarquons donc à nouveau que l'allusion aux connaissances extralinguistiques du récepteur donne lieu à l'activation des techniques internes du cadrage manipulateur (BRETON, 2000 : 102—129). Dans la conceptualisation des participants à l'aide des noms des *banlieues où ils habitent*, le recours au savoir stéréotypé, inféré à travers les sous-entendus que l'émetteur donne à entendre, gagne encore en pertinence, d'autant plus que les différences sociales dans les grandes villes se voient le mieux justement à travers leurs différents quartiers. Le journaliste veut ainsi donner à entendre à son lecteur qu'il y a, dans la société, une division des habitants en ceux des banlieues dites « normales », riches et ceux des banlieues crues « dangereuses » et pauvres.

Étant donné cette bipolarité dans la description des participants, il est intéressant d'étudier encore l'emploi de l'adjectif *interdite* dans l'exemple (40), car une telle qualification laisse nettement présupposer qu'il existe des cités interdites telles quelles, ce qui suggère par ailleurs (ou bien sous-

entend) qu'il y a aussi, au moins dans la société française, des cités « non interdites », donc celles qui n'appartiennent pas aux banlieues appauvries et ségrégationnistes. De ce fait, la référence à des quartiers dits « riches » ou « privilégiés » agrandit *la zone* de la capitale française, tout en orientant le message communiqué vers les stratégies de manipulation, fondées sur la simplification et le cliché.

2.4.2.2.4. La relation entre *l'activité* et *l'une de ses étapes*

La dernière relation mérologique correspond au rapport entre *l'activité* et *l'une de ses étapes*. Cette relation mérologique permet de renvoyer aux rôles discursifs, assumés par les participants, au moyen des actions qu'ils entreprennent, car derrière des démarches concrètes, il y a toujours des agents, c'est-à-dire, les auteurs de ces activités.

Le terme d'*étape*, vue comme *partie* et le terme d'*activité*, correspondant à un *tout*, ont été expliqués par WINSTON, CHAFFIN et HERRMANN de la manière suivante : *When used in relation to complex "scripted" activities or events, the term "part" can be used to refer to stages, phases, discrete periods, or subactivities which are included in the "script". When we move from speaking of generic kinds of activities to describing specific events, for example, "war" to "World War II", we use this same meronymic relation* (1987 : 426).

Le rapport entre *l'activité* et *l'une de ses étapes* est donc d'abord d'ordre fonctionnel (temporel) puisque *les étapes* de l'action contribuent à sa progression dans le temps et, finalement, à sa réalisation. *Les étapes-parties* de *l'activité* ne sont pas similaires et diffèrent les unes des autres, p.ex., par leurs durées ou leurs contenus. Elles sont en outre inséparables de *l'activité*, car celle-ci est intégralement composée de ses *étapes*.

Et voici des fragments présentant ce type de relation mérologique. Les exemples ont été tirés des **classes 2 et 3 de textes** :

- (42) [...] *Des émeutiers mettent le feu à la banlieue parisienne. Depuis plus d'une semaine, le mouvement ne cesse d'enfler et se répand dans tous les départements autour de la capitale française. Hier, la contagion avait atteint la région de Dijon à des centaines de kilomètres de Clichy-sous-Bois.* (texte n° 26)
- (43) *Les bombardements des Russes en territoire géorgien, loin de la zone de combat, le blocus naval et les renforts envoyés en Abkhazie montrent que le Kremlin n'acceptera pas de voir ses intérêts remis en cause dans la région.* (texte n° 42)

Les démarches des jeunes émeutiers des banlieues, dans l'exemple (42), sont évoquées à l'aide des facteurs temporels auxquels s'ajoute encore une indication spatiale précise : la région de Dijon à des centaines de kilomètres de Clichy-sous-Bois, dans tous les départements autour de la capitale française.

La diffusion des émeutes a été présentée grâce à l'échelonnement de l'activité des jeunes dans le temps, c'est à quoi servent les compléments circonstanciels depuis une semaine et hier, corrélés à l'ampleur du mouvement et aux lieux évoqués : le mouvement [...] se répand dans tous les départements autour de la capitale française. Hier, la contagion avait atteint la région de Dijon à des centaines de kilomètres de Clichy-sous-Bois. Nous y voyons donc que l'activité de faire des émeutes progresse par étapes, en gagnant successivement de plus en plus de régions françaises et en durant de plus en plus de temps. L'offensive-activité des Russes contre les Géorgiens, dans l'extrait (43), subit un morcellement en étapes. Ces étapes renvoient aux mesures entreprises par les armées russes en territoire géorgien : les bombardements russes, le blocus naval et les renforts envoyés en Abkhazie. Toutes ces étapes font partie de l'activité d'offensive militaire des Russes.

La présentation des actes des participants à travers le rapport entre l'activité et l'une de ses étapes permet à l'émetteur d'accentuer la durée des actions décrites et leur étendue spatiale, donc, en d'autres termes, permet d'insister sur l'aspect temporel et spatial des données factuelles. Une telle orientation du message a pour but de manipuler l'interprétation des informations communiquées, ce qui laisse présupposer au récepteur que les démarches de l'agent durent déjà longtemps, donc qu'elles se caractérisent par une progression constante dans le temps et dans l'espace. La conceptualisation liée aux rapports spatio-temporels facilite ainsi la mise en valeur des problèmes abordés, ce qui permet de focaliser l'intérêt du récepteur sur des aspects jugés importants par le journaliste qui veut ainsi donner à entendre à son lecteur que le conflit caucasien s'aggrave au point qu'il ne se terminera pas bientôt.

La progression temporelle de l'activité peut aussi renvoyer à un large panorama de faits historiques. Ainsi, il est important de préciser que par le terme *historique* nous n'entendons pas seulement des événements de grande importance qui ont changé l'histoire d'une nation et parfois celle du monde, mais aussi des événements pouvant être compris au sens de *lointain, qui a eu lieu à une époque reculée*⁹. Les faits historiques désigneront alors soit des moments significatifs dans le développement social, politique et économique des participants, soit tous les changements qui ont contribué à former ou bien à modeler la tradition culturelle des actants.

Les allusions à l'histoire, qui demandent du récepteur un certain savoir sur le sujet, sont très fréquemment exploitées par les commentateurs, ce qui prouve l'impact persuasif et manipulateur de ce type de référencement.

⁹ [http : www.atilf.atilf.fr/tlf/htm](http://www.atilf.atilf.fr/tlf/htm) (consulté le 12 juin 2012).

Analysons ainsi les trois exemples ci-dessous, tirés des **classes 1, 2 et 3 de textes** :

- (44) *L'intégration ne se fait pas sans convulsions ni difficultés, augmentées par les conflits de l'après 11 septembre et les attentats de Madrid, de Londres, ou les assassinats d'Amsterdam.* (texte n° 7)
- (45) *Plus de deux siècles après la Révolution française, le triptyque « liberté, égalité, fraternité », est à réinventer.* (texte n° 27)
- (46) *Contrairement à la guerre qui suivit le démantèlement de l'ex-Yougoslavie, la disparition de l'ex-URSS, a laissé des plaies mal fermées, retombées directes de la politique de peuplement et de « russification » imposées dès 1930 par le régime stalinien aux fins de faire disparaître les nationalités.* (texte n° 57)

Du fait que *l'activité* est indissolublement liée à son agent, l'image des *islamistes*, dans (44), devient très univoque et suggestive : l'attitude des *groupes fondamentalistes* (déjà distingués dans la relation *collection — membres*) est désormais associée à *l'activité terroriste*, ce qui laisse sous-entendre au récepteur qu'il peut avoir peur des islamistes eux-mêmes d'autant plus que leur activité est marquée par des moments clés, très spectaculaires et repris par tous les médias — *les conflits de l'après 11 septembre, les attentats de Madrid, de Londres, les assassinats d'Amsterdam*. La peur et l'anxiété que le journaliste veut éveiller chez son lecteur sont donc dues à l'énumération des conséquences négatives de l'activité terroriste (*attentats, assassinats*) : si les conséquences des actes des terroristes sont effroyables, ces derniers, source de la peur, doivent l'être aussi (comp. PLANTIN, 2011 : 180, 287, 289). Ainsi, le fait d'évoquer la peur devient-il l'effet perlocutoire orienté sur un changement que l'éditorialiste veut produire *dans l'univers psychique du récepteur*, comme le note Roman KALISZ (1993 : 54—55 ; cf. aussi AUSTIN, 1962 : 101).

Il faut pourtant de nouveau signaler que, pour le récepteur, le décodage des messages de ce type nécessite l'activation d'un savoir extralinguistique varié. Comme les termes d'*assassinats d'Amsterdam*, de *terrorisme* ou bien d'*attentats de Londres* renvoient à des informations implicites, le lecteur, s'il veut bien comprendre le message, est tenu d'avoir certaines connaissances sur le monde contemporain. De plus, une telle exigence de la part de l'émetteur, employant des termes culturellement connotés, donnant matière à des sous-entendus faisant penser à une société ou bien à une civilisation concrètes, spécifie automatiquement le type de public envisagé et permet d'orienter le message de telle façon que les lecteurs ne peuvent pas le rejeter.

Les événements historiques soulignés dans les deux autres extraits (45) et (46) se réfèrent à des moments importants dans l'histoire internationale, ceux qui ont provoqué les changements les plus marquants dans le monde :

la Révolution française, la chute de l'URSS et l'effondrement du bloc soviétique, les guerres balkaniques.

Les relations mérologiques *entre l'activité et ses étapes* servent à expliciter, dans les exemples examinés, les origines des conflits entre les participants. Ces origines remontent à des moments historiques bien précis. *L'activité* des participants est décomposée en certains faits du passé que les émetteurs ont sélectionnés et qu'ils présentent comme la source des démarches des actants. Une telle optique favorise la mise en valeur du lien causal et consécutif ainsi que la substitution de *l'action à la personne*. L'indication des *valeurs prônées par les révolutionnaires* dans (45) active une métonymie où *l'activité* est inspirée par *l'idéologie unissant les actants: le triptyque « liberté, égalité, fraternité », est à réinventer*. Cette métonymie a aussi pour but de sous-entendre l'importance des valeurs des démocraties modernes et la nécessité de les défendre contre p.ex. l'idéologie des régimes autoritaires.

Dans l'extrait (46), *l'activité* est évoquée à travers ses *effets-étapes* et c'est ainsi que les émetteurs indiquent, de manière indirecte, *les responsables de la situation décrite: la guerre qui suivit le démantèlement de l'ex-Yougoslavie, la disparition de l'ex-URSS, a laissé des plaies mal fermées, retombées directes de la politique de peuplement et de « russification » [...]*.

Grâce à l'accentuation de certaines *étapes de l'activité* des participants, les journalistes sont capables de modeler l'interprétation du message communiqué de façon que celui-ci soit appréhendé par le récepteur dans la perspective adoptée par l'émetteur. La manipulation du matériau factuel devient la plus nette au moment où les auteurs tentent de donner à entendre que des actions concrètes sont dues aux liens cause — effet entre les différentes *étapes des activités* présentées. L'accentuation de données crues importantes ou bien l'omission de faits jugés moins pertinents donnent matière à plusieurs interventions de l'émetteur dans le cadre de la structure interne de l'énoncé à l'aide desquelles il aboutit à la réalisation de l'intention persuasive de son discours.

2.5. Conclusion

L'analyse que nous venons de présenter met l'accent sur l'un des aspects de procédés manipulateurs, à savoir sur le mécanisme s'inscrivant dans le cadre de la manipulation cognitive (BRETON, 2000 : 101—129 ; 2003 : 117) qui s'opère déjà au moment où l'émetteur construit le domaine ontologique de son discours. C'est à ce moment que l'auteur du texte attribue des rôles d'agent et de patient aux participants des structures ontologiques. Ces rôles

peuvent être interchangeables, comme dans le cas des textes de notre corpus, ou assignés de manière fixe à des participants choisis.

La sélection des rôles discursifs, attribués aux participants des cadres de l'expérience déterminés, correspond au filtrage informationnel que l'émetteur doit effectuer pour pouvoir présenter les faits jugés les plus importants dans le message communiqué. Bien entendu, cette sélection influe sur l'orientation des données factuelles, car celles-ci sont présentées de telle sorte que la réalité décrite s'en trouve sciemment déformée et/ou manipulée. Une telle intervention, affectant le fond du message, donc la construction de ses structures ontologiques, permet aux éditorialistes de conceptualiser le même élément du cadre, soit de distribuer le rôle d'agent et de patient de manière interchangeable, en créant ainsi des relations linéaires entre les participants et leurs actes.

La bipolarité des rôles discursifs, activée lors de la conceptualisation des participants, permet de présenter un seul et même actant en termes de victime et d'agresseur, ce qui donne lieu à l'établissement des structures ontologiques spécifiques, où l'attribution des rôles interchangeables, liée à l'imputation de responsabilité (agentivité et causalité) a pour objet d'engendrer des réactions déterminées, que le journaliste tend à « projeter » sur son récepteur, en ne lui proposant que la « seule » et « bonne » interprétation de l'événement décrit dans le texte. Cette interprétation est évidemment conforme à l'intention persuasive de l'éditorialiste (cf. PLANTIN, 2011 : 127, 180).

Le procédé de conceptualisation, activé lors de la construction des structures ontologiques, est mis en œuvre à travers des opérations sémantiques fondées sur les rapports taxinomiques et mérologiques, ces derniers pouvant être encore complétés par la substitution métonymique. La relation taxinomique ou mérologique, autour de laquelle le journaliste articule son message, donne encore la possibilité de décrire différemment les rôles d'agent et de patient, c'est-à-dire à l'aide de plusieurs rapports caractérisant les participants. Ces rapports peuvent être de nature : socio-idéologique, religieuse, locative ou spatiale ou bien historique.

Il est donc clair que l'opération de conceptualisation, où les journalistes décrivent les participants au moyen des rôles discursifs interchangeables ainsi qu'à l'aide des relations taxinomiques et mérologiques, permettant d'activer des sous-entendus et/ou des présuppositions à décoder par le lecteur, offre plusieurs possibilités manipulatoires dues à la classification en facilitant l'exposition ou le masquage de certaines informations. Par conséquent, la communication médiatique ne peut exposer qu'une partie de la vérité, c'est-à-dire celle que l'émetteur estime la plus juste, donc pas nécessairement objective. C'est ainsi que, dans les médias contemporains, l'opposition *vrai* — *faux* semble plutôt évoluer vers la distinction *vrai* — *médiatique*, où *médiatique* veut dire *modifié*, *transformé* (cf. MROZOWSKI, 2001 ; NOWAK, TOKARSKI, 2007).

Ainsi, pour compléter la description des procédures propres aux opérations de manipulation, nous croyons qu'il serait utile et intéressant d'examiner encore, sous cet angle, le domaine axiologique du discours (*manipulation des affects*, notion introduite par BRETON, 2000 : 78—100, 2003 ; 117), ce que nous allons faire dans le chapitre suivant du présent travail.

Chapitre 3

Les structures axiologiques de l'éditorial sociopolitique

3.1. Les moyens sémantico-rhétoriques de valorisation

Comme nous l'avons déjà souligné avant, la manipulation et la persuasion, au niveau du genre du commentaire de presse peuvent se réaliser d'une part par la sélection de l'information et sa hiérarchisation, d'autre part, à l'aide de moyens linguistiques qui servent l'intention persuasive de l'émetteur et que nous rassemblons sous le nom de *moyens sémantico-rhétoriques de valorisation*. Nous entendons par *valorisation* soit l'expression, soit la suggestion d'une attitude à adopter quant aux objets ou leurs états, appartenant à l'univers discursif décrit par l'émetteur (cf. AMPEL-RUDOLF, 2008 : 7).

Comprendre un article de presse d'opinion, ce n'est donc pas seulement imaginer la situation qu'il présente et évalue, mais c'est aussi et avant tout avoir conscience d'un certain nombre de concepts associés plus ou moins automatiquement, par des liens sémiques, au contenu informationnel de l'article. Ces concepts associés renvoient aux valorisations véhiculées par les termes que l'émetteur emploie. Un tel procédé, note Ewa MICZKA (1992 : 76), s'inscrit nettement dans une situation de communication rhétorique dans laquelle le choix et la présentation du/des système(s) axiologique(s) correspond à la visée persuasive et/ou manipulateur du discours.

Nous voulons encore souligner le fait que les processus de valorisation, étroitement liés à l'émetteur et caractéristiques pour le genre du commentaire, sont indépendants du classement thématique des éditoriaux, introduit lors de l'analyse des structures ontologiques. À la différence de celles-ci, les phénomènes appartenant au domaine axiologique de la représentation discursive ne sont pas conditionnés ou contextualisés par un thème donné parce que les moyens sémantico-rhétoriques de valorisation s'inscrivent

nettement dans le cadre de la communication rhétorique, propre aux textes à fonction persuasive et/ou manipulateur.

3.1.1. Les métaphores

Le discours journalistique fonde son univers mythique par la sélection des informations et la manière d'en parler. Cette technique, d'après Maciej MROZOWSKI (2001 : 317—319), est solidaire à l'emploi des désignations métaphoriques qui, dès la titraille et le chapeau de l'article de presse, favorisent l'établissement d'un monde textuel à visée persuasive. Les métaphores permettent aussi de créer la construction événementielle du discours, appuyée sur l'axe protagoniste(s)-antagoniste(s). MROZOWSKI (2001 : 318—319) constate encore que l'opposition entre protagoniste et antagoniste fait bien voir la nature du conflit entre les participants, puisqu'elle sert à concrétiser les intentions, les valeurs et les intérêts que les actants représentent. Le chercheur ajoute que l'usage des désignations métaphoriques introduit, dans la relation entre les participants, des catégories binaires qui constituent la structure profonde de toute la narration discursive et assignent à celle-ci une signification connotée plus générale.

Nous admettons donc que la métaphore — ainsi que d'autres figures sémantico-rhétoriques — appartient à des procédures linguistiques particulières, réalisant la fonction persuasive de l'éditorial et s'inscrivant par là dans le cadre de la manipulation affective qui a pour objectif de conditionner l'auditoire de telle façon que celui-ci accepte le message sans discussion (BRETON, 2000 : 79), ce qui sert à consolider les techniques de la manipulation cognitive intervenant sur le fond du message communiqué.

3.1.1.1. Les archimétaphores basées sur *la naturalisation du réel*

L'une des procédures fonctionnant dans le cadre de la manipulation cognitive s'appelle *naturalisation du réel*, notion proposée par Philippe BRETON (2000)¹ qui la définit comme procédé *relevant souvent d'une description de type météoro-*

¹ Dominique LABBÉ (1995 : 56) a aussi utilisé ce terme lors de l'analyse des métaphores distinguées dans les discours du général de Gaulle.

logique où [par exemple] le chômage est présenté comme une sorte d'anticyclone des Açores [...] (2000 : 114). C'est donc à l'aide de la *naturalisation du réel* que l'émetteur peut décrire l'objet de manière unilatérale, à savoir, à travers les traits typiques des phénomènes géophysiques, assignés à l'objet. La valorisation vitale, étant la catégorie axiologique dominante dans le processus de métaphorisation basée sur la naturalisation du réel, est directement corrélée aux forces de la nature. Ainsi, comme le confirment les textes de notre corpus, les émetteurs présentent les participants et leurs actes en tant que forces géophysiques liées aux quatre éléments tels que le FEU, le VENT, l'EAU et la TERRE.

La notion de *naturalisation du réel* peut être comparée avec celle d'*archimétaphore*² (ang. *archimetaphor*), terme proposé par Michael OSBORN (1967 : 116). Remarquons que la conception de ce chercheur est proche de la théorie cognitive des métaphores (LAKOFF, JOHNSON, 1985 ; KARDELA, 1992 ; 2006 ; TABAKOWSKA, red., 2001 ; JÄKEL, 2003).

Selon Osborn, par *archimétaphore*, il faut entendre des métaphores employées par des générations de locuteurs qui attribuent, à l'aide de ces archimétaphores, des valeurs positives ou négatives à des objets donnés. Comme ces métaphores étaient fréquemment utilisées à l'écrit et à l'oral par les usagers de l'anglais, Osborn les a nommées *archimétaphores* pour souligner qu'elles procèdent des expériences les plus anciennes de l'homme. Le linguiste décrit les métaphores fondées sur le contraste entre le jour et la nuit. Il explique les origines de ces métaphores par diverses expériences physiques des locuteurs qui identifient la lumière à la vie et à la chaleur (valeurs positives) tandis que le crépuscule est associé à l'inconnu et au froid (valeurs négatives).

Grâce à la stratégie de naturalisation du réel, les éditorialistes contribuent à intensifier les valeurs attribuées à l'objet qu'ils veulent critiquer, ces valeurs sont bien évidemment négatives. L'intensification des valeurs gagne en expressivité discursive lorsqu'elle est combinée à l'argumentation partielle ou bien unilatérale. La partie adverse dans l'argumentation unilatérale devrait alors être considérée comme la seule source de tous les malheurs et, en plus, comme le provocateur d'une situation indésirable et dangereuse, ce que Christian PLANTIN (2011 : 287) appelle le *transfert métonymique sur la personne de l'évaluation portée sur l'acte* (comp. aussi PLANTIN, 2011 : 292). C'est alors par une telle présentation de l'objet critiqué que l'auteur du texte arrive à réorganiser les faits servant désormais non plus à relater, mais à déformer la réalité décrite, c'est-à-dire à manipuler.

En plus, l'évocation des phénomènes géophysiques est principalement exploitée lors de la création d'une atmosphère d'incertitude (effet perlo-

² Nous adaptons au français le terme osbornien d'*archimetaphor*. C'est ainsi que nous introduisons dans ce travail le terme d'*archimétaphore*.

cutoire destiné à faire peur, à effrayer le récepteur), c'est-à-dire celle dont la partie adverse est responsable. Le conflit entre les participants est ainsi transposé dans le cadre de l'opposition *homme vs nature*, où le concept de *nature* figure à la place de *l'activité de l'objet de critique*. Par conséquent, les actes de ce dernier sont d'avance présentés comme un procès imprévisible, difficile (voire impossible à contrôler) qui est à l'origine de l'anxiété. Dans ce *devoir éprouver* — comme le nomme PLANTIN (2011 : 190) — que le journaliste tente de projeter sur ses lecteurs, l'émotion est hétéro-attribuée, collée sur le lecteur (comp. aussi PLANTIN, 2011 : 135). C'est ainsi que les journalistes se servent de la métaphorisation pour *éclaircir certains concepts, pour les rendre plus « accessibles »* (LOFFLER-LAURIAN, 1994 : 73). Une telle technique vise à renforcer les sentiments du récepteur par rapport au participant-ennemi (LASKOWSKA, 2008 : 220) et s'inscrit dans le procédé de *simplification du réel*, notion que nous introduisons par analogie au terme de *naturalisation du réel* de BRETON (2000).

3.1.1.1. Les métaphores du FEU

Le premier type d'archimétaphores, les métaphores du FEU, est réalisé, dans les textes analysés, à l'aide des syntagmes nominaux et verbaux, correspondant aux métaphores ontologiques et structurales.

Les quatre premiers extraits qui suivent, choisis pour l'exemplification du problème, contiennent la conceptualisation métaphorique du FEU, où cet élément sert à représenter le concept de CONFLIT :

- (47) *De Beyrouth à Damas c'est **L'embrasement***. (texte n° 7)
- (48) ***La flambée** de violence dans les banlieues a été très médiatisée*. (texte n° 23)
- (49) ***Les flammes** des nuits [...], invitent à un renversement de perspective [...]* *Les mêmes **incendies éclairent** crûment l'action du gouvernement*. (texte n° 24)
- (50) *Bref, c'est un nouveau **foyer** de tensions qui se ravive brutalement avec son lot de victimes civiles*. (texte n° 43)

Les métaphores du FEU des exemples ci-dessus reflètent le système de valeurs adopté par les journalistes. Les expressions soulignées en gras renvoient aussi bien aux différentes réalisations et états liés au FEU comme *embrasement*, *incendie*, *flammes*, *éclairer* qu'à des objets fonctionnant grâce au FEU, tels que *la flambée* ou *un foyer*.

Outre les métaphores ontologiques présentées, grâce auxquelles le CONFLIT entre les participants est compris en termes de processus ou d'ob-

jets associés au FEU, nous pouvons retrouver, dans les exemples (47) et (49) des métaphores structurales, exprimées par le terme d'*embrasement* ainsi que par les syntagmes *les mêmes incendies éclairent*. Les deux types d'archimétaphores sont créés au moyen des prédicats typiques pour la conceptualisation adoptée, soit ceux qui permettent de voir le concept de CONFLIT comme l'un des objets ou processus liées au FEU.

Le verbe *éclairer* dans (49) renvoie à l'effet de l'action du FEU qui donne de la lumière et de la chaleur à l'homme quand il a froid ou quand il fait nuit. C'est ainsi que l'action du FEU, contrôlée par l'homme, lui sert d'aide, donc désigne un processus désirable. L'évocation du FEU s'inscrit alors dans la catégorie vitale des valeurs parce que cet élément influe sur les fonctions biologiques de l'organisme humain en ce sens qu'il réchauffe son corps ou bien permet de voir mieux pendant la nuit.

Cependant, si le FEU s'enflamme «seul», donc de manière non pilotée, il constitue déjà un danger considérable (cf. KÖVECSES, 1998 : 115–116) : en nous appuyant sur nos connaissances conventionnelles du monde, il est loisible de sous-entendre que le FEU, même s'il est surveillé par l'homme, peut très facilement dégénérer en processus incontrôlé, difficile à éteindre, pouvant être décrit sous la forme de *l'argumentation par les conséquences négatives* (cf. PLANTIN, 2011 : 289). De ce fait, les divers états ou objets fonctionnant avec le FEU tels que *foyer, flambée, incendie, embrasement*, peuvent aussi bien aider l'homme qu'à lui nuire. Aussi pouvons-nous y distinguer un procédé de simplification du réel qui se manifeste à travers une opposition binaire due à un double effet de l'action du FEU.

Dans les quatre extraits suivants, les émetteurs conceptualisent, à l'aide des métaphores du FEU, les actes des PARTICIPANTS qui mènent directement au déclenchement du CONFLIT ou à son aggravation :

- (51) *Reste à savoir qui a vraiment intérêt à **attiser l'incendie**, dans l'espoir que la situation dégénère.* (texte n° 8)
- (52) *Chatouiller les représentations d'une religion, c'est, forcément, **jouer avec le feu**.* (texte n° 11)
- (53) *Il a suffi d'une **petite étincelle**, d'un mot malheureux et par ailleurs indigne d'un ministre de la République pour que tout **s'embrase**.* (texte n° 22)
- (54) *S'extraire du **chaudron** ? [...] Après **avoir délibérément mis le feu aux poudres, le ministre incendiaire** contemple les dégâts avec délectation et veut prendre son temps.* (texte n° 40)

Les métaphores soulignées en gras, à l'instar des exemples précédents, servent à exprimer les différentes réalisations du FEU, tels que : *incendie, étincelle, s'embraser* de même que les différents objets fonctionnant grâce au

FEU, comme *chaudron*³ ou *poudres*. L'évocation du FEU se réalise aussi dans les expressions *jouer avec le feu*, *attiser l'incendie*, *mettre le feu aux poudres* et dans le syntagme *le ministre incendiaire*, qui font tous penser à l'action de l'homme exercée avec le FEU.

Nous pouvons à nouveau remarquer que les métaphores ontologiques comme *l'incendie* et *les poudres* se combinent respectivement avec les métaphores structurales *attiser* et *mettre le feu*. Grâce à une telle métaphorisation, les actes des PARTICIPANTS changent en actes d'agression entraînant l'aggravation du CONFLIT. Ainsi, à titre d'exemple, nous pouvons associer par analogie les paroles prononcées par le ministre à la métaphore ontologique *une étincelle*, reliée ensuite à la métaphore structurale *s'embraser* de l'extrait (53) : *Il a suffi d'une petite étincelle, d'un mot malheureux et par ailleurs indigne d'un ministre de la République pour que tout s'embrase.*

Les métaphores structurales *jouer avec le feu*, *attiser*, *mettre le feu*, *le ministre incendiaire*, combinées avec les métaphores ontologiques *le feu* et *les poudres* sont nettement observables dans les autres extraits où l'on associe les démarches de quelqu'un à des actions hasardeuses, pouvant tout détruire comme le ferait *un FEU ravageur* : *Chatouiller les représentations d'une religion, c'est forcément, jouer avec le feu ; Après avoir délibérément mis le feu aux poudres, le ministre incendiaire contemple les dégâts avec délectation [...].*

Remarquons encore que les différentes réalisations, objets et actes liés au FEU, appartiennent aux valeurs vitales, car le FEU tel quel, avant tout s'il est incontrôlé, est une force très dangereuse, menaçant la vie de tout être vivant. La nécessité de protéger sa vie contre le FEU devient alors une valeur absolue positive. Une telle présentation, à travers des images métaphoriques générées par les prédications typiques pour la conceptualisation choisie du type *s'embraser*, *attiser l'incendie*, *incendiaire*, *mettre le feu aux poudres*, fait nettement recours aux éléments psychosociaux (effet perlocutoire de peur), associés à l'argumentation émotive.

Les émotions que le destinataire veut éveiller et « collées » sur le récepteur, reflètent, comme nous l'avons constaté plus haut, *la force ravageuse et incontrôlée* du FEU, susceptible de menacer la vie du récepteur. Ce type d'arguments mène alors à consolider les affects du récepteur par rapport à l'objet présenté, ce qui donne lieu à des effets manipulatoires, opérant strictement sur l'engagement émotionnel du public dans l'appréhension du message communiqué. Cet engagement peut être ensuite intensifié et automatisé grâce à l'entreprise de persuasion consistant à employer les expressions figées, donc celles que l'on admet comme des vérités *a priori* ou comme *topoi universaux* que BRETON

³ La métaphore *s'extraire du chaudron* est aussi une métaphore d'orientation (du mouvement) et celle de RECIPIENT, les deux types métaphoriques étant activés par le verbe *s'extraire* au sens de *sortir, se tirer d'une situation (ici) désagréable*.

(2008 : 90—91) classe parmi les *arguments de communauté*. Dans les extraits analysés, ce sont de telles locutions que *mettre le feu aux poudres* de l'exemple (54), qui signifie *déclencher des réactions vives ou violentes, aggraver la situation*⁴ et *jouer avec le feu* de l'extrait (52), désignant *des actions risquées, hasardeuses, audaces et dangereuses*⁵.

Puisque la métaphorisation négative du FEU prévaut dans tous les textes analysés, nous pouvons admettre, d'après Olaf JÄKEL (2003 : 157), que nos connaissances sur l'action du FEU sont regroupées dans le modèle cognitif idéalisé (ICM), de type propositionnel, contenant le composant de DANGER.

3.1.1.1.2. Les métaphores du VENT

Les archimétaphores du VENT se basent aussi — à l'exemple des métaphores du FEU — sur les syntagmes nominaux et verbaux correspondant aux métaphores ontologiques et structurales.

Dans les deux extraits cités ci-dessous, tout comme dans le cas des archimétaphores du FEU, les éditorialistes font recours à la conceptualisation métaphorique du VENT pour représenter le concept de CONFLIT :

(55) Titre : *Le Caucase dans l'œil du cyclone séparatiste*

[...] *la Géorgie serait alors simplement enclavée, encerclée par la Russie et ses républiques « satellites »* [...] (texte n° 41)

L'exemple précité présente le VENT comme un élément destructeur qui, par sa force et sa violence, menace l'homme et ses biens matériels. Les métaphores ontologiques, permettant de représenter le concept de CONFLIT en tant que VENT décrit dans son stade extrême de *cyclone*, se lient à la métaphore structurale fondée sur l'emploi du syntagme verbal comme *[être] dans l'œil du cyclone*.

Grâce à cette métaphore, qui renvoie aux valeurs vitales, l'émetteur évoque des images suggestives et unilatérales, en se servant des prédications typiques pour la conceptualisation du CONFLIT en termes de VENT. Le CONFLIT est ainsi présenté comme un malheur à éviter parce que le destinataire emploie la persuasion axiologique par l'intermédiaire de laquelle

⁴ <http://www.expressio.fr/expressions/mettre-le-feu-aux-poudres.php> (consulté le 10 juillet 2012).

⁵ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?17;s=2523488670;r=1;nat=;sol=6> (consulté le 11 juillet 2012).

il veut donner à entendre au lecteur qu'il s'agit d'arrêter, si possible, la propagation des crises ethniques ou internationales, car, dans le cas contraire, ces crises revêtiront la forme d'un CONFLIT incontrôlable, à l'exemple d'un VENT *cyclone* qui ravage tout. Si le cyclone constitue une telle menace pour l'homme (effet perlocutoire de peur consistant à produire de l'anxiété), la métaphore [être] *dans l'œil du cyclone* crée une image pleinement négative, car elle est porteuse de connotations et de sous-entendus négatifs correspondant au danger causé par l'apparition du VENT, se manifestant sous la forme la plus forte — *le cyclone*. De ce fait, en comparant la situation caucasienne aux ravages provoqués par *le cyclone*, tout en faisant appel à une émotion de l'ordre de la peur ou du malheur, l'émetteur met en évidence la gravité du problème posé ainsi que le danger imminent s'y cachant.

Passons maintenant aux extraits suivants où les journalistes conceptualisent les actes des PARTICIPANTS à l'aide des métaphores du VENT. Comme dans le cas des archimétaphores du FEU, les démarches entreprises par les agents, aboutissent directement au déclenchement ou à l'aggravation du CONFLIT :

- (56) *Laisser ainsi brocarder le Prophète en poseur de bombes, quand on sait que toute représentation du Prophète et d'Allah est absolument interdite, c'est de la provocation, et le modéré Patron du Conseil français du culte musulman Dalil Boubakeur, outré, a dit publiquement : « Qui sème le vent récolte la tempête ».* (texte n° 5)
- (57) *Une rage qu'attise **un tourbillon** de rumeurs insanes contre quoi la vérité et la « transparence » n'ont guère de chances. Un jeu de guérilla qu'inspirent des Intifadas télévisées venues d'ailleurs.* (texte n° 30)

Dans tous les trois extraits, à l'instar de l'exemple précédent, nous pouvons à nouveau distinguer la métaphorisation ontologique et structurale fondée sur les différents aspects (stades) de la force du VENT. Cette métaphorisation est appuyée sur la valorisation vitale.

Les métaphores exprimant la gradation de la force du VENT permettent de présenter l'intensité et le déroulement des actions exercées par les PARTICIPANTS.

Dans tous les exemples cités, les journalistes font allusion à un VENT gagnant en force, qui peut devenir encore plus violent en changeant en *tempête* et même en *tourbillon* (de l'ouragan par exemple), lorsque des masses d'air se déplacent très rapidement et deviennent par là dangereuses et désagréables pour l'homme. En conséquence, la métaphore structurale de *semer le vent*, permet de sous-entendre *des actions agressives qui se propagent facilement et de façon violente* à l'image d'un VENT qui devient de plus en plus fort et qui peut prendre la forme d'une *tempête* : « *Qui sème le vent récolte la tempête* ». L'émetteur, comme dans les analyses précédemment présentées, tente de

manipuler la réception du message par l'effet perlocutoire, du à l'évocation d'une émotion précise que le journaliste veut « ancrer » dans l'esprit de son récepteur (comp. BRETON, 2008 : 97).

Remarquons en plus que la métaphore de l'extrait (56), « *Qui sème le vent récolte la tempête* » est un proverbe dont le sens ne peut pas être objectivement étudié, car il reflète les croyances communes de groupes sociaux donnés (cf. BRETON, 2008 : 91). C'est pourquoi les proverbes ou les maximes servent parfaitement la manipulation, car le lecteur — comme le remarque Halina GRZMIL-TYLUTKI (2000 : 81) — admet tout de suite le message dont ces proverbes sont porteurs, en raison de l'impossibilité de nier leur contenu.

3.1.1.1.3. Les métaphores de l'EAU

Pour décrire ce type d'archimétaphores, nous voulons d'abord analyser les deux exemples ci-dessous dans lesquels la conceptualisation du CONFLIT est présentée à travers les termes associés à l'EAU :

(58) *Aujourd'hui, la moitié de la planète est en ébullition.* [...] (texte n° 11)

(59) *Le soir, 200 voitures sont incendiées. Le pire est à venir. 10 novembre — La crise commence à refluer pour de bon* [...] (texte n° 23)

Dans ces deux extraits, nous pouvons distinguer des métaphores structurales liées à la métaphorisation ontologique de l'EAU, où cet élément est présenté tantôt sous forme de ses différents états (stades) physiques, comme l'ébullition de l'exemple (58), tantôt à l'aide des mouvements exercés par l'EAU comme l'exprime le verbe *refluer* dans (59).

Le syntagme verbal dans l'exemple (58), *être en ébullition*, renvoie à l'état gazeux de l'eau où elle atteint une très haute température (cf. aussi KÖVECSES, 1998 : 108—109). Si alors l'ébullition est l'état d'un liquide qui bout, ceci fait d'abord penser à la chaleur dégagée lors de ce processus. L'EAU bouillante peut être dangereuse pour notre santé, parce que si nous ne sommes pas assez attentifs au moment où nous utilisons ce liquide, il peut nous brûler la peau. C'est donc par cette projection métaphorique, à la fois ontologique et structurale, que l'auteur veut nous montrer la relation d'analogie entre la température de l'ébullition et « la température » du CONFLIT, c'est-à-dire celle des tensions internationales. Nous voyons donc que le CONFLIT religieux est présenté en termes d'agitation, telle l'EAU qui bouge lorsqu'elle bout.

Dans l'extrait (59), le journaliste utilise la métaphore *La crise commence à refluer pour de bon*. Le verbe *refluer* correspond à l'action d'écoulement de l'eau

*en sens inverse, vers le point de départ*⁶. En conséquence, si la crise reflue telle l'image métaphorique d'une situation fatigante, circulant toujours autour du même sujet — la métaphore de l'EAU doit donner à entendre au récepteur la gravité et la difficulté de la situation décrite. Grâce au procédé de naturalisation ainsi que de simplification du réel, la présentation du CONFLIT, comparé à *un mouvement incessant de l'EAU qui flotte toujours vers son point de départ*, permet de sous-entendre l'image d'un problème pesant et répétitif, celui qui peut dégénérer, si l'occasion survient, en pleine *ébullition*. Une telle description, très suggestive et unilatérale, du concept de CONFLIT vu comme de l'EAU *refluante* ou *bouillante* donne ainsi lieu à des effets manipulatoires reliés aux mouvements incontrôlés et imprévisibles de cet élément.

Examinons maintenant les cinq extraits suivants où la conceptualisation métaphorique de l'EAU permet de désigner les actes des PARTICIPANTS au CONFLIT :

- (60) *Un événement dramatique, mais limité, la mort plus ou moins accidentelle de deux jeunes poursuivis par la police, s'est transformée en vagues d'émeutes urbaines.* (texte n° 36)
- (61) *Tout autour, dans le confinement et la promiscuité du ghetto, s'élabore un bouillon de contre-culture...* (texte n° 30)
- (62) *De manière assez irresponsable, le jeune et bouillant président géorgien Saakachvili [...]* (texte n° 58)

Dans l'extrait (60), les actes des PARTICIPANTS sont présentés à l'aide de la métaphore ontologique *les vagues (d'émeutes urbaines)*. Les exemples (61) et (62) contiennent les métaphores structurales de *bouillir*, associées à la métaphorisation ontologique de l'EAU qui bouge. Toutes les métaphores distinguées s'appuient sur la valorisation vitale.

Les métaphores structurales de *bouillir* servent à représenter l'un des états (stades) physiques de l'EAU, à savoir son *ébullition*, tandis que les métaphores ontologiques de *vagues* permettent de conceptualiser le mouvement, l'écoulement de l'EAU.

La conceptualisation métaphorique adoptée par l'émetteur donne lieu à la présentation des actes des PARTICIPANTS du point de vue de la *variabilité* de leurs démarches. La présentation de l'EAU, vue ici comme *un liquide flottant et dynamique*, fait penser à des écoulements qui s'exercent régulièrement et qui deviennent de plus en plus forts. Ainsi, *les vagues (d'émeutes urbaines)* gagnent en connotation négative, car leur représentation métaphorique repose sur la persuasion axiologique. La description *des émeutes* en termes de *vagues* a pour but d'évoquer des associations bien déterminées, correspondant à *quelque*

⁶ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?81;s=2523488670> (consulté le 15 juillet 2012).

chose d'incertain, d'imprévisible et parfois très ravageur. Conséquemment, l'image de *l'émeute* commence à fonctionner, dans l'esprit du récepteur, comme *un phénomène brusque et variable*, ce qui sous-entend une image bien concrète, liée au sentiment d'insécurité et de danger, ces sentiments étant engendrés par la simplification du réel.

Pour ce qui est des extraits (61) et (62), il est possible de noter que la métaphorisation ontologique adoptée par les journalistes correspond à celle de l'exemple (58) : l'EAU est vue à nouveau à travers l'un de ses stades physiques — *l'ébullition*.

L'effet manipulateur d'une telle conceptualisation métaphorique consiste dans l'évocation des actes des PARTICIPANTS de manière unilatérale. De ce fait, la métaphore *un bouillon (de contre-culture)*, dans (61), fait penser de nouveau à la variabilité de l'EAU décrite en termes de *liquide qui bouge, qui change sans cesse, qui peut s'agiter n'importe quand*. Les gens qualifiés d'une telle « étiquette » métaphorique constituent alors un groupe social qui fait peur et qui peut causer de graves problèmes sociaux (effet perlocutoire de peur). Il est donc évident que la valorisation négative de ces PARTICIPANTS doit éveiller, chez le récepteur, des réactions bien définies, soit hostiles envers l'objet critiqué.

Dans l'exemple (62), l'emploi de l'adjectif *bouillant* implique une qualification négative puisqu'il désigne un tempérament colérique, très peu modéré. L'épithète *bouillant* se référant au *président Saakachvili* fonctionne ici de la même manière que l'adjectif *incendiaire* assigné à Nicolas Sarkozy dans l'exemple (54) : par l'emploi de ces deux adjectifs, les journalistes veulent donner à entendre aux lecteurs que les démarches des politiques ressemblent à *des entreprises hasardeuses et peu réfléchies*. Le recours à l'argumentation émotive — rendue possible grâce à la métaphorisation vitale — contribue alors à la consolidation des affects du récepteur à propos de l'objet présenté (hétéro-attribution de l'émotion), en manipulant l'image qu'il se fait de la personne décrite. Ainsi, la métaphore *le bouillant président* crée une image peu positive des compétences politiques de la tête d'État qui se laisse emporter aussi facilement que l'EAU bouillante.

3.1.1.1.4. Les métaphores de la TERRE

Le dernier type d'archimétaphores permet de représenter le concept de CONFLIT, de même que celui de PARTICIPANTS, à l'aide de la conceptualisation métaphorique renvoyant à la force du quatrième des éléments géophysiques — la TERRE.

Commençons notre analyse par les représentations archimétaphoriques grâce auxquelles les journalistes conceptualisent la notion de CONFLIT :

- (63) *Les dessins caricaturaux de Mahomet, publiés dans le journal danois « Jyllands-Posten » et repris en Finlande et dans plusieurs pays européens, font, dans le monde musulman, l'effet d'une secousse tellurique.* (texte n° 5)
- (64) *C'est une deuxième secousse sismique géopolitique mondiale après le séisme géorgien.* (texte n° 60)

Dans les deux exemples ci-dessus, les éditorialistes recourent aux métaphores structurales et ontologiques pour présenter le CONFLIT sociopolitique, relatif à la guerre caucasienne, à travers l'un des phénomènes par lesquels la TERRE manifeste son activité — c'est une *secousse tellurique*, *sismique* ou encore un *séisme*.

La *secousse tellurique* est un tremblement de terre très fort et, par conséquent, très destructeur et dangereux, susceptible d'anéantir des millions de vies. La TERRE conceptualisée en termes d'*élément dévastateur* doit donc être automatiquement identifiée à un phénomène indésirable. Les connotations et sous-entendus associés à cette force géophysique sont vraiment suggestifs, car, en faisant allusion aux valeurs vitales, elles permettent de générer une image où notre santé et notre existence sont gravement menacées (blessures, mort) (cf. aussi PLANTIN, 2011 : 209). Le fait de devoir lutter contre la force destructrice de la TERRE (pour sauver sa vie), dont le dynamisme et l'intensité se manifestent le plus nettement sous forme de *secousse sismique*, produit un effet perlocutoire d'angoisse et de crainte qui favorise l'implication émotionnelle du récepteur, tout « en modelant » son attitude à l'égard de la partie adverse. Cette dernière sera désormais perçue à travers les valorisations négatives que l'auteur du texte cherche à imposer à son public par l'opération d'hétéro-attribution de l'émotion. Si alors l'émetteur compare, dans (63), les résultats de la publication des caricatures de Mahomet aux ravages causés par la *secousse tellurique*, il veut accentuer l'intensité et la dimension du CONFLIT qui risque de « détruire » une harmonie délicate entre les civilisations musulmane et chrétienne. Une telle conceptualisation permet aussi de sous-entendre des conséquences pénibles et graves pour tous. Il en résulte que la publication des dessins caricaturaux de Mahomet contribuera aux protestations des musulmans qui menaceront les chrétiens de telle sorte qu'ils ne pourront rien faire, comme si c'était lors d'un tremblement de terre.

La vision d'une TERRE hors du contrôle humain permet à l'émetteur d'évaluer négativement l'objet de sa description, dont l'image orientée vers la peur, « est renforcée par la négation de tout contrôle possible sur le processus » (PLANTIN, 2011 : 210). En conséquence, à l'instar du CONFLIT religieux entre le monde chrétien et islamique, le CONFLIT sociopolitique déclenché

par la crise caucasienne, comme nous pouvons le voir dans l'exemple (64), est associé à *une secousse sismique géopolitique mondiale*. La présentation de la crise géorgienne subit les mêmes procédures de conceptualisation que celles observées dans l'extrait (63), parce qu'on décrit la guerre caucasienne comme si c'était *un séisme*. Grâce à une telle description, issue du procédé de simplification et de naturalisation du réel, le journaliste peut accentuer, à l'aide de sous-entendus donnés, la dimension du CONFLIT de même que son intensité et importance. Tel un tremblement de TERRE, la guerre dans le Caucase aura des conséquences pénibles en matière de relations politico-économiques au sein de toute la communauté internationale.

Nous allons à présent analyser les deux extraits suivants, dans lesquels la conceptualisation métaphorique de la TERRE sert à décrire les actes des PARTICIPANTS au CONFLIT. Rappelons que les démarches des agents contribuent soit au déclenchement, soit à l'aggravation du CONFLIT :

- (65) *On croyait que cette colère, comme toute colère, était totalement irrationnelle, que certains avaient joué du réflexe de victimisation, continuant à labourer le terrain de l'obscurantisme.* (texte n° 19)
- (66) *Avec une parentèle le plus souvent étrangère à notre langue, la graine de casseurs se sème, avant 10 ans, par l'échec scolaire et la maraude.* (texte n° 30)

Dans l'exemple (65), la métaphore structurale exprimée par le verbe *labourer le terrain* se lie à la métaphore ontologique de la TERRE. L'expression *labourer le terrain (de l'obscurantisme)* fait penser à l'activité agricole consistant à travailler le sol, soit creuser profondément des sillons dans le champ. La TERRE est alors décrite à travers sa fonction et son utilité principales, à savoir la production de nourriture. Grâce à une telle présentation, la TERRE est perçue positivement, car c'est elle qui donne la vie aux plantes, qui les nourrit et qui permettra à l'homme d'en profiter, c'est-à-dire de s'en nourrir aussi. L'image d'une TERRE-nourrice entraîne ainsi des connotations fort positives puisque reliées à l'image d'une *mère tendre*.

Nous voyons alors que cette conceptualisation positive de la TERRE s'oppose nettement à celle des exemples (63) et (64). Dans l'extrait (65), la présentation de la TERRE comme *du sol à labourer* permet de donner à entendre au récepteur qu'à l'opposé des images métaphoriques proposées par les journalistes dans les exemples (63) et (64), la TERRE ne constitue plus une force dangereuse pour l'homme, comme *une secousse tellurique*, mais elle est entièrement « soumise » à l'activité de *labourer*.

Cependant, l'image positive de la TERRE comme *alliée de l'homme* est brusquement supprimée par l'introduction du terme d'*obscurantisme* dans l'expression métaphorique *labourer le terrain de l'obscurantisme*. La notion d'*obscurantisme*, faisant référence aux valeurs cognitives et sociales, implique l'acte

de cultiver de quelque chose de mauvais. De ce fait, la conceptualisation de la TERRE en termes de *mère-nourrice* cesse de fonctionner dans le contexte positif, et, à cause d'un renversement de valeurs, créant un effet manipulateur très significatif, commence à désigner *le ferment d'un des maux sociaux* tel que *l'obscurantisme*. La TERRE fait donc pousser non plus de bonnes, mais de mauvaises graines, elle ne sert plus l'homme, car elle devient son ennemi.

L'image négative d'une *terre-traîtresse*, fondée sur la manipulation des affects positifs tournant en affects négatifs, est nettement repérable dans l'extrait (66). La métaphore structurale de *semer et pousser dans le sol*, corrélée avec la métaphore ontologique dans la proposition *la graine (de casseurs) se sème*, permet de sous-entendre que la TERRE joue le rôle de *donatrice de la vie*, car la *graine* ne peut pousser que dans le sol. Ce sous-entendu positif, lié à l'image d'une *TERRE-nourrice*, gagne pourtant en valorisation négative à cause de la qualification attribuée à la *graine* : c'est *une graine de casseurs*, donc le début ou le noyau de quelque chose de mauvais, condamné par les normes sociales. La TERRE génère ainsi le mal social (le terme de *casseurs* appartient aux valeurs sociales) et est à l'origine de l'effet perlocutoire de peur.

3.1.1.2. Les métaphores de la LUTTE

La conceptualisation du CONFLIT ainsi que celle des PARTICIPANTS au CONFLIT peuvent être aussi réalisées à l'aide de la métaphore structurale de la LUTTE.

Il faut à ce point rappeler que si, dans le cas de la naturalisation du réel, le CONFLIT entre les PARTICIPANTS était présenté comme *une sorte de confrontation entre l'homme et la nature*, il est vu, dans le cas de la métaphore militaire, comme *une confrontation entre les hommes eux-mêmes*.

La métaphore de la LUTTE est aussi nettement observable dans les articles analysés. Selon l'opinion de Lech ZIELIŃSKI (2000 : 245), la métaphorisation militaire s'avère très fréquente dans le discours de presse d'aujourd'hui et tend même à être surexploitée. La métaphore de la LUTTE s'assimile souvent au concept de MOUVEMENT qui, à son tour, permet de dynamiser le discours en le rendant plus vif et plus direct, selon l'estimation de Walery PISAREK (2002 : 177—178).

Comme la métaphore de la LUTTE est étroitement liée au concept de GUERRE, les valeurs dominantes dans cette conceptualisation sont de nature morale. Un tel type de valorisation, précise Jadwiga PUZYNINA (2004 : 181), porte sur la distinction entre le bien et le mal, ces valeurs servent donc à décrire et à indiquer l'attitude à l'égard d'autrui. La LUTTE ou la GUERRE,

fonctionnant ainsi comme des valeurs instrumentales, abusent du code moral de l'homme : le mal ou l'injustice sont les éléments de base de toute offensive militaire, car, en attaquant un pays, l'homme ne respecte plus le bien des autres, soit leur droit à la vie en temps de paix, mais il se laisse emporter par ses propres ambitions : comme le signale PUZYNIŃA (2004 : 182), il ne veut pas non plus veiller à ce que les relations sociopolitiques entre gens et nations soient correctes. C'est pourquoi nous avons choisi de classer les métaphores de la LUTTE dans le groupe des métaphores qui s'appuient sur les valeurs morales.

Passons à présent aux quatre exemples ci-dessous dans lesquels la notion de CONFLIT est conceptualisée au moyen des métaphores militaires :

- (67) *Le ton monte, les tanks restent. La guerre éclair menée par les Russes en Géorgie fait place à une guerre de déclarations plus ou moins définitive [...]* (texte n° 48)
- (68) *Deux droits fondamentaux semblent s'opposer dans cette bataille qui prend des proportions inimaginables et semble s'inscrire dans ce que Samuel P. Huntington a qualifié de « choc des civilisations ».* (texte n° 10)
- (69) *[...] en cette nouvelle guerre que l'on pourrait appeler froide si l'Histoire ne nous avait appris qu'elles ne le sont jamais.* (texte n° 55)
- (70) *Dans le Caucase, ce n'est pas la guerre froide qui est de retour. [...] Mais une page nouvelle de l'Histoire se confirme.* (texte n° 58)

Toutes les métaphores structurales des extraits cités servent à représenter le concept de CONFLIT en termes de GUERRE, il est donc question de la conceptualisation d'une LUTTE militaire entre les hommes : *une guerre (de déclarations), la guerre éclair, une bataille, la guerre froide, (cette nouvelle) guerre.*

Notons que, comme le prouvent les syntagmes énumérés, la présentation du CONFLIT au moyen de la métaphore de la LUTTE subit une gradation d'intensité, car l'émetteur parle d'abord d'une *guerre de déclarations* dans (67) qui ne constitue encore pas en elle-même une LUTTE *stricto sensu*. Nous savons cependant bien que cette *guerre de déclarations* telle *une guerre éclair* peut dégénérer en vrai et long CONFLIT militaire, en commençant d'abord par *une bataille*, dans (68), avant de changer en GUERRE permanente.

La guerre des déclarations correspond, dans la conceptualisation adoptée par l'éditorialiste, à *une escalade verbale* entre les parties adverses, donc à *une dispute* ou à *une agression orale* ressemblant à un champ de bataille où chacun veut défendre ses arguments et gagner le plus vite la position du rival (cf. LA DISCUSSION C'EST LA GUERRE, cité par LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 14–15 ; KRZESZOWSKI, 1998 : 80 ; TABAKOWSKA, red., 2001 : 64). *Une guerre de déclarations* renvoie alors à un CONFLIT sans affrontement militaire, mais loin d'être négligé, ce qui souligne l'emploi du terme de GUERRE pour nommer le

CONFLIT en question. En utilisant la métaphore *une guerre de déclarations*, l'auteur veut avant tout susciter des émotions déterminées et alerter son public sur la gravité du problème abordé (effet perlocutoire de peur et d'inquiétude).

Remarquons encore que la présentation du concept de GUERRE en termes de *phénomène à plusieurs étapes* telles que *phase de déclarations, phase de batailles*, fait directement penser au classement mérologique fondé sur la relation entre *l'activité et son / ses étapes*, distingué pendant l'examen des structures ontologiques de la représentation discursive (cf. paragraphe 2.4.1.2.4).

La même allusion à *un événement et ses parties / étapes* peut être observée dans les exemples (69) et (70), où la métaphore structurale de la LUTTE s'appuie sur l'allusion à l'un des épisodes de l'histoire contemporaine — la guerre froide. Étant donné la durée de cette période historique et les conséquences qu'elle a entraînées, les connotations et sous-entendus évoqués par les journalistes ne peuvent être émotionnellement neutres, car ils sont dus à l'utilisation des *mots à orientation émotionnelle négative* (PLANTIN, 2011 : 289). Même si l'auteur du texte semble réservé dans ses opinions sur la guerre froide : *en cette nouvelle guerre que l'on pourrait appeler froide si l'Histoire ne nous avait appris qu'elles ne le sont jamais* et bien qu'il emploie la négation dans la métaphore *Dans le Caucase, ce n'est pas la guerre froide*, il cherche à donner à entendre qu'il existe une analogie entre la guerre caucasienne et la guerre froide, en renvoyant son récepteur à des associations précises, liées à la course aux armements entre l'URSS et les États-Unis. Nous pouvons ainsi admettre que ce qui compte le plus dans les sous-entendus évoqués par l'émetteur, ce n'est pas tant — comme le note Mariusz RUTKOWSKI (2007 : 157–158) — la valeur référentielle du nom métaphorisé, mais plutôt un groupe d'opinions et de convictions concernant tout le phénomène décrit. Cette évocation d'images concrètes témoigne de l'expressivité de la métaphorisation et aide à imposer au récepteur l'opinion du journaliste.

Passons maintenant aux extraits suivants où les éditorialistes se servent de la métaphore militaire afin de conceptualiser les actes de PARTICIPANTS qui contribuent au déclenchement ou à l'aggravation du CONFLIT déjà entamé :

- (71) *Solidarité de façade, acte délibéré de provocation ou **stratégie de guerre** à l'encontre de la communauté islamique [...]* (texte n° 8)
- (72) *Difficile de ne pas **choisir un camp** en affirmant que, comme souvent, la juste voie doit se trouver au milieu. En radicalisant le débat, en prêchant la haine plutôt que la tolérance, une partie des islamistes oblige à **prendre clairement position**.* (texte n° 9)
- (73) *[...] dans les rangs des extrémistes islamiques **on appelle à en découdre avec ces occidentaux hérétiques** qui ne respectent pas le sacré.* (texte n° 4)

Les actes des PARTICIPANTS, à l'instar des préparatifs militaires exprimés dans l'extrait (67), sont d'abord présentés comme des étapes préliminaires du CONFLIT, donc celles qui l'apprêtent et qui mènent à son déclenchement. Les actions entreprises par les deux parties adverses ressemblent ainsi à la situation de deux pays hostiles envisageant des actes militaires.

En conséquence, comme une phase préparatoire de l'offensive guerrière, nous pouvons distinguer des tactiques délibérément conçues formant *des stratégies de guerre* dans (71). Ensuite, comme le montre l'exemple (72), après les étapes préparatoires, les PARTICIPANTS se mettent à *définir leur position* vis-à-vis de l'adversaire, *en choisissant un camp*. Un certain temps plus tard des appels à la violence apparaissent : *on appelle à en découdre avec ces occidentaux hérétiques* dans (73). Soulignons qu'une telle image de la GUERRE, où celle-ci est de nouveau morcelée en *étapes et parties* correspond de nouveau au rapport mérologique entre *l'activité et son / ses étapes*, décrit par Morton E. WINSTON, Roger CHAFFIN et Douglas HERRMANN (1987).

La première phase des actes des PARTICIPANTS au CONFLIT, introduite à l'aide de la métaphore de la LUTTE, fait penser à *une stratégie de guerre approchante* où les rôles d'agents et leurs actions sont exprimés par les prédications propres à la conceptualisation de la LUTTE : les étapes précédant et préparant la démarche militaire constituent une activité défavorable à autrui, car cette activité est traitée comme une sorte de complot tramé par l'antagoniste. Ce dernier, considéré dès lors comme un *ennemi guerrier*, entraîne une nouvelle valorisation liée à son comportement. Il s'agit ici *du transfert métonymique sur la personne de l'évaluation portée sur l'acte* (PLANTIN, 2011 : 287), parce qu'on indique l'agent humain qui est la source des événements dont l'évocation a pour but de faire peur au lecteur. C'est pour cette raison que l'émetteur produit un effet perlocutoire de peur tout en y superposant l'exaspération à l'égard de celui qui en est responsable (hétéro-attribution de l'émotion). Ainsi est construit le rapport *homme vs homme*, s'opposant à la relation entre *l'homme et la nature*, relative à l'archimétaphore basée sur la naturalisation du réel.

Une telle présentation de l'objet de critique, en termes d'*ennemi préparant une bataille*, favorise la généralisation et la simplification du réel se manifestant à travers une description sommaire et stéréotypée des actes de l'antagoniste et de lui-même, ce qui mène directement à la manipulation de l'opinion du récepteur.

Voyons maintenant, comment, après avoir présenté les étapes préliminaires de la LUTTE, les journalistes conceptualisent les démarches des PARTICIPANTS, vues comme *une guerre en plein développement* :

(74) *Nicolas Sarkozy, lui, s'annonce en banlieue, commandant en chef sur le front des cités. La guerre des banlieues, mère des batailles du sarkozysme ?* (texte n° 21)

- (75) *Pour mieux le [problème des émeutes] combattre, les gouvernants des pays les plus exposés devraient s'entendre sur une nouvelle stratégie de communication commune. Sortir l'animal à l'air libre.* (texte n° 26)
- (76) *Jacques Chirac et Dominique de Villepin endossent, les 6 et 7 novembre, la contre-offensive avec l'annonce d'un « couvre-feu ». Timing parfait. Le lendemain, le nombre des voitures incendiées baisse [...]* (texte n° 23)

Dans le but de décrire les actes des PARTICIPANTS à l'aide des prédictions typiques pour les campagnes militaires, les éditorialistes recourent à des expressions du type : *batailles, guerre, combattre, contre-offensive, couvre-feu, commander en chef sur le front* qui permettent de présenter la LUTTE entre les PARTICIPANTS — que ce soit une LUTTE religieuse, sociale, économique ou politique — comme *un champ de bataille*.

La conceptualisation métaphorique de la deuxième étape des actes des PARTICIPANTS renvoie aux démarches militaires déjà entamées. Le concept de GUERRE / LUTTE est décomposé en ses unités constitutives, soit en *parties ou étapes*. Nous pouvons ainsi retrouver, dans les actes des PARTICIPANTS, de tels éléments-étapes que : le fait de *commander en chef sur le front des cités, les batailles, l'annonce d'un « couvre-feu »*.

Il faut aussi souligner que toutes les étapes guerrières que les journalistes évoquent se caractérisent par un grand dynamisme, propre aux actes des PARTICIPANTS. Une telle présentation, impliquant une activité mouvementée des parties engagées, sert à influencer le récepteur afin de lui donner à entendre que le danger est imminent (effet perlocutoire de peur). L'émetteur veut impressionner ses lecteurs par l'image métaphorique d'une *guerre permanente* se déroulant à peu près à côté d'eux. Ainsi, on propose au récepteur un groupe de connotations et sous-entendus culturels, associés à l'appréhension du concept de GUERRE / LUTTE comme *violence, danger, batailles, effusion de sang, victimes*.

Notons encore que cette référence aux sous-entendus et connotations liés avec le concept de GUERRE permet de consolider la conceptualisation adoptée par les journalistes : si les actes des PARTICIPANTS ressemblent à une offensive militaire, il en résulte que ces démarches doivent être comprises en termes d'un *processus répétitif et durable*. Les sous-entendus évoquant l'image de la GUERRE ont donc pour objectif de montrer au lecteur que les actes des PARTICIPANTS gagnent en dynamisme et en acharnement, ce qui laisse encore à supposer que le CONFLIT ne finira pas trop vite et qui renforce par là l'effet perlocutoire de peur.

Il faut aussi signaler que la conceptualisation au moyen des métaphores de la LUTTE est principalement réalisée à l'aide des opérations sur les syntagmes verbaux et nominaux. L'accumulation ou la répétition de ces groupes lexicaux a pour objectif, en premier lieu, de maintenir, en second lieu, d'aug-

menter l'impression de la catastrophe et du danger approchants, déjà créée par les procédures de naturalisation et de simplification du réel.

De ce fait, le modèle cognitif idéalisé (ICM), contenant le composant de DANGER de type propositionnel (JÄKEL, 2003 : 157) et distingué lors de notre analyse des archimétaphores naturelles, se relie également au concept de GUERRE / LUTTE.

Nous pouvons donc constater que le composant de DANGER, présent d'abord dans l'affrontement *homme—nature*, réapparaît dans le cadre de la métaphorisation de la LUTTE pour réaliser la même intention communicationnelle de l'émetteur : l'évocation du concept de DANGER entraîne de forts effets perlocutoires, persuasifs et manipulateurs, qui par la gestion de la peur, génèrent, dans l'esprit du récepteur, une sensation d'emprisonnement, causée par l'ubiquité de l'hostilité.

3.1.1.3. Les métaphores du MOUVEMENT

Le discours appuyé sur la métaphore de la LUTTE ainsi que sur la naturalisation du réel est encore complété par les métaphores du MOUVEMENT dont les exemples abondent dans les articles examinés.

Nous postulons de considérer la métaphore du MOUVEMENT comme un exemple de *métaphore d'orientation*, car l'idée de déplacement s'inscrit dans le concept d'orientation spatiale. Nous empruntons la définition de *la métaphore d'orientation* à la théorie de George LAKOFF et Mark JOHNSON (1985 : 24—31). Nous voulons en plus ajouter que les métaphores du MOUVEMENT constituent l'un des types de métaphores spatiales tandis que celles-ci ne doivent pas toujours correspondre à un mouvement quelconque comme le prouvent les expressions suivantes : *être au sommet de la gloire, avoir l'avantage sur, avoir un grade supérieur*, etc.

Les orientations spatiales, indiquées par les chercheurs américains ainsi que par Tomasz KRZESZOWSKI (1994 ; 1997 ; 1998 ; 1999), découlent de nos propres expériences physiques, c'est-à-dire de plusieurs interactions directes entre notre corps et tout ce qui nous entoure, où par le terme d'*interaction*, nous allons comprendre la façon dont notre corps se déplace dans l'espace. Nous pouvons ainsi dire que les métaphores d'orientation de même que celles du MOUVEMENT, à l'exemple des archimétaphores naturelles et des métaphores de la LUTTE, tirent leurs origines des expériences les plus élémentaires de l'homme, ce qui souligne d'ailleurs leur caractère anthropocentrique. Ce caractère des métaphores du MOUVEMENT est bien perceptible dans la description d'objets abstraits en termes de *personnes ou êtres*

animés qui bougent vers telle ou telle direction. Ceci entraînera donc — comme le signalent George LAKOFF et Mark JOHNSON (1985 : 42—43), Olaf JÄKEL (2003 : 154—155) et Anne-Marie LOFFLER-LAURIAN (1994 : 73—74) — des procédés de *personnification* ou d'*anthropomorphisation* opérant sur les entités abstraites, où ces dernières « se déplacent » comme si elles étaient des hommes ou des animaux. La personnification ou l'anthropomorphisation permettent alors de lier les métaphores d'orientation et celles du MOUVEMENT à la métaphorisation ontologique.

Il faut aussi ajouter que, dans les métaphores du MOUVEMENT, nous n'avons pas distingué de groupes de valeurs dominants auxquels ces métaphores se rapportent, ce qui les différencie des archimétaphores naturelles ou des métaphores structurales de la LUTTE, celles-ci renvoyant principalement aux valeurs vitales et morales et sociales.

Passons maintenant à l'analyse. Nous allons d'abord examiner les trois extraits suivants où les journalistes conceptualisent la notion de CONFLIT en termes de MOUVEMENT s'opérant dans des directions déterminées :

- (77) *Aujourd'hui, alors qu'il n'y a plus de « bloc » de l'Est ni même d'opposition idéologique, on voit mal comment cette **escalade verbale** — la plus grave, certes, depuis l'effondrement de l'Union soviétique [...] (texte n° 48)*
- (78) *Y aurait-il un « **choc des civilisations** » ? Si tel était le cas, nous serions confrontés à deux mondes non seulement opposés entre eux, mais partageant en leur sein un ensemble de valeurs de manière uniforme. (texte n° 4)*
- (79) *Mais cette expérience de la guerre en Géorgie, et ce qu'elle **a charrié** avec elle comme événements, a démontré au moins que la Russie était et reste une grande puissance. (texte n° 49)*

Dans tous les exemples cités, la notion de CONFLIT est représentée par celle de MOUVEMENT. Le concept de MOUVEMENT est ensuite assigné à un ou plusieurs objets qui se déplacent eux-mêmes. Ce déplacement est exprimé par les syntagmes nominaux *cette escalade verbale*, un « *choc des civilisations* » ainsi que par le verbe *charrier*. Une telle conceptualisation, où le CONFLIT correspond à une entité changeante et en mouvement, a pour objectif de présenter la nature du CONFLIT en termes d'*objet dynamique et active*.

Le terme d'*escalade* de l'exemple (77) fait penser à l'une des orientations distinguées par les cognitivistes (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 24—25 ; KRZESZOWSKI, 1994 : 43—44 ; 1998 : 82—83 ; JÄKEL, 2003 : 248 ; KARDELA, 2006 : 210), à savoir à l'*orientation montante* qui fait partie d'un schéma plus général représentant l'opposition entre LE HAUT ET LE BAS. Par analogie métaphorique, le sens du terme d'*escalade*, défini comme « un mouvement vers le haut afin d'atteindre un sommet ou bien en tant qu'action de monter, de grimper le long de quelque chose va désigner une augmentation progressive, comme

par paliers successifs, des moyens utilisés dans un conflit, une compétition, ou une action donnée »⁷.

L'escalade verbale, décrite comme un *MOUVEMENT vertical et dirigé vers le haut*, permet de générer une image figurée d'un CONFLIT verbal, revêtant ainsi la forme d'un débat ou d'une discussion, qui deviennent de plus en plus vifs, qui croissent successivement jusqu'à atteindre leur apogée. C'est donc la conceptualisation d'un objet effectuant l'action de monter, de se déplacer toujours vers LE HAUT, jusqu'à son point culminant. Ainsi, la présentation du CONFLIT, vu comme *un débat* ou bien *des paroles qui s'accumulent*, gagne en expressivité, ce qui permet de réaliser la visée persuasive du texte, car l'évocation d'*une escalade verbale qui gagne en intensité*, nous renvoie à une entité difficile à maîtriser ou à contrôler. Une telle présentation métaphorique donne lieu à des sous-entendus basés sur la valorisation vitale : l'idée d'un objet qui devient de plus en plus violent dans son activité fait penser aux forces incontrôlables des quatre éléments naturels de même qu'au procédé de simplification du réel (effet perlocutoire de peur où, s'il y a un manque de contrôle, la peur peut dégénérer en anxiété, comp. PLANTIN, 2011 : 293).

Dans l'extrait (78), à la différence de l'exemple précédent, nous pouvons repérer deux objets qui « effectuent » des MOUVEMENTS donnés. De ce fait, l'expression *un choc des civilisations*, permet de référer à deux religions-objets, c'est-à-dire à l'islam et à la chrétienté qui « se déplacent » dans des directions différentes, en se heurtant mutuellement. Ainsi, le concept de MOUVEMENT, exprimé par le syntagme de *choc des civilisations*, se relie aux orientations spatiales proposées par les cognitivistes (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 28–31 ; KRZESZOWSKI, 1994 : 43–36 ; JÄKEL, 2003 : 244–260) : L'ARRIÈRE ET L'AVANT, LE HAUT ET LE BAS, LA GAUCHE ET LA DROITE, puisqu'il est question d'« un affrontement plus ou moins violent de personnes ou de choses, l'accent étant mis sur la phase terminale de l'action »⁸. *Un choc* peut se donc exercer dans chacune des directions énumérées pourvu qu'il y ait un heurt plus ou moins violent des objets en mouvement.

La rapidité et la violence caractérisant le MOUVEMENT effectué par les objets permettent de décrire la nature du CONFLIT civilisationnel et religieux en termes d'*affrontement fort, susceptible parfois même de détériorer partiellement ou totalement les objets qui se heurtent*. Si alors le CONFLIT entre les musulmans et les chrétiens correspond au *choc des civilisations*, son caractère est particulièrement grave, parce qu'il est porteur de l'idée d'un MOUVEMENT dont les conséquences seront dangereuses pour les parties confrontées, ce qui donne lieu aux effets persuasifs, associés à la valorisation

⁷ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?207;s=2523488670;r=6;nat=;sol=0> (consulté le 23 juillet 2012).

⁸ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?354;s=2523488670;r=11;nat=;sol=1> (consulté le 24 juillet 2012).

négative du concept de *choc*, car les conséquences crues désagréables et négatives de ce mouvement sont orientées vers l'inquiétude et la peur (cf. PLANTIN, 2011 : 290). Ces émotions négatives sont strictement unies aussi bien au concept de *danger* qu'à la valorisation vitale et morale : elle est vitale en ce sens qu'on peut associer *un choc de civilisations* par exemple à un accident de trafic durant lequel les parties impliquées peuvent perdre la vie ; elle est morale si l'on considère le choc civilisationnel comme *un sentiment de haine réciproque entre les musulmans et les chrétiens*.

Dans l'extrait (79), l'émetteur fait référence à une seule direction dans laquelle le MOUVEMENT s'exerce : c'est une orientation d'ARRIÈRE VERS L'AVANT (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 24—25 ; KRZESZOWSKI, 1994 : 44—45 ; 1998 : 84 ; JÄKEL, 2003 : 244—248), liée au lexème de *charrier*. Vu le contexte d'emploi de la métaphore en question, *charrier* désigne *un mouvement de transporter, d'emporter quelque chose avec soi comme p.ex. l'eau qui entraîne des glaces*⁹. Le CONFLIT, correspondant à la guerre géorgienne, est donc compris ici comme une force se déplaçant de l'ARRIÈRE VERS L'AVANT, qui entraîne avec elle un autre objet exprimé par le terme d'*événements*. Le MOUVEMENT, impliqué dans la métaphore d'orientation de *charrier*, permet alors de donner à entendre qu'il enferme en soi une force qui fait bouger un autre objet, à l'image de l'eau qui emporte divers éléments physiques. La métaphore de *charrier* comporte ainsi deux objets effectuant un mouvement, où le premier d'eux, correspondant à la guerre en Géorgie, se déplace lui-même et c'est grâce à ce déplacement « autonome » qu'il contribue au mouvement, soit au déplacement de l'autre objet qui renvoie aux conséquences de la guerre géorgienne, appelées par le journaliste *événements*. Une telle présentation du MOUVEMENT vu comme *un objet déplaçant et déplacé* permet de suggérer et d'accentuer l'interdépendance de ces deux objets ainsi que les répercussions de leur MOUVEMENT réciproque.

Passons maintenant aux exemples, où les métaphores du MOUVEMENT servent à conceptualiser les actes des PARTICIPANTS au CONFLIT. Ces actes contribuent soit au déclenchement du CONFLIT, soit à son développement ou bien à son aggravation. Soulignons aussi que les métaphores spatiales qui expriment les actes des PARTICIPANTS — comme les métaphores représentant le concept de CONFLIT — peuvent être présentées comme *un objet qui se déplace* ou comme *un objet qui est déplacé par un autre objet*.

Nous commençons notre analyse par les extraits ci-dessous, où la conceptualisation des actes des PARTICIPANTS est présentée en termes d'*objet qui se déplace* :

⁹ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visuel.exe?207;s=2523488670;r=6;nat=;sol=0> (consulté le 23 juillet 2012).

- (80) *Alors que la violence monte*, Nicolas Sarkozy joue la carte du complot, le 3 novembre : « Ce à quoi nous avons assisté [...] n'avait rien de spontané ». (texte n° 23)
- (81) *Le ton monte*, les tanks restent [...] (texte n° 48)
- (82) *Aujourd'hui, l'Europe se dresse* pour défendre les valeurs de la démocratie, dont la liberté de la presse est un des piliers. Tandis que les pays arabes, eux, font rempart contre l'offense faite à l'islam. (texte n° 11)

Les métaphores du MOUVEMENT des exemples cités réalisent *une orientation montante* (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 24–25 ; KRZESZOWSKI, 1994 : 43–44 ; 1998 : 82–83 ; JÄKEL, 2003 : 248 ; KARDELA, 2006 : 210).

Dans le cas du verbe *monter* — *la violence monte*, *le ton monte* — nous avons affaire au schéma LE HAUT ET LE BAS, car le mouvement exercé par un corps qui *monte* d'un lieu déterminé à un autre est orienté verticalement, vers LE HAUT.

L'anthropomorphisation de *la violence* et du *ton* qui *montent* a donc permis d'attribuer à ces deux objets abstraits des caractéristiques propres aux êtres animés telles que la possibilité de « se déplacer dans un mouvement ascendant, de s'élever dans un espace sans limites précises »¹⁰. La métaphorisation spatiale s'unit ainsi à celle de nature ontologique.

Le fait de *monter* permet en outre de qualifier les actes des PARTICIPANTS d'un mouvement *dynamique et progressif*. En conséquence, il est possible de sous-entendre que les démarches entreprises par les agents gagnent en rapidité, tel, par exemple, un oiseau qui s'élève vers le ciel de façon vite et dynamique.

La métaphore spatiale du MOUVEMENT, réalisée par le syntagme *L'Europe se dresse*, dans l'extrait (82), implique aussi l'orientation ascendante. Comme il s'agit de *l'Europe qui se dresse pour s'opposer à l'indignation des musulmans et pour défendre les valeurs démocratiques*, nous sommes dans le domaine des sentiments personnifiés, assignés aux habitants des pays démocratiques européens (métonymie). L'action de *se dresser contre ce que l'on n'accepte pas*, se référant aux valeurs sociales telles que *la solidarité, le respect des libertés, dont la liberté d'expression* permet de sous-entendre que les valeurs de la démocratie sont essentielles au maintien de l'identité du peuple occidental si toute l'Europe se dresse pour les défendre.

La valorisation morale, exprimée par le terme de *violence* et les valeurs sociales auxquelles renvoient les termes de *valeurs de la démocratie* et de *liberté de la presse*, se joint aux effets persuasifs, issus de la valorisation vitale et psychologique. La présentation des actes des PARTICIPANTS en termes

¹⁰ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visuel.exe?354;s=2523488670;r=11;nat=;sol=1> (consulté le 24 juillet 2012).

de *démarches qui montent donc qui s'intensifient*, permet de sous-entendre que ces démarches s'apparentent aux forces géophysiques des quatre éléments : ceux-ci, avant de détériorer ou de détruire l'homme et/ou ses biens matériels, deviennent de plus en plus violents pour atteindre finalement le stade de développement le plus destructeur. S'il y a donc un ennemi, ou agent incarnant des contre-valeurs (*la rage des musulmans*), l'homme, soumis à l'effet perlocutoire de peur édifée sur ces contre-valeurs, veut protéger ce qu'il croit important alors il *se dresse* contre le danger approchant pour l'affronter. C'est l'une des voies pour éliminer la menace : comme l'explique PLANTIN (2011 : 293) : « l'action possible pour sortir de la peur consiste à éliminer le danger, soit en se mettant à l'abri de ses effets, soit en éliminant la menace ».

Examinons à présent les extraits qui suivent, où les actes des PARTICIPANTS sont décrits en termes d'*objet déplacé par un autre objet* :

- (83) *La tentation est grande, bien entendu, de s'en tenir à nos principes démocratiques qui placent la liberté d'expression au-dessus de tout. Inadmissibles sont donc les graves menaces proférées ces derniers jours par des fanatiques religieux contre des ressortissants danois ou des journalistes occidentaux.* (texte n° 20)
- (84) *Décidé à braver les intimidations russes, encouragé par les États-Unis à pousser son pays sur la voie d'une adhésion à l'Otan, le président Mikhaïl Saakachvili compte sur l'aide des pays occidentaux.* (texte n° 51)
- (85) *Les violences qui ont secoué la France le mois dernier ont révélé les limites de la politique menée par le ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, et au-delà par l'ensemble du gouvernement.* (texte n° 37)

Dans l'extrait (83), la métaphore du MOUVEMENT est corrélée à la personnification de *nos principes démocratiques*. Ceux-ci, comme l'estime l'éditorialiste, sont donc capables de *placer la liberté d'expression au-dessus de tout*. L'idée de *placer quelque chose au-dessus tout* correspond à l'orientation montante dont parlent George LAKOFF, Mark JOHNSON (1985 : 24–25), Tomasz KRZESZOWSKI (1994 : 43–44 ; 1998 : 82), Olaf JÄKEL (2003 : 248) et Henryk KARDELA (2006 : 210). Si l'on *place quelque chose au-dessus de tout*, on veut situer cet objet le plus HAUT possible, ce qui veut dire qu'il a une très grande valeur pour nous. *Les principes démocratiques*, jouant le rôle d'agent, déplacent donc un autre objet (patient), soit *la liberté d'expression*, et c'est sous l'effet de l'action produite par l'agent que le patient exerce un mouvement vertical, dirigé vers LE HAUT : il s'oriente vers LE HAUT, il est *au-dessus de* quelque chose. La métaphore de *placer la liberté d'expression au-dessus de tout* permet ainsi de mettre en relief la valorisation sociale associée à l'un des fondements sociaux de la civilisation occidentale, correspondant à la liberté d'expression. Celle-ci est ainsi glorifiée

est considérée comme une vertu, une norme supérieure (comp. la métaphore LA VERTU EST EN HAUT ; LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 27). Comme le prouvent les cognitivistes (LAKOFF, JOHNSON, 1985 : 24—25 ; KRZESZOWSKI, 1994 : 43—44 ; 1998 : 82 ; JÄKEL, 2003 : 248 et KARDELA, 2006 : 210), la valorisation correspondant à l'orientation montante est positive. L'introduction de l'opposition HAUT—BAS sert alors à montrer que les actions de la partie adverse sont uniquement destinées à détruire l'équilibre dans l'entourage du protagoniste. C'est ainsi que l'orientation HAUT ET BAS s'unit à l'un des schémas préconceptuels à base axiologique, distingué par KRZESZOWSKI (1994 : 47) et JÄKEL (2003 : 312). Il est question du schéma d'ÉQUILIBRE qui est valorisé positivement, contrairement au schéma de DÉSÉQUILIBRE, valorisé négativement. Si l'on admet, d'après Krzeszowski et Jäkel, que tous les éléments métaphoriques en déséquilibre tendent à récupérer leur équilibre et que tous les éléments en équilibre sont exposés à le perdre, on peut remarquer que *toutes les démarches de l'antagoniste, qui font tomber l'objet sur lequel s'effectue l'action de rabaisser, sont automatiquement valorisées négativement, car elles mènent au DÉSÉQUILIBRE, donc à un état dont la valorisation est négative*. Nous voyons alors que cette allusion au schéma d'ÉQUILIBRE ainsi qu'à celui de HAUT ET BAS fait naître des effets manipulatoires, opérant sur les sous-entendus à orientation axiologique négative qui renvoient aux actes de l'adversaire.

Dans l'extrait (84), les métaphores du MOUVEMENT et d'orientation se basent sur le déplacement de l'objet vers L'AVANT : *pousser son pays sur la voie d'une adhésion à l'Otan*.

L'agent qui *pousse* le patient vers L'AVANT effectue ce mouvement sur un chemin ou bien sur une piste, *une voie* données. Ainsi, le président géorgien (agent) *pousse son pays* (patient) *sur la voie d'une adhésion à l'Otan*. Le MOUVEMENT horizontal de *pousser un objet en avant vers une direction définie* est ici transféré au domaine politico-social : *les Géorgiens* figurent à la place de *l'objet déplacé*, orienté vers une « progression » importante sur le plan économique-politique, car l'acte de *pousser* sert à représenter un déplacement vers L'AVANT, donc celui qui est positivement valorisé.

Quant à l'extrait (85), la métaphore spatiale, reliée à celle du MOUVEMENT, est réalisée par le syntagme *les violences qui ont secoué la France*. Le déplacement exprimé par ce syntagme implique l'orientation aussi bien VERS L'AVANT ET L'ARRIÈRE que celle DE GAUCHE ET DE DROITE. Le mouvement de *secouer* contribue à *agiter, remuer vivement à plusieurs reprises*¹¹, ce qui peut s'effectuer sur le patient qui est secoué, dans chacune des deux directions indiquées.

¹¹ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?33;s=2523506010> (consulté le 25 juillet 2013).

À l'instar de l'exemple (85), l'action de *secouer*, en particulier si elle est forte, brusque et violente comme nous pouvons le noter dans notre extrait : *les violences qui ont secoué la France*, mène à ce que l'objet déplacé perde son ÉQUILIBRE pour se trouver ensuite dans un état défavorable (à valorisation négative), c'est-à-dire dans celui de DÉSÉQUILIBRE.

En se servant d'une telle présentation du MOUVEMENT, l'éditorialiste veut donner à entendre à ses lecteurs que la France est tellement agitée par des émeutes urbaines que son intégrité et équilibre sociaux risquent d'être gravement déstabilisés. Par conséquent, l'émetteur laisse sous-entendre que les violences en banlieue ressemblent à un MOUVEMENT entraînant une grave fracture sociale, alors instaurant un DÉSÉQUILIBRE au sein de la société. Une telle conceptualisation du problème favorise une valorisation unilatérale négative, associée au concept de *fracture*. Cette *fracture* est provoquée par l'action de *secouer* qui constitue, suivant la présentation du journaliste, un danger incontournable dans le domaine de la stabilité des valeurs sociopolitiques du pays français. L'évocation du concept de *danger*, donnant naissance à l'effet perlocutoire de peur, influence, bien entendu, la réception psychologique du message, car l'émetteur essaie de projeter sur le lecteur (hétéro-attribution) des émotions négatives telles que l'hostilité, l'intolérance envers l'agent responsable du DÉSÉQUILIBRE social (comp. PLANTIN, 2011 : 225).

3.1.2. Les marques axiologiques

La classe des *marques axiologiques* comporte des noms, des verbes, des adverbes et des adjectifs, donc, comme l'indique MICZKA (2002 : 50), des mots sémantiquement pleins qui permettent de qualifier positivement ou négativement l'objet décrit. *Les marques* constituent, à côté des métaphores, l'une des ressources sémantico-rhétoriques de valorisation, servant à réaliser l'intention persuasive du destinataire.

Rappelons que nous empruntons la notion de *marques axiologiques* à Jacques MOESCHLER (1985 : 57). En s'inspirant des travaux de Jean-Claude Anscombe et d'Oswald Ducrot ainsi que des conceptions des philosophes du langage (Austin, Searle, Grice) et d'Eddy Roulet, Moeschler définit *les marques axiologiques* comme une ressource argumentative permettant de tirer une conclusion positive ou négative de l'énoncé¹².

¹² PLANTIN (2011 : 130) propose le terme de *noms d'émotions et de leurs dérivés morpho-lexicaux* pour référer à ce que Moeschler entend par *marque axiologique*.

Les marques axiologiques peuvent être stables ou instables (variables). Les marques axiologiques variables dépendent du contexte dans lequel elles sont employées. Ainsi, nous pouvons distinguer des marques axiologiques absolues et contextuelles.

À notre avis, les marques axiologiques peuvent être aussi divisées en deux groupes :

- marques axiologiques évaluatives ou émotives (KERBRAT-ORECCHIONI, 1977 : 110 ; 1980 : 70-120 ; FUCHS, 1983 : 21—24, 28—30 ; TOKARSKI, 1991 : 45—46 ; GRZEGORCZYKOWA, 2001 : 55 ; PISAREK, 2002 : 72) — ce sont des marques dont la valorisation n'appartient pas à la signification principale (objective) du mot, mais elle est un élément ajouté, superposé à cette signification, par exemple : *nègre* au lieu de *noir*, *le journaliste* pour *le journaliste*. Grâce à l'apport émotionnel, ces marques axiologiques suggèrent au lecteur une attitude à adopter envers les faits décrits ;
- marques axiologiques basées sur la connotation (KERBRAT-ORECCHIONI, 1980 : 15—18, 105—110 ; TOKARSKI, 1991 : 45—46 ; 2006 ; PISAREK, 2002 : 78 ; PUZYNNINA, 2004 : 185 ; GRZEGORCZYKOWA, 2001 : 51) — elles sont définies comme des mots-stimuli parce qu'elles incitent des réactions dues à des associations concrètes liées aux référents de ces termes. Ainsi, des lexèmes comme *le soleil*, *l'arc-en-ciel*, *la patrie*, *la mère*, font songer à des images bien précises à travers les connotations et sous-entendus auxquels ces lexèmes renvoient. Bien entendu, ces lexèmes possèdent leur propre dénotation, stable et fixe, pourtant les connotations associées aux référents de ces termes sont tellement fortes qu'elles « éclipsent » souvent la dénotation.

Il est donc clair que nous entendons la connotation dans un sens large, tel que le voient Michel LE GUERN (1973), Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (1980) et Halina GRZMIL-TYLUTKI (2000). La connotation correspond ainsi, suivant l'acception que lui donne LE GUERN, à « l'ensemble des systèmes signifiants que l'on peut déceler dans un texte outre la dénotation » (1973 : 20). GRZMIL-TYLUTKI (2000 : 56) complète la définition du linguiste français, en ajoutant que la connotation est une combinaison de sens complémentaires et associatifs, dépendants de différentes conditions culturelles et sociales. La connotation devient par conséquent un phénomène aussi bien individuel que pragmatique, ne s'actualisant que dans des emplois concrets, où la valorisation est impliquée à l'aide des images évoquées.

Analysons à présent les exemples suivants du point de vue de la distribution et du fonctionnement des marques axiologiques utilisées. Dans les extraits ci-dessous, les marques axiologiques servent à qualifier et à décrire le concept de CONFLIT :

- (86) *Si cette affaire a pris une tournure planétaire dramatique, la censure exigée contre Voltaire vise une même victime : la liberté d'expression.* (texte n° 3)

- (87) *La crise, aiguë, brutale, violente, que connaît la France depuis deux semaines ne restera pas sans lendemain.* (texte n° 25)
- (88) *Plutôt que de chercher à désigner le responsable de la crise [...], il est plus utile de définir des principes sur lesquels fonder une solution politique à une situation à bien des égards inextricable.* (texte n° 42)

La manipulation des effets des termes valorisants, derrière laquelle se cache l'attitude de l'auteur, se manifeste dans les marques axiologiques émotives et/ou évaluatives, telles que : *cette affaire, la crise, la crise aiguë, brutale, violente, une victime, prendre une tournure planétaire dramatique.*

Remarquons que les substantifs comme *la crise, le conflit* ou *l'affaire* suggèrent une entité durable, fatigante et indésirable, ce qui a pour but de souligner que le CONFLIT à résoudre est une chose pénible pour toutes les parties y engagées. Cette valorisation statique est encore intensifiée d'abord par les épithètes *aiguë, brutale, violente*, dans (87), décrivant la nature de *la crise*, ensuite par des syntagmes comme *prendre une tournure planétaire dramatique* dans (86) et *une situation à bien des égards inextricable* dans l'extrait (88). Ces procédés créent un fort effet rhétorique et manipulateur : les journalistes veulent insister sur l'importance du problème ainsi que sur sa diffusion et sa complication, ce qu'ils soulignent dans le discours par l'emploi des adjectifs *aiguë, brutale, violente* et des expressions comme par exemple *une situation à bien des égards inextricable.*

Le syntagme utilisé par les journalistes *une tournure planétaire dramatique* a pour but de consolider l'image négative du CONFLIT, déjà générée par les marques axiologiques présentes dans la partie thématique des énoncés comme : *une situation à bien des égards inextricable, cette affaire, la crise et la crise, aiguë, brutale, violente.*

La valorisation et la volonté d'influencer l'attitude du lecteur face aux phénomènes décrits peuvent être nettement distinguées dans les lexèmes *dramatique* et *victime* qui à nouveau renvoient à l'étendue du problème de même qu'à sa gravité.

Quant aux marques axiologiques connotées, nous pouvons distinguer dans les extraits analysés l'adjectif *inextricable.*

Comme nous l'avons avant rappelé, les marques axiologiques connotées dépendent toujours du contexte discursif où elles apparaissent, car ces marques persuadent le récepteur à travers les images qu'elles génèrent, ces images étant appuyées sur plusieurs associations issues des expériences des communautés discursives et sociales concrètes. Les images (connotations et sous-entendus) auxquelles les marques connotées font penser jouent, dans l'interprétation du message, un rôle primordial, car ces marques sont axiologiquement neutres du point de vue de leur fonctionnement systémique. L'adjectif *inextricable*, dans (88), gagne en signe de valeur négative dans le

contexte où il est employé : *il est plus utile de définir des principes sur lesquels fonder une solution politique à une situation à bien des égards inextricable*. Ainsi, en combinant le mot *inextricable* avec la proposition *il est plus utile de définir des principes sur lesquels fonder une solution politique*, l'adjectif *inextricable* fonctionne au sens d'un problème indésirable et menaçant, ce sens étant caché dans la constatation qu'il faut proposer une solution à ce problème même si cela ne sera pas facile. Il en résulte que cette *situation inextricable* constitue une donnée factuelle très sérieuse que l'on ne peut pas négliger, il est donc nécessaire d'y remédier. Le sens de l'épithète *inextricable* désigne « un ensemble ou l'état de choses emmêlées, constitué d'éléments embrouillé avec d'autres éléments au point que l'on ne peut les dissocier et les démêler »¹³. En employant ce terme, l'émetteur peut sous-entendre que la situation dans le Caucase ressemble à un labyrinthe dont il faut sortir le plus vite possible, alors une telle association permet de renvoyer à *quelque chose d'indésirable, dont il faut se débarrasser*, car cette image suggérée est édifée sur l'effet perlocutoire de peur que l'homme, par ses prédispositions naturelles et psychologiques, veut éliminer (cf. PLANTIN, 2011 : 293).

Examinons à présent les exemples suivants, où les éditorialistes qualifient au moyen des marques axiologiques, les PARTICIPANTS au CONFLIT et leurs actes. Le premier des exemples a déjà été analysé selon le critère axiologique de métaphorisation (cf. paragraphe 3.1.1.1.2), mais nous voulons maintenant l'étudier du point de vue de la distribution des marques axiologiques, vu certains phénomènes lexicaux intéressants qui s'y manifestent :

- (56) Laisser ainsi **brocarder** le Prophète en **poseur de bombes**, quand on sait que toute représentation du Prophète et d'Allah est absolument interdite, c'est de **la provocation**, et le **modéré** Patron du Conseil français du culte musulman Dalil Boubakeur, **outré**, a dit publiquement : « Qui sème le vent récolte la tempête ». (texte n° 5)

Le syntagme *brocarder le Prophète*, dans l'extrait (56), comprenant une marque axiologique négative *brocarder*, permet d'évoquer aussi bien les valeurs religieuses que les valeurs sociales portant sur les actes des PARTICIPANTS engagés dans le CONFLIT civilisationnel. Ces actes sont ensuite évalués à l'aide de deux marques négatives : *poseur de bombes* et *la provocation*.

L'attribution de la marque axiologique positive *modéré* au *Patron du Conseil français du culte musulman Dalil Boubakeur* crée une sorte d'épithète-slogan que l'émetteur assigne à la personne qualifiée par cet adjectif. Une telle présentation de l'actant assume une double fonction : celle de référencement

¹³ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3526176975> (consulté le 26 juillet 2012).

et celle d'expressivité manipulatoire. La manipulation est la plus nettement visible dans l'emploi de la marque axiologique négative *outré* qui annule la valeur positive de la qualification incluse dans l'adjectif *modéré*. Ainsi, en adoptant la terminologie de PLANTIN (2011 : 146), nous pourrions dire que le lieu psychologique (objet de description à base d'émotions), *Le Patron du Conseil français du culte musulman*, Dalil Boubakeur est présenté à l'aide de deux termes d'émotions affichées (explicites) et hétéro-attribuées, correspondant aux deux formules suivantes : *Dalil Boubakeur est modéré* et *Dalil Boubakeur est outré*. C'est sera alors un exemple de valorisation dynamique, où le même objet de description est présenté soit à l'aide de valeurs différentes, soit au moyen de la gradation des valeurs.

Analysons encore les trois extraits suivants :

- (89) *Les remontrances de l'ancien ennemi américain ne trompent personne. Elles sont formelles.* (texte n° 50)
- (90) *Car il ne faut pas s'y tromper. Cette prétendue solidarité avec les journaux nordiques est lourde de menaces pour les peuples musulmans comme pour les peuples occidentaux.* (texte n° 8)
- (91) *Les violences urbaines et les émeutes ethniques de la Toussaint, ou plutôt du ramadan 2005, ont jusqu'ici fait l'objet de la part des autorités politiques et médiatiques d'un double traitement sémantique à base de «fermeté et de justice».* (texte n° 32)

La présentation des rapports américains et russes au moyen des marques axiologiques comme *les remontrances*, *l'ancien ennemi*, *tromper* ou *formelle* est bien visible dans l'exemple (89). La valorisation statique négative, exprimée par les marques *l'ancien ennemi* et *tromper*, sert à désigner les démarches du gouvernement russe.

Une longue période d'hostilité entre les dirigeants américains et russes est aussi exprimée à l'aide de la marque *les remontrances*, dont la valeur négative est affaiblie par la marque connotée *formelles* ainsi que par la négation de la marque *tromper* dans la proposition *ne pas tromper personne*. L'introduction de l'adjectif *formelles* permet de nuancer l'intensité du terme de *remontrances* : nous pouvons alors sous-entendre que *les remontrances russes contre les Américains* sont simplement *une sorte de tactique* ou bien *de jeu diplomatique*.

Si la marque *formelles* contribue à affaiblir le sens du terme de *remontrances*, la marque connotée *ancien*, attachée à *l'ennemi*, agit en sens inverse en renforçant la valeur du substantif. Il en résulte que le fait d'être *l'ancien ennemi de quelqu'un* est perçu comme *le fait d'être un adversaire acharné de cette personne*, ce qui met en relief un double contenu présupposé (MAINGUENEAU, 1990 : 83) : tout d'abord, on peut constater que l'hostilité entre les deux parties engagées existait et existe encore (présupposition existentielle) et que cette hostilité

durait assez longtemps (présupposition globale activée par l'adjectif *ancien*). Ces deux présuppositions donnent matière à l'effet perlocutoire de peur du à l'existence d'hostilités et de tensions durables qui constituent le contraire de ce qui est communément pris pour désirable : la paix et l'harmonie. Les présuppositions indiquées permettent par ailleurs de rendre valable des sous-entendus — que l'auteur veut activer en parlant de l'hostilité entre la Russie et les États-Unis — et qui sont appuyés sur le savoir encyclopédique du récepteur se référant à la période de la guerre froide.

Les deux derniers exemples, (90) et (91), se distinguent par une alternance de marques émotives et/ou évaluatives et de marques connotées, ces marques servant à manipuler l'opinion du récepteur en ne lui présentant qu'une image unilatérale des PARTICIPANTS et leurs actes.

L'emploi des marques négatives évaluatives telles que *s'y tromper*, *prétendue*, *les violences* et *les émeutes* relatives à la valorisation statique, contribue à créer un portrait défavorable de la personne ou de l'objet qualifiés de ces termes. L'intention du destinataire de maintenir et de consolider l'image négative des PARTICIPANTS devient encore plus visible à travers la mise en doute de la signification du terme de *solidarité* dans le syntagme *cette prétendue solidarité* de l'exemple (90) : sous l'effet de la marque négative *prétendue*, signifiant *quelque chose de douteux et de faux*, la signification du mot *solidarité* change définitivement, en désignant désormais une *solidarité de façade*, car l'emploi de la marque négative *prétendu* veut laisser entendre qu'il ne s'agit plus de la solidarité telle quelle, mais plutôt des décisions individuelles de chacune des rédactions des journaux européens qui ont choisi de republier les caricatures de Mahomet sous prétexte de solidarité avec le journal danois (il avait été le premier à diffuser les caricatures). Il est donc question d'une solidarité faussée, traitée comme un outil « pouvant justifier » la republication des dessins controversés par plusieurs journaux occidentaux, donc ce qui n'a rien à voir avec le sens originel du lexème même de *solidarité*.

Dans l'extrait (91), nous pouvons distinguer, outre les marques strictement négatives, comme *les violences*, *les émeutes* aussi des marques connotées, telles que *la fermeté* et *la justice*.

Les qualités désignées par les marques *la fermeté* et *la justice* gagnent en valeur positive dans le contexte politico-social où elles fonctionnent. D'une manière générale, on préfère les gouvernants résolus et fermes dans leurs décisions à ceux qui hésitent ou bien recourent à l'appareil répressif. Une politique fondée sur *la fermeté* et *la justice* garantit ainsi non seulement la stabilité des démarches politiques, mais aussi le respect des autres, associé au terme de *justice*. Nous obtenons en conséquence une image axiologique bipolaire des PARTICIPANTS, mise en place par l'opposition entre *actes répressifs effectués par une partie adverse* — désignés à l'aide des marques comme

les violences et les émeutes — et actes pacifiques effectués par une partie appréciée par le journaliste, ces actes étant inspirés par la fermeté et la justice. La simplification du réel, nettement observable dans cette division entre les actants « positifs » et « négatifs », a pour but de gagner l'adhésion du récepteur aux opinions unilatérales de l'émetteur. Cela s'opère par le biais de sous-entendus possibles à rétablir de la répartition du réel en NOUS et en EUX, soit *en ceux qui sont bons et ceux qui sont mauvais* (comp. PLANTIN, 2011 : 172—173, 221 ; WARCHALA, 2004 : 44—45).

3.1.3. Les métaopérateurs persuasifs

La définition des *métaopérateurs persuasifs*, traités comme des moyens conventionnels (systémiques) de la langue et destinés à réaliser l'intention persuasive de l'émetteur, a été élaborée par Aleksy AWDIEJEW (2004 : 72—79 ; 2007 : 142—152). *Les métaopérateurs persuasifs* s'inscrivent aussi dans la catégorie des ressources sémantico-rhétoriques de valorisation, car ils sont porteurs des valeurs de l'auteur et permettent de dévoiler l'attitude de ce dernier vis-à-vis du sujet présenté.

Rappelons que AWDIEJEW (cf. 2004 : 71—72) a groupé les métaopérateurs persuasifs dans les quatre classes thématiques suivantes (la traduction des noms de ces métaopérateurs — D.T-B.) : *les métaopérateurs bloquant la vérification du message, les métaopérateurs qui créent un effet d'observateur, les métaopérateurs changeant la hiérarchie informationnelle du message, c'est-à-dire les thématisations, les métaopérateurs servant à renforcer les fonctions pragmatiques.*

Le premier type de métaopérateurs persuasifs correspond à *des métaopérateurs bloquant la vérification du message* comme *vraiment, honnêtement parlant, comme l'indiquent des sources, vous pouvez me croire.*

Ensuite, nous pouvons citer *des métaopérateurs qui créent un effet d'observateur* et qui mettent en valeur l'engagement du récepteur comme s'il était témoin oculaire des faits relatés. Parmi les métaopérateurs en question, nous comptons des tournures du type : *imagine-toi que, comme tu vois, et soudainement.* Renata GRZEGORCZYKOWA (2004 : 166) a classé ce type de métaopérateurs parmi *les expressions perceptives*. D'autres chercheurs y perçoivent des procédures de désobjectivation (cf. HERMAN, JUFER, 2001 : 139—141).

La catégorie suivante correspond aux *métaopérateurs changeant la hiérarchie informationnelle du message*. L'emploi de ces métaopérateurs donne lieu aux thématisations qui, vu leur position et statut dans l'énoncé, situent les informations communiquées au-delà de toute vérification, en leur attribuant un caractère inattaquable, à savoir celui de vérités admises *a priori*.

La dernière classe distinguée par AWDIEJEW (2004 : 72–79 ; 2007 : 146–152) se réfère aux *métaopérateurs servant à renforcer les fonctions pragmatiques*, ce qui est visible lors de l'utilisation de telles expressions que *tu verras toi-même que, être (absolument, totalement) certain que, il n'y a pas de doute que, allez, parole d'honneur* (cf. aussi KERBRAT-ORECCHIONI, 2001).

Étudions à présent le fonctionnement des métaopérateurs indiqués. Nous allons commencer par les quatre extraits suivants contenant des métaopérateurs, qui, vu le contexte dans lequel ils apparaissent, servent à décrire le CONFLIT entre les PARTICIPANTS :

- (92) *Moscou soupçonne la Géorgie de vouloir reprendre par la force l'Ossétie du Sud et l'Abkhazie, [...] Tbilissi accuse de son côté Moscou de chercher à annexer l'Abkhazie et l'Ossétie du Sud, où la Russie a des intérêts économiques. **La défiance entre les belligérants** est totale, et aucun compromis n'a pu être trouvé jusqu'à présent.* (texte n° 43)
- (93) ***La crise économique** dans laquelle nous sommes entrés, **et probablement de manière durable**, peut y conduire [...]. Il faut beaucoup de légèreté, pour ne pas dire de cynisme, à entrer, à l'instar de certains médias, dans ces jeux à haut risque.* (texte n° 44)
- (94) *Et si c'est le cas, **on en doute fort**, c'est tout le discours sur l'intégration qui est battu en brèche. **La vérité est que** le modèle français d'intégration est vicié au départ.* (texte n° 27)
- (95) ***Comme on le voit**, [...]. D'un côté, il y a une volonté de réduire la portée de ce qui se passe en banlieue en événements mineurs de jeunes loubards, de l'autre, **on suggère volontiers** le choc des civilisations.* (texte n° 26)

Dans les deux premiers exemples (92) et (93), nous pouvons retrouver l'opération de thématisation. Les syntagmes nominalisés *La défiance entre les belligérants* et *La crise économique* sont tous transposés en position thématique, ce qui donne à ces expressions un caractère quasi inattaquable, car bloquant toute possibilité de négation (MAINGUENEAU, 1987 : 50 ; AWDIEJEW, 2004 : 72–74 ; 2007 : 145 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2000 : 71).

Selon AWDIEJEW (2004 : 77), le fait de placer certains éléments du message dans la partie thématique permet de présenter l'information thématisée comme vraie : la partie thématique, contrairement à la partie rhématique, ne peut pas être niée, alors elle prend automatiquement le statut d'une opinion admise d'avance par l'émetteur et le récepteur. L'acceptation de cette opinion est assurée par les présuppositions que le procédé de thématisation active.

Nous pouvons en effet remarquer que, dans les énoncés analysés, les émetteurs font recours aux nominalisations (thématisations) telles que *La défiance entre les belligérants est totale* et *La crise économique dans laquelle nous*

sommes entrés permettant de présupposer les deux faits suivants : *Les belligérants se défient totalement les uns des autres ; Nous sommes entrés dans la crise économique*. Comme ces deux faits renvoient aux présuppositions globales (cf. MAINGUENEAU, 1990 : 83), mises en œuvre par les thématisations (cf. 1990 : 84), il n'est pas possible de les nier, et par là, de rejeter les informations transposées en position de thème : *La défiance entre les belligérants et la crise économique sont des faits réels*.

Les présuppositions thématisées donnent aussi accès à l'effet perlocutoire de peur que le journaliste essaie de projeter sur son récepteur, en voulant activer des sous-entendus comme : *du fait que la défiance mutuelle entre les belligérants est totale et que c'est un fait, la guerre ne finira pas vite, donc il y a de quoi avoir peur ; du fait que nous sommes entrés dans la crise économique et que c'est un fait, nous pouvons craindre les conséquences de cette situation qui dureront longtemps* (cf. *supra*, exemples (92), (93)).

Nous voyons donc que la thématisation favorise une acceptation automatique des données transmises, en suggérant, voire, en imposant l'opinion du journaliste au récepteur, ce qui constitue un procédé manipulatoire significatif. Il paraît alors, comme l'admettent Dominique MAINGUENEAU (1987 : 51), Aleksy AWDIEJEW (2004 : 78) et Halina GRZMIL-TYLUTKI (2000 : 71), que la thématisation devient un moyen persuasif et manipulatoire efficace quand l'émetteur prononce des opinions idéologiquement minoritaires, soit celles qui sont ou pourraient être difficilement acceptées par la plupart des récepteurs.

L'exemple (93) contient en outre des métaopérateurs servant à renforcer les fonctions pragmatiques du message. L'assertion émise par l'éditorialiste : *La crise économique dans laquelle nous sommes entrés* est complétée à l'aide de l'expression *de manière durable : et probablement de manière durable, peut y conduire [...]*. Ce métaopérateur contribue à « modeler » l'énoncé communiqué, en le dotant d'éléments évaluatifs dont le rôle est de gagner l'adhésion du public à l'opinion de l'émetteur, celle-ci cachée sous la forme d'une assertion ayant pour but d'activer des sous-entendus déterminés. Ainsi, la locution adverbiale d'intensité, *de manière durable*, met en valeur l'état actuel de la situation économique qui est la source du CONFLIT, de même que la durée de cette situation, soulignée par la locution *de manière durable*.

Dans les extraits (94) et (95), nous pouvons distinguer des métaopérateurs bloquant la vérification du message tels que : *on en doute fort, la vérité est que* et *on suggère volontiers*.

Des adverbes comme *volontiers* ou *fort*, combinés avec les expressions *on doute que* et *on suggère que*, permettent de bloquer la vérification du message transmis parce qu'ils imposent au récepteur l'acceptation de l'énoncé présenté comme vrai, car transmettant des vérités déjà bien connues. En plus, la présentation des données factuelles en termes de *fort* ou de

volontiers, où *volontiers* veut dire qu'on suggère souvent, par une tendance naturelle¹⁴, fait appel à l'opinion commune associée à une communauté discursive et sociale (CHARAUDEAU, MAINGUENEAU, 2002 : 106), donc, à une opinion prise pour crédible et acceptable. L'emploi du pronom collectif ON est caractéristique pour l'établissement de la communauté discursive (cf. HERMAN, JUFER, 2001 : 141—144 ; KOREN, 2004 : 19 ; GRZMIL-TYLUTKI, 2007 : 218—219). Nous reviendrons encore sur ce problème plus loin (cf. p. 161).

La crédibilité des paroles de l'émetteur est aussi garantie à l'aide de la formule *la vérité est que*, dans (94), appelée par AWDIEJEW (2004 : 74) *formule analytique*. La formule analytique *la vérité est que*, dans l'énoncé *La vérité est que le modèle français d'intégration est vicié au départ*, sert à consolider la véracité du message au moyen de la condition de sincérité communicative de l'émetteur qui présente son énoncé comme une sorte de vérité jusqu'à présent cachée et inaccessible. Ce contraste entre ce qui est faux et vrai (au moins selon l'auteur de l'article), est encore mis en valeur par la formule *on en doute fort que*, précédant l'expression *la vérité est que*. Nous voyons alors que la formule *la vérité est que* permet de présenter le propos de l'éditorialiste *le modèle français d'intégration est vicié au départ* comme la seule vérité acceptable, en attribuant à l'énoncé un caractère unique, ce qui renforce les effets persuasifs créés par ce métaopérateur et permet en outre de sous-entendre qu'il faut changer le modèle vicié en proposant une alternative à ce qui ne marche pas bien dans la structure de la société.

L'expression *comme on le voit*, de l'exemple (95), contribue aussi à augmenter l'effet persuasif du message à la faveur de l'effet d'observateur (AWDIEJEW, 2004 : 74 ; 2007 : 145—146). La tournure *comme on le voit* donne au public l'impression d'être un participant active à l'événement, soit un participant qui « voit » cet événement et, en plus, qui est membre de la même communauté dont fait partie l'éditorialiste. Par une telle opération d'identification, fondée sur le ON collectif et présente également dans les métaopérateurs précédents : *on en doute fort que* et *on suggère volontiers*, l'éditorialiste cherche à justifier et à maintenir sa position comme porte-parole d'un groupe social donné, tout en voulant que le récepteur adhère à l'opinion de ce groupe. Il est donc clair que l'application de la catégorie NOUS (ON), comme le remarquent Thierry HERMAN, Nicole JUFER (2001 : 149—158), Aleksy AWDIEJEW (2004 : 74, 2007 : 144) et Halina GRZMIL-TYLUTKI (2007 : 215—216), sert à créer une connivence intellectuelle entre l'émetteur et son public. Passons maintenant aux exemples ci-dessous. Les différents métaopérateurs persuasifs y employés servent à décrire les PARTICIPANTS et leurs actes :

¹⁴ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3593041545> (consulté le 27 juillet 2012).

- (96) *L'actuel émoi suscité dans le monde musulman par quelques dessins, au demeurant dérisoires, publiés par plusieurs journaux européens, invite à réfléchir sur la nécessaire sagesse politique que les croyants devraient pratiquer lorsque leurs convictions se trouvent malmenées ou blessées.* (texte n° 1)
- (97) Jacques Chirac et Dominique de Villepin se décident (enfin) à monter en première ligne, les 6 et 7 novembre. **Du coup, on parle beaucoup moins** de Nicolas Sarkozy dans les médias au paroxysme de la crise. (texte n° 23)
- (98) **On y voit** grandir une contre-société avec son « économie » de la drogue et du recel. (texte n° 30)
- (99) Cela fait beaucoup d'huile versée sur le cessez-le-feu et ne va **sûrement** pas inciter Moscou à la coopération. (texte n° 45)

Le procédé de thématisation est à repérer dans l'extrait (96). La proposition *L'actuel émoi suscité dans le monde musulman par quelques dessins, au demeurant dérisoires, publiés par plusieurs journaux européens*, placée en position thématique, renvoie à un phénomène traité comme une vérité irréfutable, ce qui confirme et consolide l'opinion prononcée par le journaliste et permet d'imposer cette opinion aux lecteurs. En constatant alors que *L'actuel émoi est suscité dans le monde musulman par quelques dessins publiés par plusieurs journaux européens [...]*, l'éditorialiste admet d'avance et présuppose que le problème de l'émoi islamiste existe (présupposition existentielle) et que c'est un fait objectif et réel, donc difficile à réfuter puisqu'il est fondé sur le contenu présupposé. Rappelons encore que l'information thématisée ne peut pas être niée, car, comme le souligne AWDIEJEV (2004 : 76—77 ; 2007 : 145), elle ne peut pas être structurellement rejetée (ce qui est possible pour le rhème), sans affecter la hiérarchie informationnelle de l'énoncé. Il est donc clair que la thématisation, contrairement à la partie rhématique, empêche le récepteur de poser des questions du type : *Pourquoi penses-tu que nous avons actuellement affaire à l'émoi islamiste ?*, donc des questions qui correspondraient au message rhématisé comme celui-ci : *(Nous) assistons actuellement à l'émoi islamiste suscité par la publication des dessins caricaturaux de Mahomet parus dans plusieurs journaux européens.*

En conséquence, nous pouvons à nouveau remarquer que dans l'éditorial sociopolitique que nous analysons, le procédé de thématisation constitue une manœuvre persuasive bien efficace, utilisé au moment où l'émetteur du message risque d'être exposé à une opinion très sceptique par rapport à son orientation axiologique et/ou idéologique.

Dans l'exemple (97), il est possible de distinguer un métaopérateur bloquant la vérification du message. La formule épistémique *on parle beaucoup moins*, a pour but de fortifier la crédibilité du sujet parlant, en rendant impossible la négation ou la réfutation de l'opinion du journaliste. L'expression

on parle beaucoup moins, comme avant la formule analytique *la vérité est que* de l'exemple (94), permet de consolider l'authenticité de l'énoncé transmis au moyen de la condition de sincérité communicative de l'émetteur qui, pour persuader le récepteur de la justesse des opinions prononcées, emploie des métaopérateurs se référant aux connaissances communes.

C'est donc à l'aide de la formule analytique *on parle beaucoup moins* que l'auteur fait référence au savoir général, propre à une communauté discursive (l'usage du pronom ON) à laquelle appartiennent le journaliste et ses lecteurs. Comme tout le monde partage ces connaissances, elles changent alors en opinion publique et cela suffit de les rendre crédibles presque immédiatement. Dans la théorie de l'argumentation, issue de la tradition rhétorique, on parle à ce propos des arguments *ad auditores* (PISAREK, 2002 : 224 ; LUBAŚ, 2006 : 97), il est donc question d'arguments qui, pour persuader, se basent sur les opinions qui sont acceptées par la plupart des lecteurs.

Les métaopérateurs créant un effet d'observateur sont étroitement liés à l'établissement d'une communauté discursive concrète, soit à l'instauration d'une connivence intellectuelle entre les participants à l'acte de communication. Si nous prenons l'expression de l'exemple (98) *on y voit grandir*, il est possible de remarquer qu'en s'adressant au récepteur à l'aide du pronom collectif ON, le journaliste cherche à fonder une connivence intellectuelle avec son lecteur. Cette connivence est mise en place par l'effet d'observateur, grâce auquel l'éditorialiste peut « s'adresser » directement à l'imagination de ses lecteurs (en faisant allusion aux perceptions sensuelles). C'est dans ce but que l'émetteur se sert du pronom ON, car son emploi permet de stimuler le récepteur, membre de la même communauté discursive, en lui imposer un système de valeurs déterminé.

L'expression *on y voit grandir* joue ainsi le rôle d'opérateur persuasif servant d'abord à soutenir la valorisation de l'émetteur et ensuite à fortifier la position de l'éditorialiste qui veut jouer le rôle de représentant et/ou de porte-parole d'une communauté discursive donnée. Il est donc possible d'y noter la distinction entre ce qui appartient à NOTRE groupe — c'est le groupe du journaliste et ses lecteurs, positivement valorisé — et à LEUR groupe — celui de l'objet de critique — dont les représentants et les actions sont toujours perçus sous un jour défavorable. Dans cette perspective, le journaliste réalise un principe persuasif consistant à parler des SIENS tout en critiquant LES AUTRES (PISAREK, 2002 : 72 ; WOJTAK, 2004 : 187–188 ; PLANTIN, 2011 : 221).

Il faut aussi signaler que, selon les remarques de AWDIEJEW (2004 : 75–76), l'effet d'observateur tout comme l'allusion à la communauté discursive, sont destinés à « colorer » et dynamiser la réalité, afin de la rendre plus facilement acceptable par le récepteur. Ce cas de figure est repérable dans l'emploi de l'adverbe *du coup* de l'exemple (97). Le métaopérateur *du coup*, par son caractère expressif, rend l'énoncé plus crédible, en le « situant » plus près

du récepteur. Par conséquent, cet adverbe permet de décrire les données factuelles du point de vue de l'observateur, alors comme s'il les regardait directement, ce qui rend le lecteur plus engagé dans la réception du message et aboutit à la manipulation de son orientation axiologique.

Quant aux métaopérateurs servant à renforcer les fonctions pragmatiques de l'énoncé, nous pouvons en distinguer un, dans l'extrait (99) : *Cela fait beaucoup d'huile versée sur le cessez-le-feu et ne va sûrement pas inciter Moscou à la coopération*. L'acte d'assertion, exprimée par l'éditorialiste, est renforcé au moyen de l'adverbe de manière *sûrement*. Ce terme sert à persuader le récepteur de la justesse des paroles du journaliste, en prouvant que le message communiqué est vrai et doit être accepté comme tel.

3.1.4. L'ironie

L'ironie est l'une des opérations servant à modifier l'orientation ou l'intensité axiologiques des arguments employés dans l'énoncé en ce sens qu'on exprime le contraire de ce qu'on pense vraiment.

Comme le remarque DUCROT (1984 : 211–212), dans sa conception de la polyphonie, le locuteur-ironiste se distancie de ce qui est énoncé littéralement. En d'autres termes, le locuteur ne prend pas la responsabilité de la position adoptée par l'énonciateur car il admet tout le contraire, en considérant le point de vue de l'énonciateur comme absurde ou inacceptable, d'où l'effet ironique : c'est donc le cas de *l'opposition transparente entre ce qui est littéralement et ce qui est vraiment dit* (ALLEMANN, 1978 : 389). Ainsi, le parcours interprétatif de l'ironie consiste à décrire en termes valorisants une réalité qu'il faut en fait dévaloriser (comp. KERBRAT-ORECCHIONI, 1977 : 134 ; 1980 : 77–78 ; 1986 : 104). Il en résulte que le décodage du « vrai » sens de l'ironie nécessite le recours au savoir extralinguistique du récepteur qui, à partir de divers indices textuels, corrélés aux connaissances encyclopédiques (générales) est apte à reconnaître le discours de l'autre (cf. notion de *formes non marquées appartenant à l'hétérogénéité montrée* ; AUTHIER-REVUZ, 1982 ; 1984).

Nous pouvons distinguer, entre autres, deux types d'ironie tels qu'une *ironie citationnelle* qui consiste à rapporter les paroles de l'autre pour les ridiculiser ou les critiquer et une *ironie non citationnelle*, formée à l'aide du remplacement du contenu positif du message par un antonyme (cf. WOŁOWSKA, 2011 : 88).

Grażyna HABRAJSKA (1994 : 57–67) a distingué plusieurs éléments sémantiques et syntaxiques réalisant l'effet d'ironie dans le discours que nous avons déjà mentionné (cf. p. 62). L'un de ces éléments, déjà très bien connu

de l'Antiquité, correspond à une technique consistant à *critiquer par éloge* ou à *vanter par critique*. En utilisant des expressions négatives à la place des expressions positives ou inversement, l'émetteur fait semblant de partager les opinions qu'il veut en réalité rejeter (cf. TOKARZ, 2006 : 67 ; EGGS, 2009 : paragraphes 47—48). De ce fait, le journaliste peut présenter et nuancer son attitude face à l'objet décrit et ensuite imposer son opinion aux récepteurs grâce à un jeu lexico-communicatif basée sur l'ironie.

Une autre catégorie des moyens ironiques, proposée par HABRAJSKA (1994 : 59—61), comprend des *modalisateurs ironiques*, c'est-à-dire des questions ironiques, des citations et l'emploi des guillemets ainsi que l'indication des sources d'information réelles ou symboliques (fictives).

À côté des modalisateurs ironiques, HABRAJSKA (1994 : 64—65) distingue aussi des *allusions* aux personnes (politiques, scientifiques, etc.) ou aux processus (événement historique, politique, culturel, anecdotes, etc.).

L'ironie peut être aussi activée à travers un *lexique* qui, à maints égards, se diffère du style ou du système linguistique dans lesquels le discours est écrit. C'est le cas des néologismes, archaïsmes, xénismes, paradoxes sémantiques, etc. (HABRAJSKA, 1994 : 58 ; au sujet du paradoxe cf. aussi WOŁOWSKA, 2011).

Le recours à l'ironie est un moyen sémantico-rhétorique très efficace quant à la réalisation de l'intention persuasive de l'émetteur. En effet, l'ironie, qui se base sur l'opposition entre ce qui est explicitement et implicitement dit, permet de modeler la réalité décrite suivant le but persuasif de l'émetteur pour établir une connivence intellectuelle avec le récepteur ainsi que pour indiquer l'ennemi commun. En conséquence, la mise en valeur des défauts de l'objet de critique, grâce aux procédés ironiques, contribue à la simplification du réel, divisant l'univers discursif en deux pôles : celui des NÔTRES et celui des LEURS (cf. PISAREK, 2002 : 72 ; WOJTAK, 2004 : 187—188 ; PLANTIN, 2011 : 221).

Analysons maintenant les exemples suivants du point de vue des procédures d'ironie qui s'y manifestent. Nous allons commencer notre examen par les quatre extraits ci-dessous, où l'ironie sert à désigner le CONFLIT entre les PARTICIPANTS :

- (100) *Saviez-vous seulement que c'est à cause de la Polygamie, avec un grand « P », directement importée d'Afrique que la France brûle ? Si, si...je vous assure, tout le monde le sait, avoir plusieurs femmes peut mettre le feu à votre foyer. C'est ce qu'a tenté d'expliquer, le 13 novembre dernier, aux Russes l'Immortelle Hélène Carrère d'Encausse. « Ces gens, **dixit** l'Académicienne, ils viennent directement de leurs villages africains [...]. Tout le monde s'étonne : pourquoi les enfants africains sont dans la rue et pas à l'école ? Pourquoi leurs parents ne peuvent pas acheter un appartement ? C'est clair, pourquoi : beaucoup de ces Africains, je vous le dis, sont polygames ».*
(texte n° 31)

- (101) *Comment, dans nos banlieues, en est-on arrivé là ? Pas le moment, vous dira-t-on, de répondre !* (texte n° 30)
- (102) *Il y aura, il est vrai, des discussions internationales, sur les statuts de l'Ossétie du Sud et de l'Abkhazie. Et alors ? [...] Voilà des années, pour ne pas dire des décennies, que le statut de ces deux territoires est un sujet de tension. Quelqu'un a une baguette magique ?* (texte n° 44)
- (103) *La publication des douze caricatures du Prophète de l'Islam, derrière lesquelles se cachent des intentions délibérées de haine et de mépris à l'égard d'un milliard d'êtres humains, ne soulève, quant à elle, que soutien de ce qu'il convient d'appeler « la liberté d'expression ». (texte n° 14)*

La catégorie des *modalisateurs ironiques*, distinguée par HABRAJSKA (1994 : 59—61), apparaît dans les extraits (100)—(102). Les questions ironiques telles que *Saviez-vous seulement que c'est à cause de la Polygamie, avec un grand « P », directement importée d'Afrique que la France brûle ?* dans (100), *Comment, dans nos banlieues, en est-on arrivé là ?* dans (101) et *Et alors ? Quelqu'un a une baguette magique ?* dans (102) ont pour but de stigmatiser, sous la forme interrogative, les défauts de l'objet de critique (cible de l'ironie) ou bien de mettre en doute sa bonne foi. Dans toutes ces questions, nous avons affaire à une ironie dévalorisante qui constitue un acte portant atteinte à la face positive de l'objet décrit car l'effet (but) illocutoire de cette ironie vise à ridiculiser sa cible tout en la critiquant et discréditant (cf. KERBRAT-ORECCHIONI, 1976 : 11 ; WOŁOWSKA, 2011 : 100—102). Quant aux effets perlocutoires produits par l'emploi de l'ironie dévalorisante que subit sa cible, on peut y mentionner l'incertitude, l'anxiété et l'angoisse, la colère, ou bien l'atteinte portée à l'estime de soi et à l'amour propre.

Dans l'extrait (100), l'ironie citationnelle qui consiste à reformuler les propos d'*Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie Française*, permet au locuteur-ironiste (au sens ducrotien) de *feindre d'adhérer à un point de vue que l'on rejette* (PERRIN, 1996 : 141). Ainsi, cette attitude dissociative de la part du locuteur sert à mettre en relief le caractère ironique de l'énoncé, dû à l'expression du point de vue de l'énonciateur que le locuteur fait semblant de partager. C'est donc dans ce sens que l'ironie transgresse la maxime gricéenne de qualité en prétendant accepter l'opinion jugée comme fausse et absurde. La vraie intention du locuteur est de faire écho à un point de vue que l'ironiste prend pour cible de sa raillerie (cf. SPERBER, WILSON, 1978 : 408—411). En ridiculisant le point de vue de l'énonciateur, le locuteur veut se moquer de *l'Immortelle Hélène Carrère d'Encausse* de même que de tous ceux qui adhèrent à son opinion (cible de l'ironie) : *Si, si...je vous assure, tout le monde le sait, avoir plusieurs femmes peut mettre le feu à votre foyer*. Une telle réponse, proposée par le journaliste pour la question ironique : *Saviez-vous seulement que c'est à cause de la Polygamie, avec un grand « P », directement impor-*

tée d'Afrique que la France brûle ? a pour objectif d'accentuer une fois de plus l'absurdité de la question elle-même, ce qui est encore renforcé par l'aspect graphique du terme de *Polygamie*, suivi par le commentaire métalinguistique de l'émetteur — avec un grand « P ».

Signalons en plus que la stigmatisation d'*Hélène Carrère d'Encausse*, l'une des cibles de l'ironie, gagne en force moqueuse et dépréciative par l'emploi de l'épithète *Immortelle* ainsi que du mot latin *dixit* dans la proposition : *Ces gens, dixit l'Académicienne, ils viennent directement de leurs villages africains [...]*. L'adjectif *Immortelle*, constitue un type d'ironie allusive personnelle (HABRAJSKA, 1994 : 64—65) qui renvoie aussi bien à la fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie Française exercée par *Hélène Carrère d'Encausse* qu'au titre de son ouvrage *Des siècles d'immortalités* décrivant l'histoire de l'Académie. Remarquons que la qualification en termes d'*Immortelle* constitue un argument *ad personam* dont le rôle consiste à discréditer l'objet de critique tout en attaquant sa face positive (cf. WOŁOWSKA, 2011 : 126). L'utilisation du mot latin *dixit* qui constitue un type d'ironie lexicale distinguée par HABRAJSKA (1994 : 58—59) et l'emploi de la majuscule dans l'adjectif *Immortelle* créent une sorte d'antiphrase stylistique basée sur le contraste entre la fonction assumée par *Hélène Carrère d'Encausse* et le manque de réflexion dans ses paroles au sujet de la violence urbaine.

Le caractère ridiculisant des questions ironiques dans les extraits (100), (101) et (102) relève de la présupposition de pertinence dans la communication (cf. SPERBER, WILSON, 1989) qui, dans les exemples analysés est manifestement absurde, car il est clair que la polygamie n'a rien à voir avec la crise en banlieue. De même, dans la question de l'exemple (101) : *Comment, dans nos banlieues, en est-on arrivé là ?*, l'émetteur ne fait autre chose que s'interroger sur ce qui est évident pour la société française — la mauvaise intégration sociale des immigrés, cette évidence étant d'ailleurs soulignée par l'exclamation ironique elle aussi : *Pas le moment, vous dira-t-on, de répondre !*

Dans le cas des questions de l'exemple (102) : *Et alors ? Quelqu'un a une baguette magique ?* on se rend très bien compte que le problème compliqué des tensions multiples entre la Géorgie et la Russie, constamment incités par le statut instable de deux régions géorgiennes, l'Ossétie du Sud et l'Abkhazie, ne peut pas être résolu à l'aide d'une baguette magique. Nous voyons donc que la présupposition de pertinence de la question est mise en cause, ce qui permet de comprendre immédiatement l'objectif dévalorisant et moqueur d'une question ainsi formulée.

Ajoutons aussi que, comme le note Maria WOJTAK (2004 : 186—188), l'utilisation des questions dans le commentaire de presse réalise la fonction phatique, car elles favorisent l'engagement émotionnel du récepteur dans l'interprétation du message, en l'incitant à un pseudo-dialogue avec l'émetteur.

Ainsi, il est possible d'admettre que l'application des questions sert à imposer au lecteur l'avis ou l'opinion de l'éditorialiste. Une telle technique de persuasion permet d'établir et de maintenir la communauté discursive entre les locuteurs (solicitation de l'avis ou du savoir du récepteur), ce qui facilite à son tour la manipulation des systèmes de valeurs du public.

Quant à l'emploi des guillemets, constituant une forme *marquée de l'hétérogénéité montrée (représentée)* (AUTHIER-REVUZ, 1982 ; 1984) et appartenant aussi, à la catégorie des *modalisateurs ironiques* (HABRAJSKA, 1994 : 59—61), nous pouvons noter ce phénomène dans l'exemple (103) : « *la liberté d'expression* ».

Le syntagme présenté fonctionne comme un modalisateur ironique signalant une seconde couche sémantique et réalisant également le procédé de *critique par éloge* (HABRAJSKA, 1994 : 65—66). Cette seconde couche sémantique doit accomplir deux fonctions : premièrement, elle permet de réaliser l'effet ironique, en exprimant le contraire de ce que l'éditorialiste voudrait véritablement communiquer (effet d'antiphrase) ; deuxièmement, elle donne au journaliste la possibilité de se distancier du terme cité, en créant ainsi une sorte d'effet d'observateur objectif grâce à l'introduction de ce que Greta KOMUR (2009 : 72) nomme *guillemets préservatifs* qui apparaissent dans l'énoncé métalinguistique pour mettre en relief les mots sur lesquels le journaliste veut attirer l'attention du lecteur en laissant à ce dernier le soin de déchiffrer le vrai sens (sens tropique) du mot entouré de guillemets. D'après Jacqueline AUTHIER-REVUZ (1981 : 128), le guillemet est « la trace d'une opération métalinguistique de prise de distance envers l'emploi d'un mot ».

L'usage de ce type de guillemets, combiné avec l'effet d'observateur objectif ne constitue qu'une manœuvre persuasive qui vise à inciter le lecteur à accepter l'opinion de l'émetteur, cachée derrière un énoncé qui se veut objectif (cf. RABATEL, 2004). Sophie MARNETTE (2004 : 51) qualifie ce procédé d'*effacement énonciatif*¹⁵. C'est à l'aide de cet *effacement* que le destinataire, sous la forme d'une fausse objectivité ou bien d'une desubjectivisation, tend à valoriser les données transmises.

Nous pouvons ainsi constater que l'effet d'ironie se manifestant à travers les l'emploi des guillemets correspond à une pratique discursive particulière, c'est-à-dire à celle qui permet d'affecter au terme entre guillemets une signification implicite qui n'est autre qu'une sorte de commentaire critique émis par l'émetteur : « *la liberté d'expression* » gagne alors en nuance ironique dévalorisante, car elle signifie, dans l'acception suggérée par l'auteur du texte, *la liberté d'offenser les croyances d'autrui*. Ceci nous amène à adhérer au jugement de MAINGUENEAU qui constate que « les guillemets constituent avant tout un signe construit pour être déchiffré par un destinataire. Le sujet qui produit

¹⁵ La théorie de l'*effacement énonciatif* a été présentée aux lecteurs polonais dans les ouvrages de GRZMIL-TYLUTKI (2007 : 221—224 ; 2011 : 225—231).

les guillemets est obligé, même s'il n'est pas conscient, de se donner une certaine représentation de son lecteur et, symétriquement, donne à ce dernier une certaine image de lui-même, ou plutôt de la position de locuteur qu'il assume, à travers ces guillemets » (1987 : 60).

Passons à présent aux extraits suivants dans lesquels les procédés ironiques sont utilisés pour décrire les actes entrepris par les PARTICIPANTS au CONFLIT :

- (104) *Qu'il soit désormais admis que la représentation de l'Islam n'a pas les mêmes attributs qu'en Occident. C'est une façon de vivre, une façon de penser qui est tout simplement différente qui appelle au respect de cette différence. N'est-ce pas cela aussi les valeurs défendues par cet Occident..., France en tête ? Ou alors le parti pris aveuglant de la « laïcité » ne se fait qu'au profit des uns et contre les autres ?* (texte n° 14)
- (105) *Pour faire bonne figure, on « sort » quelques jeunes de leurs quartiers, pour en faire des stars du showbiz, voire même des ministres et secrétaires d'État. Cela permet de démontrer au monde les « réussites » du modèle français d'intégration.* (texte n° 27)
- (106) *Allez, vous dit-on, pour simplifier, c'est une histoire de « jeunes », et tout le problème, c'est de savoir s'il faut taper « fort » ou taper « soft ». Allez, vous dit-on, tout cela, c'est à cause des cellules islamistes qui manipulent des pauvres types violents et perdus... Quelle magnifique explication !* (texte n° 36)
- (107) *Un grand défi. Comme l'Europe n'en a pas connu, pas même dans les Balkans, depuis la chute du Mur... Cette décision scandalise les dirigeants européens et américains, mais la rapidité des réactions montre que cette décision n'est pas une vraie surprise [...] Le président russe lance haut et fort qu'il n'a « peur de rien », y compris d'une nouvelle « guerre froide » avec l'Occident... C'est toutes proportions gardées, Khrouchchev tapant avec sa chaussure sur le pupitre de l'ONU. Même si le même Medvedev assure ne pas vouloir ce qu'il dit ne pas craindre...* (texte n° 60)

Dans l'extrait (104), nous pouvons repérer l'emploi d'un modalisateur ironique (HABRAJSKA, 1994 : 59—61) sous la forme des deux questions suivantes : *N'est-ce pas cela aussi les valeurs défendues par cet Occident..., France en tête ? Ou alors le parti pris aveuglant de la « laïcité » ne se fait qu'au profit des uns et contre les autres ?* Comme dans les extraits précédents, (100)—(102), ces questions fonctionnent comme une attaque menaçant la face positive de l'objet de critique. Il s'agit alors de discréditer la cible de l'ironie (*pays occidentaux*) tout en stigmatisant leurs actes. L'effet illocutoire de l'ironie réside dans la volonté de ridiculiser l'objet de critique par la mise en relief de l'absurdité des valeurs qu'il prétend défendre. Le locuteur transgresse la maxime gricéenne de qua-

lité, en feignant de partager le point de vue de l'énonciateur, exprimé sous la forme interrogative, alors qu'il veut en réalité incriminer cette attitude parce qu'il la croit fausse et hypocrite. C'est dans ce sens que nous pourrions aussi considérer cette ironie d'abord comme une antiphrase et ensuite comme une mention au sens de Dan SPERBER et Deirdre WILSON (1978).

L'effet d'antiphrase se produit au niveau implicite d'une présupposition activée par la question : *N'est-ce pas cela aussi les valeurs défendues par cet Occident..., France en tête ?* La présupposition exprimant le point de vue de l'énonciateur correspond au respect de l'individu et de la diversité des autres, en particulier en matière de religion. Ce contenu présupposé constitue le fondement de l'interprétation ironique de l'énoncé en ce sens qu'il ne convient nullement à ce que nous pouvons observer grâce au contexte situationnel et extralinguistique dans lequel le discours fonctionne (cf. WOŁOWSKA, 2011 : 90). AUTHIER-REVUZ (1982, 1984) parle à ce propos des *formes non marquées de l'hétérogénéité montrée (représentée)*. C'est donc en se référant au contenu présupposé et en le comparant avec le contexte d'énonciation que le récepteur est à même de reconnaître l'absurdité du point de vue de l'énonciateur. De ce fait, il est possible de reprendre l'idée de SPERBER et WILSON (1978) sur la mention ou écho ironique. Puisque la vraie intention du locuteur est de faire écho à un point de vue de l'énonciateur qu'il rejette ou trouve inacceptable, l'ironiste peut donc se railler de l'énonciateur lui-même en évoquant le contenu présupposé qui l'énonciateur croit juste et qui, à la lumière de la situation de communication, semble absurde et discordant.

Il faut signaler que l'absurdité du point de vue de l'énonciateur est encore accentuée par l'utilisation du néologisme *la « laïcécité »* qui, selon le classement de HABRAJSKA (1994 : 58), fait partie des moyens de *l'ironie lexicale*.

La combinaison des mots *laïcité* et *cécité* a pour but de mettre en relief l'acte menaçant pour la face positive de la cible de l'ironie : les valeurs défendues par l'Occident et notamment par la France, pays fier de sa laïcité, ne sont pas du tout respectées si l'on publie les caricatures de Mahomet sans penser pour autant aux sentiments religieux des musulmans. C'est donc dans ce sens que la laïcité occidentale s'avère « aveugle » et par là hypocrite, qu'elle *ne se fait qu'au profit des uns et contre les autres*, sans pour autant respecter vraiment les croyances religieuses des autres.

Quant aux extraits (105)–(106), il est possible d'y repérer des procédures de *critique par éloge* (HABRAJSKA, 1994 : 65–66) qui se manifestent dans les phrases suivantes : *Cela permet de démontrer au monde les « réussites » du modèle français d'intégration, Quelle magnifique explication !* Étant donné le contexte intra- et extratextuel où ces procédés ironiques fonctionnent, ils constituent des exemples d'une ironie dévalorisante basée sur l'effet d'antiphrase, où l'émetteur, sous la forme de faux éloges, veut expliquer le contraire de ce qu'il pense.

Dans l'exemple (105), en annonçant que *Cela permet de démontrer au monde les « réussites » du modèle français d'intégration*, l'éditorialiste se moque de la politique de l'intégration sociale en France qui s'avère complètement inefficace et inadaptée aux conditions de vie de la plupart des immigrés : le terme de *réussite* fonctionne comme un synonyme de *échec*, ce qui est encore graphiquement souligné par l'emploi des *guillemets préservatifs* (KOMUR, 2009 : 72) permettant d'encadrer les mots sur lesquels on veut attirer l'attention du récepteur qui doit par là décoder le vrai sens (sens ironique) du terme entre guillemets. En utilisant les guillemets, le journaliste tente d'imposer au lecteur sa propre interprétation des faits commentés. Nous allons encore revenir *infra* sur le problème de l'utilisation des guillemets comme modalisateur ironique.

Dans l'exclamation *Quelle magnifique explication !* de l'extrait (106), le journaliste ridiculise les actes des gouvernants, en renversant les valeurs attribuées au lexème *magnifique*, qui, selon les procédures ironiques utilisées par l'auteur, doit être interprété en sens inverse, alors comme *des explications gênantes*. L'emploi en sens inverse de l'adjectif *magnifique* crée ainsi une image grotesque des actants, que l'émetteur cherche à imposer à son public.

Nous voyons donc que — comme avant dans les exemples (100)–(102) et (104) — le point de vue assigné à l'énonciateur est mis en doute par le locuteur. Ce dernier tend ainsi à se railler de ce que l'énonciateur croit vrai. L'effet illocutoire de cette ironie, la moquerie, exprimée à l'aide de l'effet d'antiphrase, constitue alors un acte menaçant pour la face positive de la cible de l'ironie : *les autorités françaises* dont la politique d'intégration sociale est jugée inadéquate. En feignant de partager le point de vue de l'énonciateur, dans les propositions *Cela permet de démontrer au monde les « réussites » du modèle français d'intégration*, *Quelle magnifique explication !*, le locuteur viole la maxime gricéenne de qualité parce qu'il fait semblant d'adhérer à une opinion qu'il ne croit pas juste.

En plus, l'exclamation *Quelle magnifique explication !*, qui se réfère à ce que la cible de l'ironie accepte : *Allez, vous dit-on, pour simplifier, c'est une histoire de « jeunes », et tout le problème, c'est de savoir s'il faut taper « fort » ou taper « soft ». Allez, vous dit-on, tout cela, c'est à cause des cellules islamistes qui manipulent des pauvres types violents et perdus...* constitue un énoncé échoïque (SPERBER, WILSON, 1978) en ce sens que le locuteur fait recours aux propos antérieurement prononcés par l'objet de critique qu'il veut ainsi ridiculiser. Bien entendu, ces propos ne sont nullement confirmés par la réalité. En ironisant sur ce que l'énonciateur dit, on se raille de ce dernier et de ce à quoi il s'identifie : le locuteur montre ainsi de la désapprobation pour suggérer la nonpertinence des propos de la cible de l'ironie.

Outre les effets d'ironie appuyés sur la critique par éloge, nous pouvons repérer, dans tous les exemples examinés, des *modalisateurs ironiques* dus

à l'utilisation des guillemets (HABRAJSKA, 1994 : 59—61) qui constitue aussi l'une des formes marquées de l'hétérogénéité montrée (représentée) (AUTHIER-REVUZ, 1982 ; 1984).

Dans les exemples (106)—(107), les guillemets encadrant des mots isolés forment des *îlots textuels* (AUTHIER-REVUZ, 1981 : 127—142). La fonction de ces îlots est d'introduire les dires d'autrui, ce sont donc des *guillemets du discours rapporté* (KOMUR, 2009 : 71) qui se manifestent sous la forme d'un ou de quelques mots empruntés au discours autre tout en permettant de s'en distancier (cf. KOMUR, 2004 : 54 ; 2009 : 71).

Les mots entre guillemets tels que la « laïcité » et les « réussites » du modèle français d'intégration des extraits (104) et (105) focalisent l'intérêt du lecteur par leur aspect typographique. Cette typographie permet de mieux déceler les défauts de l'objet de critique (cible de l'ironie) qui donne la possibilité d'émettre un commentaire critique et ridiculisant sur ce que le destinataire rejette et trouve inacceptable. L'effet d'ironie dévalorisante, attaquant la face positive de l'objet de critique, le *gouvernement français* en l'occurrence, apparaît au moment où le récepteur, à partir des faits réels qu'il peut observer dans l'univers extralinguistique, constate la non-coïncidence entre le signifié et le signifiant des mots entre guillemets.

Si nous analysons ensuite les extraits (106) et (107), il est nécessaire de revenir aux propos de AUTHIER-REVUZ (1981 : 127—142) sur le fonctionnement des *îlots textuels*. Comme nous l'explique Authier-Revuz, ces îlots marquent un emploi particulier des mots : il s'agit en réalité de mettre en valeur le manque de coïncidence entre le terme utilisé et sa signification. Dans les exemples (106)—(107), les îlots textuels des propositions telles que *C'est une histoire de « jeunes », et tout le problème, c'est de savoir s'il faut taper « fort » ou taper « soft »*, *Le président russe lance haut et fort qu'il n'a « peur de rien », y compris d'une nouvelle "guerre froide" avec l'Occident* constituent des exemples de ce que KOMUR (2004 : 54) nomme *guillemets du discours rapporté* : les termes « *fort* » et « *soft* », se rapportant au verbe *taper*, servent à représenter une prise de distance vis-à-vis des propos énoncés. Si, dans le cas des deux exemples précédents, (104) et (105), cette prise de distance n'est qu'une distance apparente pour imposer au récepteur les jugements de l'émetteur, dans les exemples (106)—(107), l'usage des guillemets signale non seulement la distance apparente de l'éditorialiste, mais aussi des traces du discours rapporté. Ainsi pourrions-nous constater que par les guillemets « solitaires » des îlots textuels, le locuteur accomplit une sorte de suspension de prise en charge du point de vue associé à l'énonciateur (cf. DUCROT, 1984 : 211—213). La distance marquée par les guillemets a donc une valeur interlocutive qu'il est possible d'explicitier comme suit : *ce sont les autres qui disent cela, ce n'est pas moi, journaliste, qui le dit, je ne fais que citer ces mots, ils ne m'appartiennent pas.*

L'éditorialiste se distancie alors des mots cités, en rapportant les paroles d'autrui, mais il le fait toujours dans le même but : il veut persuader par *l'effacement énonciatif*. Le journaliste s'efface alors derrière le dire d'autrui en procédant ainsi à une pratique discursive particulière : la citation des paroles d'un autre locuteur, représentant le système de valeurs condamné par le journaliste, doit montrer au public les effets d'une ironie dévalorisante dont le but consiste à démasquer une posture pseudo-sociale de la société française.

Par conséquent, cette prise de distance, soulignée par l'emploi des guillemets solitaires formant les îlots textuels, aboutit à *un effet de distinction ironique* (KOMUR, 2009 : 73) car, en rapportant les paroles d'autrui, il est possible de constater que l'éditorialiste veut critiquer *la politique de l'intégration sociale du gouvernement français* dans (106) ou *les démarches de l'ancien président russe Dimitri Medvedev envers la Géorgie* dans (107).

La distinction ironique, comme le note KOMUR (2009 : 73), peut être encore intensifiée à l'aide d'un commentaire du journaliste qui veut ainsi indiquer la direction dans laquelle le récepteur devrait interpréter les mots rapportés sous forme d'îlots textuels tels que *Le président russe lance haut et fort qu'il n'a « peur de rien », y compris d'une nouvelle « guerre froide »*. L'utilisation du verbe introducteur *lancer haut et fort* permet au récepteur de *combler interprétativement le manque* (AUTHIER-REVUZ, 1995 : 136), ce qui minimalise l'effort de compréhension de la part du lecteur (cf. aussi SPERBER, WILSON, 1989 : 93, 97), tout en orientant et manipulant son interprétation des faits décrits. Si alors Dimitri Medvedev *lance haut et fort qu'il n'a « peur de rien », y compris d'une nouvelle « guerre froide »*, il est loisible d'en tirer une des conclusions possibles, à savoir que la politique de Medvedev envers la Géorgie se fait d'une manière très ferme et radicale d'autant plus que son comportement est comparé par le journaliste à ce que Nikita Khrouchtchev avait fait lors du l'Assemblée générale de l'ONU en 1960 pour protester contre les propos du Premier ministre britannique sur la façon de mener la politique de l'Union soviétique à l'égard de l'Europe de l'Est : *C'est toutes proportions gardées Khrouchtchev tapant avec sa chaussure sur le pupitre de l'ONU. Même si le même Medvedev assure ne pas vouloir ce qu'il dit ne pas craindre...*

Une telle *allusion historique*, renvoyant à un épisode de 1960 déjà devenu « célèbre », constitue un des types d'ironie verbale, distingués par HAB-RAJSKA (1994 : 64–65). L'emploi des allusions historiques sert à critiquer et à ridiculiser la cible de l'ironie, soit, dans l'extrait (107), *Dimitri Medvedev et la politique russe par rapport aux Géorgiens*. En conséquence, le récepteur est invité à regarder les actes de Medvedev de manière dévalorisante et stigmatisante parce que, comme le remarque DUCROT (1984 : 211–213), dans l'ironie, le locuteur ne prend pas la responsabilité du point de vue de l'énonciateur parce qu'il le rejette, le tient pour absurde et il veut alors ridiculiser à la faveur d'une désapprobation se cachant derrière l'ironie. Au sens de SPERBER

et WILSON (1978), nous pourrions encore ajouter que l'emploi de l'allusion permet de faire écho à une situation antérieure à celle qui est présentée dans le discours. C'est donc de cette comparaison de deux contextes, historique et actuel, que l'effet d'ironie dévalorisante fondée sur l'allusion favorise l'orientation des faits de telle façon que l'émetteur peut guider l'interprétation du message par le récepteur (cf. BRETON, 2000 : 76).

3.2. Conclusion

La manipulation des effets de sens des termes valorisants a pour objectif de créer une image univoque de la partie adverse. La mobilisation des émotions, si typique pour l'argumentation unilatérale, vise à conditionner le public de telle façon qu'il accepte unanimement le point de vue de l'émetteur.

Les quatre éléments, le concept structural de LUTTE / GUERRE et les orientations spatiales, distingués comme trois types de métaphores, correspondent aux domaines de départ de la représentation métaphorique et contribuent ainsi à faciliter la création de l'image métaphorique du domaine cible abstrait renvoyant au concept de CONFLIT. Ce passage des éléments du domaine abstrait aux éléments du domaine concret se réalise dans l'une de quatre directions de la projection métaphorique, proposées par le théoricien de la rhétorique classique — Quintilien (JÄKEL, 2003 : 97) : c'est alors *la substitution de l'inanimé à l'inanimé*, donc le concept de CONFLIT est respectivement remplacé par l'activité des quatre éléments, l'offensive militaire ou les mouvements en divers sens.

Les métaphores donnent ainsi la possibilité de conceptualiser tantôt le CONFLIT, thème central de tous les articles du corpus, tantôt la composante d'actes des PARTICIPANTS, distingués dans le cadre de l'expérience d'*actes d'agression* structuré à l'aide du *schéma d'action*, soit le schéma qui apparaît le plus souvent dans la reconstruction des structures ontologiques de nos éditoriaux.

L'accumulation des émotions négatives, servant à caractériser aussi bien le CONFLIT que les actes des PARTICIPANTS et édiflée sur l'effet perlocutoire de peur, celui-ci dû à l'activation de sous-entendus et de présuppositions donnés, est destinée à influencer l'auditoire de telle façon qu'il accepte les données transmises par l'émetteur. Les faits présentés doivent donc être bien travestis afin que les récepteurs puissent y retrouver une nouvelle réalité, orientée par l'auteur du texte vers telle ou telle émotion.

Comme la manipulation cognitive repose sur la structure interne et la dimension du message, nous pouvons noter deux groupes de processus

dont le rôle consiste à modifier les schémas cognitifs par les représentations métaphoriques. Ainsi, dans les structures axiologiques de nos éditoriaux, il est possible de distinguer :

- le schéma de LUTTE à deux variantes : la première des variantes correspond à *la lutte entre l'homme et la nature*, où cette relation incarne une bataille inégale due aux effets catastrophiques des quatre éléments ; la seconde des variantes renvoie à *la lutte entre les hommes* où la source du conflit vient de différences culturelles, sociales, économiques ou politiques des participants ;
- le schéma d'ÉQUILIBRE à deux variantes, où la combinaison *l'homme vs l'homme* est projetée indirectement sur la paire *l'homme vs la nature*. Comme l'estime KRZESZOWSKI (1994 : 47), tout élément qui se trouve en état de DÉSEQUILIBRE veut « revenir » à l'état d'ÉQUILIBRE, car l'état préférable est toujours une harmonie, positivement valorisée. Dans tous les cas des métaphores naturelles, militaires et celles du MOUVEMENT, l'état désiré est donc celui d'ÉQUILIBRE. De ce fait, tout facteur nuisant à cet équilibre, sera automatiquement valorisé de manière négative, puisqu'il désintègre la sécurité de l'homme, qui, sous l'influence de l'amalgame d'émotions primaires, engendrés par les métaphores et les archimétaphores, réagit toujours de la même manière : il veut défendre ou bien restituer sa sécurité.

La manipulation métaphorique, enrichie d'une valorisation bien précise, se réalise ainsi grâce aux images qu'elle génère à travers les schémas évoqués. Comme cette manipulation affective fonctionne à l'aide des associations connotées ou bien stéréotypées, le récepteur ne perçoit que les jugements assignés au domaine cible.

Outre les métaphores, d'autres moyens sémantico-rhétoriques de valorisation tels que marques axiologiques, métaopérateurs persuasifs ou ironie servent à consolider la valorisation évoquée par l'image métaphorique. Se référant aussi bien au concept de CONFLIT qu'à celui de PARTICIPANTS, ces moyens permettent d'appuyer la conclusion de l'émetteur de même que de garantir l'engagement émotionnel du récepteur pour pouvoir ensuite modeler les opinions de ce dernier. L'emploi des marques axiologiques, des métaopérateurs persuasifs et de l'ironie doit ainsi contribuer à fonder une connivence intellectuelle (communauté discursive) avec les récepteurs. Cette connivence est établie à l'aide des jeux lexico-communicatifs qui, servant de procédures assurant l'interaction entre l'émetteur et son public, font partie des ressources typiques pour le discours médiatique contemporain. C'est dans ces jeux que se manifeste le fait d'unir l'information à la valorisation, empêchant le récepteur de tirer ses propres conclusions et permettant aux journalistes d'imposer aux récepteurs leurs visions du problème.

Conclusion générale

Grâce à l'analyse présentée, nous avons pu saisir tout un inventaire de mécanismes discursifs qui dépendent de la fonction persuasive du langage et qui permettent de construire le domaine ontologique et axiologique de l'éditorial sociopolitique.

En outre, vu la nature de l'éditorial comme un texte de commentaire, il a été possible de distinguer deux opérations de procédés de manipulation : opération de filtrage informationnel, ayant trait à la conceptualisation et à la catégorisation liées aux rapports taxinomiques et mérologiques (manipulation cognitive) et opération de réalisation linguistique, repérable dans l'application des moyens sémantico-rhétoriques de valorisation (manipulation affective).

Lors de l'examen du domaine ontologique, nous avons confirmé l'hypothèse que la configuration de plusieurs cadres de l'expérience de même que la distribution des rôles discursifs interchangeable, ceux d'agent et de patient que l'émetteur assigne aux PARTICIPANTS AU CONFLIT, constituent une propriété inhérente de l'éditorial.

Fondée sur l'argumentation axiologique, unilatérale et émotive, l'entreprise de persuasion et de manipulation de la part du journaliste se manifeste le plus efficacement à travers l'opposition entre ce qui appartient à la réalité telle quelle et ce qui est fonction du filtrage ou manipulation médiatique.

La communication de masse, en particulier celle dont fait partie la presse d'opinion, vise toujours un public concret. L'adhésion à l'opinion du journaliste ne peut être établie qu'à l'aide de diverses stratégies opérant sur les effets des sens des termes employés. Ainsi — comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises — les moyens sémantico-rhétoriques de valorisation, basés sur les connotations communes à des groupes sociaux différents, facilitent la création d'un discours à visée persuasive, en mobilisant et en manipulant les valeurs et les émotions partagées par l'émetteur et son public.

Les techniques de masquage ou bien de mise en relief de certaines séquences factuelles, dues à l'intervention d'abord sur le fond du message et ensuite sur sa structure linguistique, appartiennent directement aux opérations d'interprétation des données communiquées. Dans une telle optique, il est possible de constater que le procédé de conceptualisation, complété par les connotations et les valeurs qu'il permet d'activer, est à l'origine de la construction des structures ontologiques et axiologiques de l'éditorial sociopolitique. La création de la représentation mentale de l'univers discursif de l'éditorial, formé de ses structures ontologiques et axiologiques, dans un contexte de communication particulier qui est celui de communication médiatique, donne ainsi la possibilité de mettre en relation deux dimensions de la manipulation médiatique : transformation du *vrai* en *faux* et transformation du *faux* en *vrai*, ou *faux* correspond à *ce qui est modifié*, c'est-à-dire *ce qui est médiatique* (comp. MROZOWSKI, 2001 ; NOWAK, TOKARSKI, 2007).

C'est dans ce cadre spécifique de la communication que le fonctionnement et « le quatrième pouvoir » des médias ainsi que des genres discursifs qui leur sont propres, se manifestent le mieux : à l'époque d'une société informatisée et médiatisée, la communication de masse joue effectivement un rôle crucial dans l'instauration ou la création de nouvelles normes et valeurs sociales (cf. aussi KURCZ, 1994 : 31–32 et GOBAN-KLAS, 1999 : 257). Conséquemment, nous souscrivons à l'idée de Jan LAZAR : « La perception de l'opinion des autres — adhésion ou opposition — peut être capitale dans l'expression de ses propres opinions. Dans ce sens, les médias — grâce à leur rôle dans la vie sociale — jouent un rôle potentiellement significatif dans la structuration des perceptions » (1995 : 93).

Les sources des textes du corpus*

Classe 1 de textes — le conflit autour des caricatures de Mahomet

- Texte n° 1 : Gérard Leclerc : *Sagesse de la foi*. « France Catholique », 10 février 2006.
URL : <http://www.france-catholique.fr/3011-Sagesse-de-la-Foi.html>. Consulté le 25 mars 2012.
- Texte n° 2 : Philippe Thureau-Dangine : *Prophétie autoréalisatrice*. « Courrier International », 9 février 2006.
URL : <http://www.courrierinternational.com/magazine/2006/797-pologne-laboratoire-de-l-ordre-mondial>. Consulté le 29 mars 2013.
- Texte n° 3 : Rachad Armanios : *Les dessins de la colère*. « Le Courrier », 4 février 2006.
URL : http://www.lecourrier.ch/les_dessins_de_la_colere. Consulté le 25 mars 2012.
- Texte n° 4 : Marco Gregori : *Les deux faces d'une seule médaille*. « Le Courrier », 7 février 2006.
URL : http://www.lecourrier.ch/les_deux_faces_d_une_seule_medaille?page=5&engine=1. Consulté le 25 mars 2012.
- Texte n° 5 : La Rédaction : *Ces caricatures de Mahomet qui provoquent une poussée d'adrénaline des musulmans de par le monde*. « San Finna », 6–12 février 2006.
URL : <http://www.sanfinna.com/ARCHIVES/Archives349/auccourantdelaplume.htm>. Consulté le 2 février 2007.
- Texte n° 6 : Mario Sessa : *Fallait-il croquer Mahomet ?* « L'Express/L'Impartial », 4 février 2006.
URL : http://www.lexpress.ch/journal/opinion/art_71441.php. Consulté le 2 février 2007.
- Texte n° 7 : Jean-Jacques Roth : *Notre islam*. « Le Temps », 6 février 2006.
URL : <http://www.letemps.ch/template/recherche.sp?page=rechercher&contenupage=identification&types=search&artID=173575>. Consulté le 23 novembre 2009.

* Les textes intégraux des éditoriaux sont disponibles sur le CD joint à cet ouvrage.

- Texte n° 8 : Azzedine Chabane : *La bête immonde*. « L'Expression », 2 février 2006.
URL : <http://www.lexpressiondz.com/edito/89627-La-b%C3%AAte-immonde.html>. Consulté le 28 mars 2013.
- Texte n° 9 : Philippe Noireaux : *Tu ne dessineras point...* « L'Yonne Républicain », 4 février 2006.
URL : http://www.yonne.fr/dossiers/chroniques/editos/20060206.YON_D6455.html. Consulté le 2 février 2007.
- Texte n° 10 : Omar Belhouchet : *Fracture ?* « El Watan », 4 février 2006.
URL : <http://www.elwatan.com/2006-02-04/2006-02-04-35632>. URL : <http://www.elwatan.com/archives/rubrique.php?ed=2006-02-04&rub=ew:w:edito>. Consulté le 28 mars 2013.
- Texte n° 11 : Sébastien Lacroix : *Un délire suspect*. « L'Union », 3 février 2006.
URL : <http://www.lunion.presse.fr/edito.html>. Consulté le 27 septembre 2010.
- Texte n° 12 : Ghania Khelifi : *Vulgarité*. « Liberté », 4 février 2006.
URL : <http://www.liberte-algerie.com/edit.php?id=52031>. Consulté le 27 septembre 2013.
- Texte n° 13 : Jean-Claude Kiefer : *Un gouffre culturel*. « Dernières Nouvelles d'Alsace », 4 février 2006.
URL : http://archives.dna.fr/cgi/idxlist_audio?m1=kiefer&m2=&m3=&aaammjj=200602&aaaammjj2=&amjg=200602&amj1=&amj2=&rubrique=&a=lst. Consulté le 27 septembre 2010.
- Texte n° 14 : Ahmed Saïfi Benziane : *Sans détours*. « Le Quotidien D'Oran », 4 février 2006.
URL : <http://www.lequotidien-oran.com/quot3380/editorial.htm>. Consulté le 27 novembre 2010.
- Texte n° 15 : K. Selim : *Un racisme qui vient du froid*. « Le Quotidien D'Oran », 6 février 2006.
URL : <http://www.lequotidien-oran.com/quot3383/editorial.htm>. Consulté le 27 novembre 2010.
- Texte n° 16 : Hervé Chabaud : *Liberté et tolérance*. « L'Union », 4 février 2006.
URL : <http://www.lunion.presse.fr/edito.html>. Consulté le 27 septembre 2010.
- Texte n° 17 : Antoine de Gaudemar : *Antagonismes*. « Libération », 3 février 2006.
URL : <http://www.liberation.fr/evenement/010137650-antagonismes>. Consulté le 28 mars 2013.
- Texte n° 18 : *Caricatures libres*. « Le Monde », 3 février 2006.
URL : http://www.lemonde.fr/europe/article/2006/02/02/caricatures-libres_737156_3214.html. Consulté le 28 mars 2013.
- Texte n° 19 : Jacques Guyon : *L'islamiste à la fatwa sensible*. « Charente Libre », 3 février 2006.
URL : http://www.charentelibre.com/edito.php?id_article=40404. Consulté le 23 novembre 2009.
- Texte n° 20 : Jacques Camus : *Eviter la caricature...* « La République Du Centre », 3 février 2006.

URL : http://www.larep.com/editorial_1857.html. Consulté le 27 septembre 2010.

Classe 2 de textes — le conflit autour des émeutes en banlieue

Texte n° 21 : Claude Askolovitch : *Mourir en banlieue*. « Le Nouvel Observateur », 3 novembre 2005.

URL : <http://clubobs.nouvelobs.com/article/2005/11/03/20051103.OBSH142087.xml>. Consulté le 27 septembre 2010.

Texte n° 22 : Mohamed Tahar Messaoudi : *Discrimination*. « El Watan », 9 novembre 2005.

URL : <http://www.elwatan.com/archives/edition.php?ed=2005-11-09>. Consulté le 27 septembre 2010.

Texte n° 23 : Marc Baudriller : *Le Sarkoshow chauffe la banlieue*. « Le Nouvel Observateur, Challenges », 12 novembre 2005.

URL : <http://clubobs.nouvelobs.com/article/2005/11/12/20051112.CHALH142309.xml>. Consulté le 27 septembre 2010.

Texte n° 24 : Maurice Ulrich : *Mal de France*. « Journal l'Humanité », 10 novembre 2005.

URL : <http://www.humanite.fr/node/110446>. Consulté le 2 avril 2013.

Texte n° 25 : Jean-Paul Piérot : *Quel lendemain ?* « Journal l'Humanité », 12 novembre 2005.

URL : <http://www.humanite.fr/node/110366>. Consulté le 2 avril 2013.

Texte n° 26 : Zouhir Mebarki : *La stratégie de l'huile sur le feu*. « L'Expression », 5 novembre 2005.

URL : <http://www.lexpressiondz.com/edito/89553-La-strat%C3%A9gie-de-l%E2%80%99huile-sur-le-feu.html>. Consulté le 2 avril 2013.

Texte n° 27 : Saïd Boucetta : *Un modèle terni*. « L'Expression », 6 novembre 2005.

URL : <http://www.lexpressiondz.com/edito/89554-Un-mod%C3%A8le-terni.html>. Consulté le 2 avril 2013.

Texte n° 28 : Ghania Khelifi : *Retour d'écoute*. « Liberté », 9 novembre 2005.

URL : <http://www.liberte-algerie.com/imp.php?id=47193&titre=Retour%20d'écoute>. Consulté le 27 septembre 2010.

Texte n° 29 : Oumarou Ked'ta : *Jeunesse d'ailleurs, jeunesse d'ici*. « Le Républicain Niger », 10 novembre 2005.

URL : http://www.republicain-niger.com/Index.asp?affiche=News_Display.asp&articleid=2044&rub=%C3%89ditorial. Consulté le 2 avril 2013.

Texte n° 30 : Claude Imbert : *Le bûcher d'une politique*. « Le Point », 10 novembre 2005.

URL : <http://www.lepoint.fr/impression/imprime.html?did=170190&displaymatrix=false>. Consulté le 23 novembre 2009.

Texte n° 31 : Falila Gbadamassi : *Polygamie : mère de toutes les émeutes en France !* « Pan Afrique », 21 novembre 2005.

URL : <http://www.afrik.com/article9062.html>. Consulté le 2 avril 2013.

- Texte n° 32: *Banlieues : une économie de rente en révolte*. « Polémia », 7 novembre 2005.
URL : <http://archives.polemia.com/article.php?id=1115>. Consulté le 2 avril 2013.
- Texte n° 33: Patrick Le Hyaric: *Décréter l'état d'urgence sociale*. « Journal l'Humanité », 9 novembre 2005.
URL : <http://www.humanite.fr/node/110532>. Consulté le 2 avril 2013.
- Texte n° 34: Jean-Emmanuel Ducoin: *Pourrissements*. « Journal l'Humanité », 19 novembre 2005.
URL : <http://www.humanite.fr/node/109874>. Consulté le 2 avril 2013.
- Texte n° 35: Jean-Emmanuel Ducoin: *Discriminations*. « Journal l'Humanité », 26 novembre 2005.
URL : <http://www.humanite.fr/node/109391>. Consulté le 2 avril 2013.
- Texte n° 36: *La France du ghetto*. « Afrique Magazine », 4 novembre 2005.
URL : <http://www.afriquemagazine.com/wordpress/?p=110>. Consulté le 2 avril 2013.
- Texte n° 37: Philippe Frémeaux: *La facture de la fracture*. « Alternatives économiques », 3 décembre 2005.
URL : http://www.alternatives-economiques.fr/la-facture-de-la-fracture_fr_art_195_22360.html. Consulté le 2 avril 2013.
- Texte n° 38: Pierre Laurent: *Retour à la norme*. « Journal l'Humanité », 14 novembre 2005.
URL : <http://www.humanite.fr/node/110274>. Consulté le 2 avril 2013.
- Texte n° 39: Claude Cabanes: *Le joir de trop*. « Journal l'Humanité », 4 novembre 2005.
URL : <http://www.humanite.fr/node/110818>. Consulté le 4 avril 2013.
- Texte n° 40: Pierre Laurent: *La banlieue, c'est la France*. « Journal l'Humanité », 5 novembre 2005.
URL : <http://www.humanite.fr/node/110740>. Consulté le 2 avril 2013.

Classe 3 de textes — le conflit autour de la guerre caucasienne

- Texte n° 41: *Le Caucase dans l'œil du cyclone séparatiste*. « Le Matin », 26 août 2008.
URL : http://www.lematin.ma/2008/journal/Editorial_Le-Caucase-dans-l-oeil-du-cyclone-separatiste/97185.html. Consulté le 28 septembre 2010.
- Texte n° 42: Pierre Rousselin: *Géorgie : France et Europe en première ligne*. « Le Figaro », 11 août 2008.
URL : <http://www.lefigaro.fr/debats/2008/08/11/01005-20080811ARTFIG00179-georgie-france-et-europe-en-premiere-ligne-.php>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 43: Jean-Pierre Bédéi: *L'Ossétie en guerre*. « La Dépêche », 9 août 2008.
URL : <http://www.ladepeche.fr/article/2008/08/09/470292-L-Ossetie-en-guerre.html>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 44: Maurice Urlich: *Guerre et paix*. « Journal l'Humanité », 14 août 2008.
URL : <http://www.humanite.fr/node/45194>. Consulté le 3 avril 2013.

- Texte n° 45: Jacques Camus: *De l'huile sur le cessez-le-feu*. «La République du Centre», 18 août 2008.
URL: <http://www.larep.com/editorial-1714.html>. Consulté le 29 septembre 2010.
- Texte n° 46: Jacques Camus: *Un engrenage diabolique*. «La République du Centre», 27 août 2008.
URL: <http://www.larep.com/editorial-1722.html>. Consulté le 29 septembre 2010.
- Texte n° 47: Jean-Pierre Bédéï: *Un défi pour l'Europe*. «La Dépêche», 11 août 2008.
URL: <http://www.ladepeche.fr/article/2008/08/11/470439-un-defi-pour-l-europe.html>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 48: Jean-Claude Souléry: *Russie: le fait accompli*. «La Dépêche», 28 août 2008.
URL: <http://www.ladepeche.fr/article/2008/08/28/472566-russie-le-fait-accompli.html>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 49: Ali Boukhlef: *La Russie n'est pas morte*. «La Tribune», 27 août 2008.
URL: <http://www.latribune-online.com/editorial/4478.html>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 50: Yves Thréard: *Incontournable Russie*. «Le Figaro», 13 août 2008.
URL: <http://www.lefigaro.fr/debats/2008/08/13/01005-20080813ARTFIG00332-incontournable-russie-.php>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 51: Pierre Rousselin: *Guerre dans le Caucase*. «Le Figaro», 9 août 2008.
URL: <http://www.lefigaro.fr/debats/2008/08/09/01005-20080809ARTFIG00124-guerre-dans-le-caucase-.php>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 52: F.R.: *La folie patriotique et la démence impérialiste*. «L'Echo», 12 août 2008.
URL: http://www.lecho.be/debats/edito/EDITO_La_folie_patriotique_et_la_demence_imperialiste.7912124-622.art. Consulté le 29 septembre 2010.
- Texte n° 53: Luc de Barochez: *L'Europe a un problème russe*. «Le Figaro», 26 août 2008.
URL: <http://www.lefigaro.fr/debats/2008/08/26/01005-20080826ARTFIG00020-l-europe-a-un-probleme-russe-.php>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 54: Bernard Bridel: *La Géorgie victime du boomerang kosovar*. «Tribune de Genève», 27 août 2008.
URL: <http://journal.tdg.ch/actu/suisse/2008/08/27/georgie-victime-boomerang-kosovar>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 55: Christophe Barbier: *Rideau de fer*. «L'Express», 11 août 2008.
URL: http://www.lexpress.fr/actualite/monde/rideau-de-fer-l-edito-de-christophe-barbier_548649.html. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 56: Vincent Philippe: *Et si l'on parlait un peu de fédéralisme?* «Le Quotidien Jurassien», 10 août 2008.
URL: http://www.lequotidienjurassien.ch/content/index.php?option=com_content&task=view&id=8434&Itemid=71. Consulté le 29 septembre 2010.

- Texte n° 57: Karim Mohsen: *La bombe à retardement caucasienne*. « L'Expression », 10 août 2008.
URL: <http://www.lexpressiondz.com/edito/90395-La-bombe-%C3%A0-retardement-caucasienne.html>. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 58: Dominique Moïsi : *Caucase: tous perdants*. « Ouest-France », 12 août 2008.
URL: http://www.ouest-france.fr/actu/actuDet_--Caucase-tous-perdants-3632-684540_actu.Htm. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 59: Joseph Limagne : *L'Europe face au défi russe*. « Ouest-France », 28 août 2008.
URL: http://www.ouest-france.fr/actu/actuDet_-L-Europe-face-au-defi-russe-3632-693615_actu.Htm. Consulté le 3 avril 2013.
- Texte n° 60: Daniel Riot: *Le grand défi*. « Relatio Europe », 26 août 2008.
URL: <http://www.relatio-europe.eu/les-opinions/editos/42-editos/4136-dmitri-medvedev-na-qpeur-de-rienq-pas-meme-dune-nouvelle-qguer-re-froideq>. Consulté le 29 septembre 2010.

Références

- ADAM J.-M., 1992 : *Les textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*. Paris, Nathan Université.
- ADAM J.-M., 1997 : *Unités rédactionnelles et genres discursifs : cadre général pour une approche de la presse écrite*. « Pratiques » n° 94, p. 3—18.
- ALBERT P., 1989 : *Lexique de la presse écrite*. Paris, Daloz.
- ALLEMANN B., 1978 : *De l'ironie en tant que principe littéraire*. « Poétique » n° 36, p. 385—398.
- AMOSSY R., 2000 : *L'argumentation dans le discours : discours politique, littérature d'idées, fiction*. Paris, Nathan.
- AMPEL-RUDOLF M., 2008 : *Wartościowanie kobiety w dyskursie publicystycznym. W : Język—społeczeństwo—wartości*. Red. E. LASKOWSKA, I. BENENOWSKA, M. JARACZ. Bydgoszcz, Bydgoskie Towarzystwo Naukowe, p. 7—12.
- ANGERMÜLLER J., 2007 : *L'analyse du discours en Europe*. In : *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*. Réd. S. BONNAFOUS, M. TEMMAR. Paris, Ophrys, p. 9—22.
- ANSCOMBRE J.-C., 1995 : *La nature des topoï*. In : IDEM : *Théorie des topoï*. Paris, Éditions Kimé, p. 49—84.
- ANSCOMBRE J.-C., DUCROT O., 1976 : *L'argumentation dans la langue*. « Langages » n° 42, p. 5—27.
- ANSCOMBRE J.-C., DUCROT O., 1997 : *L'argumentation dans la langue*. Troisième édition. Liège, Mardaga.
- ANUSIEWICZ J., 1994 : *Lingwistyka kulturowa. Zarys problematyki*. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- ARISTOTE, 1991 : *Rhétorique*. Trad. C.-E. RUELLE, intr. M. MEYER, commentaire de B. IMMERMANS. Paris, Le Livre de poche.
- AUSTIN J.L., 1962 : *How to Do Things With Words*. Oxford, Oxford University Press.
- AUTHIER J., 1981 : *Paroles tenues à distance*. In : *Matérialité discursive*. Réd. B. CONEIN et al. Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 127—142.
- AUTHIER-REVUZ J., 1982 : *Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours*. « DRLAV » n° 26, p. 91—151.
- AUTHIER-REVUZ J., 1984 : *Hétérogénéité(s) énonciative(s)*. « Langages » n° 73, p. 98—111.

- AUTHIER-REVUZ J., 1990 : *La non-coïncidence interlocutive et ses reflets méta-énonciatifs*. In : *L'interaction communicative*. Réd. A. BERENDONNER, H. PARRET. Berne, Peter Lang.
- AUTHIER-REVUZ J., 1995 : *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidence du dire*. T. 1—2. Paris, Larousse, coll. « Sciences du langage ».
- AWDIEJEW A., 1987 : *Pragmatyczne podstawy interpretacji wypowiedzi*. Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- AWDIEJEW A., 2004 : *Systemowe środki perswazji*. W: *Manipulacja w języku*. Red. P. KRZYŻANOWSKI, P. NOWAK. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 71—79.
- AWDIEJEW A., 2007 : *Gramatyka interakcji werbalnej*. Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- BACOT P. et al., 2010 : *Le discours politique n'est pas transparent. Permanence et transformations d'un objet de recherche*. « Mots. Les langages du politique. Trente ans d'étude des langages du politique (1980—2010) » n° 94, p. 5—9.
- BAKHTINE M., 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Trad. M. YAGUELLO. Préface de R. JAKOBSON. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».
- BARTMIŃSKI J., NIEBRZEGOWSKA S., 1998 : *Profile a podmiotowa interpretacja świata*. W: *Profilowanie w języku i tekście*. Red. J. BARTMIŃSKI, R. TOKARSKI. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 211—224.
- BARTMIŃSKI J., 1999 : *Punkt widzenia, perspektywa, językowy obraz świata*. W: IDEM : *Językowy obraz świata*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 103—120.
- BARTMIŃSKI J., 2003 : *Miejsce wartości w językowym obrazie świata*. W: IDEM : *Język w kręgu wartości*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 59—86.
- BARTMIŃSKI J., NIEBRZEGOWSKA-BARTMIŃSKA S., 2009 : *Tekstologia*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- BAUER Z., 2004 : *Gatunki dziennikarskie*. W: *Dziennikarstwo i świat mediów*. Red. Z. BAUER, E. CHUDZIŃSKI. Kraków, Universitas, p. 143—173.
- BAYLON Ch., MIGNOT X., 1995 : *Sémantique du langage : initiation*. Paris, Éditions Nathan.
- BEAUGRAND R. DE, DRESSLER W., 1981 : *Introduction to Text Linguistics*. London, New York, Longman.
- BENVENISTE E., 1966 : *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- BENVENISTE E., 1970 : *L'appareil formel de l'énonciation*. « Langages » n° 17, p. 33—41.
- BOGDANOWSKA M., 2003 : *Komentarz i komentowanie. Zagadnienia konstrukcji tekstu*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- BONNAFOUS S., TEMMAR M., réd., 2007 : *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*. Paris, Ophrys.
- BRALCZYK J., 1995 : *Język na sprzedaż*. Warszawa, „Business Press”.
- BRALCZYK J., 2000 : *Manipulacja językowa*. W: *Dziennikarstwo i świat mediów*. Red. Z. BAUER, E. CHUDZIŃSKI. Kraków, Universitas, p. 244—250.
- BRETON P., 2000 : *La parole manipulée*. Paris, La Découverte Poche.
- BRETON P., 2003 : *L'argumentation dans la communication*. Troisième édition. Paris, La Découverte Repères.

- BRETON P., 2008 : *Convaincre sans manipuler. Apprendre à argumenter*. Paris, La Découverte.
- BROWN G., YULE G., 1991 : *Discourse analysis*. Cambridge, Cambridge University Press.
- BROWN P., LEVINSON S., 1987 : *Politeness. Some Universals in Language Use*. Cambridge, Cambridge University Press.
- « Cahiers de linguistique française. Connecteurs pragmatiques et structure du discours. Actes du 2^{ème} colloque de pragmatique, Genève 7–9 mars 1983 » n° 5, 1983. Genève, Université de Genève, Faculté des Lettres, Unité de Linguistique Française.
- CAREL M., 1995 : *Trop : argumentation interne, argumentation externe et positivité*. In : *Théorie des topoï*. Réd. J.-C. ANSCOMBRE. Paris, Éditions Kimé.
- CAREL M., DUCROT O., 1999 : *Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative*. « Langue française » n° 123, p. 6–26.
- CELLE A., GRESSET S., HUART R., réd., 2007 : *Les connecteurs, jalons du discours*. Berne, Peter Lang.
- ČERVENKA M., 1974 : *O tematycznym następstwie*. W: *Tekst i język. Problemy semantyczne*. Red. M.R. MAYENOWA. Wrocław, Ossolineum, p. 85–97.
- CHARAUDEAU P., 1992 : *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D., 2002 : *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris, Éditions du Seuil.
- CHARAUDEAU P., 2005 : *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*. Bruxelles, De Boeck.
- CHAROLLES M., 1978 : *Introduction aux problèmes de la cohérence des textes*. « Langue française » n° 78, p. 7–41.
- CHAROLLES M., ERLICH M.-F., 1991 : *Aspects of Textual Continuity. Linguistics Approaches*. In : *Text and Text Processing*. Eds. G. DENHIÈRE, J.-P. ROSSI. Amsterdam, North-Holland, p. 251–267.
- CULIOLI A., 1990 : *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*. T. 1. Paris, Ophrys, coll. « L'Homme dans la langue ».
- CULIOLI A., 1999 : *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*. T. 2. Paris, Ophrys, coll. « L'Homme dans la langue ».
- DANEŠ F., 1974 : *Semantyczna i tematyczna struktura zdania i tekstu*. W: *Tekst i język. Problemy semantyczne*. Red. M.R. MAYENOWA. Wrocław, Ossolineum, p. 23–40.
- DELBECQUE N., réd., 2006 : *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Préface de J.-R. LAPAIRE. Bruxelles, Champs linguistiques De Boeck-Duculot.
- DENHIÈRE G., BAUDET S., 1992 : *Lecture. Compréhension de texte et science cognitive*. Paris, Presses Universitaires de France.
- DECLÉS J.-P., 2010 : *L'énonciation : approches théoriques en France*. In : *Des mots et du texte aux conceptions de la description linguistique*. Réd. A. DUTKA-MAŃKOWSKA, T. GIERMAK-ZIELIŃSKA. Warszawa, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego, p. 98–124.
- DIJK T.A. VAN, KINTSCH W., 1983 : *Strategies of Discourse Comprehension*. New York, Academic Press.

- Dijk T.A. van, 1984: *Macrostructures sémantiques et cadres de connaissances dans la compréhension du discours*. In: *Il était une fois... Compréhension et souvenir de récits*. Réd. G. DENHIÈRE. Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 49–84.
- Dijk T.A. van, 1994: *Critical Discourse Analysis*. «Discourse & Society» n° 5, octobre, p. 435–436.
- Dijk T.A. van, red., 2001: *Dyskurs jako struktura i proces*. Warszawa, PWN.
- DOBRYŃSKA T., red., 1990: *Tekst w kontekście: zbiór studiów*. Wrocław–Warszawa, Polska Akademia Nauk, Instytut Badań Literackich, Zakład Narodowy im. Ossolińskich.
- DOBRYŃSKA T., red., 1992: *Typy tekstów: zbiór studiów*. Wrocław–Warszawa, Polska Akademia Nauk, Instytut Badań Literackich, Wydawnictwo IBL.
- DOBRYŃSKA T., 1993: *Tekst. Próba syntezy*. Warszawa, Polska Akademia Nauk, Instytut Badań Literackich, Wydawnictwo IBL.
- DOBRYŃSKA T., red., 1996: *Tekst i jego odmiany: zbiór studiów*. Warszawa, Instytut Badań Literackich PAN.
- DOBRYŃSKA T., 2004: *Tekst—styl—poetyka: zbiór studiów*. Kraków, Universitas.
- DRESSLER W., 1970: *Textsyntax*. „Lingua e stile” n° 5, p. 191–213.
- DRESSLER W., ed., 1978: *Current Trends in Textlinguistics*. Berlin, de Gruyter.
- DUBIED A., LITS M., 1997: *L'éditorial: genre journalistique ou position discursive?* «Pratiques» n° 94, p. 49–61.
- DUBOIS J., 1962: *Le vocabulaire politique et social en France, de 1869 à 1872*. Paris, Larousse.
- DUBOIS J., SUMPFF J., réd., 1969: *L'analyse du discours*. «Langages» n° 13 [Paris, Didier, Larousse].
- DUCROT O., 1972: *Dire et ne pas dire. Principe de sémantique linguistique*. Paris, Hermann.
- DUCROT O., 1980: *Les échelles argumentatives*. Paris, Minuit.
- DUCROT O., 1983: *Opérateurs argumentatifs et visée argumentative*. «Cahiers de linguistique française» n° 5, p. 7–36.
- DUCROT O., 1984: *Le dire et le dit*. Paris, Minuit.
- DUCROT O., 1995: *Topoi et formes topiques*. In: *Théorie des topoi*. Réd. J.-C. ANSCOMBRE. Paris, Éditions Kimé, p. 85–99.
- DUCROT O., 2004: *Argumentation rhétorique et argumentation linguistique*. In: *L'Argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*. Réd. M. DOURY, S. MOIRAND. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 17–34.
- DUSZAK A., 1998: *Tekst, dyskurs, komunikacja międzykulturowa*. Warszawa, PWN.
- DUTKA A., 1991: *Ku dynamicznej koncepcji języka. Teoria Jeana-Claude'a Anscombre'a i Oswalda Ducrota*. „Pamiętnik Literacki”. T. LXXXII, z. 3. [Wrocław, PAN, IBL], p. 158–171.
- DUTKA A., 1993: *Les connecteurs argumentatifs en polonais*. In: *Modality in Language Acquisition*. Eds. N. DITTMAR, A. REICH. Berlin, De Gruyter, p. 97–109.
- DUTKA A., 1999: *Le discours autre dans des articles de la critique littéraire*. Warszawa, Uniwersytet Warszawski, Wydział Neofilologii.
- EEMEREN F.H. van, GROOTENDORST R., 1984: *Speech Acts in Argumentative Discussions*. Dordrecht, Foris.

- EEMEREN F.H. VAN, GROOTENDORST R., 2004: *Une vue synoptique de l'approche pragmatique dialectique*. In: *L'Argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*. Réd. M. DOURY, S. MOIRAND. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 45–75.
- FACQUES B., SANDERS C., 2004: *Textes journalistiques et analyse contrastive du genre en didactique*. « Langages » n° 153, p. 86–97.
- FAUCONNIER G., 1984: *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris, Minuit.
- FUCHS C., 1983: *Variations discursives*. « Langages » n° 70, p. 15–33.
- GOBAN-KLAS T., 1999: *Media i komunikowanie masowe. Teorie i analizy prasy, radia, telewizji, Internetu*. Kraków, PWN.
- GOFFMAN E., 1974: *Les rites de l'interaction*. Paris, Minuit.
- GOFFMAN E., 1991: *Les cadres de l'expérience*. Paris, Minuit.
- GREIMAS A.-J., 1966: *Sémantique structurale. Recherche et méthode*. Paris, Larousse.
- GRICE H.P., 1975: *Logic and Conversation*. In: "Syntax and Semantics. Vol. 3: Speech Acts". Eds. P. COLE, J.L. MORGAN. New York, Academic Press, p. 41–58.
- GRIZE J.-B., 1982: *De la logique à l'argumentation*. Paris, Librairie Droz.
- GRIZE J.-B., 1990: *Logique et Langage*. Paris, Ophrys.
- GRZEGORCZYKOWA R., 1991: *Problem funkcji języka i tekstu w świetle teorii aktów mowy*. W: „Język a Kultura”. T. 4: *Funkcje języka i wypowiedzi*. Red. J. BARTMIŃSKI, R. GRZEGORCZYKOWA. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, p. 11–28.
- GRZEGORCZYKOWA R., 2001: *Wprowadzenie do semantyki językoznawczej*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- GRZEGORCZYKOWA R., 2004: *Punkt widzenia nadawcy w znaczeniach leksemów*. W: *Punkt widzenia w języku i kulturze*. Red. J. BARTMIŃSKI, S. NIEBRZEGOWSKA-BARTMIŃSKA, R. NYCZ. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 161–176.
- GRZENIA J., KITA M., red., 2003: *Porozmawiajmy o rozmowie. Lingwistyczne aspekty dialogu*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- GRZMIL-TYLUTKI H., 2000: *Francuski i polski dyskurs ekologiczny w perspektywie aksjologii*. Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- GRZMIL-TYLUTKI H., 2007: *Gatunek w świetle francuskiej teorii dyskursu*. Kraków, Universitas.
- GRZMIL-TYLUTKI H., 2010a: *L'analyse du discours à la française — tendances majeures et proposition d'une typologie de discours*. In: *Des mots et du texte aux conceptions de la description linguistique*. Réd. A. DUTKA-MAŃKOWSKA, T. GIERMAK-ZIELIŃSKA. Warszawa, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego, p. 189–197.
- GRZMIL-TYLUTKI H., 2010b: *Francuska lingwistyczna teoria dyskursu. Historia, tendencje, perspektywy*. Kraków, Universitas.
- GRZMIL-TYLUTKI H., 2011: *L'axiologie discursive: entre l'implicite et l'explicite*. In: « Synergies Pologne: Inférence, ellipse et parabole » n° 8. Réd. E. GAJEWSKA, S. MEJRI. Kraków, Gerflint, p. 247–253.
- HABRAJSKA G., 1994: *Wykorzystanie ironii do walki politycznej* W: „Język a Kultura”. T. 11: *Język polityki a współczesna kultura polityczna*. Red. J. ANUSIEWICZ, B. SICIŃSKI. Wrocław, Towarzystwo Przyjaciół Polonistyki Wrocławskiej, p. 57–68.
- HARRIS Z.S., 1952: *Discourse analysis*. « Langages » n° 28, p. 1–30.

- HARRIS Z.S., 1969: *Analyse du discours*. Trad. F. DUBOIS-CHARLIER. «Langages» n° 33, s. 8–45.
- HARWEG R., 1978: *Substitutional Text Linguistics*. In: *Current Trends in Textlinguistics*. Ed. W. DRESSLER. Berlin, de Gruyter, p. 247–260.
- HERMAN T., JUFER N., 2001: *L'éditorial « vitrine idéologique du journal » ?* «Semen» n° 13 [Besançon, Presses universitaires Franc-Comtoises], p. 135–162.
- HOSTYŃSKI L., 2006: *Wartości w świecie konsumpcji*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- HUTCHEON L., 1981: *Ironie, satire, parodie. Une approche pragmatique de l'ironie*. «Poétique» n° 46, p. 140–155.
- JAKOBSON R., 1963: *Linguistique et théorie de la communication*. In: IDEM: *Essais de linguistique générale*. Paris, Minuit, p. 87–99.
- JÄKEL O., 2003: *Metafory w abstrakcyjnych domenach dyskursu: kognitywnolingwistyczna analiza metaforycznych modeli aktywności umysłowej, gospodarki i nauki*. Tłum. M. BANAŚ, B. DRĄC. Kraków, Universitas.
- JERECZEK J., 2002: *Ce sens qui ne va pas de soi. À travers le récit médiatique*. In: "Translation and Meaning". Vol 6. Maastricht, Department of Translation and Interpreting, Maastricht School of International Communication, Zuyd University, p. 335–360.
- KAMIŃSKA-SZMAJ I., 2004: *Propaganda, perswazja, manipulacja — próba uporządkowania pojęć*. W: *Manipulacja w języku*. Red. P. KRZYŻANOWSKI, P. NOWAK. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 13–26.
- KALISZ R., 1993: *Pragmatyka językowa*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- KALISZ R., 2001: *Językoznawstwo kognitywne w świetle językoznawstwa funkcjonalnego*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- KALISZ R., KUBIŃSKI W., 2006: *Językoznawstwo kognitywne i funkcjonalizm Simon Dika — w kierunku pełniejszego opisu języka*. W: „Językoznawstwo kognitywne”. T. 3: *Kognitywizm w świetle innych teorii*. Red. O. SOKOŁOWSKA, D. STANULEWICZ. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, p. 182–205.
- KARDELA H., 1992: *Gramatyka kognitywna jako globalna teoria języka*. W: „Język a Kultura”. T. 8: *Podstawy metodologiczne semantyki współczesnej*. Red. I. NOWAKOWSKA-KEMPNA. Wrocław, Wiedza o Kulturze, p. 9–14.
- KARDELA H., 2006: *Metodologia językoznawstwa kognitywnego*. W: *Metodologie językoznawcze. Podstawy teoretyczne*. Red. P. STALMASZCZYK. Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, p. 196–231.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1976: *Problèmes de l'ironie*. In: «Linguistique et sémiologie». Vol. 2. Lyon, Unités d'Enseignement et de Recherche des Sciences du Langage, p. 10–46.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1977: *La connotation*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1978: *Ironie comme trope*. «Poétique» n° 36, p. 108–127.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1980: *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris, Librairie Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1986: *L'implicite*. Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1996: *La conversation*. Paris, Seuil.

- KERBRAT-ORECCHIONI C., 2001 : *Les actes de langage dans le discours*. Paris, Nathan.
- KIELISZCZYK A., 2007 : *De l'explication à la justification dans l'avant-propos*. Łask, Oficyna Wydawnicza Leksem.
- KITA M., 1998 : *Wywiad prasowy. Język — gatunek — interakcja*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- KOMUR G., 2004 : *L'ilot textuel et la prise de distance par le locuteur dans le genre journalistique*. In: *Le discours rapporté dans tous ses états : questions de frontières*. Paris, l'Harmattan, p. 54—64.
- KOMUR G., 2009 : *Que se cache-t-il sous les guillemets dans la presse écrite française ?* In : «Synérgies Pologne. Le sens et sa complexité». N° 6. Réd. T. MURYN. Kraków, Gerflint, s. 69—78.
- KOREN R., 1996 : *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*. Paris, l'Harmattan.
- KOREN R., 2004 : *Argumentation, enjeux et pratique de «l'engagement neutre» : le cas de l'écriture de presse*. «Semen» n° 17 [Besançon, Presses universitaires Franc-Comtoises], p. 19—40.
- KOWALEWSKA-DĄBROWSKA J., 2007 : *Gry językowe w tekstach publicystycznych. Kreacja czy manipulacja?* W: *Kreowanie światów w języku mediów*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 87—105.
- KÖVECSES Z., 1998 : *Kognitywny model gniewu*. W: *Językoznawstwo kognitywne. Wybór tekstów*. Red. W. KUBASIŃSKI, R. KALISZ, E. MODRZEJEWSKA. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, p. 104—137.
- KRZESZOWSKI T., 1994 : *Parametr aksjologiczny w przedpojęciowych schematach wyobrażeniowych*. „Etnolingwistyka — problemy języka i kultury”. T. 6 [Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej], p. 29—51.
- KRZESZOWSKI T., 1997 : *Angels and Devils in Hell: Elements of Axiology in Semantics*. Warszawa, Energeia.
- KRZESZOWSKI T., 1998 : *Aksjologiczne aspekty metafor*. W: *Językoznawstwo kognitywne. Wybór tekstów*. Red. W. KUBASIŃSKI, R. KALISZ, E. MODRZEJEWSKA. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, p. 80—103.
- KRZESZOWSKI T., 1999 : *Aksjologiczne aspekty semantyki językowej*. Toruń, Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika.
- KRZYŻANOWSKI P., 2004 : *Manipulacja w języku. Manipulacja w tekście*. W: *Manipulacja w języku*. Red. P. KRZYŻANOWSKI, P. NOWAK. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 277—282.
- KRZYŻANOWSKI P., NOWAK P., red., 2004 : *Manipulacja w języku*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- KURCZ I., 1994 : *Zmienność i nieuchronność stereotypów*. Warszawa, Wydawnictwo Instytutu Psychologii.
- KURCZ I., POLKOWSKA A., 1990 : *Interakcyjne i autonomiczne przetwarzanie informacji językowych na przykładzie rozumienia tekstu czytanego na głos*. Wrocław, Ossolineum.
- LABBÉ D., 1995 : *Les métaphores du général de Gaulle*. «Mots» n° 43, juin 1995 [Paris, Ens-Éditions], p. 51—62.
- LABOCHA J., 2008 : *Tekst, wypowiedź, dyskurs w procesie komunikacji językowej*. Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

- LAKOFF G., 1987: *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, The University of Chicago Press.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1985: *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Trad. M. DE FORNEL, J.-J. LECERCLE. Paris, Minuit.
- LANGACKER R., 1987: *Foundations of Cognitive Grammar*. Vol. 1: *Theoretical Prerequisites*. Stanford, Stanford University Press.
- LASKOWSKA E., 2008: *Wartościowanie jako środek perswazji*. W: *Język — społeczeństwo — wartości*. Red. E. LASKOWSKA, I. BENENOWSKA, M. JARACZ. Bydgoszcz, Bydgoskie Towarzystwo Naukowe, p. 219–226.
- LAZAR J., 1995: *L'opinion publique*. Paris, Sirey.
- LE GUERN M., 1973: *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris, Larousse.
- LEŚNIEWSKI S., 1989: *Sur les fondements de la mathématique*. Trad. G. KALINOWSKI. Paris, Hermès.
- LOFFLER-LAURIAN A.-M., 1975: *Essai d'analyse sémantique du vocabulaire des titres de presse*. «Le Français Moderne: revue de linguistique française» n° 43/3. Réd. G. ANTOINE, P. IMBS, p. 256–267.
- LOFFLER-LAURIAN A.-M., 1994: *Réflexions sur la métaphore dans le discours scientifique de vulgarisation*. «Langue française» no 101, p. 72–80.
- LUBAŚ W., 2003: *Polskie gadanie. Podstawowe cechy i funkcje potocznej odmiany polszczyzny*. Opole, Uniwersytet Opolski, Instytut Filologii Polskiej.
- LUBAŚ W., 2006: *Język w komunikacji, w perswazji i w reklamie*. Dąbrowa Górnicza, Wyższa Szkoła Biznesu.
- MAINGUENEAU D., 1987: *Nouvelles tendances en analyse du discours*. Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU D., 1990: *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris, Bordas.
- MAINGUENEAU D., réd., 1996: *Les termes clés de l'analyse du discours*. Paris, Le Seuil.
- MAINGUENEAU D., 2004: *L'hyperénonciateur et «participation»*. «Langages» n° 156, s. 111–126.
- MAINGUENEAU D., 2009: *Aborder la linguistique. Nouvelle édition revue et augmentée*. Paris, Points, coll. «Points Essais».
- MALDIDIER D., 1971: *Le discours politique de la guerre d'Algérie: approche synchronique et diachronique*. «Langages» n° 23, p. 57–86.
- MARCELLESI J.-B., 1974: *Introduction à la sociolinguistique*. Paris, Larousse.
- MARCELLESI J.-B., 1976: *Analyse de discours à l'entrée lexicale*. «Langages» n° 41, p. 79–123.
- MARNETTE S., 2004: *L'effacement énonciatif dans la presse contemporaine*. «Langages» n° 156, p. 51–64.
- MARTIN-LAGARDETTE J.-L., 1994: *Guide de l'écriture journalistique. Écrire, informer, convaincre*. Paris, Syros.
- MAYENOWA M.R., 1987: *Teoria tekstu a tradycyjne zagadnienia poetyki*. W: „Problemy Teorii Literatury”. T. 2. Red. H. MARKIEWICZ. Wrocław, Ossolineum, p. 14–26.
- MELLET S., réd., 2008: *Concession et dialogisme: les connecteurs concessifs à l'épreuve des Corpus*. Berne, Peter Lang.
- MICZKA E., 1986: *La métaphore dans le commentaire de presse*. «Neophilologica». Vol. 6 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], p. 7–11.

- MICZKA E., 1992: *Les mécanismes sémantico-rhétoriques de la cohérence du commentaire politique*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- MICZKA E., 1993: *Les structures supraphrastiques dans le texte. Analyses et procédures*. «Neophilologica». Vol. 9 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], p. 41–60.
- MICZKA E., 1996: *Construire une représentation textuelle*. «Neophilologica». Vol. 12 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], p. 59–75.
- MICZKA E., 2000a: *Structures textuelles en tant qu'expression des catégories conceptuelles-organisateur d'expérience*. «Neophilologica». Vol. 14 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], s. 36–52.
- MICZKA E., 2000b: *Aspect socio- et psycholinguistiques de la modélisation de la compréhension des textes de la vie quotidienne: fait divers et publicité*. In: «Studia Romanica Posnaniensa». Vol. 25–26. Poznań, Wydawnictwo Uniwersytetu Adama Mickiewicza, p. 223–234.
- MICZKA E., 2002: *Kognitywne struktury informacyjne w interpretacji dyskursu*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- MICZKA E., 2004: *Un modèle cognitif de structures discursives — son application à l'enseignement / l'apprentissage de langues étrangères*. «Neophilologica». Vol. 16 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], p. 52–62.
- MICZKA E., 2005: *L'approche fonctionnelle de discours: traitement de l'information au niveau supraphrastique*. «Neophilologica». Vol. 17 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], p. 110–117.
- MICZKA E., 2007a: *L'application des notions de «cadre de l'expérience» et d'«événement cognitif» à l'analyse de discours — cas du fait divers*. «Neophilologica». Vol. 19 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], s. 138–146.
- MICZKA E., 2007b: *Quelques remarques sur la constitution de l'objet d'études de la linguistique textuelle: dès grammaires de texte à un modèle cognitif de discours*. «Neophilologica». Vol. 19 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], p. 243–252.
- MINSKY M., 1981: *A Framework for Representing Knowledge*. In: *Mind Design*. Ed. J. HAUGELAND. Cambridge MA, MIT Press, p. 245–262.
- MOESCHLER J., 1985: *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*. Paris, Hatier-Crédif.
- MOESCHLER J., 1989: *Modélisation du dialogue: représentation de l'inférence argumentative*. Paris, Hermès.
- MOIRAND S., 1990: *Une grammaire des textes et des dialogues*. Paris, Hachette.
- MOIRAND S., 2007: *Le discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris, Presses universitaires de France.
- MOLINIÉ G., 1992: *Dictionnaire de rhétorique*. Paris, LGF.
- «Mots. Les langages du politique. Trente ans d'étude des langages du politique (1980–2010)» 2010, n° 94, Lyon, E.N.S. Éditions.
- MROZOWSKI M., 2001: *Media masowe: władza, rozrywka i biznes*. Warszawa, Oficyna Wydawnicza ASPRA-JR.
- NØLKE H., 1999: *Linguistique modulaire: principes méthodologiques et applications*. In: *Approches modulaires: de la langue au discours*. Réd. H. NØLKE et J.-M. ADAM. Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 17–74.

- NOWAK P., 2004: *Parafrazowanie — narzędzie manipulacji i perswazji*. W: *Manipulacja w języku*. Red. P. KRZYŻANOWSKI, P. NOWAK. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 137–149.
- NOWAK P., 2006: *Współczesny obraz komunikacji medialnej w świetle teorii aktów mowy*. W: *Oblicza komunikacji*. T. 1: *Perspektywy badań nad tekstem, dyskursem i komunikacją*. Red. I. KAMIŃSKA-SZMAJ, T. PIEKO, M. ZAŚKO-ZIELIŃSKA. Kraków, Wydawnictwo Tertium, p. 219–232.
- NOWAK P., TOKARSKI R., red., 2007: *Kreowanie światów w języku mediów*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 9–35.
- OSBORN M., 1967: *Archetypal Metaphor in Rhetoric: The Light-Dark Family*. "Quarterly Journal of Speech" n° 53, s. 115–126.
- PACHOCIŃSKA E., 2000: *La réalisation de l'intention persuasive dans le discours polémique: approche énonciative*. Warszawa, Uniwersytet Warszawski.
- PAWŁOWSKI T., 1977: *Definicje perswazyjne*. W: *Pojęcia i metody współczesnej humanistyki*. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, p. 125–150.
- PERRIN L., 1996: *Ironie mise en trope: du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*. Paris, Kimé, coll. « Argumentation, sciences du langage ».
- PERELMAN Ch., OLBRECHTS-TYTECA L., 1970: *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- PISAREK W., 2002: *Nowa retoryka dziennikarska*. Kraków, Universitas.
- PISAREK W., red., 2006: *Słownik terminologii medialnej*. Kraków, Universitas.
- PLANTIN Ch., 1990: *Essais sur l'argumentation. Introduction à l'étude linguistique de la parole argumentative*. Paris, Kimé, coll. « Argumentation, sciences du langage ».
- PLANTIN Ch., 1996: *L'Argumentation*. Paris, Le Seuil.
- PLANTIN Ch., 2010: *Argumentation rhétorique. Les eaux mêlées*. « Mots. Les langages du politique. Trente ans d'étude des langages du politique (1980–2010) » n° 94, p. 23–30.
- PLANTIN Ch., 2011: *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Berne, Peter Lang.
- PROVOST G., 1969: *Approche du discours politique: « socialisme » et « socialiste » chez Jaurès*. « Langages » n° 13, p. 51–67.
- PUZYNINA J., 1992: *Język wartości*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- PUZYNINA J., 1997a: *O manipulacji językowej*. W: *Eadem: Słowo — wartość — kultura*. Lublin, Towarzystwo Naukowe, p. 180–194.
- PUZYNINA J., 1997b: *O wartościowaniu w tekstach wiadomości prasowych*. W: „Studia z Językoznawstwa Słowiańskiego”. T. 14. Kraków, Prace Instytutu Filologii Słowiańskiej, p. 279–288.
- PUZYNINA J., 2003: *Wokół języka wartości*. W: *Język w kręgu wartości. Studia semantyczne*. Red. J. BARTMIŃSKI. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 19–34.
- PUZYNINA J., 2004: *Problemy wartościowania w języku i w tekście*. W: „Etnolingwistyka — Problemy Języka i Kultury”. T. 16. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 179–189.
- RABATEL A., 2004: *L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques*. « Langages » n° 156, p. 3–17.

- REBOUL A., MOESCHLER J., 1998: *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Paris, Armand Colin.
- RÉCANATI F., 1981: *Les Énoncés performatifs*. Paris, Minuit.
- «Revue française de linguistique appliquée. Les connecteurs: description, traduction, apprentissage». Vol. XVI, 2011, Paris, Publications Linguistiques.
- ROBIN R., 1973: *Histoire et linguistique*. Paris, Armand Colin.
- ROCHE Ch., 2005: *Terminologie et ontologie*. «Langages» n° 157, p. 48–62.
- ROULET E. et al., 1985: *L'articulation du discours en français contemporain*. Deuxième édition. Berne, Peter Lang.
- RUSINEK M., ZAŁAŻIŃSKA A., 2005: *Retoryka podręczna, czyli jak wnikliwie słuchać i przekonująco mówić*. Kraków, Wydawnictwo Znak.
- RUTKOWSKI M., 2007: *Nazwy własne i ich denotacje w rzeczywistości medialnej*. W: *Kreowanie światów w języku mediów*. Red. P. NOWAK, R. TOKARSKI. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 155–170.
- RÜCK H., 1980: *Linguistique textuelle et enseignement du français*. Paris, Hatier-Crédif.
- SHIFFRIN D., 1994: *Approaches to Discourse*. Oxford/Cambridge, Blackwell.
- SKUDRZYKOWA A., 1994: *Język (za)pisany. O kolokwialności dialogów współczesnej prozy polskiej*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- SPERBER D., WILSON D., 1978: *Les ironies comme mentions*. «Poétique» n° 36, p. 399–412.
- SPERBER D., WILSON D., 1989: *La pertinence: Communication et cognition*. Trad. A. GERSCHENFELD, D. SPERBER. Paris, Minuit.
- SZWEDEK A., 2006: *Lingwistyka tekstu a językoznawstwo kognitywne*. W: „Językoznawstwo Kognitywne”. T. 3: *Kognitywizm w świetle innych teorii*. Red. O. SOKOŁOWSKA, D. STANULEWICZ. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, p. 92–105.
- TABAKOWSKA E., red., 2001: *Kognitywne podstawy języka i językoznawstwa*. Kraków, Universitas.
- TOKARSKI R., 1991: *Poziomy konotacji semantycznej*. W: „Język a Kultura”. T. 2: *Zagadnienia leksykalne i aksjologiczne*. Red. J. BARTMIŃSKI, J. PUZYŃNINA. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, p. 45–52.
- TOKARSKI R., 2007: *Konotacja semantyczna — strukturalistyczna czy kognitywna?* W: „Językoznawstwo Kognitywne”. T. 3: *Kognitywizm w świetle innych teorii*. Red. O. SOKOŁOWSKA, D. STANULEWICZ. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, p. 209–226.
- TOKARZ M., 2006: *Argumentacja, perswazja, manipulacja*. Wykład z teorii komunikacji. Gdańsk, Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne.
- TOURNIER M., 2010: *Mots et politique, avant et autour de 1980. Entretien*. «Mots. Les langages du politique. Trente ans d'étude des langages du politique (1980–2010)» n° 94, p. 211–233.
- VIGNAUX G., 1981: *Enoncer, argumenter: opérations du discours, logique du discours*. «Langue française» n° 50, p. 91–116.
- VIGNAUX G., 1999: *L'argumentation. Du discours à la pensée*. Paris, Hatier.
- VIGNAUX G., 2004: *Une approche cognitive de l'argumentation*. In: *L'Argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*. Réd. M. DOURY, S. MOIRAND. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 103–124.

- WARCHAŁA J., 2003: *Kategoria potoczności w języku*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- WARCHAŁA J., 2004: *Horyzonty manipulacji: perswazja, manipulacja, interpretacja*. W: *Manipulacja w języku*. Red. P. KRZYŻANOWSKI, P. NOWAK. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, p. 41–59.
- WERLICH E., 1976: *A Text Grammar of English*. Heidelberg, Quelle und Meyer.
- WILKOŃ A., 2002: *Spójność i struktura tekstu: wstęp do lingwistyki tekstu*. Kraków, Universitas.
- WINOGRAD T., 1972: *Understanding Natural Language*. Edinburgh, Edinburgh University Press.
- WINSTON M.E., CHAFFIN R., HERRMAN D., 1987: *A Taxonomy of Part-Whole Relations*. "Cognitive Science", Vol. 11, p. 417–444.
- WITOSZ B., 2007: *Lingwistyka tekstu – stan aktualny i perspektywy*. „Poradnik Językowy” z. 7, p. 3–19.
- WOJTAK M., 2004: *Gatunki prasowe*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- WOJTAK M., 2010: *Analiza gatunków prasowych*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- WOŁOWSKA K., 2011: *Opozycje sensu w dyskursie*. Lublin, Wydawnictwo Werset.
- ZIELIŃSKI L., 2000: *O szarżach, bataliach, ucieczkach z pola walki i różnego rodzaju wojnach, czyli o militaryzacji współczesnego języka polskiego*. W: „Język a Komunikacja”. T. 1: *Język trzeciego tysiąclecia*. Red. G. SZPIŁA. Kraków, Tertium, p. 245–254.
- ŻYDEK-BEDNARCZUK U., 2005: *Wprowadzenie do lingwistycznej analizy tekstu*. Kraków, Universitas.

Webographie

- AMOSSY R., 2008: *Argumentation et Analyse du discours: perspectives théoriques et découpage disciplinaires*. «Argumentation et Analyse du Discours» n° 1. [En ligne]. Mis en ligne le 6 septembre 2008. Consulté le 15 juillet 2010. URL: <http://aad.revues.org/200>.
- AMOSSY R., 2009: *Rhétorique et argumentation: approches croisées*. «Argumentation et Analyse du Discours» n° 1. [En ligne]. Mis en ligne le 1 avril 2009. Consulté le 5 novembre 2012. URL: <http://aad.revues.org/561>.
- «Argumentation et Analyse du Discours» n° 3 (2009). [En ligne]. Mise en ligne le 1 avril 2009. Réd. M. BOKOBZA KAHAN, R. AMOSSY. Consulté le 21 novembre 2012. URL: <http://aad.revues.org/656>.
- EGGS E., 2009: *Rhétorique et argumentation: de l'ironie*. «Argumentation et Analyse du Discours» n° 2. [En ligne]. Mis en ligne le 1 avril 2009. Consulté le 29 juillet 2010. URL: <http://aad.revues.org/index219.html>.
- MAINGUENEAU D., 2005: *L'analyse du discours et ses frontières*. In: «Marges linguistiques. Langage-Communication-Représentations: Analyse du discours: État de

- l'art et perspectives » n° 9, mai 2005. Réd. D. MAINGUENEAU. [En ligne]. Revue électronique en sciences du langage, p. 064—075. Consulté le 23 août 2012.
URL : www.revue-texto.net/Parutions/Marges/00_ml092005.pdf.
- RABATEL A., 2005 : *La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue*. In : « Marges linguistiques. Langage-Communication-Représentations : Analyse du discours : État de l'art et perspectives » n° 9, mai 2005. Réd. D. MAINGUENEAU. [En ligne]. Revue électronique en sciences du langage, p. 115—136. Consulté le 3 octobre 2012.
URL : www.revue-texto.net/Parutions/Marges/00_ml092005.pdf.
- RABATEL A., 2011 : *Des conflits de valeurs et de points de vue en discours*. « Semen » n° 32. [En ligne]. Mis en ligne le 1 octobre 2011. Consulté le 29 janvier 2013.
URL : <http://semen.revues.org/9354>.
- « Semen » n° 22, 2006. [En ligne]. Réd. A. RABATEL, A. CHAUVIN-VILENO. Consulté le 21 novembre 2012.
URL : <http://semen.revues.org/2776>.
- Trésor de la Langue Française Informatisé*, 2004. Sous la direction de P. IMBS et B. QUÉMADA, conception informatique de J. DENDIEN, réalisation ATILF-CRNS. Paris.
URL : <http://atilf.atilf.fr>.

Index des noms propres

A

Adam, Jean-Michel 24, 26, 62
Albert, Pierre 63
Allemann, Beda 162
Amossy, Ruth 38–41, 44, 55–56
Ampel-Rudolf, Mirosława 125
Angermüller, Johannes 13, 21–24
Anscombe, Jean-Claude 40, 43–46,
55, 150, 205, 207
Anusiewicz, Janusz 21
Aristote 15, 38, 41–42, 44, 47
Austin, John Lewis 39, 43, 45, 121, 150
Authier-Revuz, Jacqueline 14–15, 17–
18, 59, 162, 166, 168, 170–171
Awdiejew, Aleksy 8, 21, 49, 156–161

B

Bacot, Paul 15
Bakhtine, Mikhaïl 15, 17, 39, 43, 66
Bartmiński, Jerzy 21, 26, 36
Baudet, Serge 26, 29
Bauer, Zbigniew 55, 57
Baylon, Christian 13
Beaugrande, Robert de 11, 21–22,
24–25
Benveniste, Émile 11, 13–16, 25, 43
Berger, Peter 22
Bogdanowska, Monika 64
Bonnafoos, Simone 13, 24
Bourdieu, Pierre 15, 24
Bralczyk, Jerzy 51

Breton, Philippe 7–8, 38, 49–53, 56–
57, 58, 64, 67, 72, 104, 111, 113–
115, 118, 122, 124, 126, 128, 130, 133,
172
Brown, Gilian 19, 22
Brown, Penelope 60
Buber, Martin 14
Bühler, Karl 14

C

Carel, Marion 44, 46
Celle, Agnès 46
Certeau, Michel de 24
Červenka, Miroslav 12
Chaffin, Roger 105, 109–110, 112, 116,
119, 141
Charaudeau, Patrick 15, 24, 38, 46, 64,
67, 159
Charolles, Michel 13, 18
Cicourel, Aaron 22
Culioli, Antoine 15, 17

D

Daneš, Frantisek 12
Declés, Jean-Pierre 14–16
Delbecque, Nicolas 8, 28, 31, 72, 74,
78, 83, 86, 103–104
Denhière, Guy 26, 29
Dijk, Teus Adrianus van 12–13, 20,
23, 26, 39
Dobrzyńska, Teresa 20

Dressler, Wolfgang 11–12, 19, 21–22,
24–25
Dubied, Annik 65
Dubois, Jean 13–14, 23
Ducrot, Oswald 15–17, 40, 43–46, 55,
59, 62, 106–107, 150, 162, 170–171
Duszak, Anna 19, 26, 58
Dutka, Anna 16, 18, 20, 43, 45–46

E

Eggs, Ekkehard 59, 163
Ehrlich, Marie-France 18
Eemeren, Frank van 39

F

Facques, Bénédicte 55
Fairclough, Norman 23
Fauconnier, Gilles 27, 33
Foucault, Michel 14–15, 22–24
Fuchs, Catherine 104, 151

G

Goban-Klas, Tomasz 176
Goffman, Erving 8, 15, 30, 33–34, 60,
71, 74, 77, 205, 207
Greimas, Algirdas Julien 12
Gresset, Stéphane 46
Grice, Paul 45, 60–61, 150
Grize, Jean-Blaise 38–39
Grootendorst, Rob 39
Grzegorzczkova, Renata 48, 50, 151,
Grzenia, Jan 21
Grzmil-Tylutki, Halina 11, 13–18, 22–
24, 26, 50–53, 64–66, 68, 133, 151,
157–159, 166

H

Habermas, Jürgen 15, 22
Habrajska, Grażyna 8, 60, 62, 162–
168, 170–171
Halliday, Michael Alexander 23
Harris, Zellig Sabbetai 11–14
Harweg, Roland 12

Herman, Thierry 63, 65–66, 156, 159
Herrmann, Douglas 105, 109–110,
112, 116, 119, 141
Hostyński, Lesław 35
Huart, Ruth 46
Hutcheon, Linda 60

J

Jäkel, Olaf 26–28, 127, 131, 143–149,
172
Jakobson, Roman 14
Jereczek, Joanna 54
Johnson, Mark 7–8, 26–28, 30, 37,
127, 139, 143–149
Jufer Nicole 89–90, 93, 95, 213, 216–217

K

Kalisz, Roman 21, 121
Kamińska-Szmaj, Irena 48, 50
Kardela, Henryk 21, 127, 144, 147–149
Keller, Reiner 22
Kerbrat-Orecchioni, Catherine 8, 39,
59, 60–61, 151, 157, 162, 164,
Kieliszczuk, Anna 9, 20, 38, 46
Kintsch, Walter 26
Kita, Małgorzata 21
Knoblauch, Hubert 22
Komur, Greta 166, 169–171
Koren, Roselyn 159
Kövecses, Zoltán 129, 133
Kowalewska-Dąbrowska, Jolanta 53,
58, 65,
Krzeszowski, Tomasz 20, 27–28, 36–
37, 139, 143–149, 173
Krzyżanowski, Piotr 47, 50
Kurcz, Ida 29, 176
Kuryłowicz, Jerzy 14

L

Labbé, Dominique 126
Labocha, Janina 21
Lacan, Jacques 17–18, 24
Lakoff, George 7–8, 26–28, 30, 36–
37, 127, 139, 143–149

Langacker, Ronald 8, 21, 24–25,
30–31, 36, 71, 205, 207
Laskowska, Elżbieta 47–49, 50, 128,
Lazar, Jan 176, 206, 208,
Le Guern, Michel 151
Leśniewski, Stanisław 105
Levinson, Stephen 60
Lévi-Strauss, Claude 53
Lits, Marc 65
Loffler-Laurian, Anne-Marie 28, 128,
144
Lubaś, Władysław 21, 48, 50, 161
Luckmann, Thomas 22

M

Maingueneau, Dominique 11, 15–16,
24–26, 38, 41, 46, 67, 106, 113, 154,
157–159, 166
Maldidier, Denis 14
Marcellesi, Jean-Baptiste 14
Marnette, Sophie 15, 166
Martin-Lagardette, Jean-Luc 64
Mayenowa, Maria Renata 20
Mellet, Sylvie 46
Meyer, Michael 23
Miczka, Ewa 7, 9, 11–13, 26, 28–31,
33–34, 63, 71, 103, 125, 150, 205,
207
Mignot, Xavier 13
Minsky, Marvin 30
Moeschler, Jacques 8, 34, 39, 40, 43,
45–46, 150, 205, 207
Moirand, Sophie 24, 54, 66, 69
Molinié, Georges 50
Morris, Charles 19
Mrozowski, Maciej 37, 39, 42, 53, 123,
126, 176, 206, 208

N

Niebrzegowska-Bartmińska, Stanisława
21, 26
Nølke, Henning 46
Nowak, Paweł 47–48, 53, 55, 63–64,
104, 123, 176, 206, 208

O

Olbrechts-Tyteca, Lucie 38, 40, 42,
205, 207
Osborn, Michael 127

P

Pachocińska, Elżbieta 40–41
Pawłowski, Tadeusz 47
Pêcheux, Michel 15, 23
Perelman, Chaïm 38, 40–42, 205, 207
Perrin, Laurent 8, 60–62, 164
Pisarek, Walery 52–53, 59, 67, 104,
138, 151, 161, 163
Plantin, Christian 8, 28, 37, 39–41,
46–49, 55, 57, 82, 121, 123, 127–129,
136, 140–141, 145–146, 148, 150,
153–154, 156, 161, 163,
Polkowska, Anna 29
Provost, Geneviève 14
Puzynina, Jadwiga 20, 35–35, 47,
138–139, 151, 208

R

Rabatel, Alain 37, 56, 166,
Reboul, Anne 46
Récanati, François 113
Robin, Régine 14, 24
Roche, Charlotte 30
Roulet, Eddy 17, 24, 45, 150
Rück, Heribert 12
Rusinek, Michał 21
Rutkowski, Mariusz 140

S

Sanders, Carol 55
Shiffrin, Deborah 19, 68
Skudrzykowa, Aldona 21
Sperber, Dan 8, 59, 61–62, 164–165,
168–169, 171
Szwedek, Aleksander 24

T

Tabakowska, Elżbieta 8, 21, 31, 71–72,
74, 78, 83, 86, 103, 113, 127, 139

Temmar, Malika 13

Tokarski, Ryszard 48, 53, 104, 123,
151, 176, 206, 208

Tokarz, Marek 64, 163

Tournier, Maurice 14, 23

V

Vignaux, Georges 38

W

Warchala, Jacek 21, 48, 50—52, 57, 156

Weber, Max 22

Werlich, Egon 12

Wilkoń, Aleksander 20, 55, 57

Wilson, Deirdre 8, 59, 61—62, 164—165,
168—169, 171—172

Winograd, Terry 30

Winston, Morton E. 105, 109—110,
112, 116, 119, 141

Witosz, Bożena 20

Wittgenstein, Ludwig 22

Wodak, Ruth 23

Wojtak, Maria 52, 62—67, 72, 161, 163,
165

Wołowska, Katarzyna 8, 59—62, 162—
165, 168

Y

Yule, George 19, 22

Z

Załazińska, Aneta 21

Zieliński, Lech 138

Ż

Żydek-Bednarczuk, Urszula 21, 55, 63

Index des notions

A

- acte de langage 16, 39, 43, 45, 48, 63
- analyse du discours 11, 13–17, 19–24, 26, 38–39, 68, 106
 - tradition allemande 22
 - tradition anglo-saxonne 22–23
 - tradition française 23–24
- archimétaphore 8, 126–133, 135, 141, 143–144, 173,
- argumentation 16, 20, 28, 38–49, 51, 58–59, 65–66, 111, 127, 129–130, 135, 161, 172, 175
 - analyse 38–47
 - émotive 49, 59, 130, 135, 175
 - linguistique 44
 - par association 42
 - par dissociation 42, 58
 - par les conséquences négatives 129
 - persuasive 46
 - rhétorique 44
 - unilatérale 111, 127, 172
- arguments 37, 41–43, 45, 50, 67, 130–131, 139, 161–162
 - *ad auditores* 161
 - *ad personam* 165
 - basés sur la structure du réel 42
 - de communauté 131
 - fondant la structure du réel 43
 - quasi-logiques 42
- axiologique 7–8, 29, 30, 34–37, 45, 49, 57, 64, 67–69, 72, 124–128,

- 131, 134, 149–155, 160, 162, 173, 175–176
 - domaine 7–8, 68, 124–125
 - structure 7, 34–35, 37, 64, 67, 72, 125, 173

C

- cadrage manipulateur 51–52, 72, 104, 108, 111, 113, 115, 118
- cadres de l'expérience 7–8, 33–34, 71–75, 77, 80, 87, 89, 91, 102–103, 123, 175
 - modèle 1 81
 - modèle 2 90
 - modèle 3 101
 - typologie 33–34
- catégorisation 33, 106, 175
- commentaire de presse 7–8, 63–65, 67, 72, 125, 165
 - autonome 64
 - direct 64–65
 - indirect 64–65
 - non-autonome 64
- communauté discursive 67–68, 152, 159, 161, 166, 173
- compréhension du texte 12–13, 29,
- conceptualisation 8, 21, 27, 36–37, 58, 67, 72, 80, 82, 87–89, 94–95, 99, 102–105, 108–109, 113–115, 117–118, 120, 123, 128–131, 133–139, 141–142, 144–146, 150, 175–176

- basée sur la relation mérologique 105, 109
- basée sur la relation taxinomique 105
- connecteurs argumentatifs 20, 45–46, 66
 - typologie 45–46
- connotation 13, 42, 52, 59, 61, 67, 132, 134, 136–137, 140, 142, 151–152, 175–176
- création 48, 53–54, 65, 67–68, 113, 117, 127, 172, 175–176
 - culturelle 54
 - de la situation de communication 53
 - de la vision du monde 53
 - textuelle 54
- critical discourse analysis (CAD) 20, 23
- D
- déclaratifs médiatiques 48, 53
- dimension argumentative 55–56
- domaine 7–8, 13, 19, 21, 27, 29–30, 34, 68, 7–72, 74, 122, 124–125, 147, 149–150, 172–173, 175,
 - cible 27, 172–173
 - source 27
- E
- École française d'analyse du discours 13–14, 23
- éditorial 7–8, 25, 31, 37, 56–57, 60, 63–67, 69, 71–72, 74, 83, 114, 125–126, 160, 175–176
 - corpus 7–8, 59, 72–74, 83, 86, 90, 103–104, 108, 112, 123, 127, 172, 177
 - typologie 65
- effacement énonciatif 15–16, 51, 166, 171
- effet perlocutoire 59, 121, 130, 132–133, 135–136, 138, 140–142, 145, 148, 150, 153, 155, 158, 172
- émotion 28, 32, 41, 47–49, 52, 56, 63–64, 82, 128, 130, 132–133, 135–136, 140–141, 146, 150, 154, 172–173, 175
 - auto-attribuée 49
 - hétéro-attribuée 49, 128, 154
- ethos 16, 40–41, 47–48
- F
- filtrage informationnel 8, 72, 123, 175
- fonction persuasive 7, 48, 53, 63, 66, 126, 175
- G
- gatekeeping 53
- gradation des valeurs 49, 154
- grammaire de texte 11, 13, 19
- Grande Chaîne des Êtres 37
- H
- hétérogénéité 14, 17–18, 162, 166, 168, 170
 - constitutive 18
 - montrée 14, 18, 162, 166, 168, 170
- I
- Idealized Cognitive Model (ICM) 36–37, 131, 143
- îlots textuels 170–171
- image linguistique du monde (pl. JOS) 21
- ironie 16, 18, 35, 54, 59–62, 162–173
 - allusion 18, 35, 62, 163, 171–172
 - citationnelle 61, 162, 164,
 - critique par éloge 62, 166, 168–169
 - éloge par critique 62
 - lexicale 62, 165, 168,
 - modalisateurs 62, 163–164, 166, 169
 - non citationnelle 61, 162
- L
- logos 40–41, 44, 47–48

M

- macrostructures 12
- manipulation 7–8, 21, 23, 31, 47, 50–53, 56–57, 59, 67, 111, 113, 119, 122, 124–126, 133, 138, 141, 152, 154, 162, 166, 172–173, 175–176
 - cognitive 7, 51–52, 122, 126, 172, 175
 - dans la langue 47
 - des affects (affective) 52, 124, 138
 - des gens par la langue 47
- marques axiologiques 8, 34, 40, 45, 150–154, 173
 - absolues 151
 - basées sur la connotation (connotées) 151–152
 - contextuelles 151
 - évaluatives (émotives) 151–52, 155
- mécanismes 7–8, 12, 24, 40, 43, 52, 57–58, 67, 69, 104, 111
 - de connivence culturelle et linguistique 57–58
 - de réception unilatérale 57–58
 - de simplification des valeurs 57–58
 - d'émotivité dans la réception du message 57–58
- mémoire collective 54, 69
- métaopérateurs persuasifs 8, 50, 156, 159, 173
 - bloquant la vérification du message 50, 156, 158
 - changeant la hiérarchie informationnelle du message 50, 156
 - qui créent un effet d'observateur 50, 156
 - servant à renforcer les fonctions pragmatiques 50, 156–158, 162
- métaphores 8, 26–28, 35, 67, 126–136, 138–139, 142–144, 146–147, 149–150, 172–173

- de la LUTTE 8, 138–139, 142–143
- de la TERRE 135
- de l'EAU 133–134
- du MOUVEMENT 143–144, 146–147, 149
- du FEU 128–129, 131–132
- du VENT 131–132
- ontologiques 8, 28, 128, 130–131, 134
- personnification 28, 144, 148
- spatiales 143, 146
- structurales 28, 129–130, 133–134, 136, 139, 144
- métonymie 95, 112–113, 116–117, 122, 147
- mots piégés 49
- moyens sémantico-rhétoriques de valorisation 7–8, 125, 173, 175

N

- naturalisation du réel 8, 49, 126–127, 134, 137–138, 141, 143,
- nouvelle rhétorique 38, 40–43, 46

O

- ontologique 7–8, 27–30, 34, 37, 57, 64, 67–69, 71–72, 74, 82, 102–103, 122–123, 125, 128, 130–138, 140, 144, 147, 172, 175–176
 - domaine 7–8, 30, 34, 68, 71–72, 122, 175
 - structure 7–8, 30–31, 34, 37, 57, 64, 67, 69, 71–72, 74, 82, 102–103, 122–123, 125, 140, 172, 176
- opérateurs argumentatifs 40, 45–46,
 - typologie 46

P

- pathos 40–41, 47–48
- persuasion 8, 21, 31, 40–41, 47–51, 53, 55–56, 63, 68, 125, 130–131, 134, 166, 175
 - axiologique 49, 131, 134

polyphonie 15–17, 43, 61, 162
 présupposition 61, 66, 123, 154–155,
 157–158, 160, 165, 168, 172
 profiler 21

R

rails mentaux 49
 rapports 8, 19, 21, 23, 25, 42, 102, 105,
 112, 120, 123, 154, 175
 – mérologiques 110–113, 115, 117,
 141
 – entre la collection et son/ses
 membre(s) 105–106, 109–111
 – entre la zone et un lieu précis
 105, 109, 116–118
 – entre l'activité et l'une de ses
 étapes 105, 109, 119–120, 122,
 140–141
 – entre l'objet et son/ses compo-
 sant(s) 105, 109, 112–115
 – taxinomiques 8, 105, 123, 175
 rôles discursifs 8, 12, 82, 89, 102–105,
 109, 119, 123, 175
 – rôle d'agent 77, 79–80, 82, 85,
 102–105, 115–116, 122–123, 141
 – rôle de patient 79–80, 85, 87–
 88, 96–98, 100, 103, 107, 116

S

schémas cognitifs 7–8, 31, 71–72,
 74–75, 80, 83, 89, 102–104, 173
 – de DESEQUILIBRE 149–150,
 173
 – de LUTTE 173
 – d'EQUILIBRE 149, 173
 – modèle 1 81
 – modèle 2 90
 – modèle 3 101
 – schéma d'action 32, 74, 77–79,
 81–83, 85, 88, 90–91, 94–96, 98,
 101–104, 108, 172,
 – schéma d'événement 83, 86, 108,
 – schéma de transmission 32, 78, 81
 – typologie 32

simplification du réel 128–129, 134–
 135, 141, 143, 145, 156, 163
 style de la presse d'opinion 55, 57, 62

T

textème 19–20
 thématization 49–50, 156–158, 160
 théorie de l'énonciation 13–14, 16, 22
 topoï (topos) 40, 42–45, 130
 – typologie 44

U

unités 25–26, 40, 112, 116, 142
 – domaniales 25
 – non-topiques 25–26
 – formations discursives 23, 26
 – parcours 26
 – topiques 25–26
 – transverses 25
 univers discursif 7–8, 52, 65, 67, 69,
 104, 111, 125, 163, 176

V

valeurs 20, 34–37, 41–42, 47–50,
 57–58, 66, 112, 122, 126–131, 136–
 139, 144, 147–148, 150, 153–154,
 156, 161, 166–169, 171, 175–176
 – absolues 36
 – typologie 35–36
 – instrumentales 35–36, 139
 valorisation 7–8, 34–35, 37, 49, 55–
 56, 59, 61, 66, 125, 127, 129, 131–132,
 134–136, 138, 141, 143, 145–152,
 154, 155–157, 161, 173, 175
 – morale 147
 – sociale 148
 – vitale 127, 132, 134, 145–147
 visée 7, 26, 35, 47, 52–56, 63, 71,
 125–126, 132, 145, 151, 175
 – argumentative 47, 52, 55–56
 – informationnelle 55
 – persuasive 7, 47, 55–56, 63, 71,
 125–126, 145, 175

Dominika Topa-Bryniarska

Uniwersum dyskursywne w edytoriale Analiza struktur ontologicznych i aksjologicznych

Streszczenie

Monografia poświęcona jest analizie struktur ontologicznych i aksjologicznych, tworzących uniwersum dyskursywne edytoriale o tematyce społeczno-politycznej.

W pierwszym, teoretycznym rozdziale poruszono problemy dotyczące dyskursu i jego różnych modeli, tworzonych najpierw przez gramatyków, później przez lingwistów tekstu. Następnie przedstawiono dwie argumentacyjne koncepcje dyskursu, zaproponowane przez twórców tzw. nowej retoryki Chaima Perelmana i Lucie Olbrechts-Tyteca (1970), a także przez francuskich badaczy pragmatycznej teorii argumentacji Jeana-Claude'a Anscombre'a i Oswalda Ducrota (1976, 1997) oraz Jacques'a Moeschlera (1985, 1989). W toku dalszych rozważań zajęto się wyraźnym rozgraniczeniem pojęć *manipulacja* i *perswazja*. Zaprezentowano też jedną z możliwych typologii dyskursu medialnego oraz dokonano charakterystyki edytoriale rozumianego jako rodzaj komentarza prasowego.

W kolejnych rozdziałach przedstawiono analizę struktur ontologicznych oraz analizę struktur aksjologicznych edytoriale społeczno-politycznego.

Do analiz wykorzystano metodologię autorstwa Ewy Miczki (1993, 1996, 2000, 2002, 2007). Lingwistka posługuje się zarówno pojęciem *rama doświadczeniowa* w ujęciu Ervinga Goffmana (1991), jak i pojęciem *zdarzenie kognitywne* w ujęciu Ronalda Langackera (1987). Oba terminy proponuje zastosować do opisanie relacji semantyczno-pragmatycznych, łączących kategorie konceptualne (taksonomie, relacje „część – całość”), które organizują naszą wiedzę o świecie, obecną w różnych wymiarach dyskursu. W przyjętej perspektywie metodologicznej zakłada się, że proces rozumienia dyskursu odbywa się na zasadzie tworzenia jego poznawczej reprezentacji, na którą składa się sześć dziedzin: informacyjna, ontologiczna, funkcjonalna, aksjologiczna, wypowiedzeniowa i metatekstowa.

Przeprowadzono analizę sześćdziesięciu edytoriale zaczerpniętych ze stron internetowych czasopism i magazynów francuskich oraz frankofońskich. Zebrany korpus podzielono na trzy klasy tematyczne, odpowiadające trzem rodzajom konfliktów poruszanych w artykułach. Tematyka edytoriale obejmuje: publikację karykatur Mahometa (wrzesień 2005–luty 2006), zamieszki na francuskich przed-

mieściach (jesień 2005) oraz wojnę gruzińską, zwaną też wojną kaukaską (sierpień 2008).

Analiza struktur ontologicznych zebranych tekstów zawiera opis konfiguracji ram doświadczeniowych, będących inherentną cechą edytorialu, oraz schematów zdarzeń organizujących owe ramy. Zdefiniowano również typy relacji taksonomicznych i merologicznych, występujących w najczęściej powtarzającej się ramie doświadczeniowej i w schemacie kognitywnym. Relacje te zostały następnie poddane analizie funkcjonalnej w kontekście ról dyskursywnych *agensa* i *pacjensa*, przypisywanych wymiennie uczestnikom ramy społecznej *aktów agresji* i kognitywnego schematu *działania*. W wyniku przeprowadzonej analizy stwierdzono, że konfiguracja wielu ram doświadczeniowych wraz z występującymi w niej relacjami taksonomii i merologii oraz wymiennością ról dyskursywnych wpisuje się w jeden z mechanizmów manipulacji, polegającej na eksponowaniu bądź maskowaniu niektórych informacji komunikatu (manipulacja kognitywna).

Analiza struktur aksjologicznych pozwoliła włączyć do problematyki manipulacji psycholingwistyczne mechanizmy waloryzowania i metaforyzacji. Mechanizmy te wyrażane są za pomocą *wartościujących środków semantyczno-retorycznych*, wśród których wyróżniono: *metafory kognitywne*, *wyrażenia wartościujące*, *metaoperatory perswazyjne* oraz *ironię*.

W klasyfikowaniu wartości posłużono się kryteriami zaproponowanymi przez Jadwigę Puzyninę (1992, 1997a, 1997b, 2003, 2004). W wyniku przeprowadzonej analizy zauważono, że użyte środki semantyczno-retoryczne, jak też systemy wartości, do których odwołują się nadawcy, stanowią podstawę argumentacji jednokierunkowej i emocjonalnej. Argumentacja ta pozwala na pozyskanie u odbiorców bezwarunkowej akceptacji prezentowanych przez nadawcę poglądów, opisywanych przezeń osób czy ich działań.

Na podstawie przeprowadzonych analiz dwóch dziedzin reprezentacji dyskursu stwierdzono, że procesy kategoryzacji oraz towarzyszące im wartościowanie stanowią podstawę konstruowania struktur ontologicznych i aksjologicznych w edytorialu o tematyce społeczno-politycznej. Zaobserwowano, że tworzenie mentalnej reprezentacji tego typu dyskursu w specyficznym kontekście komunikacyjnym, jakim jest komunikacja masowa, pozwala na aktualizację dwóch wymiarów manipulacji kognitywnej i medialnej, tj. na przekształcanie *falszu* w *prawdę* oraz *prawdy* w *falsz*, przy czym pojęcie *falsz* znaczy tyle, co *zmodyfikowany*, czyli *medialny* (Mrozowski, 2001; Nowak, Tokarski, red., 2007).

Właśnie w owym specyficznym kontekście komunikacyjnym objawia się w pełni „czwarta władza” współczesnych mediów i odpowiadających im gatunków dyskursywnych. W epoce społeczeństwa z informatyzowanego i zmediatyzowanego komunikacja masowa odgrywa bowiem główną rolę w tworzeniu norm i wartości społecznych oraz — jak zauważa Jan Lazar (1995: 93) — wpływa w sposób nieunikniony na kształtowanie percepcji i świadomości społecznej odbiorców.

Dominika Topa-Bryniarska

Discursive Universe in Editorial Ontological and Axiological Structure Analysis

Summary

The monograph provides an analysis of ontological and axiological structures which form a discursive universe of socio-political editorial.

The first chapter is of theoretical nature and discusses issues concerning discourse and its various models — formulated by grammarians, redefined by text linguists. The chapter proceeds by illustrating two argumentative concepts of discourse put forward by the creators of the so-called new rhetoric — Chaim Perelman and Lucie Olbrechts-Tyteca (1970), as well as by French researchers of pragmatic theory of argumentation — Jean-Claude Anscombre, Oswald Ducrot (1976, 1997), and Jacques Moeschler (1985, 1989). Next, the author marks a considerable difference between the concept of *manipulation* and *persuasion*. Moreover, the book presents one of the possible typologies of media discourse, and characteristics of the editorial perceived as a type of press commentary.

Subsequent chapters present an analysis of ontological and axiological structures of the socio-political editorial.

In her analysis the author makes use of the methodology put forward by Ewa Miczka (1993, 1996, 2000, 2002, 2007). The linguist uses the concept of *experiential frames* developed by Erving Goffman, and Ronald Langacker's concept of *cognitive event*. Both are used to illustrate semantic and pragmatic relations that link conceptual categories (e.g. taxonomy, and a part—whole relation) organizing our knowledge of the world that comes to surface in different dimensions of discourses. From the methodological perspective one can assume that a process of comprehending a discourse occurs through forming its cognitive representation which is comprised of six areas: informative, ontological, functional, axiological, expressive, and metatextual.

Sixty editorials taken from the Internet French and francophone journals and magazines have been analyzed. The material gathered by the author has been divided into three thematic groups matching three types of conflicts discussed in the articles. The subject matter of these editorials includes: the publication of Muhammad cartoon caricatures (September 2005—February 2006), riots in the suburbs of Paris (Fall 2005), and the Georgian war, also known as the Caucasian war (August 2008).

The analysis of ontological structures of the selected texts contains a configuration description of experiential frames regarded as a distinctive feature of an editorial, as well as event schemas describing new frames. Defined are also types of taxonomic and mereological relations occurring in the most common experiential frame and cognitive schema. These relations have undergone functional analysis in the context of discursive roles of an agent and a patient, *aggressive acts* and a cognitive scheme of *acting* attributed interchangeably to participants of a social frame. The analysis provided in the book proves that the configuration of many *experiential frames* along with the occurring therein taxonomy and mereology relations as well as an exchangeability of discursive roles is a sign of one of the mechanisms of manipulation which consists in exposing or covering some fragments of a message (cognitive manipulation).

The analysis of axiological structures allowed for extension of the issues of manipulation to psycholinguistic mechanisms of valorization and metaphorization. These mechanisms are communicated by way of *evaluative semantic-rhetoric means* among which are to be distinguished: *cognitive metaphors, evaluative expressions, persuasive metaoperators, and irony*.

Classification of values is done on the basis of criteria put forward by Jadwiga Puzynina (1992, 1997a, 1997b, 2003, 2004). The analysis shows that the semantic-rhetoric means as well as systems of values that senders refer to, are a basis for one-way and emotional communication. Such argumentation allows for absolute acceptance of the opinions, people and their actions presented by the sender. On account of analyses of the two areas of discourse representation, the author proves that categorization processes and the related evaluation provide the basis for the construction of ontological and axiological structures in a socio-political editorial. Moreover, the creation of mental representation of this type of discourse in a specific context of communication (e.g. mass communication) incorporates two dimensions of cognitive and media manipulation, that is to transform *false* into *true*, and *true* into *false*, while the word *false* means *modified*, or *media* (Mrozowski, 2001; Nowak, Tokarski, ed., 2007).

In this particular context the fourth branch of government (e.g. the mass media and the related discursive models) comes to surface. In the informatized and media-tized society mass communication plays an important role in forming norms and social values, and — as Jan Lazar claims (1995: 93) — it exerts an inevitable influence on the process of shaping perception and social awareness of recipients.

Na okładce
Image by Kevin Dooley under Creative Commons license
<https://www.flickr.com/photos/pagedooley/2201791390/>

Redakcja: Barbara Malska
Projekt okładki: Kamil Gorlicki
Redakcja techniczna: Barbara Arenhövel
Korekta: Wiesława Piskor
Łamanie: Bogusław Chruściński

Copyright © 2014 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

ISSN 0208-6336
ISBN 978-83-8012-101-0
(wersja drukowana)
ISBN 978-83-8012-102-7
(wersja elektroniczna)

Wydawca
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
ul. Bankowa 12B, 40-007 Katowice
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawus@us.edu.pl

Wydanie I. Ark. druk. 13,25. Ark. wyd. 16,5. Papier
offset. kl. III, 90 g

Cena kompletu (książka + CD) 28 zł (+ VAT)

Druk i oprawa: „TOTEM.COM.PL Sp. z o.o.” Sp.K.
ul. Jacewska 89, 88-100 Inowrocław
Tłoczenie płyty: ART MUSIC
ul. Karola Miarki 58
58-500 Jelenia Góra

Dominika Topa-Bryniarska, docteur ès lettres et maître de conférences à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction de l'Université de Silésie, s'intéresse à l'analyse du discours, ainsi qu'à la linguistique textuelle. Elle a écrit plusieurs articles sur la persuasion dans la langue des médias où elle aborde des questions relevant de l'argumentation, de la théorie cognitive des métaphores, de la rhétorique journalistique et de la pragmatique. Ses travaux ont été publiés entre autres dans les revues « Cognitive Studies/ Études cognitives », « Neophilologica », « Linguistica Silesiana », « Kwartalnik Neofilologiczny » et dans la collection « Język a komunikacja » (éd. Tertium).



CENA KOMPLETU
28 ZŁ (+VAT)

Więcej o książce



ISSN 0208-6336
ISBN 978-83-8012-101-0